BIBLIOTHECA

BXI 1

COLLECTION
COMPLÈTE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE,

Ornée de son portrait.

TOME CINQUIEME.

Contenant le Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, sur cette question : *si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* La réponse au Discours précédent. — Les Observations de J. J. Rousseau sur cette réponse. — Réfutation de ce Discours par M. Gauthier, avec la réponse de J. J. Rousseau. — Lettres sur la musique française. — Le Devin du village, opéra. — Narcisse ou l'Amant de lui-même, comédie. — Lettres de Rousseau à Voltaire. — L'allée de Sylvie — Discours sur l'économie politique. — Projet de paix perpétuelle. — Différentes lettres.

A GENEVE,
ET A PARIS,
Chez VOLLAND, Libraire, Quai des Augustins,
N°. 25.

M. DCC. CX.

Universitäts BIBLIOTHECA Klagenfurt

P8
2.93c
1.298
U.S

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE

DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie:

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego ſum, qui non intelligor illis.
OVID.

PRÉFACE.

Voici une des plus grandes & des plus belles queſtions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Diſcours de ces ſubtilités métaphyſiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne ſont pas toujours exempts. Mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai oſé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes; je ne puis m'attendre qu'à un blâme univerſel; & ce n'eſt pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages que je dois compter ſur celle du Public. Auſſi mon parti eſt-il pris; je ne me ſoucie pas de plaire ni aux beaux eſprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être ſubjugués par les opinions de leur ſociété. Tel fait aujourd'hui l'eſprit fort & le philoſophe, qui par la même raiſon n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de ſon ſiecle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu ſur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Diſcours, au point d'en faire, en quelque manière, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me ſuis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai ſeulement jetté quelques notes, & laiſſé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai penſé que l'équité, le reſpect & la reconnoiſſance exigeoient de moi cet avertiſſement.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Decipimur ſpecie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer où à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſait rien & qui ne s'en eſtime pas moins.

IL ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les ſciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais ſavans? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la ſcience que je maltraite, me ſuis-je dit; c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chère aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter? Les lumières de l'aſſemblée qui m'écoute? Je l'avoue; mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteuſes; & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une partie intègre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me

détermine : c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un prix qui ne peut me manquer: je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir, en quelque manière, du néant par ſes propres efforts; diſſiper, par les lumières de ſa raiſon, les ténèbres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-deſſus de ſoi-même; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes; parcourir à pas de géant, ainſi que le ſoleil, la vaſte étendue de l'univers; &, ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont renouvellées depuis peu de générations.

L'EUROPE étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui ſi éclairée, vivoient, il y a quelques ſiècles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſqu'invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le ſtupide Muſulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Conſtantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à ſon tour de ces précieuſes dépouilles. Bientôt les ſciences ſuivirent les lettres; à l'art d'écrire ſe joignit l'art de penſer : gradation qui paroît étrange, & qui n'eſt peut-être que trop naturelle; & l'on commença à ſentir le principal avantage du commerce des Muſes, celui de rendre les hommes plus ſociables, en leur inſpirant le deſir de ſe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'ESPRIT a ſes beſoins, ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les

fondemens de la société, les autres en sont l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences & les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent. (1) Peuples policés, cultivez-les: heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

C'EST par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguerent autrefois Athènes & Rome, dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat: c'est par elle sans doute que notre siècle & notre nation l'emporteront sur tous les temps & sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la pantomime Ultramontaine: voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

QU'IL seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de regles; si

(1) Les Princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à sa servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre voulant maintenir les Ichthyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de se nourrir des alimens communs aux autres peuples; & les sauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds, & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien.

la véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guères en ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût ; l'homme ſain & robuſte ſe reconnnoit à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un laboureur, & non ſous la dorure d'un courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangère à la vertu, qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un athlète qui ſe plaît à combattre nud : il mépriſe tous ces vils ornemens qui gêneroient l'uſage de ſes forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

AVANT que l'art eût façonné nos manières & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement ; & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

AUJOURD'HUI que des recherches plus ſubtiles & un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuſe uniformité, & tous les eſprits ſemblent avoir été jettés dans un même moule : ſans ceſſe la politeſſe exige, la bienſéance ordonne : ſans ceſſe on ſuit des uſages, jamais ſon propre génie. On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt : & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui forment ce troupeau qu'on appelle ſociété, placés dans les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes, ſi des motifs plus puiſſants ne les en détournent. On ne ſaura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions ; c'eſt à-dire attendre qu'il n'en ſoit plus temps, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eût été eſſentiel de le connoître.

QUEL cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés ſincères ; plus d'eſtime réelle, plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve,

réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers; mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite; mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés; mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps : je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance, autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité. (2)

TELLE est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences & aux arts à révendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion, c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes, sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; c'est que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

OU il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher; mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos ames se sont cor-

(2) *J'aime*, dit Montaigne, *à conteſter & diſcourir, mais c'eſt avec peu d'hommes, & pour moi. Car de ſervir de ſpectacle aux grands, & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un métier très-méſéant à un homme d'honneur.* C'eſt celui de tous nos beaux eſprits, hors un.

rompues à meſure que nos ſciences & nos arts ſe ſont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'eſt un malheur particulier à notre âge? Non, Meſſieurs; les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le monde. L'élévation & l'abaiſſement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement aſſujettis au cours de l'aſtre qui nous éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité aux progrès des ſciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à meſure que leur lumière s'élevoit ſur notre horizon, & le même phénomène eſt obſervé dans tous les temps & dans tous les lieux.

VOYEZ l'Égypte, cette première école de l'univers, ce climat ſi fertile ſous un ciel d'airain, cette contrée célèbre d'où Séſoſtris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mère de la philoſophie & des beaux arts; & bientôt après la conquête de Cambiſe; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

VOYEZ la Grèce, jadis peuplée de Héros, qui vainquirent deux fois l'Aſie; l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naiſſantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ſes habitans, mais le progrès des arts, la diſſolution des mœurs & le joug du Macédonien ſe ſuivirent de près, & la Grèce, toujours ſavante, toujours voluptueuſe & toujours eſclave, n'éprouva plus dans ſes révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démoſthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'EST au temps des Ennius & des Térence que Rome, fondée par un pâtre & illuſtrée par des laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovide, les Catulle, les Martial, & cette foule d'auteurs obſcènes, dont les noms ſeuls allarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de peuples, & le jour de ſa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes citoyens, le titre d'arbitre du bon goût.

QUE dirai-je de cette métropole de l'Empire d'Orient, qui par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du monde entier; de cet aſyle des ſciences & des arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahiſons, les aſſaſſinats & les poiſons, de plus noir; le concours de tous les crimes, de plus atroce: voilà ce qui forme le tiſſu de l'hiſtoire de Conſtantinople; voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les lumières dont notre ſiècle ſe glorifie.

MAIS pourquoi chercher, dans des temps reculés, des preuves d'une vérité dont nous avons ſous nos yeux des témoignages ſubſiſtans? Il eſt en Aſie une contrée immenſe où les lettres honorées conduiſent aux premières dignités de l'État. Si les ſciences épuroient les mœurs; ſi elles apprenoient aux hommes à verſer leur ſang pour la patrie; ſi elles animoient le courage, les peuples de la Chine devroient être ſages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur ſoit familier; ſi les lumières des Miniſtres, ni la prétendue ſageſſe des loix, ni la multitude des habitans de ce vaſte Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & groſſier, de quoi lui ont ſervi tous les ſavans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils ſont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'eſclaves & de méchans?

OPPOSONS à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples qui, préſervés de cette contagion des vaines connoiſſances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perſes, nation ſingulière, chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la ſcience; qui ſubjugua l'Aſie avec tant de facilité, & qui ſeule a eu cette gloire, que l'hiſtoire de ſes inſtitutions ait paſſé pour un roman de philoſophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laiſſé de ſi magnifiques éloges; tels les Germains, dont une plume, laſſe de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple inſtruit, opulent & voluptueux, ſe ſoulageoit à peindre la ſimplicité, l'innocence & les vertus; telle avoit été Rome même dans les temps de ſa pauvreté & de ſon ignorance; tel enfin s'eſt montrée juſqu'à nos

jours cette nation ruſtique, ſi vantée pour ſon courage, que l'adverſité n'a pu abattre, & pour ſa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. (3)

CE n'eſt point par ſtupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'eſprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oiſifs paſſoient leur vie à diſputer ſur le ſouverain bien, ſur le vice & ſur la vertu, & que d'orgueilleux raiſonneurs, ſe donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples ſous le nom mépriſant de Barbares; mais ils ont conſidéré leurs mœurs, & appris à dédaigner leur doctrine. (4)

OUBLIEROIS-JE que ce fut dans le ſein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité auſſi célèbre par ſon heureuſe ignorance que par la ſageſſe de ſes loix, cette *République* de demi-Dieux, plutôt que d'hommes; tant leurs vertus ſembloient ſupérieures à l'humanité! O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduiſoient enſemble dans Athènes; tandis qu'un tyran y raſſembloit, avec tant de ſoin, les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chaſſois de tes murs les arts & les artiſtes, les ſciences & les ſavans.

(3) Je n'oſe ainſi parler de ces nations heureuſes qui ne connoiſſent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces ſauvages de l'Amérique, dont Montaigne ne balance point à préférer la ſimple & naturelle police non-ſeulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philoſophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les ſauroit admirer : *Mais qu'il*, dit-il, *ils ne portent point de chauſſes!*

(4) De bonne foi, qu'on me diſe quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartent avec tant de ſoin de ce tribunal intègre, des jugements duquel les Dieux même n'appelloient pas? Que penſoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils euſſent de la juriſprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer, par ce ſeul acte, tous les maux qu'ils avoient fait à ces malheureux Indiens.

L'ÉVÉNEMENT marqua cette différence. Athènes dévint le séjour de la politeſſe & du bon goût, le pays des orateurs & des philoſophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'eſt d'Athènes que ſont ſortis ces ouvrages ſurprenans qui ſerviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone eſt moins brillant. *Là*, diſoient les autres peuples, *les hommes naiſſent vertueux, & l'air même du pays ſemble inſpirer la vertu.* Il ne nous reſte de ſes habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laiſſés?

QUELQUES ſages, il eſt vrai, ont réſiſté au torrent général, & ſe ſont garantis du vice dans le ſéjour des Muſes. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des ſavans & des artiſtes de ſon temps.

» J'AI examiné, dit-il, les poëtes, & je les regarde comme » des gens dont le talent en impoſe à eux-mêmes & aux autres, » qui ſe donnent pour ſages, qu'on prend pour tels, & qui ne » ſont rien moins.

» DES poëtes, continue Socrate, j'ai paſſé aux artiſtes. Perſonne » n'ignoroit plus les arts que moi; perſonne n'étoit plus convaincu » que les artiſtes poſſédoient de fort beaux ſecrets. Cependant je » me ſuis apperçus que leur condition n'eſt pas meilleure que celle » des poëtes, & qu'ils ſont, les uns & les autres, dans le même » préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux, excellent dans » leur partie, ils ſe regardent comme les plus ſages des hommes. » Cette préſomption a terni tout-à-fait leur ſavoir à mes yeux; » de ſorte que me mettant à la place de l'Oracle, & me deman- » dant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je ſuis ou ce qu'ils » ſont, ſavoir ce qu'ils ont appris, ou ſavoir que je ne ſuis rien; » j'ai répondu à moi-même & au Dieu : Je veux reſter ce que » je ſuis.

» NOUS ne ſavons, ni les ſophiſtes, ni les poëtes, ni les ora-

» teurs, ni les artiſtes, ni moi, ce que c'eſt que le vrai, le bon » & le beau; mais il y a entre nous cette différence, que, quoi- » que ces gens ne ſachent rien, tous croient ſavoir quelque choſe; » au lieu que moi, ſi je ne ſais rien, au moins je n'en ſuis pas » en doute : de ſorte que toute cette ſupériorité de ſageſſe, qui » m'eſt accordée par l'Oracle, ſe réduit ſeulement à être bien » convaincu que j'ignore ce que je ne ſais pas. «

VOILA donc le plus ſage des hommes au jugement des Dieux, & le plus ſavant des Athéniens au ſentiment de la Grèce entière, Socrate, faiſant l'éloge de l'ignorance. Croit-on que, s'il reſſuſcitoit parmi nous, nos ſavans & nos artiſtes lui feroient changer d'avis ? Non, Meſſieurs; cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines ſciences; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout précepte à ſes diſciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes.

SOCRATE avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome, de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens; mais les ſciences, les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome ſe remplit de philoſophes & d'orateurs; on négligea la diſcipline militaire; on mépriſa l'agriculture; on embraſſa des ſectes, & l'on oublia la patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcéſilas. *Depuis que les ſavans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres philoſophes, *les gens de bien ſe ſont éclipſés*. Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes ! » Dieux, euſſiez-

» vous dit, que ſont devenus ces toits de chaume & ces foyers » ruſtiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? Quelle » ſplendeur funeſte a ſuccédé à la ſimplicité Romaine ? Quel eſt » ce langage étranger ? Quelles ſont ces mœurs efféminées ? Que » ſignifient ces ſtatues, ces tableaux, ces édifices ? Inſenſés, qu'avez- » vous fait ? Vous, les maitres des nations, vous vous êtes ren- » dus les eſclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ; ce » ſont des rhéteurs qui vous gouvernent : c'eſt pour enrichir des » architectes, des peintres, des ſtatuaires & des hiſtrions, que vous » avez arroſé de votre ſang la Grèce & l'Aſie. Les dépouilles de » Carthage ſont la proie d'un joueur de flûte. Romains, hâtez- » vous de renverſer ces amphithéatres, briſez ces marbres, brûlez » ces tableaux, chaſſez ces eſclaves qui vous ſubjuguent, & dont » les funeſtes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illuſtrent » par de vains talens : le ſeul talent digne de Rome eſt celui de » conquérir le monde, & d'y faire regner la vertu. Quand Cy- » néas prit notre ſénat pour une aſſemblée de Rois, il ne fut » ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recher- » chée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude & » le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majeſ- » tueux ? O citoyens, il vit un ſpectacle que ne donneront jamais » vos richeſſes ni vos arts, le plus beau ſpectacle qui ait jamais » paru ſous le ciel, l'aſſemblée de deux cens hommes vertueux, » dignes de commander à Rome & de gouverner la terre. «

MAIS franchiſſons la diſtance des lieux & des temps, & voyons ce qui s'eſt paſſé dans nos contrées & ſous nos yeux, ou plutôt écartons des peintures odieuſes qui bleſſeroient notre délicateſſe, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choſes ſous d'autres noms. Ce n'eſt point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius ; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'euſſe pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV ? Parmi nous, il eſt vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë, mais il eût bu dans une coupe encore plus amère la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

VOILA comment le luxe, la diſſolution & l'eſclavage ont été

de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour ſortir de l'heureuſe ignorance où la ſageſſe éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ſes opérations, ſembloit nous avertir aſſez qu'elle ne nous a point deſtinés à de vaines recherches; mais eſt-il quelqu'une de ſes leçons dont nous ayons ſu profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, ſachez donc une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mère arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. Les hommes ſont pervers; ils ſeroient pires encore s'ils avoient eu le malheur de naître ſavans.

QUE ces réflexions ſont humiliantes pour l'humanité! Que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité ſeroit fille de l'ignorance, la ſcience & la vertu ſeroient incompatibles! Quelles conſéquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouiſſent, & que nous donnons ſi gratuitement aux connoiſſances humaines. Conſidérons donc les ſciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit réſulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raiſonnemens ſe trouveront d'accord avec les inductions hiſtoriques.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT une ancienne tradition paſſée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des ſciences (5). Quelle opinion falloit-il qu'euſſent d'elles les Égyptiens

(5) On voit aiſément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué ſur le Caucaſe, en penſaſſent guères plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Theutus. » Le Satyre, » dit un ancienne fable, voulut baiſer & embraſſer le feu, la première

tiens mêmes chez qui elles étoient nées ? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillette les annales du monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas, aux connoiſſances humaines, une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'aſtronomie eſt née de la ſuperſtition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge ; la géométrie, de l'avarice ; la phyſique, d'une vaine curioſité ; toutes, & la morale même de l'orgueil humain. Les ſciences & les arts doivent donc leur naiſſance à nos vices : nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ſerions-nous des arts ſans le luxe qui les nourrit ? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la juriſprudence ? Que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs ? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun, ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ſes amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée ? Cette ſeule réflexion devroit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie.

Que de dangers ! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des ſciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle ? Le déſavantage eſt viſible ; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs qui la cherche bien ſincérement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre *Criterium*

» fois qu'il le vit ; mais Prométhée » lui cria : Satyre, tu pleureras la » barbe de ton menton ; car il brûle » quand on y touche. » C'eſt le ſujet du frontiſpice.

pour en bien juger (6) ? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage ?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour ; & la perte irréparable du temps eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philoſophes illuſtres, vous par qui nous ſavons en quelle raiſon les corps s'attirent dans le vuide : quels ſont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en temps égaux : quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement : comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges : quels aſtres peuvent être habités : quels inſectes ſe reproduiſent d'une manière extraordinaire ; répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances : quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans, ou plus pervers ? Revenez donc ſur l'importance de vos productions ; & ſi les travaux des plus éclairés de nos ſavans & de nos meilleurs citoyens nous procurent ſi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'écrivains obſcurs & de lettrés oiſifs, qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'État ?

Que dis-je, oiſifs ? Et plût à Dieu qu'ils le fuſſent en effet ! Les mœurs en ſeroient plus ſaines, & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés armés de leurs funeſtes paradoxes, ſappant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de patrie

(6) Moins on ſait, plus on croit ſavoir. Les Péripatéticiens douroient-ils de rien ? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui, même en Europe, ſi mince Phyſicien qui n'explique hardiment ce profond myſtère de l'électricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais Philoſophes ?

& de religion, & conſacrent leurs talens & leur philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes; non qu'au fond ils haïſſent ni la vertu ni nos dogmes : c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis, & pour les ramener aux pieds des autels, il ſuffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de ſe diſtinguer, que ne pouvez-vous point?

C'EST un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore ſuivent les lettres & les arts. Tel eſt le luxe : né comme eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les ſciences & les arts, & jamais ils ne vont ſans lui. Je ſais que notre philoſophie, toujours féconde en maximes ſingulières, prétend, contre l'expérience de tous les ſiècles, que le luxe fait la ſplendeur des États; mais après avoir oublié la néceſſité des loix ſomptuaires, oſera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs? Que le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes, qu'il ſerve même, ſi l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours? Et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger; un autre, en ſuivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la conſommation qu'il y fait : ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

LA monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes, par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe; & les Scythes, le plus miſérable de tous les peuples, ont réſiſté aux plus puiſſans Monarques de l'univers. Deux fameuſes républiques ſe diſputèrent l'empire du monde; l'une étoit très-

riche, l'autre n'avoit rien; & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse Les Francs conquirent les Gaules; les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards, dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans; mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnêteté. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles, s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les savans devenus à la mode, ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté (7); où l'un des sexes

(7) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain: mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux fem-

n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs-d'œuvres de poéſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés. Ce qu'il fera, Meſſieurs? Il rabaiſſera ſon génie au niveau de ſon ſiècle, & aimera mieux compoſer des ouvrages communs, qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-temps après ſa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez ſacrifié de beautés mâles & fortes à notre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie, ſi fertile en petites choſes, vous en a coûté de grandes?

C'EST ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraine à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame, & qui refuſe de ſe prêter au génie de ſon ſiècle, & de s'avilir par des productions puériles; malheur à lui! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment eſt venu, où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias, toi dont les Anciens auroient employé le ciſeau à leur faire des Dieux capables d'excuſer à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main ſe réſoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oiſive.

ON ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers temps. C'eſt un beau rivage paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir

mes: ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce ſujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une ſi grande cauſe.

les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs, & les réléguerent dans des temples magnifiques. Ils les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne ſe diſtinguerent plus des maiſons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des palais des grands ſur des colonnes de marbre, & gravés ſur des chapitaux Corinthiens.

TANDIS que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grèce, toutes les bibliotheques ne furent ſauvées du feu que par cette opinion ſemée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laiſſer aux ennemis des meubles ſi propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuſer à des occupations oiſives & ſédentaires. Charles VIII ſe vit maître de la Toſcane & du Royaume de Naples, ſans avoir preſque tiré l'épée; & toute ſa cour attribua cette facilité inéſpérée à ce que les Princes & la nobleſſe d'Italie s'amuſoient plus à ſe rendre ingénieux & ſavans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de ſens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui ſont ſemblables, l'étude des ſciences eſt bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

LES Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à meſure qu'ils avoient commencé à ſe connoître en tableaux, en gravures, en vaſes d'orfévrerie, & à cultiver les beaux arts; & comme ſi cette contrée fameuſe étoit deſtinée à ſervir ſans ceſſe d'exemple aux autres peuples, l'élévation des lettres a fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie ſembloit avoir recouvrée il y a quelques ſiècles.

LES anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires, qui, en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs, dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige; il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Canne & à Trasimène; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

LES combats ne sont pas toujours le succès de la guerre; & il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier: dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort: & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi?

SI la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immen-

ſes ; où l'on éleve à grands frais la jeuneſſe, pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue ; mais ils en parleront d'autres qui ne ſont en uſage nulle part : ils ſauront compoſer des vers, qu'à peine ils pourront comprendre : ſans ſavoir démêler l'erreur de la vérité, ils poſſéderont l'art de les rendre méconnoiſſables aux autres par des argumens ſpécieux ; mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne ſauront ce que c'eſt ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu (8), ce ſera moins pour le craindre que pour en avoir peur. J'aimerois autant, diſoit un ſage, que mon écolier eût paſſé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en ſeroit plus diſpos. Je ſais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oiſiveté eſt pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà, certes, une belle queſtion ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (9), & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos

(8) Penſées Philoſophiques.

(9) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'eſt, dit Montaigne, choſe digne de très-grande conſidération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monſtrueuſe par ſa perfection, ſi ſoigneuſe pourtant de la nourriture des enfans, comme de ſa principale charge, & au giron même des Muſes, il s'y faſſe ſi peu mention de la doctrine, comme ſi cette généreuſe jeuneſſe dédaignant tout autre joug, on ait dû lui faire ſervir, au lieu de nos maîtres de ſciences, ſeulement des maîtres de vaillance, prudence & juſtice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perſes. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur ſucceſſion royale étoit ainſi nourri. Après ſa naiſſance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du Roi, à cauſe de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & ſain, & après ſept ans le duiſoient à monter à cheval, & aller à la chaſſe. Quand il étoit au quatorzième, ils le dépoſoient entre les mains de quatre : le plus juſte, le plus ſage, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion ; le ſecond, à être toujours véritable ; le tiers, à vaincre ſa cupidité ; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon ; aucun, à le rendre ſavant.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de ſa dernière leçon. C'eſt, dit-il, qu'en notre école un grand

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos galeries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chefs-d'œuvres de l'art expoſés à l'admiration publique? Les défenſeurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus. Non : ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans, ſans doute afin qu'ils aient ſous leurs yeux des modèles de mauvaiſes actions, avant même que de ſavoir lire.

D'OU naiſſent tous ces abus, ſi ce n'eſt de l'inégalité funeſte, introduite entre les hommes par la diſtinction des talens & par l'aviliſſement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuſe de toutes leurs conſéquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Qu'on me diſe cependant ſi la gloire attachée au meilleur des diſcours qui ſeront couronnés dans cette Académie, eſt comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

LE ſage ne court point après la fortune, mais il n'eſt pas inſenſible à la gloire; & quand il la voit ſi mal diſtribuée, ſa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendue avantageuſe à la ſociété, tombe en langueur & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop

garçon ayant un petit faye, le donna à l'un de ſes compagnons de plus petite taille, & lui ôta ſon faye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état; & que l'un & l'autre ſembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait; car je m'étois arrêté à conſidérer le bienſéance; & il falloit premiérement avoir pourvu à la juſtice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit, & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriſte de τυπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres : nous n'avons plus de citoyens; ou, s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles, des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remède à leurs blessures, a enseigné aux Souverains, qui sont ses ministres, à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts, sources de mille déréglemens, ce grand Monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur, imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres qui tous, aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies qui, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour regne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaisir si rare & si doux, de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la né-

ceſſité de les prendre, & l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'exiſtent pas. Pour quoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur inſuffiſance, les caractères des remèdes ordinaires? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des ſavans, n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des ſciences, & de tourner les eſprits à leur culture. Il ſemble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philoſophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaiſon de l'agriculture & de la philoſophie, on ne la ſupporteroit pas. Je demanderai ſeulement : qu'eſt-ce que la philoſophie? Que contiennent les écrits des philoſophes les plus connus? quelles ſont les leçons de ces amis de la ſageſſe? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de ſon côté, ſur une place publique : venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout eſt en repréſentation : l'autre, qu'il n'y a point d'autre ſubſtance que la matière, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimères : celui-là, que les hommes ſont des loups, & peuvent ſe dévorer en toute ſûreté de conſcience. O grands philoſophes! que ne réſervez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables? Vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

VOILA donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réſervée après leur trépas! Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous tranſmettons d'âge en âge à nos deſcendans! Le paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie ſous le regne de l'Évangile? Les écrits impies des Leucippe & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain; mais graces aux caractères typographiques (10) & à l'uſage que nous en faiſons, les dangereu-

(10) A conſidérer les déſordres affreux que l'Imprimerie a déja cauſés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à

ſes réveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Allez, écrits célèbres, dont l'ignorance & la ruſticité de nos pères n'auroient point été capables, accompagnez chez nos deſcendans ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre ſiècle, & portez enſemble aux ſiècles à venir une hiſtoire fidelle du progrès & des avantages de nos ſciences & de nos arts. S'ils vous liſent, vous ne leur laiſſerez aucune perplexité ſur la queſtion que nous agitons aujourd'hui ; & à moins qu'ils ne ſoient plus inſenſés que nous, ils leveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puiſſant, toi » qui tiens dans tes mains les eſprits, délivrez-nous des lumières » & des funeſtes arts de nos pères ; & rends-nous l'ignorance, l'in- » nocence & la pauvreté, les ſeuls biens qui puiſſent faire notre bon- » heur, & qui ſoient précieux devant toi. «

MAIS ſi le progrès des ſciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité, s'il a corrompu nos mœurs, & ſi la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penſerons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires, qui ont écarté du temple des muſes, les difficultés qui défendoient ſon abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſavoir ? Que penſerons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiſcrettement briſé la porte des ſciences, & introduit dans leur ſanctuaire une popu-

l'autre, on peut prévoir aiſément que les Souverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoin pour bannir cet art terrible de leurs États, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit conſenti d'établir une Imprimerie à Conſtantinople ; mais à peine la preſſe fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire, & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit que le Caliſe Omar, conſulté ſur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothèque contiennent des choſes oppoſées à l'Alcoran, ils ſont mauvais, & il faut les brûler ; s'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils ſont ſuperflus. Nos ſavans ont cité ce raiſonnement comme le comble de l'abſurdité. Cependant, ſuppoſez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Évangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque auroit encore été brûlée, & ce ſeroit peut-être le plus beau trait de cet illuſtre Pontife.

lace indigne d'en approcher ; tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des lettres, euſſent été rebutés dès l'entrée, & ſe fuſſent jettés dans des arts utiles à la ſociété ? Tel qui ſera toute ſa vie un mauvais verſificateur, un géomètre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffe. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Les Vérulam, les Deſcartes & les Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes ; & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrecir leur entendement, en le reſſerrant dans l'étroite capacité du leur. C'eſt par les premiers obſtacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils ſe ſont exercés à franchir l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des ſciences & des arts, ce n'eſt qu'à ceux qui ſe ſentiront la force de marcher ſeuls ſur leurs traces, & de les dévancer : c'eſt à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'eſprit humain. Mais ſi l'on veut que rien ne ſoit au-deſſus de leur génie, il faut que rien ne ſoit au-deſſus de leurs eſpérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont beſoin. L'ame ſe proportionne inſenſiblement aux objets qui l'occupe, & ce ſont les grandes occaſions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut Conſul de Rome ; & le plus grand, peut-être, des philoſophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que ſi l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque univerſité, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique penſion d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne ſe ſentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les ſavans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aſyles ; qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit

au bonheur des peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe : c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumières & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſavans penſeront rarement de grandes choſes ; les Princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

POUR nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de ſi grands talens, & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans notre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état préſent des choſes, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, ſi nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laiſſons à d'autres le ſoin d'inſtruire les peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres : nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage.

O vertu, ſcience ſublime des ames ſimples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne ſont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? Et ne ſuffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en ſoi-même, & d'écouter la voix de ſa conſcience dans le ſilence des paſſions ? Voilà la véritable philoſophie ; ſachons nous en contenter ; & ſans envier la gloire de ces hommes célèbres, qui s'immortaliſent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette diſtinction glorieuſe qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un ſavoit bien dire, & l'autre bien faire.

RÉPONSE
AU DISCOURS PRÉCÉDENT,
P. L. R. D. P.

LE Discours du Citoyen de Genève a de quoi surprendre; & on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célèbre.

EST-CE son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes & le faire triompher par sa propre défaite.

SA façon de penser annonce un cœur vertueux. Sa manière d'écrire décèle un esprit cultivé; mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse? Ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée? A-t-il préféré, au contraire, la science à la vertu? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulières, avant que de combattre les notions communes; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'AUROIT-IL prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi.

Mais que conclure en ce cas de ſon Diſcours? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux; en vain un auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir perſuader.

POUR moi, qui ne me flatte, ni d'avoir aſſez de capacité pour en appréhender quelque choſe au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir aſſez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion ſi peu ſoutenable, je n'ai d'autre intérêt que de ſoutenir celui de la vérité. L'auteur trouvera en moi un adverſaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier ſon eſprit avec ſon cœur, & de procurer la ſatisfaction de voir réunies, dans ſon ame, les ſciences que j'admire avec les vertus que j'aime.

PREMIERE PARTIE.

LES ſciences ſervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoiſſance précieuſe qui, en éclairant les eſprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

LA vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue : auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

DÈS l'entrée de ſon Diſcours, l'auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle; il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque manière du néant de ſon ignorance; diſſipant, par les efforts de ſa raiſon, les ténèbres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſphères des régions céleſtes; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des aſtres, & meſurant de ſon compas la vaſte étendue de l'univers; rentrant enſuite dans le fond de ſon cœur, & ſe rendant compte à lui-même de la nature de ſon ame, de ſon excellence, de ſa haute deſtination.

QU'UN

QU'UN pareil aveu, arraché à la vérité, eſt honorable aux ſciences ! qu'il en montre bien la néceſſité & les avantages ! qu'il en a dû coûter à l'auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

LA nature, dit-il, eſt aſſez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui ſavent profiter de ſes dons ſans les connoître ! C'eſt à la ſimplicité de leur eſprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenſeur des ſciences & l'apologiſte des mœurs ! Qui ſe ſeroit attendu que de pareilles réflexions duſſent être la ſuite des principes qu'il vient d'établir ?

LA nature d'elle-même eſt belle, ſans doute ; mais n'eſt-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les ſecrets, à en dévoiler les opérations, que les ſavans emploient leurs recherches ? Pourquoi un ſi vaſte champ eſt-il offert à nos regards ? L'eſprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, ſi digne de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſagères, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumières, notre route, deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible ? Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déja par nos beſoins ? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſprit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

COMME c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les ſciences; pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la ſociété, mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y rapportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles ſont cultivées dans un État, plus l'État eſt floriſſant; tout y languiroit ſans elles.

QUE ne leur doit pas l'artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remèdes? Le juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit, a des devoirs à remplir; & comment les remplir ſans les connoître? Sans la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des États, ſauroient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſûreté, l'abondance?

LA curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre; ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité; ſes emplois lui en impoſent l'obligation; ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir; plus il connoit, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

LE citoyen de Genève ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire ſa modeſtie. Il prétend qu'on ſeroit plus vertueux, ſi l'on étoit moins ſavant: ce ſont les ſciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et ſi, s'en abſtenir parce qu'on ne le connoit pas, c'eſt-là ce qu'il appelle être vertueux,

qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-temps, c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe, le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les ſciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remède. Un botaniſte habile ſait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes vénimeuſes; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les ceuille ſans choix. Un homme éclairé par les ſciences, diſtingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſon mépris pour l'autre; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

MAIS, dit-on, il y a des pays où, ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces parallèles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, parallèles odieux, où il entre moins de zèle & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains, n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps ? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion ? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions ? Ne portons-

nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ? Et s'il fut des temps, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y voit-on pas d'autres déſordres ? N'en voit-on pas encore de plus monſtrueux chez ces peuples dont on vante la ſtupidité ? Parce que l'on ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice ? Y ſont ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance ? Leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs ? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de règles, & qui ne connoît point de freins ? Mais quand même dans ces contrées ſauvages, il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus ? Y voit-on ſur toutes ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la religion ?

TANT de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumières ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices ? C'eſt le faux bel eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés ; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies ; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître ſeule, elle a de quoi les confondre tous ; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire reſpecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à meſure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eſt dans les doctes écrits des pères de l'égliſe qu'il en ſuit de ſiècle en ſiècle le développement ; c'eſt dans les livres de morale & les annales

saintes qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

QUOI ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumières si pures, des appuis si puissans, & ce sera à cette même religion qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier. La religion étudiée est pour tous les hommes la règle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite; elle ramène naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dues au Tout-Puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'astronome découvre une puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, le géomètre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des temps, l'enchainement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomènes de la nature, le physicien n'en peut méconnoître l'auteur, le conservateur, l'arbitre & le maître.

DE ces réflexions, le vrai philosophe descendant à des conséquences pratiques, & rentrant en lui-même après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent ce bonheur parfait après lequel il soupire sans cesse, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immensité de ses desirs, il sent qu'il est fait pour quelque chose de plus grand que tout ce qui est créé; il se retourne naturellement vers son premier principe & sa dernière fin. Heureux, si docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de son cœur que dans la possession de son Dieu !

SECONDE PARTIE.

ICI l'auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit des préjugés. Il va fouiller dans les ſiècles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des ſciences & des arts, la décadence des royaumes & des empires. Il impute aux ſavans & aux artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

MAIS l'Égypte, la Grèce, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il oſe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des ſciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumières, & réglé par la ſageſſe de leurs loix, ces grands États dont ils avoient poſé les premiers fondemens : ces orateurs célèbres qui les ont ſoutenus ſur le penchant de leur ruine, par la force victorieuſe de leur ſublime éloquence : ces philoſophes, ces ſages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illuſtré leur patrie, & immortaliſé leur nom.

QUELLE foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas oppoſer au petit nombre d'auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages inconteſtables, d'auguſtes monumens, d'ouvrages immortels, l'hiſtoire n'atteſte-t-elle pas que les ſciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des empires, au triomphe de la vertu ?

NON, ce n'eſt pas des ſciences, c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout temps la molleſſe & le luxe ; & dans aucun temps les richeſſes n'ont été l'appanage ordinaire des ſavans. Pour un Platon dans l'opulence, un Ariſtipe accrédité à la Cour, combien de philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude ! combien d'Homères &

de Diogènes, d'Épictètes & d'Ésopes dans l'indigence! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en font pas davantage le partage des artistes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'EFFET le plus vanté des sciences & des arts, c'est, continue l'auteur, cette politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie. Politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime? Quand effectivement cette politesse dans les manières ne seroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit ce pas encore un avantage pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie? On l'a dit, & il est vrai ; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

MAIS c'est mal connoître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation : on peut être poli sans être dissimulé ; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant ; & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'AMOUR de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace, le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser ; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangères pour le savant,

qu'il eſt lui-même étranger pour elles. Quelle figure ſeroit-il dans les cercles ? Voyez-le avec ſon air rêveur, ſes fréquentes diſtractions, ſon eſprit occupé, ſes expreſſions étudiées, ſes diſcours ſententieux, ſon ignorance profonde des modes les plus reçues & des uſages les plus communs ; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cauſe, il ennuie, il eſt ennuyé. Il ſort peu ſatisfait, on eſt fort content de le voir ſortir. Il cenſure intérieurement tous ceux qu'il quitte ; on raille hautement celui qui part ; & tandis que celui-ci gémit ſur leurs vices, ceux-là rient de ſes défauts. Mais tous ces défauts, après tout, ſont aſſez indifférens pour les mœurs, & c'eſt à ces défauts que plus d'un ſavant, peut-être, a l'obligation de n'être pas auſſi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des ſciences & des arts, on voyoit, ajoute l'auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en orateur & plus en philoſophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, tranſportés par des paſſions violentes, & trainant à leur ſuite une foule d'eſclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, ſubjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, aſſujettiſſoient des pays où les arts n'avoient élevé aucune barrière à leurs ſubites excurſions : leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité ; c'étoient des torrens impétueux qui faiſoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obſtacles. Auſſi à peine étoient-ils paſſés, qu'il ne reſtoit ſur leurs traces que celles de leur fureur ; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'uniſſoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces ſiècles heureux, où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes ; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, ſachant vaincre avec modération, traitant les vaincus

avec

avec humanité : l'honneur eſt leur guide ; la gloire, leur récompenſe. Cependant, dit l'auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroit bien que le citoyen de Genève ne s'eſt jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui ſe paſſe ordinairement dans les combats. Eſt-il ſurprenant que des barbares ſe ménagent moins & s'expoſent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils ſurvivent à leurs défaites. Mais ce que l'eſpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un déſeſpoir brutal inſpire à ces hommes ſanguinaires, les ſentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuſes qui ſe dévouent à la patrie ; avec cette différence que n'a pu obſerver l'auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſavamment conduite, eſt par-là même toujours plus sûre du ſuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate, s'eſt lui-même récrié contre les ſciences de ſon temps. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Épicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la philoſophie, & déshonoroient les philoſophes. C'étoit l'abus des ſciences, non les ſciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas ? Et parce qu'un auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légéreté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie ? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivreſſe de l'eſprit a précipité quelques ſavans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les diſcours de quelques-uns, dans les écris de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocriſie, la piété en ſuperſtition, la théologie en erreur, la juriſprudence en chicanne, l'aſtronomie en aſtrologie judiciaire, la phyſique en athéiſ-

me. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus abſurdes, entêté des ſyſtêmes les plus inſenſés, dans quels écarts ne donne pas l'eſprit humain, quand, livré à une curioſité préſomptueuſe, il veut franchir les limites que lui a marqué la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain ſes flots mugiſſent, ſe ſoulèvent, s'élancent avec fureur ſur les côtes oppoſées; contraints de ſe replier bientôt ſur eux-mêmes, ils rentrent dans le ſein de l'océan, & ne laiſſent ſur ſes bords qu'une écume légère qui s'évapore à l'inſtant, ou qu'un ſable mouvant qui fuit ſous nos pas.

IMAGE naturelle des vains efforts de l'eſprit, quand, échauffé par les ſaillies d'une imagination dominante, ſe laiſſant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux, il veut s'élever au-delà de ſa ſphère, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui eſt pas donné de comprendre.

MAIS les ſciences, bien loin d'autoriſer de pareils excès, ſont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai ſavant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui ſuit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procède avec ſûreté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carrière des ſciences, ſe rend utile à la ſociété, honore ſa patrie, fournit ſa courſe dans l'innocence, & la termine avec gloire.

OBSERVATIONS

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENÈVE,

Sur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours.

JE devrois plutôt un remerciement qu'une replique à l'auteur anonyme qui vient d'honorer mon diſcours d'une réponſe; mais ce que je dois à la reconnoiſſance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il eſt queſtion de raiſon, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur première égalité.

LE diſcours auquel j'ai à repliquer eſt plein de choſes très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponſe : car quoique j'y ſois qualifié de docteur, je ſerois bien fâché d'être au nombre de ceux qui ſavent répondre à tout.

MA défenſe n'en ſera pas moins facile ; elle ſe bornera à comparer avec mon ſentiment les vérités qu'on m'objecte : car ſi je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce ſera, je crois, l'avoir aſſez bien défendu.

JE puis réduire à deux points principaux toutes les propoſitions établies par mon adverſaire ; l'un renferme l'éloge des ſciences, l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai ſéparément.

IL ſemble, au ton de la réponſe, qu'on ſeroit bien-aiſe que j'euſſe dit des ſciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y ſuppoſe que leur éloge qui ſe trouve à la tête de mon diſcours, a dû me coûter beaucoup : c'eſt, ſelon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

SI cet aveu eſt un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je penſois des ſciences le bien que j'en ai dit : le bien que l'au-

teur en dit lui-même n'eſt donc point contraire à mon ſentiment. Cet aveu, dit on, eſt arraché par force : tant mieux pour ma cauſe; car cela montre que la vérité eſt chez moi plus forte que le penchant. Mais ſur quoi peut-on juger que cet éloge eſt forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce ſeroit intenter un procès bien terrible à la ſincérité des auteurs, que d'en juger ſur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me ſemble que j'aurois pu facilement dire moins de choſes en plus de pages. C'eſt, dit-on, que je me ſuis rétracté; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute; & tout ce que je puis répondre, c'eſt que ce n'a pas été mon intention.

La ſcience eſt très-bonne en ſoi, cela eſt évident; & il faudroit avoir renoncé au bon ſens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choſes eſt la ſource de la vérité; tout connoître eſt un de ſes divins attributs; c'eſt donc participer en quelque ſorte à la ſuprême intelligence, que d'acquérir des connoiſſances, & d'étendre ſes lumières. En ce ſens, j'ai loué le ſavoir, & c'eſt en ce ſens que je loue mon adverſaire. Il s'étend encore ſur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des ſciences; & j'en aurois volontiers dit autant, ſi cela eût été de mon ſujet. Ainſi nous ſommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment ſe peut-il faire que les ſciences, dont la ſource eſt ſi pure & la fin ſi louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréſies, tant d'erreurs, tant de ſyſtêmes abſurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de miſérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obſcènes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalouſie, tant de menſonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuſes flatteries ? Je diſois que c'eſt parce que la ſcience, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme, qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès; & trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage; que c'eſt aſſez pour lui de bien étudier ſes devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a beſoin pour cette étude. Mon adverſaire avoue de ſon côté que

les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes ; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours ; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

JE peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre de vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

IL me reste de légères observations à faire sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'OUVRAGE commence par quelques personnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière ; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable que des louanges indiscrettes (11).

(11) Tous les Princes, bons & mauvais, feront toujours bassement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux Princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je fais bien, du moins que Trajan feroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue ; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge, digne

MON discours, dit-on, a de quoi surprendre (12). Il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné. Ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

ON me taxe, par des phrases fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (13); puisque la science & la vertu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande, d'un ton assez pressant, comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

IL y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question : cette personnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans mes réponses; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. QUE la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir; c'est ce que j'ose croire avoir

d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

(12) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris : grande & belle question, s'il en fut jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvellée. L'Académie Françoise vient de proposer pour le prix de l'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'amour des lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème; & cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

(13) Je ne saurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner; c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude, & c'est de meilleur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier, la ſcience & la vertu ſont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais ſavans à leur cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la ſcience & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais ſavans ſont en petit nombre, je l'avoue; car, pour bien uſer de la ſcience, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus; or, c'eſt ce qu'on peut eſpérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne ſauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puiſſe être ſavant & vertueux tout à la fois.

2. ON pourroit encore moins me preſſer perſonnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle exiſteroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop auſſi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je ſuis fort éloigné d'avoir de la ſcience, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu, que j'ai fait au commencement de mon diſcours, me garantiroit de cette imputation; je craignois bien plutôt qu'on ne m'accuſât de juger des choſes que je ne connoiſſois pas. On ſent aſſez combien il m'étoit impoſſible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que ſais-je même ſi l'on n'en viendroit point à les réunir, ſi je ne me hâtois de paſſer condamnation ſur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puiſſe être?

3. JE pourrois rapporter à ce ſujet ce que diſoient les Peres de l'Égliſe des ſciences mondaines qu'ils mépriſoient, & dont pourtant ils ſe ſervoient pour combattre les philoſophes payens. Je pourrois citer la comparaiſon qu'ils en faiſoient avec les vaſes des Égyptiens volés par les Iſraélites: mais je me contenterai, pour dernière réponſe, de propoſer cette queſtion: ſi quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi?

SI la contradiction qu'on me reproche n'exiſte pas, il n'eſt donc

pas néceſſaire de ſuppoſer que je n'ai voulu que m'égayer ſur un frivole paradoxe ; & cela me paroit d'autant moins néceſſaire, que le ton que j'ai, quelque mauvais qu'il puiſſe être, n'eſt pas celui qu'on emploie dans les jeux d'eſprit.

Il eſt temps de finir ſur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de ſoi ; & c'eſt une indiſcrétion que le public pardonne difficilement, même quand on y eſt forcé. La vérité eſt ſi indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les autres qui en diſputent, devroient bien s'oublier réciproquement : cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle ſi aiſée à pratiquer avec moi, ne l'eſt point du tout vis-à-vis de mon adverſaire, & c'eſt une différence qui n'eſt pas à l'avantage de ma replique.

L'AUTEUR, obſervant que j'attaque les ſciences & les arts par leurs effets ſur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; comme ſi, pour juſtifier un accuſé, on ſe contentoit de prouver qu'il ſe porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il eſt fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les ſciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne diſconviendrai pas qu'ils ne nous ſoient d'ailleurs très-commodes ; c'eſt une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'AUTEUR va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eſt néceſſaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le ſpectacle de la nature expoſé, ce ſemble, aux yeux de tous pour l'inſtruction des ſimples, exige lui-même beaucoup d'inſtruction dans les obſervateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette propoſition me ſurprend. Seroit-ce qu'il eſt ordonné à tous les hommes d'être philoſophes, ou qu'il n'eſt ordonné qu'aux ſeuls philoſophes de croire en Dieu ? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ſes œuvres ; je ne penſe pas qu'elle nous ait preſcrit nulle part d'étudier la phyſique, ni que l'auteur de la nature ſoit moins bien adoré par moi qui ne ſais rien, que par celui qui connoit & le cèdre

&

& l'hyſope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

ON croit toujours avoir dit ce que ſont les ſciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devroit élever l'homme à ſon créateur, je le ſais ; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philoſophe qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa prétendue ſageſſe à la ſageſſe éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du monde ; le laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour-à-tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire : c'eſt à une bouche ſavante que ce blaſphême étoit réſervé.

LA curioſité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inſpire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ſes penchans naturels. *Ses beſoins lui en font ſentir la néceſſité.* A bien des égards les connoiſſances ſont utiles ; cependant les ſauvages ſont des hommes, & ne ſentent point cette néceſſité-là. *Ses emplois lui en impoſent l'obligation.* Ils lui impoſent bien plus ſouvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ſes devoirs (14). *Ses progrès lui en font goûter le plaiſir.* C'eſt pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir.* Cela arrive, en effet, à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir.* C'eſt-à-dire, que l'uſage de tout le temps qu'il perd, eſt de l'exciter à en perdre encore davantage. Mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance ſe développe

(14) C'eſt une mauvaiſe marque pour une ſociété, qu'il faille tant de ſcience dans ceux qui la conduiſent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guères beſoin d'étudier pour apprendre les choſes qu'ils ont à faire.

en apprenant, & c'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits eſprits ont-ils appris quelque choſe, qu'ils croient tout ſavoir ; & il n'y a ſorte de ſottiſe que cette perſuaſion ne leur faſſe dire & faire. *Plus il a de connoſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainſi, l'auteur a bien plus conſulté ſon cœur qu'il n'a obſervé les hommes.

Il avance encore qu'il eſt bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'aſſurer de ſa vertu qu'après l'avoir miſe à l'épreuve. Ces maximes ſont au moins douteuſes & ſujettes à bien des diſcuſſions. Il n'eſt pas certain que pour apprendre à bien faire, on ſoit obligé de ſavoir en combien de manières on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le beſoin. C'en ſeroit aſſez pour nous conduire innocemment, ſi nous voulions l'écouter toujours. Et comment ſeroit-on obligé d'éprouver ſes forces, pour s'aſſurer de ſa vertu, ſi c'eſt un des exercices de la vertu de fuir les occaſions du vice ?

L'homme ſage eſt continuellement ſur ſes gardes, & ſe défie toujours de ſes propres forces : il réſerve tout ſon courage pour le beſoin, & ne s'expoſe jamais mal-à-propos. Le fanfaron eſt celui qui ſe vante ſans ceſſe de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & inſulté tout le monde, ſe laiſſe battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits reſſemble le mieux à un philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité, que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre : j'ai dit mes raiſons, & ce ſont elles qu'il faut

peſer. Quant à mes intentions, il en faut laiſſer le jugement à celui-là ſeul auquel il appartient.

JE ne dois point paſſer ici ſous ſilence une objection conſidérable, qui m'a déja été faite par un philoſophe (15) : *N'eſt-ce point*, me dit-on, *au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre choſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens temps ?*

CETTE queſtion renferme de grandes vues, & demanderoit des éclairciſſemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui ſe trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoiſſances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des diſcuſſions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me ſeroit bien difficile de parler de gouvernement, ſans donner trop beau jeu à mon adverſaire; & tout bien peſé, ce ſont des recherches bonnes à faire à Genève, & dans d'autres circonſtances.

JE paſſe à une accuſation bien plus grave que l'objection précédente; je la tranſcrirai dans ſes propres termes; car il eſt important de la mettre fidélement ſous les yeux du lecteur.

PLUS le Chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Égliſe qu'il en ſuit de ſiècle en ſiècle le développement; c'eſt dans les livres de morale & les annales ſaintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

QUOI ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des appuis ſi puiſſans; & ce ſera à cette même religion qu'un docteur de Genève enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'éton-

(15) Préf. de l'Encycl.

n'avoit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour règle que l'eſprit particulier.

J'OSE le demander à l'auteur; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? Comment a-t-il pu m'accuſer de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme ſur tout l'étude de nos vaines ſciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? Et qu'eſt-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, ſinon celle de ſa religion même?

SANS doute j'aurois dû blâmer expreſſément toutes ces puériles ſubtilités de la ſcholaſtique, avec leſquelles ſous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'eſprit, en ſubſtituant l'orgueil ſcientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces miniſtres indiſcrets, qui les premiers ont oſé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur foible ſavoir un édifice ſoutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui, par leurs miſérables pointilleries, ont avili la ſublime ſimplicité de l'Évangile, & réduit en ſyllogiſmes la doctrine de Jeſus-Chriſt; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

JE vois que c'eſt par l'hiſtoire & les faits qu'il faudroit terminer cette diſpute. Si je ſavois expoſer, en peu de mots, ce que les ſciences & la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela ſerviroit-il à décider la queſtion ſur ce point.

LE peuple que Dieu s'étoit choiſi, n'a jamais cultivé les ſciences, & on ne lui en a jamais conſeillé l'étude; cependant ſi cette étude étoit bonne à quelque choſe, il en auroit eu plus beſoin qu'un autre. Au contraire, ſes chefs firent tous leurs efforts pour le tenir ſéparé, autant qu'il étoit poſſible, des nations idolâtres & ſavantes qui l'environnoient. Précaution moins néceſſaire pour lui d'un côté que de l'autre: car ce peuple foible & groſſier étoit bien plus aiſé à ſéduire par des fourberies les prêtres de Baal, que par les ſophiſmes des philoſophes.

APRÈS des diſperſions fréquentes parmi les Égyptiens & les Grecs, la ſcience eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joſeph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens reconnoiſſables à leur irréligion, furent les philoſophes de Jéruſalem; les Phariſiens, grands hypocrites, en furent les docteurs. (16) Ceux-ci, quoiqu'ils bornaſſent à-peu-près leur ſcience à l'étude de la loi, faiſoient cette étude avec tout le faſte & toute la ſuffiſance dogmatiques; ils obſervoient auſſi avec un très-grand ſoin toutes les pratiques de la religion : mais l'Évangile nous apprend l'eſprit de cette exactitude, & le cas qu'il falloit en faire : au ſur plus, ils avoient tous très-peu de ſcience & beaucoup d'orgueil; & ce n'eſt pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

DANS l'établiſſement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des ſavans que Jeſus-Chriſt voulut confier ſa doctrine & ſon miniſtere. Il ſuivit dans ſon choix la prédilection qu'il a montrée en toute occaſion pour les petits & les ſimples. Et dans les inſtructions qu'il donnoit à ſes diſciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de ſcience, ſi ce n'eſt pour marquer le mépris qu'il faiſoit de tout cela.

Après la mort de Jeſus-Chriſt, douze pauvres pêcheurs & artiſans entreprirent d'inſtruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit ſimple; ils prêchoient ſans art, mais avec un cœur pénétré : & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la ſainteté de leur vie; leurs diſciples ſuivirent cet exemple, & le ſuccès fut prodigieux. Les prêtres payens allarmés firent entendre aux Princes que l'État étoit perdu, parce

(16) On voyoit regner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques, qui regnèrent de tout temps entre les docteurs & les philoſophes, c'eſt-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la ſcience d'autrui, & ceux qui ſe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux priſes le maître de muſique & le maître à danſer du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'Antiquaire & le Bel-Eſprit, le Chymiſte & l'Homme de Lettres, le Juriſconſulte & le Médecin, le Géomètre & le Verſificateur, le Théologien & le Philoſophe. Pour bien juger de tous ces gens-là, il ſuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de ſoi, mais des autres.

que les offrandes diminuoient. Les perſécutions s'éleverent, & les perſécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre; tous les peuples couroient au baptême : l'hiſtoire de ces premiers temps eſt un prodige continuel.

CEPENDANT les prêtres des idoles, non contens de perſécuter les Chrétiens, ſe mirent à les calomnier ; les philoſophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, ſe joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts ſur la nouvelle ſecte. Il fallut prendre la plume pour ſe défendre. Saint Juſtin, martyr (17), écrivit le

(17) Ces premiers écrivains, qui ſcelloient de leur ſang le témoignage de leur plume, ſeroient aujourd'hui des auteurs bien ſcandaleux; car ils ſoutenoient préciſément le même ſentiment que moi. Saint Juſtin, dans ſon entretien avec Triphon, paſſe en revue les diverſes ſectes de philoſophie dont il avoit autrefois eſſayé, & les rend ſi ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : auſſi voit-on dans l'apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens ſe tenoient offenſés d'être pris pour des philoſophes.

Ce ſeroit, en effet, un détail bien flétriſſant pour la philoſophie, que l'expoſition des maximes pernicieuſes & des dogmes impies de ſes diverſes ſectes. Les Épicuriens nioient toute providence; les Académiciens doutoient de l'exiſtence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les ſectes moins célèbres n'avoient pas de meilleurs ſentimens : en voici un échantillon dans ceux de Théodore, Chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogène Laërce. *Suſtulit amicitiam, quod ea neque inſipientibus neque ſapientibus adſit..... Probabile dicebat prudentem virum non ſeipſum, pro patrid, periculis exponere; neque enim pro inſipientium commodis amittendam eſſe prudentiam. Furto quoque & adulterio & ſacrilegio, cùm tempeſtivum erit, daturum operam ſapientem; nihil quippè horum turpe naturâ eſſe. Sed auferatur de hiſce vulgaris opinio, quæ à ſtultorum imperitorumque plebeculâ conflata eſt..... ſapientem publicè, abſque ullo pudore ac ſuſpicione, ſcortis congreſſurum.*

Ces opinions ſont particulières, je le ſais; mais y a-t-il une ſeule de toutes ſes ſectes qui ne ſoit tombée dans quelque erreur dangereuſe ? Et que dirons-nous de la diſtinction des deux doctrines, ſi avidement reçue de tous les philoſophes, & par laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentimens contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit uſage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ſes diſciples qu'après de longues épreuves, & avec le plus grand

premier l'apologie de ſa foi. On attaqua les payens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre. Les premiers ſuccès encouragerent d'autres écrivains. Sous prétexte d'expoſer la turpitude du paganiſme, on ſe jetta dans la mythologie & dans l'érudition (18) : on voulut montrer de la ſcience & du bel eſprit ; les livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à ſe relâcher.

BIEN-TÔT on ne ſe contenta plus de la ſimplicité de l'Évangile & de la foi des Apôtres ; il fallut toujours avoir plus d'eſprit que ſes prédéceſſeurs. On ſubtiliſa ſur tous les dogmes ; chacun voulut ſoutenir ſon opinion ; perſonne ne voulut céder. L'ambition d'être chef de ſecte ſe fit entendre ; les héréſies pullulerent de toutes parts.

L'EMPORTEMENT & la violence ne tarderent pas à ſe joindre à la diſpute. Ces Chrétiens ſi doux, qui ne ſavoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entre eux des perſécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous tomberent dans les mêmes excès ; & le parti de la vérité ne fut pas ſoutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

UN autre mal encore plus dangereux naquit de la même four-

myſtère ; leur donnoit en ſecret des leçons d'Athéiſme, & offroit ſolemnellement des Hécatombes à Jupiter. Les philoſophes ſe trouvèrent ſi bien de cette méthode, qu'elle ſe répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui ſe moquoit avec ſes amis des Dieux immortels, qu'il atteſtoit avec tant d'emphaſe ſur la tribune aux harangues.

(18) On a fait de juſtes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ſes écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant il ſemble qu'on étoit excuſable alors de s'inſtruire de la doctrine contre laquelle on avoit à ſe défendre. Mais qui pourroit voir, ſans rire, toutes les peines que ſe donnent aujourd'hui nos ſavans, pour éclaircir les rêveries de la Mythologie ?

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine ; mais elle y eſt née auſſi avec la philoſophie, & c'eſt à elle que les Chinois ſont redevables de cette foule d'Athées ou de philoſophes qu'ils ont parmi eux. L'hiſtoire de cette fatale doctrine, faite par un homme inſtruit & ſincère, ſeroit un terrible coup porté à la philoſophie ancienne & moderne. Mais la philoſophie bravera toujours la raiſon & le temps même, parce qu'elle a ſa ſource dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choſes.

ce. C'eſt l'introduction de l'ancienne philoſophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philoſophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le chriſtianiſme. On oſa croire que la religion en deviendroit plus reſpectable, revêtue de l'autorité de la philoſophie. Il fut un temps où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & enſuite Ariſtote, ne fût placé ſur l'autel, à côté de J. C.

L'ÉGLISE s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illuſtres défenſeurs les déplorerent ſouvent en termes pleins de force & d'énergie : ſouvent ils tenterent d'en bannir toute cette ſcience mondaine qui en ſouilloit la pureté. Un des plus illuſtres Papes en vint même juſqu'à cet excès de zèle, de ſoutenir que c'étoit une choſe honteuſe d'aſſervir la parole de Dieu aux règles de la grammaire.

MAIS ils eurent beau crier, entraînés par le torrent, ils furent contraints de ſe conformer eux-mêmes à l'uſage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une manière très-ſavante que la plupart d'entre eux déclamerent contre le progrès des ſciences.

APRÈS de longues agitations, les choſes prirent enfin une aſſiette plus fixe. Vers le dixième ſiècle, le flambeau des ſciences ceſſa d'éclairer la terre; le Clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas juſtifier, puiſqu'elle ne tomboit pas moins ſur les choſes qu'il doit ſavoir, que ſur celles qui lui ſont inutiles, mais à laquelle l'Égliſe gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé juſques-là.

APRÈS la renaiſſance des lettres, les diviſions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De ſavans hommes émurent la querelle, de ſavans hommes la ſoutinrent; & les plus capables ſe montrerent les plus obſtinés. C'eſt en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis; aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le deſir de briller aux dépens de leur adverſaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'inſtruire : le plus fort impoſoit ſilence au plus foible : la diſpute ſe terminoit

terminoit toujours par des injures, & la perſécution en a toujours été le fruit. Dieu ſeul ſait quand tous ces maux finiront.

LES ſciences ſont floriſſantes aujourd'hui; la littérature & les arts brillent parmi nous : quel profit en a tiré la religion ? Demandons-le à cette multitude de philoſophes qui ſe piquent de n'en point avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de théologie, & les caſuiſtes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints, & point de caſuiſtes. La ſcience s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enſeigner à bien faire, & perſonne ne veut l'apprendre. Nous ſommes tous devenus docteurs, & nous avons ceſſé d'être Chrétiens.

NON, ce n'eſt point avec tant d'art & d'appareil que l'Évangile s'eſt étendu par tout l'univers, & que ſa beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, Miniſtres de la loi qui m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles! Laiſſez-là tous ces livres ſavans qui ne ſavent ni me convaincre ni me toucher. Proſternez-vous aux pieds de ce Dieu de miſéricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette ſcience orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois; & ſur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſavoir ni de m'en enſeigner davantage, & votre miniſtère eſt accompli. Il n'eſt point en tout cela queſtion de belles-lettres, ni de philoſophie. C'eſt ainſi qu'il convient de ſuivre & de prêcher l'Évangile; & c'eſt ainſi que ſes premiers défenſeurs l'ont fait triompher de toutes les

nations : *non Ariſtotelico more*, diſoient les Peres de l'Egliſe, *ſed piſcatorio.*

JE ſens que je deviens long ; mais j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de m'étendre un peu ſur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatients doivent faire réflexion que c'eſt une choſe bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

JE paſſe à la deuxième partie de la réponſe, ſur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guères moins d'obſervations à faire.

CE n'eſt pas des ſciences, me dit-on, *c'eſt du ſein des richeſſes, que ſont nés de tout temps la molleſſe & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des ſciences, mais qu'ils étoient nés enſemble, & que l'un n'alloit guères ſans l'autre. Voici comment j'arrangeois cette généalogie ; la première ſource du mal eſt l'inégalité ; de l'inégalité ſont venues les richeſſes ; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs ; & par-tout où les hommes ſeront égaux il n'y aura ni riches ni pauvres : des richeſſes ſont nés le luxe & l'oiſiveté ; du luxe ſont venus les beaux arts, & de l'oiſiveté les ſciences. *Dans aucun temps les richeſſes n'ont été l'appanage des ſavans.* C'eſt en cela même que le mal eſt plus grand ; les riches & les ſavans ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſavans, ou que les ſavans fuſſent plus riches, les uns ſeroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la baſſe flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur ſolitude ?* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philoſophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ſoit à leur ſeule pauvreté que la plupart d'entr'eux doivent leur philoſophie ; mais quand je voudrois bien les ſuppoſer vertueux, feroit-ce ſur leur mœurs, que le peuple ne

voit point, qu'il apprendroit à réformer les ſiennes? *Les ſavans n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens.* Je conſens à croire qu'ils n'en ont pas de loiſir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas ſon métier, ſeroit un homme bien fou ou bien miſérable. *Ils vivent dans la médiocrité.* Il faut être extrêmement diſpoſé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs, qu'importe qu'il ſoit lui-même vertueux & modeſte, ſi les travaux dont il s'occupe nourriſſent l'oiſiveté, & gâtent l'eſprit de ſes concitoyens? *Les commodités de la vie, pour être ſouvent les fruits des arts, n'en ſont pas davantage le partage des artiſtes.* Il ne me paroît guères qu'ils ſoient gens à ſe les refuſer, ſur-tout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conſéquent très-lucratifs, ſont plus en état de ſe procurer tout ce qu'ils deſirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choſes, je ne ſerois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent de leur induſtrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos artiſtes ſoient des gens ſi ſimples & ſi modeſtes. Le luxe ne ſauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne ſe gliſſe bientôt parmi tous les autres ſous différentes modifications; & par-tout il fait le même ravage.

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite. On ne ſauroit dire que ce fût un mal en ſoi de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boîte émaillée; mais c'en eſt un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un temps & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'AI paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des ſavans, &

je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaiſance. Mon adverſaire eſt moins indulgent ; non-ſeulement il ne m'accorde rien qu'il puiſſe me refuſer ; mais plutôt que de paſſer condamnation ſur le mal que je penſe de notre vaine & fauſſe politeſſe, il aime mieux excuſer l'hypocriſie. Il me demande ſi je voudrois que le vice ſe montrât à découvert ; aſſurément je le voudrois. La confiance & l'eſtime renaîtroient entre les bons : on apprendroit à ſe défier des méchans, & la ſociété en ſeroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahiſon me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le ſcandale au crime ? Je ne ſais, mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'eſt une choſe très-commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-temps ſur le ſcandale ; ſi on les vouloit ſuivre à la rigueur, il faudroit ſe laiſſer piller, trahir, tuer impunément, & ne jamais punir perſonne ; car c'eſt un objet très-ſcandaleux qu'un ſcélérat ſur la roue.... Mais l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu.... Oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoient à ſes pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette penſée a beau être brillante, elle a beau être autoriſée du nom célèbre de ſon Auteur ; elle n'en eſt pas plus juſte. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maiſon pour faire ſon coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maiſon qu'il vole ? Non ; couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager, en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent, juſques dans le crime, je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocriſie eſt ſemblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni reſſource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carrière, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien : on auroit pu raiſonnablement ten-

ter la conversion de Cartouche, jamais homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'AI attribué au rétablissement des lettres & des arts, l'élégance & la politesse qui regnent dans nos manières. L'auteur de la réponse me le dispute, & j'en suis étonné; car puisqu'il fait tant de cas de la politesse & des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses, l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves; elles se réduiront à ceci. *On ne voit point que les savans soient plus polis que les autres hommes; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins : donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

JE remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût : & nos beaux esprits, aussi peu savans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits maîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédantesque que l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons lui cet antécédent; accordons, s'il le faut, que les savans, les poëtes & les beaux esprits sont tous également ridicules; que Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Messieurs de l'Académie des Sciences, Messieurs de l'Académie Françoise sont des gens grossiers qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie; l'auteur gagnera peu de chose à cela, & n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité, qui regnent parmi nous, soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les Anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts. (19) Comme les meilleurs maîtres à danser ne sont pas

(19) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manières d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrecir ses vues sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher si un savant, ou un autre, sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de

toujours les gens qui ſe préſentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politeſſe, ſans vouloir ou pouvoir être fort poli ſoi-même. Ces peſants commentateurs, qu'on nous dit qui connoiſſoient tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe, n'ont pas laiſſé, par leurs ouvrages utiles, quoique mépriſés, de nous apprendre à ſentir ces beautés qu'ils ne ſentoient point. Il en eſt de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on ſubſtitue à leur pureté, & qui s'eſt fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur. A Athènes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politeſſe & du langage & des manières accompagner toujours, non les ſavans & les artiſtes, mais les ſciences & les beaux arts.

L'AUTEUR attaque enſuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; & me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

JE ne nie point qu'il ait raiſon; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une diſtinction très-juſte & très-vraie pour nous concilier.

IL y a une ignorance féroce (20) & brutale, qui naît d'un mauvais cœur & d'un eſprit faux, une ignorance criminelle qui s'étend juſqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégra-

toutes les autres choſes qui influent ſur les mœurs d'une nation, & ſur leſquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raiſonnemens. Examiner tout cela en petit & ſur quelques individus, ce n'eſt pas philoſopher; c'eſt perdre ſon temps & ſes réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoiſſance des hommes.

(20) Je ſerai fort étonné ſi quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de pluſieurs peuples ignorans & vertueux pour m'oppoſer, la liſte de toutes les troupes de brigands, qui ont infeſté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort ſavans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas ſe fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'eſtiment néceſſaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il ſuffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne ſeroit pas la peine de me répondre, & par la même raiſon je me croirai très-diſpenſé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me ſoutenir le contraire.

de la raiſon, avilit l'ame & rend les hommes ſemblables aux bêtes: cette ignorance eſt celle que l'auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort reſſemblant. Il y a une autre ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inſpire qu'indifférence ſur toutes les choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur : une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumieres. Voila l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au Ciel, en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux doctes par mon mépris déclaré pour les ſciences humaines.

Que l'on compare, dit l'auteur, *à ces temps d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiècles heureux ſeront difficiles à trouver; mais on en trouvera plus aiſément, où, grace aux ſciences, *ordre* & *juſtice* ne ſeront plus que de vains noms, faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes.* En quelque temps que ce ſoit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre? Je ne ſaurois concevoir cela. *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Perſonne aſſurément ne diſputera à mon adverſaire le droit de juger de l'héroïſme; mais penſe-t-il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous. *Des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes; des conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; ſachant vaincre avec modération; traitant les vaincus avec humanité; l'honneur eſt leur guide, la gloire leur récompenſe.* Je ne nie pas à l'auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous; il lui ſeroit trop aiſé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne ſoient très-cor-

rompus. Au reſte, ces choſes ſont ſi vagues, qu'on pourroit preſque les dire de tous les âges : & il eſt impoſſible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques & faire des *in-folio* pour établir des preuves pour ou contre.

QUAND Socrate a maltraité les ſciences, il n'a pu, ce me ſemble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la molleſſe des Épicuriens, ni l'abſurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ce gens-là n'exiſtoit de ſon temps. Mais ce léger anacroniſme n'eſt point méléant à mon adverſaire : il a mieux employé ſa vie qu'à vérifier des dates, & n'eſt pas plus obligé de ſavoir par cœur ſon Diogène Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui ſe paſſe dans les combats.

JE conviens donc que Socrate n'a ſongé qu'à relever les vices des philoſophes de ſon temps ; mais je ne ſais qu'en conclure, ſinon que dès ce temps-là les vices pullulaient avec les philoſophes. A cela on me répond que c'eſt l'abus de la philoſophie ; & je ne penſe pas avoir dit le contraire.... Quoi ! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe ? Oui, ſans doute, répondrai-je ſans balancer : toutes celles qui ſont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

ARRETONS-NOUS un inſtant ſur cette dernière conſéquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, & détruire toutes les Univerſités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien. (21) C'eſt avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oiſiveté & du luxe ; en vain même vous rameneriez les

(21) *Les vices nous reſteroient*, dit le philoſophe que j'ai déja cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites ſur ce grand ſujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

les hommes à cette première égalité, conſervatrice de l'innocence & ſource de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le ſeront toujours; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution preſque auſſi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il eſt blâmable de deſirer, & impoſſible de prévoir.

LAISSONS donc les ſciences & les arts adoucir en quelque ſorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus : cherchons à faire une diverſion ſage, & tâchons de donner le change à leurs paſſions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumières du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité : elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'AI loué les Académies & leurs illuſtres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal eſt incurable, le médecin applique des palliatifs, & proportionne les remèdes, moins aux beſoins qu'au tempérament du malade. C'eſt aux ſages légiſlateurs d'imiter ſa prudence; & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puiſſent comporter.

IL y a en Europe un grand Prince, & ce qui eſt bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuſe, vient de former pluſieurs inſtitutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une choſe très-digne de ſa ſageſſe & de ſa vertu. Quand il eſt queſtion d'établiſſemens politiques, c'eſt le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favoriſent toujours les ſciences & les arts; j'en ai dit la raiſon : & dans l'état préſent des choſes, il faut encore qu'ils les favoriſent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque aſſez borné pour penſer & agir différemment, ſes ſujets reſteroient pauvres & ignorans, & n'en ſeroient pas moins vicieux. Mon adverſaire a négligé de tirer avantage d'un exemple ſi frappant & ſi fa-

vorable en apparence à ſa cauſe. Peut-être eſt-il le ſeul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas ſongé. Qu'il ſouffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuſe point, à de grandes choſes, les éloges qui leur ſont dus; qu'il les admire ainſi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

RÉFUTATION

D'un Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. *Cette Réfutation a été lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Professeur de Mathématique & d'Histoire.*

L'Établissement que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos sciences & nos arts se sont perfectionnés, & que le même phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux. Ce discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroit capable de faire une révolution dans les idées de notre siècle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la manière de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (22) de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvé-

(22) Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les arts & dans la république des lettres.

nient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature, fait son principal mérite.

Si, comme l'auteur le prétend, les sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant, sera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes; & son ministre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les siens : si les sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le temps que vous avez employé à acquérir des connoissances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la patrie. L'auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance : il paroit souhaiter qu'on brûle les bibliothèques; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel; mais il compte sur les suffrages des siècles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie; quand sur les ruines des beaux arts éplorés, triompheront insolemment l'ignorance & la rusticité.

Nous avons deux questions à discuter, l'une de fait, l'autre de droit. Nous examinerons dans la première partie de ce discours, si les sciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des sciences & des arts considérés en eux-mêmes : tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

Avant, dit M. Rousseau, que l'art eût façonné nos manières, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les crain-

tes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon ſe cachent ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumières de notre ſiècle. Nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la ſource de cette politeſſe qui fait tant d'honneur à notre ſiècle, & tant de peine à M. Rouſſeau, on découvre aiſément combien elle eſt eſtimable. C'eſt le deſir de plaire dans la ſociété qui en a fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs deſirs, leurs beſoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analyſé les agrémens, dévoilé leurs cauſes, apprécié le mérite, diſtingué ſes divers degrés. D'une infinité de réflexions ſur le beau, l'honnête & le décent, s'eſt formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos beſoins en plaiſirs, de répandre des charmes dans la converſation, de gagner l'eſprit par ſes diſcours & les cœurs par ſes procédés. Égards, attentions, complaiſances, prévenances, reſpect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politeſſe s'eſt perfectionnée, plus la ſociété a été utile aux hommes; on s'eſt plié aux bienſéances, ſouvent plus puiſſantes que les devoirs; les inclinations ſont devenues plus douces, les caractères plus liants, les vertus ſociales plus communes. Combien ne changent de diſpoſitions, que parce qu'ils ſont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices eſt obligé de les déguiſer; c'eſt pour lui un avertiſſement continuel qu'il n'eſt pas ce qu'il doit être; ſes mœurs prennent inſenſiblement la teinte des mœurs reçues. La néceſſité de copier ſans ceſſe la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ſes vices ne ſont pas contagieux comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec cette ruſticité que regrette mon adverſaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas conſidéré que la nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la ruſticité n'empêchoit pas le déguiſement. On en a ſous les yeux une preuve ſans réplique:

on voit des nations dont les manières ne ſont pas façonnées, ni le langage apprêté, uſer de détours, de diſſimulations & d'artifices, tromper adroitement, ſans qu'on puiſſe en rendre comptables les belles-lettres, les ſciences & les arts. D'ailleurs, ſi l'art de ſe dévoiler s'eſt perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes ſur de ſimples apparences; on n'attend pas à les éprouver qu'on ſoit dans l'obligation indiſpenſable de recourir à leurs bienfaits. On eſt convaincu qu'en général il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe ou qu'on ne leur ſoit utile, qu'ils n'aient quelqu'intérêt à nous rendre ſervice. On ſait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe, & ramener ſes expreſſions à leur ſignification reçue. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaiſir même d'obliger. Leur politeſſe a un ton bien ſupérieur à tout ce qui n'eſt que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui eſt propre : leur mérite eſt leur art de plaire.

AJOUTEZ que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme : on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux ſciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau? Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts. Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goht, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau. Ne ſe laſſera-t-on jamais d'invectiver les hommes? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu? Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis? O doux nœuds de la ſociété, charmes des vrais philoſophes, aimables vertus, c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire, ni l'aprêté ſtoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.

M. Rouſſeau attribue à notre ſiècle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne ſont pas policées; & il en conclut que le ſort des mœurs & de la probité a été réguliérement aſſujetti aux progrès des ſciences & des arts. Laiſſons ces vagues imputations, & paſſons au fait.

POUR montrer que les ſciences ont corrompu les mœurs dans tous les temps, il dit que pluſieurs peuples tomberent ſous le joug, lorſqu'ils étoient les plus renommés par la culture des ſciences. On ſait bien qu'elles ne rendent point invincibles; s'enſuit-il qu'elles corrompent les mœurs? Par cette façon ſingulière de raiſonner, on pourroit conclure auſſi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puiſqu'un grand nombre de nations barbares ont été ſubjuguées par des peuples amateurs des beaux arts. Quand même on pourroit prouver, par des faits, que la diſſolution des mœurs a toujours regné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendit de leurs progrès. Lorſqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle ſe porte ordinairement aux plaiſirs & aux beaux arts. Les richeſſes procurent les moyens de ſatisfaire ſes paſſions: ainſi ce ſeroient les richeſſes, & non pas les belles-lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs, ſans parler de pluſieurs autres cauſes qui n'influent pas moins que l'abondance ſur cette dépravation: l'extrême pauvreté eſt la mère de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adverſaire, ne prouvent point que les ſciences corrompent les mœurs.

IL prétend montrer, par ce qui eſt arrivé en Égypte, en Grèce, à Rome, à Conſtantinople, à la Chine, que les arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette aſſertion ſur laquelle il inſiſte principalement, paroiſſe étrangère à la queſtion dont il s'agit, il eſt à propos d'en montrer la fauſſeté. L'Égypte, dit-il, devint la mère de la philoſophie & des beaux arts, & bientôt après la conquête de Cambiſe: mais bien des ſiècles avant cette époque, elle avoit été ſoumiſe par des bergers Arabes, ſous le règne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cens ans. Pourquoi les Égyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de ſe défen-

dre ? Étoient-ils énervés par les beaux arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les sciences qui ont efféminé les Asiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique.

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur gouvernement, devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face ; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la molleſſe & l'oisiveté ; toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne se sont-ils pas couverts dans le temps que la littérature étoit en honneur à Rome ? Étoient-ils énervés par les arts, lorsque Cicéron disoit à César : vous avez dompté des nations sauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un seul de ces faits suffit pour détruire les raisonnemens de mon adversaire, il étoit inutile d'insister davantage sur cet article. On connoît les causes des révolutions qui arrivent dans les États. Les sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui sont destinés à les défendre, s'occuperoient des sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette supposition, toute occupation étrangère à la guerre auroit les mêmes suites.

M. Rousseau, pour montrer que l'ignorance préserve les mœurs de la corruption, passe en revue les Schytes, les premiers Perses, les Germains & les Romains dans les premiers temps de leur république ; & il dit que ces peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des Scytes ; mais Hérodote, & des auteurs cités par Strabon, les représentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquième partie de leurs prisonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniversaire d'un Roi ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient

arrivoient chez eux. L'hiſtoire des diverſes nations Schytes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Maſſagètes ; les perſonnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui ſe régaloient de leurs chairs. Les Agatyrſiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Anthropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injuſtes & inhumains. Tels furent les peuples qu'on propoſe pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perſes, tout le monde convient ſans doute avec M. Rollin qu'on ne ſauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. Chez eux toutes ſortes d'inceſtes étoient autoriſés. Dans la tribu ſacerdotale, on conféroit preſque toujours les premières dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec ſa mère. Il falloit qu'ils fuſſent bien cruels pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius-Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur reſſembler : peuple naturellement féroce, ſauvage juſqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'eſt point une choſe honteuſe, & qui ne reconnoit d'autre droit que ſa force.

Que de reproches auroit eu raiſon de faire aux Romains, dans le temps qu'ils n'étoient point encore familiariſés avec les lettres, un philoſophe éclairé de toutes les lumières de la raiſon ? Illuſtres barbares, auroit-il pu leur dire, toute votre grandeur n'eſt qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'univers ? Tigres altérés du ſang des hommes, comment oſez-vous mettre votre gloire à être injuſtes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuſe tyrannie ? Qui vous a donné le droit de diſpoſer de nos biens & de nos vies, & de nous rendre eſclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la déſolation & la mort ? Eſt-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O déteſtable grandeur, qui ſe repait de misères & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont

coûté ? Eſt-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne ſe fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous mépriſez la volonté des Dieux qui vous ont deſtiné, ainſi que nous, à paſſer tranquillement quelques inſtans ſur la terre : mais la peine eſt toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de paſſer ſous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pièces, & vous aurez bientôt celle de voir la république ſe déchirer par ſes propres forces. Qui vous empêche de paſſer une vie agréable dans le ſein de la paix, des arts, des ſciences & de la vertu ? Romains, ceſſez d'être injuſtes ; ceſſez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

MAIS je veux qu'il y ait eu des nations vertueuſes dans le ſein de l'ignorance ; je demande ſi ce n'eſt pas à des loix ſages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les lettres ; ils ne furent jamais les apologiſtes de l'ignorance. Le plus ſavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'État, des poëtes & des artiſtes d'Athènes, terniſſoit leur ſavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe croire les plus ſages des hommes ; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La rhétorique, la phyſique, l'aſtronomie furent l'objet de ſes études ; &, ſelon Diogène-Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſavoir ce qu'il ne ſavoit pas : eſt-ce-là favoriſer l'ignorance ? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes ? Un des chefs de la troiſième Académie, Carnéade, montrant, en préſence de Caton, la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſ-

prit de ce cenſeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en ſentit l'injuſtice & la répara en apprenant la Langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucidide & de Démoſthène, & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'hiſtoire, & beaucoup d'autres matières exercerent ſa plume. Ces traits font voir que ſi Socrate & Caton euſſent fait l'éloge de l'ignorance, ils ſe ſeroient cenſurés eux-mêmes; & M. Rouſſeau, qui a ſi heureuſement cultivé les belles-lettres, montre combien elles ſont eſtimables, par la manière dont il exprime le mépris qu'il paroit en faire : je dis, qu'il paroit; parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'il faſſe peu de cas de ſes connoiſſances. Dans tous les temps on a vu des auteurs décrier leurs ſiècles & louer à l'excès des nations anciennes. On met une ſorte de gloire à ſe roidir contre les idées communes; de ſupériorité, à blâmer ce qui eſt loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes eſtiment le plus.

La meilleure manière de décider la queſtion de fait dont il s'agit, eſt d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les nations. Or, il réſulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & diſtingués par la culture des lettres & des ſciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le ſont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays orientaux regnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers états d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, ſont établis des uſages inhumains; ici, l'impudicité eſt autoriſée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre ſont érigés en profeſſions; ici, on eſt tellement barbare, qu'on ſe nourrit de chair humaine. Dans pluſieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on ſacrifie des hommes au démon : on tue quelques perſonnes pour faire honneur au Roi lorſqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Aſie & l'Amérique offrent des tableaux ſemblables (23).

(23) Les bornes étroites que je me ſuis preſcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiſtoire des Voyages, & à l'Hiſtoire générale, par M. l'Abbé Lambert.

L'IGNORANCE & les mœurs corrompues des nations qui habitent ces vaſtes contrées, ſont voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire : peuples, ſachez une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mère arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache, ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : peuples, ſachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre; la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la première partie de ſon diſcours par cette réflexion : que la probité eſt fille de l'ignorance, & que la ſcience & la vertu ſont incompatibles. Voilà un ſentiment bien contraire à celui de l'Égliſe; elle regarda comme la plus dangereuſe des perſécutions la défenſe que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enſeigner à leurs enfans la rhétorique, la poétique & la philoſophie.

SECONDE PARTIE.

MONSIEUR Rouſſeau entreprend de prouver dans la ſeconde partie de ſon diſcours, que l'origine des ſciences eſt vicieuſe, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition paſſée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des ſciences : d'où il infère que les Égyptiens, chez qui elles étoient nées, n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder ſa concluſion avec ces paroles : *Remèdes pour les maladies de l'ame :* Inſcription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on liſoit ſur le frontiſpice de la plus ancienne des bibliothèques, de celle d'Oſymandias, Roi d'Égypte.

IL aſſure que l'aſtronomie eſt née de la ſuperſtition; l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge; la géométrie de l'avarice; la phyſique d'une vaine curioſité; toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Il ſuffit de rapporter ces

belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Juſqu'ici on avoit cru que les ſciences & les arts devoient leur naiſſance à nos beſoins ; on l'avoit même fait voir dans pluſieurs ouvrages.

VOUS dites que le défaut de l'origine des ſciences & des arts, ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des arts ſans le luxe qui les nourrit : tout le monde vous répondra que les arts inſtructifs & miniſtériels, indépendamment du luxe, ſervent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux beſoins de la vie.

VOUS demandez à quoi ſerviroit la juriſprudence ſans les injuſtices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun corps politique ne pourroit ſubſiſter ſans loix, ne fût-il compoſé que d'hommes juſtes. Vous voulez ſavoir ce que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Hiſtoire Univerſelle contient la deſcription des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les magiſtratures, les vies des Princes pacifiques, des philoſophes & des artiſtes célèbres. Tous ces ſujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerriers & les conſpirateurs.

SOMMES-NOUS donc faits dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée ? Cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie. Vous ſavez que les ſciences dont on occupe les jeunes philoſophes dans les Univerſités, ſont la logique, la métaphyſique, la morale, la phyſique, les mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits! Les grands philoſophes qui les poſſedent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Ils ignoroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des ſciences. Vous

dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons, & que la vérité n'a qu'une manière d'être; mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité? Qui eſt-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien ſincérement? A quelle marque eſt-on sûr de la reconnoître? Les philoſophes vous répondront qu'ils n'ont appris les ſciences que pour les ſavoir & en faire uſage, & que l'évidence, c'eſt-à-dire, la perception du rapport des idées, eſt le caractere diſtinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroit le plus probable dans des matières qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Voudriez-vous voir renaître les ſectes de Pyrrhon, d'Arcéſilas ou de Lacyde?

CONVENEZ que vous auriez pu vous diſpenſer de parler de l'origine des ſciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets ſont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puiſque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des ſciences & des arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothèques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'aſtronomie. Là, les arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'anatomie aſſurent ceux de la chirurgie; la chymie, la botanique nous préparent des remèdes: les arts libéraux, des plaiſirs inſtructifs: ils s'occupent à tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir des belles actions, & immortaliſent les grands hommes & notre reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils nous ont rendus. Ici, la géométrie appuyée de l'algèbre, préſide à la plupart des ſciences; elle donne des leçons à l'aſtronomie, à la navigation, à l'artillerie, à la phyſique. Quoi! tous ces objets ſont vains? Oui, &, ſelon M. Rouſſeau, tous ceux qui s'en occupent ſont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? Selon lui, nous ne ſommes pas même des citoyens. Voici ſes propres paroles: Nous avons des phyſiciens, des géomètres, des chymiſtes, des aſtronomes, des poëtes, des muſiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Ainſi, Meſſieurs, ceſſez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous conſacriez vos jours au ſervice de la

ſociété, quoique vous rempliſſiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états?

O Louis le Grand! quel ſeroit votre étonnement, ſi rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage où l'on ſoutient que les ſciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un aſyle aux muſes, établi des Académies, rendu la vie aux beaux-arts, pour avoir envoyé des aſtronomes dans les pays les plus éloignés, récompenſé les talens & les découvertes, attiré les ſavans près du Trône! Quoi! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxitèles & des Syſippes, des Apelles & des Ariſtides, des Amphions & des Orphées! Que tardez-vous de briſer ces inſtrumens des arts & des ſciences, de brûler ces précieuſes dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les Archives de l'eſprit & du génie? Replongez-vous dans les ténèbres épaiſſes de la barbarie, dans les préjugés qu'elle conſacre ſous les funeſtes auſpices de l'ignorance & de la ſuperſtition. Renoncez aux lumières de votre ſiècle; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle; que l'innocent qu'accuſe l'injuſtice, ſoit obligé, pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu; que des peuples aillent encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquillité de conſcience qu'on éprouve à faire les plus grands biens: telles & plus déplorables encore ſeront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

NON, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe

point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs citoyens ne sont presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connoître tous leurs rapports & l'ensemble des parties de la nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre de toutes parts les branches de notre savoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle sait que telle connoissance qui paroît stérile pendant un temps, peut cesser de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuses, peut-être même au hazard. Elle sait que pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espèce ; ces pièces brutes, amas informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange, il en forme des chefs-d'œuvres d'architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celle dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errants au gré du hazard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

Si l'auteur a avancé sans fondement que cultiver les sciences est abuser du temps, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux lettres & aux arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer, & procure à quelques arts les moyens de lui fournir le superflu ; mais ce qui est superflu, par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton *le grand*, sollicitoit des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare & intempérant, même usurier & ivrogne ; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & aussi

auſſi juſte que lui, fut toujours libéral & bienfaiſant. Condamnons la ſomptuoſité de Lucullus & de ſes imitateurs : mais ne concluons pas qu'il faille chaſſer de nos murs les ſavans & les artiſtes. Les paſſions peuvent abuſer des arts ; ce ſont elles qu'il faut réprimer. Les arts ſont le ſoutien des États ; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le néceſſaire phyſique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation : comment pourront ſubſiſter les autres ſujets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpèces eſt ſuſpendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains ?

TANDIS, ajoute l'auteur, que les commodités de la vie ſe multiplient, que les arts ſe perfectionnent, & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des ſciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Meſſieurs, que tous nos ſoldats ſont occupés à cultiver les ſciences, & que tous leurs Officiers ſont des Maupertuis & des Réaumurs ? S'eſt-on apperçu ſous les règnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires ſe ſoient évanouies ? Si on veut parler des ſciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les académies ont de commun avec les troupes ; & s'il s'agit de ſciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu regner davantage dans les armées Françoiſes, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des ſoldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils ſeront mal vêtus & mal nourris ?

MONSIEUR Rouſſeau eſt-il mieux fondé à ſoutenir que la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités morales ? C'eſt, dit-il, dès nos premières années, qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſemens immenſes, où l'on élève à grands frais la jeuneſſe, pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs.

PEUT-ON attaquer de la ſorte tant de corps reſpectables, uni-

quement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du chriſtianiſme? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'univerſité de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens : on met continuellement ſous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les ſciences pourroient elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche, qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les belles-lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt. 88.*)

QUE veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiècle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reſte ſans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement? La punition du vice n'eſt-elle pas déja la première récompenſe de la vertu? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits? Ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

MONSIEUR Rouſſeau parle de nos philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes réveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la philoſophie.

Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais philoſophes, des ſyſtêmes que nous abhorrons ? Doit-on rejetter ſur l'étude des belles-lettres les opinions inſenſées de quelques écrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont infatués de ſyſtêmes abſurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité ? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'eſſor dont elle eſt capable, que la raiſon ſe met au-deſſus des chimères. La vraie philoſophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la ſuperſtition. Parce que quelques auteurs ont abuſé de leurs lumières, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuſer ? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles ? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence pour inſpirer le mépris des ſciences, des lettres & des philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes ſavans, oppoſons celui du vrai philoſophe.

Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modèles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai philoſophe ? C'eſt un homme très-raiſonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le conſidère, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute ſon eſtime, & l'on n'eſt content de ſoi-même que lorſqu'on mérite la ſienne. Il ne connoit ni les ſoupleſſes rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuſes de la jalouſie, ni la baſſeſſe d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obſcurcir celui des autres ; car l'envie, qui ne pardonne ni les ſuccès, ni ſes propres injuſtices, eſt toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ſes maximes en les contrediſant par ſes actions ; jamais acceſſible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute ſi ſon caractère a plus de nobleſſe que de force, plus d'élévation que de vérité. Son eſprit eſt toujours l'organe de ſon cœur, & ſon expreſſion l'image de ſes ſentimens. La franchiſe, qui eſt un défaut quand elle n'eſt pas un mérite, donne à ſes diſcours cet air aimable de ſincérité, qui ne

vaut beaucoup que lorſqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il ſe charge de la reconnoiſſance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroit toujours qu'il oblige, parce qu'il deſire toujours d'obliger. Il met ſa gloire à ſervir ſa patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la ſociété cette raiſon farouche, qui ne ſait pas ſe relâcher de ſa ſupériorité; cette inflexibilité de ſentiment, qui, ſous le nom de fermeté, bruſque les égards & les condeſcendances; cet eſprit de contradiction, qui, ſecouant le joug des bienſéances, ſe fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïſſable, ſoit qu'il défende les droits de la vérité, ou les prétentions de ſon orgueil. Le vrai philoſophe s'enveloppe dans ſa modeſtie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'héſite pas à cacher l'éclat des ſiennes. D'un commerce auſſi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuſer, & dans la converſation que celui d'aſſocier les autres à ſon propre mérite. Il ſait qu'un des plus ſolides appuis de la juſtice que nous nous flattons d'obtenir, eſt celle que nous rendons au mérite d'autrui; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas ſa conduite ſur des principes différens de ceux que nous venons d'expoſer : perſuadé que le cœur fait l'homme; l'indulgence, les vrais amis; la modeſtie, des citoyens aimables. Je ſais bien que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du philoſophe, & ſur-tout du philoſophe chrétien; mon deſſein a été ſeulement d'en donner une légère eſquiſſe.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE,

A M. ***.

Sur la Réfutation précédente. (24)

JE vous envoie, Monſieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaiſir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon diſcours ; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la néceſſité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. JE ne puis me perſuader que, pour avoir raiſon, on ſoit indiſpenſablement obligé de parler le dernier.

2. PLUS je relis la réfutation, & plus je ſuis convaincu que je n'ai pas beſoin de donner à M. Gautier d'autre replique, que le diſcours même auquel il a répondu. Liſez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation : liſez la Proſopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius ; enfin liſez la concluſion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. JE penſe en tout ſi différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne ſommes pas de même avis, je ſerois obligé de le combattre, même dans les choſes que j'aurois dites comme lui ; & cela me donneroit un air contraint, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politeſſe, il fait entendre très-clairement que, pour devenir hom-

(24) La Réfutation qu'on vient de lire, avoit été lue à l'Académie de Nancy, & inſérée dans le Mercure d'Octobre 1751. Elle ne ſe trouve ici qu'à cauſe de la réponſe de M. Rouſſeau.

me de bien, il eſt bon de commencer par être hypocrite, & que la fauſſeté eſt un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politeſſe ne ſont pas contagieux comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec ruſticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de ſe déguiſer ; qu'on eſt convaincu qu'il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe ou qu'on ne leur ſoit utile ; qu'on ſait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe ; c'eſt-à-dire, ſans doute, que quand deux hommes ſe font des complimens, que l'un dit à l'autre dans le fond de ſon cœur : *Je vous traite comme un ſot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du ſien : *Je ſais que vous mentez impudemment ; mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amère ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. ON voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute : ce qui lui eſt aſſurément fort commode ; parce que répondant ſans ceſſe à ſa penſée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occaſion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, ſi ma replique en devient plus difficile, elle en devient auſſi moins néceſſaire : car on n'a jamais ouï dire qu'un peintre qui expoſe en public un tableau, ſoit obligé de viſiter les yeux des ſpectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont beſoin.

D'AILLEURS il n'eſt pas bien sûr que je me fiſſe entendre, même en repliquant. Par exemple ; je ſais, dirois-je à M. Gautier, que nos ſoldats ne ſont point des Réaumurs & des Fontenelles, & c'eſt tant pis pour eux, pour nous, & ſur-tout pour les ennemis. Je ſais qu'ils ne ſavent rien, qu'ils ſont brutaux & groſſiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils ſont énervés par les ſciences qu'ils mépriſent, & par les beaux arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monſieur, que ceci ne ſeroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les troupes ont de com-

mun avec les académies; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus; & d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la première.

5. Si je voulois répondre à la première partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne peuvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allegue; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux qui méprisent les loix; sa replique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux, qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire; le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue? Il faudra donc disputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prises avec Xénophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critique, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes; les livres se multiplient, & la question s'oublie. C'est le sort des disputes de littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissemens, on finit toujours par ne savoir où l'on en est: ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois repliquer à la seconde partie, cela seroit bien-tôt fait; mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, &

non par-tout où j'ai dit oui, je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation, sans en dire trop & trop peu : or, je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. JE pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, & le style de la réfutation.

SI j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, & que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

PAR exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans; & je m'étois déja bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savant qui ne fut pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

IL dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous faire raison de cette différence.

M Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres; & après avoir

avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille, qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne ſauroit employer un langage plus honnête que celui de notre ſiècle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne ſauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous être dévenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits que la diſſolution des mœurs a toujours regné avec les ſciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendit de leur progrès. Après avoir employé la première partie de mon diſcours à prouver que ces choſes avoient toujours marché enſemble, j'ai deſtiné la ſeconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît ſur-tout très-ſcandaliſé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des collèges. Il m'apprend qu'on y enſeigne aux jeunes gens je ne ſais combien de belles choſes, qui peuvent être d'une bonne reſſource pour leur amuſement, quand ils ſeront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les inſtruire. » Nous nous enquérons volontiers : Sait-il du Grec & du Latin ? » Écrit-il en vers ou en proſe ? Mais s'il eſt devenu meilleur ou » plus aviſé, c'étoit le principal ; & c'eſt ce qui demeure derrière. » Criez d'un paſſant à notre peuple : *O le ſavant homme !* & d'un » autre, *O le bon homme !* Il ne faudra pas à détourner ſes yeux » & ſon reſpect vers le premier : il y faudroit un tiers crieur, *O* » *les lourdes têtes !* »

J'ai dit que la nature a voulu nous préſerver de la ſcience, comme une mère arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant, & que la peine que nous trouvons à nous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'euſſe dit : Peuples, ſachez donc une fois que la nature ne veut

pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre : la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude, il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles ; occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'État.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Égyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort, je demande, à mon tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du Roi Osymandias avec celui des sages d'Égypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui des *remèdes?* Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déja répété bien des fois ; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier ?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singulière de raisonner ; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre.

Celui qui s'eſt une fois accoutumé à préférer ſa vie à ſon devoir, ne tardera guères à lui préférer encore les choſes qui rendent la vie facile & agréable.

J'AI dit que la ſcience convient à quelques grands génies, mais qu'elle eſt toujours nuiſible aux peuples qui la cultivent. M. Gaûtier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les ſciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort ſavans hommes, & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'AI dit que Socrate étoit le plus ſavant des Athéniens; & c'eſt de-là que je tire l'autorité de ſon témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit ſavant.

IL me blâme d'avoir avancé que Caton mépriſoit les philoſophes Grecs, & il ſe fonde ſur ce que Carnéade ſe faiſoit un jeu d'établir & de renverſer les mêmes propoſitions, ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

SANS doute que Carnéade eſt le ſeul philoſophe, ou le ſeul ſavant qui ſe ſoit piqué de ſoutenir le pour & le contre; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne ſignifieroit rien du tout. Je m'en rapporte ſur ce point à ſon érudition.

SI la réfutation n'eſt pas abondante en bons raiſonnemens, en revanche elle l'eſt fort en belles déclamations. L'auteur ſubſtitue par-tout les ornemens de l'art à la ſolidité des preuves qu'il promettoit en commençant; & c'eſt en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un diſcours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau* ? A abolir, s'il étoit poſſible, les vaines déclamations des collèges. *Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune ?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû, mieux que perſonne, me

pardonner celle-là. *Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts.* Pour cela préciſément. *Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on ſeroit digne des éloges de M. Rouſſeau.* Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'excluſion à la vertu ? *Ne ſe laſſera-t-on point d'invectiver les hommes ?* Ne ſe laſſeront-ils point d'être méchans ? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu ?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur perſuadant qu'ils ſont aſſez bons ? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis ?* Sous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames ? *O doux nœuds de la ſociété ! charme des vrais philoſophes ! aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté ſtoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.*

JE remarquerai d'abord une choſe aſſez plaiſante ; c'eſt que de toutes les ſectes des anciens philoſophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens ſont les ſeuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il ſemble même vouloir mettre de mon côté. Il a raiſon : je n'en ſerai guères plus fier.

MAIS voyons un peu ſi je pourrois rendre exactement en d'autres termes le ſens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous regnez dans les ames. Vous n'avez pas beſoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de ruſticité. Vous ſavez aller au cœur par des routes plus ſimples & plus naturelles. Il ſuffit de ſavoir la rhétorique, la logique, la phyſique, la métaphyſique & les mathématiques, pour acquérir le droit de vous poſſeder.*

AUTRE exemple du ſtyle de M. Gautier.

VOUS ſavez que les ſciences, dont on occupe les jeunes philoſophes dans les univerſités, ſont la logique, la métaphyſique, la phyſique, les mathématiques élémentaires. Si je l'ai ſu, je l'avois oublié, comme nous faiſons tous, en devenant raiſonnables. *Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations !* Stériles, ſelon l'opinion commune ;

mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. *Les universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention ; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sais que les universités ne me doivent aucune reconnoissance ; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands philosophes qui les possèdent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands philosophes, qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même si ces hommes, qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

JE remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis ; il étend ses soins, à cet égard, depuis les régens de collège jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier sait fort bien de justifier les usages du monde ; on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

TOUTES ces manières d'écrire & de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raisonnable. Il m'accuse, très-sûrement sans en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi je le soupçonne avec plus de fondement d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve, l'auront mis dans une espèce de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses ; il m'aura donc réfuté par bienséance ; mais il aura pris toutes sortes de précautions, & employé tout l'art possible pour le faire de manière à ne persuader personne.

C'EST dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos, que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assem-

blée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince ſous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'eſt préciſément comme s'il diſoit : vous ne pouvez, Meſſieurs, ſans ingratitude envers votre reſpectable protecteur, vous diſpenſer de me donner raiſon; & de plus, c'eſt votre propre cauſe que je plaide aujourd'hui devant vous, ainſi de quelque côté que vous enviſagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles ſur leur ſolidité..... Je dis que tout homme qui parle ainſi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous liſez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez preſque pas une ligne qui ne ſemble être là pour attendre & indiquer la réponſe. Un ſeul exemple ſuffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent ſur les Perſes & ſur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'aſſocier avec la vertu militaire. Je demande ſi ce n'eſt pas-là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénouement de la guerre du Péloponèſe. *Leur gouvernement devenu vénal ſous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaiſir étouffe leur bravoure; les fonctions les plus honorables ſont avilies; l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds deſtinés à la guerre ſont deſtinés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté : toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux ſciences?*

Que fait ici M. Gautier, ſinon de rappeller toute la ſeconde partie de mon diſcours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour cauſes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon ſens à remonter de lui-même à la premiere cauſe de ces cauſes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laiſſer faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette manière, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qu'une conjecture, que je ne prétends point

garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je vouluſſe juſtifier ſon ſavoir aux dépens de ſa bonne foi : mais ſi en effet il a parlé ſincérement, en réfutant mon diſcours, comment M. Gautier, profeſſeur en hiſtoire, profeſſeur en mathématiques, membre de l'académie de Nancy, ne s'eſt-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

JE ne repliquerai donc pas à M. Gautier; c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raiſon; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amère plaiſanterie. Je crains bien déja qu'il n'ait que trop à ſe plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant ſa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas aſſez de cas de la politeſſe pour vouloir apprendre d'elle à déguiſer ſon ſentiment.

AU reſte, je ſuis prêt à rendre à M. Gautier toute la juſtice qui lui eſt due. Son ouvrage me paroit celui d'un homme d'eſprit qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être de la philoſophie; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

JE ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. JE viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 Octobre, une pompeuſe expoſition de l'ouvrage de M. Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un auteur qui a quelque confiance en ſon ouvrage, laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe, que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour ſervir de tranſitions, il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle un lecteur judicieux puiſſe être de l'avis de M. Gautier.

IL n'eſt pas vrai, ſelon lui, que ce ſoit des vices des hommes que l'hiſtoire tire ſon propre intérêt.

JE pourrois laiſſer les preuves de raiſonnement, & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des autorités.

HEUREUX les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'hiſtoire !

SI jamais les hommes deviennent ſages, leur hiſtoire n'amuſera guères.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété, fût-elle toute compoſée d'hommes juſtes, ne ſauroit ſubſiſter ſans loix ; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la juriſprudence ſeroit inutile. Un ſi ſavant auteur confondroit-il la juriſprudence & les loix ?

JE pourrois encore laiſſer les preuves de raiſonnement ; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des faits.

LES Lacédémoniens n'avoient ni juriſconſultes, ni avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour ſavoir ſi les loix étoient plus mal obſervées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

JE ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui ſervent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ; mais je finirai par cette obſervation, que je ſoumets à votre examen.

DONNONS par-tout raiſon à M. Gautier, & retranchons de mon diſcours toutes les choſes qu'il attaque ; mes preuves n'auront preſque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la queſtion, il n'y reſtera rien du tout.

JE conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Novembre 1752.

DISCOURS

DISCOURS

SUR LES AVANTAGES

DES SCIENCES ET DES ARTS,

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

Par M. Borde.

On est désabusé depuis long-temps de la chimère de l'âge d'or: par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans, la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre: de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des misères des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit sauvage & l'Asie esclave, la Grèce pensa & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé par l'histoire de convenir que cette heureuse révolution est due aux arts utiles & aux sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers légis-

lateurs de la Grèce ? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux & les plus savans de leur siècle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumière à l'esprit, & ils y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crète, en Égypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'instruire.

TANDIS qu'ils établissoient leurs divers systêmes de politique, par qui les passions particulières devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour propre ; d'autres philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers principes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançoient d'un pas égal ; les sages & les héros naissoient en foule ; à côté des Miltiades & des Thémistocles, on trouvoit les Aristides & les Socrates. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit : les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grèce.

OPPOSERA-T-ON à ce brillant tableau les mœurs grossières des Perses & des Scythes ? J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel spectacle nous présenteroit le genre humain, composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours ? Érigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre ? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être ; le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

LES Perses n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs ; les Scythes dégénérerent aussi, quoique

plus tard ; des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité pour être durables ; se priver de tout & ne désirer rien, est un état trop violent ; une ignorance si grossière ne sauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misère qui puissent y assujettir les hommes.

SPARTE, ce phénomène politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des pères, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit proscrits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, sont déja d'assez justes reproches : peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle en se privant de l'usage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ses citoyens, si-tôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lysandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette nation qui ne respiroit que la guerre, s'est-elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire ? Athènes ne fut pas moins guerrière que Sparte, elle fut de plus savante, ingénieuse & magnifique ; elle enfanta tous les arts & tous les talens ; & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide ; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-temps ; la fière Sparte perdit ses mœurs comme la savante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation ; & tandis que les Athéniens & plusieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de la Grèce, Sparte

Universitas BIBLIOTHECA Lugdunensis

ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

MAIS enfin je ſuppoſe que tous les États dont la Grèce étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célèbre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité; le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous ſeroit indifférent par conſéquent qu'elles euſſent exiſté ou non. Ces nombreux ſyſtêmes de philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées : ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poéſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiècles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour leur proſpérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence : le monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

QUE prétendent enfin les ennemis de la ſcience ? Quoi ! le don de penſer ſeroit un préſent funeſte de la divinité ! Les connoiſſances & les mœurs ſeroient incompatibles ! La vertu ſeroit un vain fantôme produit par un inſtinct aveugle, & le flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir ! quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu !

COMMENT prouve-t-on de ſi bizarres paradoxes ? On objecte que les ſciences & les arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des états : on cite, pour exemple, Athènes & Rome. Euripide & Démoſthène ont vu Athènes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron

ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs aient beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les ſciences & les arts y aient contribué ? La corruption ſuit de près la proſpérité, les ſciences ſont pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même temps : des choſes ſi diverſes peuvent naître enſemble & ſe rencontrer ; mais c'eſt ſans aucune relation entre elles de cauſe & d'effet.

Athènes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens, tous leurs citoyens étoient ſoldats, toutes leurs vertus étoient néceſſaires, les occaſions même de corrompre leurs mœurs n'exiſtoient pas. Peu après elles acquirent des richeſſes & de la puiſſance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penſer. Dans le ſein de leur opulence ou de leur loiſir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables diſpoſitions, étendirent les limites de l'eſprit, & créerent une gloire nouvelle.

Ainsi, tandis que les uns, par le ſpectacle des richeſſes & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs, les autres allumoient le flambeau de la philoſophie & des arts, inſtruiſoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naiſſance à ces noms ſi chers aux gens qui ſavent penſer, l'atticiſme & l'urbanité. Des occupations ſi oppoſées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne ſe ſoit répandue quelquefois juſques ſur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble deſtination des ſciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial,

contre les nombreux volumes philoſophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le ſage poëme de Virgile ?

D'AILLEURS, les ouvrages licencieux ſont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la ſcience & du travail. Les hommes dans tous les temps & dans tous les pays ont eu des paſſions ; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours, long-temps avant qu'elle eût des ſavans & des philoſophes. En ſuppoſant donc que les ſciences & les arts euſſent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inſpirées par les paſſions, n'en auroient pas moins été réaliſées en proſe & en vers ; avec cette différence que nous aurions eu de moins tout ce que les philoſophes, les poëtes & les hiſtoriens ont fait pour nous plaire ou pour nous inſtruire.

ATHÈNES fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout ; & c'eſt perdre le temps que de chercher des cauſes particulières, où l'on voit une force ſupérieure ſi marquée.

ROME, maîtreſſe du monde, ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans ſon ſein. Sa grandeur fit ſa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier : elles avoient pu ſuffire contre les factions des Manlius, des Caſſius & des Gracques : elles ſuccomberent ſous les armées de Silla, de Céſar & d'Octave : Rome perdit ſa liberté ; mais elle conſerva ſa puiſſance. Opprimée par les ſoldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour à tour déclarés pères de la patrie & maſſacrés. Un monſtre, indigne du nom d'homme, ſe faiſoit proclamer Empereur ; & l'auguſte corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Étranges alternatives d'eſclavage & de tyrannie ; mais telles qu'on les a vues dans tous les États où la milice diſpoſoit du Trône. Enfin de nombreuſes irruptions des Barbares vinrent renverſer & fouler aux pieds ce vieux

coloſſe ébranlé de toutes parts, & de ſes débris ſe formerent tous les Empires qui ont ſubſiſté depuis.

Ces ſanglantes révolutions ont-elles donc quelque choſe de commun avec les progrès des lettres? Par-tout je vois des cauſes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut ſous des Empereurs philoſophes. Sénèque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Eſt-ce l'étude de la philoſophie & des arts qui fit autant de monſtres des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent-elles pas ſous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainſi par degrés avec le vaſte Empire auquel la deſtinée du monde ſembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une ſeconde fois, avec la barbarie & la ſervitude, ſes compagnes fidelles.

Disons donc que les Muſes aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits ſur les nations, au moment où elles ſont le plus floriſſantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Ruſſie, ſi-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puiſſant Empire par le Héros ſingulier, qui en a été, pour ainſi dire, le créateur : le légiſlateur de Berlin, le conquérant de la Siléſie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il eſt arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas ſurvécu long-temps à celle des lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble, lorſque les lettres ont été cultivées, & que le ſort des choſes humaines eſt de ne pas durer long-temps dans le même état. Mais bien loin que les ſciences y contribuent, elles périſſent infailliblement frappées des mêmes coups; en ſorte que l'on peut obſerver que les progrès des lettres & leur déclin ſont ordinairement dans une juſte proportion avec la fortune & l'abaiſſement des Empires.

Cette vérité ſe confirme encore par l'expérience des derniers temps. L'eſprit humain, après une éclipſe de pluſieurs ſiècles, ſembla s'éveiller d'un profond ſommeil. On fouilla dans les cen-

dres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie ? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville ; de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une partie toujours prête à leur échapper : c'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaiement pour la sûreté de l'État, vingt millions de citoyens heureux & tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans allarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les arts & les lettres dans l'enceinte des villes : toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau règne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerrière & savante, est devenue le modèle & l'arbitre de l'Europe ; elle sait vaincre & chanter ses victoires : ses philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les lettres ? Dans quel siècle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Bavière ? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siège de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient ?

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices

vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entiérement proscrits parmi nous.

C'est déja un grand avantage pour la cause des lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des pères, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats; c'est que partout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles, ou la parure dont ils se couvrent, font du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les provinces entières, & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les sciences & les lettres ne cessent point de déposer contr'elle; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satyre, l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidélement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les sciences & les arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les savans, les philosophes, les grands orateurs & les grands poë-

tes, bien loin d'en être les auteurs, les mépriſent, ou même ignorent leur exiſtence : il y a plus, dans le nombre infini des grands écrivains en tout genre qui ont illuſtré le dernier règne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abuſé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retirés des ſciences cultivées ? Des écrivains, la plupart obſcurs, ſe ſont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureuſement cette corruption a peu duré ; elle paroît preſque entiérement éteinte ou épuiſée. Mais c'étoit une ſuite particulière du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de ſemblables reproches à faire aux lettres.

JE pourrois me diſpenſer de parler du luxe, puiſqu'il naît immédiatement des richeſſes, & non des ſciences & des arts. Et quel rapport peut avoir avec les lettres le luxe du faſte & de la molleſſe, qui eſt le ſeul que la morale puiſſe condamner ou reſtreindre.

IL eſt, à la vérité, une ſorte de luxe ingénieux & ſavant qui anime les arts & les élève à la perfection. C'eſt lui qui multiplie les productions de la peinture, de la ſculpture & de la muſique. Les choſes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation ſeroit juſtement mépriſée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des muſiciens, ſe laiſſeroit manquer de laboureurs & de ſoldats. Mais lorſque les armées ſont complettes & la terre cultivée, à quoi employer le loiſir du reſte des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas ſe donner des tableaux, des ſtatues & des ſpectacles.

VOULOIR rappeller les grands États aux petites vertus des petites Républiques, c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille, il déclama toute ſa vie, combattit & mourut enfin ſans avoir rien fait d'utile pour ſa patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiſſent que des petites choſes : ils ſe conſacroient tout entiers à leur pa-

trie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne savoit qu'exister; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoient que des qualités forcées : on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux; & qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les États s'accrurent; l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement : un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre que ces Consuls anciens, demi-bourgeois & demi-paysans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonstances seules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu; elle est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçu de la nature & de la fortune.

Après avoir justifié les lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduite dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles pussent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la règle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom & la qualité d'homme; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous soient en même temps & trompeurs & trompés?

NOS cœurs ne ſont point aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile : la politeſſe eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères ; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux : ſans elle la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs ; on ſe haïroit pour les petites choſes ; & avec cette diſpoſition il ſeroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus ſouvent beſoin de complaiſance que de ſervices ; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans ſa vie. Mais une ſociété douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politeſſe place les vertus ; elle ſeule leur enſeigne ces combinaiſons fines, qui les ſubordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainſi que ce juſte milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

ON ne ſe contente pas d'attaquer les ſciences dans les effets qu'on leur attribue, on les empoiſonne juſques dans leur ſource ; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte ; on charge ſon portrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtême moral : mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances, & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrein deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin ; tout eſt danger alors pour notre fragilité : la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître ?

TELLE eſt la noble diſtinction d'un être penſant : ſeroit-ce donc en vain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine ? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

LES premiers hommes ſe contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled ; enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès ſe ſont faits dans les ſciences : on

ne s'eſt pas contenté des découvertes les plus néceſſaires ; on s'eſt attaché avec ardeur à celles qui ne paroiſſoient que difficiles & glorieuſes. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'eſt autre choſe qu'une raiſon ſublime & courageuſe ; il n'appartient qu'à lui ſeul de ſe juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des diſtances ſi énormes, ſont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs ſituations reſpectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curioſité la plus vaine, eſt devenue une des ſciences la plus utile. La propriété ſingulière de l'aimant, qui n'étoit pour nos pères qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits, comme par la main, à travers l'immenſité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine manière, nous ont montré une nouvelle ſcène de merveilles, que nos yeux ne ſoupçonnoient pas.

Les expériences du tube électriſé ſembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoiſſance du règne univerſel de la nature.

Après la découverte de ces rapports ſi imprévus, ſi majeſtueux, entre les plus petites & les plus grandes choſes quelles connoiſſances oſerions-nous dédaigner ? En ſavons-nous aſſez pour mépriſer ce que nous ne ſavons pas ? Bien loin d'étouffer la curioſité, ne ſemble-t-il pas, au contraire, que l'Être Suprême ait voulu la réveiller par des découvertes ſingulières ; qu'aucune analogie n'avoit annoncées.

Mais de combien d'erreurs eſt aſſiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuſes, où tant d'autres ſe ſont égarés ? Sur ces principes il n'y aura plus rien que nous oſions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aſpirer, puiſqu'il n'en eſt point ſans mélange. La véritable ſageſſe, au contraire, conſiſte ſeulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

TOUS les reproches que l'on fait à la philoſophie, attaquent l'eſprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature qui nous a fait tels que nous ſommes. Les philoſophes étoient des hommes, ils ſe ſont trompés. Doit-on s'en étonner : plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous, ſongeons que c'eſt à leurs erreurs multipliées que nous devons la poſſeſſion des vérités dont nous jouiſſons. Il falloit épuiſer les combinaiſons de tous ces divers ſyſtêmes, la plupart ſi répréhenſibles & ſi outrés, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Mille routes conduiſent à l'erreur; une ſeule mene à la vérité. Faut-il être ſurpris qu'on ſe ſoit mépris ſi ſouvent ſur celle-ci, & qu'elle ait été découverte ſi tard ?

L'ESPRIT humain étoit trop borné pour embraſſer d'abord la totalité des choſes. Chacun de ces philoſophes ne voyoit qu'une face, ceux-là raſſembloient les motifs de douter : ceux-ci réduiſoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit ſon principe favori, ſon objet dominant, auquel il rapportoit toutes ſes idées. Les uns faiſoient entrer la vertu dans la compoſition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches; les autres ſe propoſoient la vertu même, comme leur unique objet, & ſe flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la ſolitude & la pauvreté comme l'aſyle des mœurs : d'autres uſoient des richeſſes comme d'un inſtrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les aſſemblées publiques pour rendre leur ſageſſe utile aux Rois & aux peuples. Un ſeul homme n'eſt pas tous : un ſeul eſprit, un ſeul ſyſtême n'enferme pas toute la ſcience; c'eſt par la comparaiſon des extrêmes que l'on ſaiſit enfin le juſte milieu; c'eſt par le combat des erreurs qui s'entre-détruiſent, que la vérité triomphe : ces diverſes parties ſe modifient, s'élevent & ſe perfectionnent mutuellement; elles ſe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités; les nuages ſe diſſipent & la lumiere de l'évidence ſe leve.

JE ne diſſimulerai cependant pas que les ſciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propoſé. La métaphyſique vouloit connoître la nature des eſprits; &, non moins utile peut-être,

elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le phyſicien a entrepris l'hiſtoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en pourſuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or, & ſa folie nous a valu d'autres miracles dans ſes analyſes & ſes mélanges. Les ſciences ſont donc utiles juſques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'eſt jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroiſſoient plus ſages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonſtrations ; il n'y a ſi petit profeſſeur qui n'ait ſes argumens & ſes dogmes, & par conſéquent ſes erreurs & ſes abſurdités. Cicéron & Platon traitoient la philoſophie en dialogues : chacun des interlocuteurs faiſoit valoir ſon opinion : on diſputoit, on cherchoit, & on ne ſe piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit ſur l'évidence ; elle eſt plus propre à être ſentie qu'à être définie ; mais nous avons preſque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraiſemblances, & de calculer le degré de conſentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choſes démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas qui ne ſont que probables ! Ce ſeroit rendre un grand ſervice aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'ESPRIT de ſyſtême qui s'eſt long-temps attaché à des objets où il ne pouvoit preſque que nous égarer, devroit régler l'acquiſition, l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons beſoin d'un ordre entre les diverſes ſciences, pour nous conduire des plus ſimples aux plus compoſées, & parvenir ainſi à conſtruire une eſpece d'obſervatoire ſpirituel, d'où nous puiſſions contempler toutes nos connoiſſances ; ce qui eſt le plus haut degré de l'eſprit.

LA plupart des ſciences ont été faites au hazard ; chaque auteur a ſuivi l'idée qui le dominoit, ſouvent ſans ſavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres ſeront extraits & reſondus, conformément à un certain ſyſtême qu'on ſe ſera formé ; alors les eſprits ne feront plus de pas inutiles hors de la route & ſouvent en arrière. Mais quel eſt le génie en état

d'embraſſer toutes les connoiſſances humaines, de choiſir le meilleur ordre pour les préſenter à l'eſprit ? Sommes-nous aſſez avancés pour cela ? Il eſt du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'hiſtoire desl ettres.

LE temple des ſciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiècles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte ; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la mer doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les ſur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer, & que l'inſtant rapide où nous aurons vécu, ſoit digne d'être marqué dans ſon hiſtoire.

POUR bien juger de l'élévation d'un philoſophe ou d'un homme de lettres au-deſſus du commun des hommes, il ne faut que conſidérer le ſort de leurs penſées : celles de l'un, utiles à la ſociété générale, ſont immortelles, & conſacrées à l'admiration de tous les ſiècles ; tandis que les autres voient diſparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.

JE ne parlerai point de l'aſtrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les ſciences qu'on appelloit occultes ; elles n'ont ſervi qu'à prouver que la curioſité eſt un penchant invincible ; & quand les vraies ſciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en uſurpoient ſi honteuſement le nom, nous leur devrions déja beaucoup.

ON nous oppoſe un jugement de Socrate, qui porta, non ſur les ſavans, mais ſur les ſophiſtes, non ſur les ſciences, mais ſur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter, & il cenſuroit avec juſtice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir. La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation.

affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont pas toutes nées de l'orgueil humain : déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'histoire s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conspirateurs. Je réponds qu'elle seroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de Juges, ni de Magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur resteroit que les sciences & les arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit, sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai ; mais elles garantissent de l'oisiveté. Le citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiste ; j'avoue que son travail est de première nécessité : mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? Et parce qu'il est plus nécessaire que les loix, le laboureur sera-t-il élevé au-dessus du Magistrat ou du Ministre ? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne puissent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demandrai à mon tour si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité ; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles ; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux sciences d'être nuisibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raisonnement qui nous a été donné pour guide ; les sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens,

tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité ; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la première ſcience de l'homme ; les obſervations de la nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon auteur : toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent ? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes ! Quoi, les miniſtres d'une religion pure & ſainte, à qui la jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes ; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enſeigner à ne point mentir ; comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé. La vertu eſt un être unique, indiviſible : il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On ſe livre enſuite à de nouvelles déclamations contre les arts & les ſciences, ſous prétexte que le luxe va rarement ſans elles, & qu'elles ne vont jamais ſans lui. Quand j'accorderois cette propoſition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des ſciences me paroiſſent d'abord parfaitement déſintéreſſées dans cette prétendue objection : le géomètre, l'aſtronome, le phyſicien ne ſont pas ſuſpects aſſurément. A l'égard des arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'eſt un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, ſans le bien connoître. Quoique cette queſtion doive être regardée comme étrangère à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de dire que tant qu'on ne voudra raiſonner ſur cette matiere que par comparaiſon du paſſé au préſent, on en tirera les plus mauvaiſes conſéquences du monde. Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux : de ſiècle en ſiècle on

n'a jamais ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaiſſoit fidélement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe ſont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne ſe croyoient nés que pour s'aſſervir, ſe piller & ſe maſſacrer mutuellement. Tels étoient ces ſiècles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne ſuffiſoit ni à la nourriture, ni au travail de ſes habitans; les ſujets devenoient à charge à l'État; ſi-tôt qu'ils étoient déſarmés, il falloit les ramener à la guerre pour ſe ſoulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité, qui détruiſirent l'empire Romain, & qui déſolerent le neuvième ſiècle, n'avoient d'autres ſources que la misère d'un peuple oiſif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-temps la chimère de la politique, & qui eſt impoſſible dans les grands états, le luxe ſeul peut nourrir & occuper les ſujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur induſtrie ſert autant que leur courage. Le travail du pauvre eſt payé du ſuperflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuſe, parce qu'il faut que les hommes abuſent de tout; il fait l'eſpoir, l'émulation & la ſubſiſtance d'un million de citoyens, qui languiroient ſans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel eſt en France l'état de la capitale. Parcourez les provinces: les proportions y ſont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le néceſſaire commode aſſez rare, l'artiſan & le laboureur, c'eſt-à-dire le corps de la nation, borné à la ſimple exiſtence: en ſorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée ſur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la ſanté du reſte.

Mais, nous dit-on, les arts amolliſſent le courage: on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que

l'ancienne Égypte, les Chinois & les Italiens modernes. Quelle injuſtice d'en accuſer les ſciences! Il ſeroit trop long d'en rechercher ici les cauſes. Il ſuffira de citer, pour l'honneur des lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrières & les plus ſavantes.

DES barbares ont fait de grandes conquêtes; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſavant. A toutes ces révolutions j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'eſt celle de l'Amérique, que les arts & les ſciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans replique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'AJOUTERAI que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité : mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire : l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

QUE quelques nations, au ſein de l'ignorance, aient eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulières, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les contrées ſavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature? L'Amé-

rique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre, abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'ADMIRE les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scevola; j'admirerai plus encore un État puiſſant & bien gouverné, où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

CINCINNATUS vainqueur retournoit à ſa charrue : dans un ſiècle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philoſophie & des lettres, & ceux de l'amitié, plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui, avec ſes raves cuites ſous la cendre, mépriſe l'or de Pyrrhus; mais Titus, dans la ſomptuoſité de ſes palais, meſurant ſon bonheur ſur celui qu'il procure au monde par ſes bienfaits & par ſes loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïſme ſuperſtitieux, ruſtique ou barbare, que j'admire en frémiſſant, j'adore une vertu éclairée, heureuſe & bienfaiſante; l'idée de mon exiſtence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

QUI pourroit être aſſez aveugle ou aſſez injuſte pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau ſpectacle de la nature, c'eſt l'union de la vertu & du bonheur; les ſciences & les arts peuvent ſeuls élever la raiſon à cet accord ſublime. C'eſt de leur ſecours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les paſſions, des lumières pour diſſiper leurs preſtiges, de l'élévation pour apprécier leurs petiteſſes, des attraits enfin & des dédommagemens pour ſe diſtraire de leurs ſéductions.

ON a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (25). Les

(25) Conſidération ſur les Mœurs.

ſciences, dont le premier objet eſt l'exercice & la perfection du raiſonnement, ſont donc les guides les plus aſſurés des mœurs. L'innocence ſans principes & ſans lumières, n'eſt qu'une qualité de tempérament, auſſi fragile que lui. La ſageſſe éclairée connoît ſes ennemis & ſes forces. Au moyen de ſon point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle fait tour-à-tour s'abſtenir & jouir dans les bornes qu'elle s'eſt preſcrites.

Il n'eſt pas plus difficile de faire voir l'utilité des arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les paſſions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les arts du monde : que reſte-t-il ? Les exercices du corps & les paſſions. L'eſprit n'eſt plus qu'un agent matériel, ou l'inſtrument du vice. On ne ſe délivre de ſes paſſions que par des goûts : les arts ſont néceſſaires à une nation heureuſe : s'ils ſont l'occaſion de quelques déſordres, n'en accuſons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuſe-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous : nous devons, à leurs ſéductions utiles, l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, ſi elles n'euſſent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La ſculpture, la peinture flattent la tendreſſe, conſolent les regrets, immortaliſent les vertus & les talens ; elles ſont des ſources vivantes de l'émulation : Céſar verſoit des larmes en contemplant la ſtatue d'Alexandre.

L'harmonie a ſur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la fable a dit qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus, elle ſuſpend la penſée, elle calme nos agitations & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préſide aux plaiſirs.

Ne ſemble-t-il pas que la divine poéſie ait dérobé le feu du

Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut être inacceſſible à ſa touchante magie ? Elle adoucit le maintien ſévère de la vérité, elle fait ſourire la ſageſſe ; les chefs-d'œuvre du théatre doivent être conſidérés comme de ſavantes expériences du cœur humain.

C'EST aux arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'eſprit & l'enjouement ingénieux qui ſont les charmes de la ſociété ; ils ont doré les liens qui nous uniſſent, orné la ſcene du monde, & multiplié les bienfaits de la nature.

RÉPONSE
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
AU DISCOURS PRÉCÉDENT.

Ne, dum tacemus, non verecundiæ, sed diffidentiæ causâ, tacere videamur.
CYPRIAN. CONTRA DEMET.

C'Est avec une extréme répugnance que j'amuſe de mes diſputes des lecteurs oiſifs, qui ſe ſoucient très-peu de la vérité; mais la manière dont on vient de l'attaquer, me force à prendre ſa défenſe encore une fois, afin que mon ſilence ne ſoit pas pris, par la multitude, pour un aveu, ni pour un dédain par les philoſophes.

Il faut me répéter; je le ſens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les ſages diront: cet homme n'a pas beſoin de chercher ſans ceſſe de nouvelles raiſons; c'eſt une preuve de la ſolidité des ſiennes (26).

(26) Il y a des vérités très-certaines, qui au premier coup-d'œil paroiſſent des abſurdités, & qui paſſeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le ſoleil eſt plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il eſt couché avant que nous ceſſions de le voir, il ſe moquera de vous. Il en eſt ainſi du ſentiment que je ſoutiens. Les hommes les plus ſuperficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais philoſophes ſe hâtent moins; & ſi j'ai la gloire d'avoir fait quelques proſélytes, ce n'eſt que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps & profondément médité mon ſujet, & j'ai tâché de le conſidérer par toutes ſes faces. Je doute qu'aucun de mes adverſaires en puiſſe dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuſes qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui ſont toujours le fruit & la preuve d'une ſuffiſante méditation. J'oſe dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raiſonnable que je n'euſſe prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je ſuis réduit à redire toujours les mêmes choſes.

COMME ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la queſtion & de ſupprimer les diſtinctions eſſentielles que j'y ai miſes, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un ſommaire des propoſitions que j'ai ſoutenues, & que je ſoutiendrai auſſi long-temps que je ne conſulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les ſciences ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'eſprit d'imitation a produit les beaux arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous ſommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur aſſurément. Mais conſidérons maintenant toutes ces connoiſſances par rapport aux mœurs (27).

Si des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en réſulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes, qui ſont faits pour guider les autres. Socrate, ſavant & vertueux, fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances & les rendent pernicieuſes aux nations; les méchans en tirent beaucoup de choſes

(27) *Les connoiſſances rendent les hommes doux*, dit ce philoſophe célèbre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois ſublime, reſpire partout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui eſt rare, ſans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus ſolide à l'avantage des lettres. Il eſt vrai, les connoiſſances rendent les hommes doux. Mais la douceur, qui eſt la plus aimable des vertus, eſt auſſi quelquefois une foibleſſe de l'ame. La vertu n'eſt pas toujours douce; elle ſait s'armer à propos de ſévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime. Et le juſte au méchant ne ſait point pardonner.

Ce fut une réponſe très-ſage que celle d'un Roi de Lacédémone à ceux qui louoient en ſa préſence l'extrême bonté de ſon collègue Charillus : *Et comment ſeroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne ſait pas être terrible aux méchans*? Brutus n'étoit point un homme doux : Qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux? Au contraire, il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

nuisibles : les bons en tirent peu d'avantages. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athènes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences & des arts (28).

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom, le méritât en effet ; mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la philosophie, les erreurs & les mensonges des philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots, & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, savoir & philosophie ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus ; car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien, pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt & plus l'extérieur se compose (29) :

(28) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisième pour les poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les poëtes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs triompherent, & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

(29) Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de Molière, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossière qu'obscène, tout blesse leurs chastes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant si l'on comparoit les mœurs du siècle de Molière avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

c'eſt ainſi que la culture des lettres engendre inſenſiblement la politeſſe. Le goût nait encore de la même ſource. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il eſt naturel que ceux qui s'en occupent réfléchiſſent ſur les moyens de plaire ; & ce ſont ces réflexions, qui à la longue forment le ſtyle, épurent le goût & répandent par-tout les graces de l'urbanité. Toutes ces choſes ſeront, ſi l'on veut, le ſupplément de la vertu ; mais jamais on ne pourra dire qu'elles ſoient la vertu, & rarement elles s'aſſocieront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui ſe rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne ſonge qu'à ſe rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun ſoin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oiſiveté, qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, & le goût des lettres accompagne ſouvent celui du luxe (30) : toutes ces choſes ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propoſitions démontrées, il faudroit chercher les cauſes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propoſitions eſt née elle-même d'une longue méditation ſur l'expérience ; & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oſeroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les ſources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

(30) On m'a oppoſé quelque part le luxe des Aſiatiques, par cette même manière de raiſonner qui fait qu'on m'oppoſe les vices des peuples ignorans. Mais, par un malheur qui pourſuit mes adverſaires, ils ſe trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je ſais bien que les peuples de l'Orient ne ſont pas moins ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient auſſi vains & ne faſſent preſque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes claſſiques vers le milieu du ſiècle dernier.

A travers l'obſcurité des anciens temps & la ruſticité des anciens peuples, on apperçoit chez pluſieurs d'entre eux de fort grandes vertus, ſur-tout une ſévérité de mœurs qui eſt une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hoſpitalité, la juſtice, & ce qui eſt très-important, une grande horreur pour la débauche (31), mère féconde de tous les autres vices. La vertu n'eſt donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'eſt pas non plus toujours ſa compagne; car pluſieurs qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, ſans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Eſpagne, & ſur lequel ils avoient fait graver le triomphe de ſa vertu : c'eſt ainſi qu'il appartenoit aux Romains de ſoumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes : c'eſt ainſi que la ville des Faliſques fut ſubjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chaſſé de l'Italie.

Je me ſouviens d'avoir lu quelque part une aſſez bonne réponſe du poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que, dans une de ſes tragédies, Cléomène s'amuſoit à cauſer tête-à-tête avec ſon amante, au lieu de former quelque entrepriſe digne de ſon amour. Quand je ſuis auprès d'une belle, lui diſoit le jeune Lord, je ſais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, lui repliqua Dryden; mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros ?

(31) Je n'ai nul deſſein de faire ma cour aux femmes; je conſens qu'elles m'honorent de l'épithète de pédant, ſi redoutée de tous nos galans philoſophes. Je ſuis groſſier, mauſſade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainſi je vais dire la vérité tout à mon aiſe.

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordre dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous; mais elles dédaignent, des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainſi elles ne font que du mal, & reçoivent ſouvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion ſi pure, la chaſteté a pu devenir une vertu baſſe & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois preſque toute femme qui oſeroit s'en piquer; tandis que chez les payens cette même vertu étoit univerſellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illuſtres héros. J'en puis nommer trois.

peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme (32).

ON n'en pourra pas dire autant de la ſcience. Tous les peuples ſavans ont été corrompus, & c'eſt déja un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaiſons de peuple à peuple ſont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on eſt beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en ſuivant l'hiſtoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ſes connoiſſances avec les révolutions de ſes mœurs. Or, le réſultat de cet examen eſt que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de ſon ignorance ; & qu'à meſure qu'il eſt devenu ſavant, artiſte & philoſophe, il a perdu ſes mœurs & ſa probité ; il eſt redeſcendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuſes qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : c'eſt que tous les peuples barbares, ceux mêmes qui ſont ſans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les peuples ſavans & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble, & qu'il ne faut plus eſpérer de remèdes.

TEL eſt le ſommaire des choſes que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppoſe.

» LES hommes ſont méchans naturellement ; ils ont été tels

(32) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant, je ne ſais combien de fort ſavans hommes qui m'honorent de leur critique, m'oppoſer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme ſi cela faiſoit quelque choſe à la queſtion. De ce que la ſcience engendre néceſſairement le vice, s'enſuit-il que l'ignorance engendre néceſſairement la vertu ? Ces manières d'augmenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfans par leſquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philoſophes doivent raiſonner d'autre ſorte.

» avant la formation des ſociétés; & par-tout où les ſciences » n'ont pas porté leur flambeau, les peuples abandonnés aux » ſeules *facultés de l'inſtinct*, réduits avec les lions & les ours à » une vie purement animale, ſont demeurés plongés dans la » barbarie & dans la misère.

» LA Grèce ſeule, dans les anciens temps, penſa & *s'éleva* » *par l'eſprit* à tout ce qui peut rendre un peuple recommanda- » ble. Des philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des » loix.

» Sparte, il eſt vrai, fut pauvre & ignorante par inſtitution & » par choix; mais ſes loix avoient de grands défauts, ſes citoyens » un grand penchant à ſe laiſſer corrompre; ſa gloire fut peu » ſolide, & elle perdit bientôt ſes inſtitutions, ſes loix & ſes mœurs.

» ATHÈNES & Rome dégénérerent auſſi. L'une céda à la fortune » de la Macédoine; l'autre ſuccomba ſous ſa propre grandeur, » parce que les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour » gouverner le monde. S'il eſt arrivé quelquefois que la gloire » des grands empires n'ait pas duré long-temps avec celle des » lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble lorſque les lettres y ont » été cultivées, & que c'eſt le ſort des choſes humaines de ne » pas durer long-temps dans le même état. En accordant donc » que l'altération des loix & des mœurs ait influé ſur ces grands » événemens, on ne ſera point forcé de convenir que les ſciences » & les arts y aient contribué : & l'on peut obſerver au contraire » que le progrès & la décadence des lettres eſt toujours en pro- » portion avec la fortune & l'abaiſſement des empires.

» CETTE vérité ſe confirme par l'expérience des derniers temps, » où l'on voit dans une monarchie vaſte & puiſſante la proſpérité » de l'état, la culture des ſciences & des arts, & la vertu guer- » rière concourir à la fois à la gloire & à la grandeur de l'empire.

» NOS mœurs ſont les meilleures qu'on puiſſe avoir; pluſieurs vi- » ces ont été proſcrits parmi nous; ceux qui nous reſtent appar- » tiennent à l'humanité, & les ſciences n'y ont nulle part.

» LE luxe n'a rien non plus de commun avec elles ; ainſi les » déſordres qu'il peut cauſer ne doivent point leur être attribués. » D'ailleurs le luxe eſt néceſſaire dans les grands États ; il y fait » plus de bien que de mal ; il eſt utile pour occuper les citoyens » oiſifs & donner du pain aux pauvres.

» LA politeſſe doit être plutôt comptée au nombre des vertus » qu'au nombre des vices : elle empêche les hommes de ſe mon- » trer tels qu'ils ſont ; précaution très-néceſſaire pour les rendre » ſupportables les uns aux autres.

» LES ſciences ont rarement atteint le but qu'elles ſe propo- » ſent ; mais au moins elles y viſent. On avance à pas lents dans » la connoiſſance de la vérité ; ce qui n'empêche pas que l'on n'y » faſſe quelque progrès.

» ENFIN quand il ſeroit vrai que les ſciences & les arts amol- » liſſent le courage, les biens infinis qu'ils nous procurent ne ſe- » roient-ils pas encore préférables à cette vertu barbare & fa- » rouche qui fait frémir l'humanité ? » Je paſſe l'inutile & pom- peuſe revue de ces biens : & pour commencer ſur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare, une fois pour toutes, que ſi quelque choſe peut compenſer la ruine des mœurs, je ſuis prêt à convenir que les ſciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reſte.

JE pourrois ſans beaucoup de riſque ſuppoſer tout cela prouvé, puiſque de tant d'aſſertions ſi hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la queſtion, moins encore dont on puiſſe tirer, contre mon ſentiment, quelque concluſion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, ſi ma cauſe en avoit beſoin.

EN effet, 1. Si les hommes ſont méchans par leur nature, il peut arriver, ſi l'on veut, que les ſciences produiront quelque bien entre leurs mains ; mais il eſt très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. SI

2. Si les ſciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de bien employé. Et quand il ſeroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux ſeroient encore auſſi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de ſuivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits juſqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la conſidérer comme le pire état où nous puiſſions tomber; car il vaudroit encore mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4. La Grèce fut redevable de ſes mœurs & de ſes loix à des philoſophes & à des légiſlateurs. Je le veux. J'ai déja dit cent fois qu'il eſt bon qu'il y ait des philoſophes, pourvu que le peuple ne ſe mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de ſorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples ſavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres eſt toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs ſont les meilleures que de méchans hommes comme nous puiſſent avoir. Cela peut être. Nous avons proſcrit pluſieurs vices; je n'en diſconviens pas. Je n'accuſe point les hommes de ce ſiècle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils ſont ſeulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui ſuppoſent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres. Mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (33). Il occupe les citoyens oiſifs. Et pourquoi y a-t-il des

(33) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes; l'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes, pour fournir à leurs ſuperfluités, eſt perdu pour la ſub-

citoyens oisifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misère ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des États, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaie des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaie.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de détourner, en ma faveur, la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (34). Ceci n'est pas une assertion de légère importance; il me semble qu'elle eût bien

sistance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

[34] Cette note est pour les philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre espèce d'hommes frippons, menteurs, qu'on appelle esclaves; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu.

J'AI dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & savans, puisque des philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette manière de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages, les Assyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnosophistes, les Celtes leurs Druides? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là. *A côté des Miltiade & des Thémistocle on trouvoit*, me dit-on, *les Aristide & les Socrate.* A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate & Platon, qui étoient des philo-

ſophes, vivoient dans un autre; quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philoſophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déja renoncé à ſa vertu & vendu ſa liberté.

LA ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philoſophie conduiſoit à la gloire. Il eſt vrai : la philoſophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette concluſion. *Les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme.* Les ſciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grèce dut tout aux ſciences, & le reſte du monde dut tout à la Grèce.* La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adverſaires; mais il n'y a pas moyen de leur paſſer ces ſophiſmes.

EXAMINONS encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce ſur tous les autres peuples, & dont il ſemble qu'on ſe ſoit fait un point capital. *J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration eſt en effet très-digne d'un vrai philoſophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & ſtupide d'admirer des gens qui paſſent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à ſe voler & ſe trahir mutuellement pour ſatisfaire leur molleſſe ou leur ambition, & qui oſent nourrir leur oiſiveté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais eſt-ce parmi ces gens groſſiers qu'on ira chercher le bonheur?* On l'y chercheroit beaucoup plus raiſonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers?* Un ſpectacle infiniment plus beau que celui du genre humain compoſé de cuiſiniers, de poëtes, d'imprimeurs, d'orfèvres, de peintres & de muſiciens. Il n'y a que le mot *ſoldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre eſt quelquefois un devoir, & n'eſt point faite pour être un métier. Tout homme doit être ſoldat pour la défenſe de ſa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; & mourir en ſervant la patrie, eſt un em-

ploi trop beau pour le confier à des mercénaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup-d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. *Érigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont sur-tout des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois-là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies: » Je ne vois-là que » d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. » L'esprit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & lan» guir. " *Otez les arts du monde*, nous dit-on ailleurs, *que reste-t-il? Les exercices du corps & les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées! *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire, qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'EMBARRAS de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? Et eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne

voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été? C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce, qui ne devoit sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-temps, ait été précisément celui où il n'y avoit point de philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grèce; toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit de la vertu à Sparte; toute la Grèce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fière Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athènes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

ENCORE deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose; voici la première. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il est vrai; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eût dû vraincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus, & plusieurs peuples étoient ses tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, sur-tout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, & qui devoit seul lui assurer l'empire de la Grèce. C'étoit un port vaste & commode; c'étoit une marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre république, & qu'elle ait surtout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'AUTRE observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

Je suppose que tous les États dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous ; il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systêmes de philosophie, qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs d'œuvre d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence ; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien, pénétré de la force de ces raisons, eût voulu les exposer à ses compatriotes ; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

„ Citoyens, ouvrez les yeux sur votre aveuglement. Je vois „ avec douleur que vous ne travaillez qu'à acquérir de la vertu, qu'à „ exercer votre courage & maintenir votre liberté ; & cependant „ vous oubliez le devoir plus important d'amuser les oisifs des „ races futures. Dites-moi ; à quoi peut être bonne la vertu, si ce „ n'est à faire du bruit dans le monde ? Que vous aura servi d'être „ gens de bien, quand personne ne parlera de vous ? Qu'importera aux siècles à venir que vous vous soyez dévoués à la mort „ aux Termopiles pour le salut des Athéniens, si vous ne laissez, „ comme eux, ni systêmes de philosophie, ni vers, ni comédies, ni „ statues (35) ? Hâtez-vous donc d'abandonner des loix qui ne

[35] Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence

„ ſont bonnes qu'à vous rendre heureux ; ne ſongez qu'à faire beau-
„ coup parler de vous quand vous ne ſerez plus ; n'oubliez jamais
„ que ſi l'on ne célébroit les grands hommes, il ſeroit inutile de
„ l'être. "

VOILA, je penſe, à peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, ſi les Éphores l'euſſent laiſſé achever.

CE n'eſt pas dans cet endroit ſeulement qu'on nous avertit que la vertu n'eſt bonne qu'à faire parler de ſoi. Ailleurs on nous vante encore les penſées du philoſophe, parce qu'elles ſont immortelles & conſacrées à l'admiration de tous les ſiècles ; *tandis que les autres voient diſparoître leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.* Ah ! il en reſte au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conſcience, dans les malheureux qu'on a ſoulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaiſant qu'on aura ſervi en ſilence. *Mort ou vivant*, diſoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'eſt jamais oublié des Dieux.* On me répondra peut-être, que ce n'eſt pas de ces ſortes de penſées qu'on a voulu parler ; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

IL

& de goût ; il embellit Athènes d'excellens ouvrages de ſculpture, d'édifices ſomptueux & de chefs-d'œuvre dans tous les arts. Auſſi Dieu ſait comment il a été prôné par la foule des écrivains ! Cependant il reſte encore à ſavoir ſi Périclès a été un bon magiſtrat ; car dans la conduite des États, il ne s'agit pas d'élever des ſtatues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuſerai point à développer les motifs ſecrets de la guerre du Péloponèſe, qui fut la ruine de la république, je ne rechercherai point ſi le conſeil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé ; ſi Périclès fut juſtement ou injuſtement accuſé de malverſation ; je demanderai ſeulement ſi les Athéniens devinrent meilleurs ou pires ſous ſon gouvernement ; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les eſclaves, même parmi ſes propres enfans, dont ſes ſoins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me ſemble, la première fonction du Magiſtrat & du Souverain. Car le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'eſt pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

Il eſt aiſé de s'imaginer que faiſant ſi peu de cas de Sparte, on ne montre guères plus d'eſtime pour les anciens Romains. *On conſent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fiſſent que de petites choſes.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (36) : cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius mépriſoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'hiſtoire Romaine eſt pleine d'exemples de la facilité qu'euſſent eue à s'enrichir ces magiſtrats, ces guerriers vénérables qui faiſoient tant de cas de leur pauvreté (37). Quant au courage, ne fait-on pas que la lâcheté ne ſauroit entendre raiſon, & qu'un poltron ne laiſſe pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'eſt*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands États*

[36] Je vois la plupart des eſprits de mon temps faire les ingénieux à obſcurcir la gloire des belles & généreuſes actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occaſions & des cauſes vaines. Grande ſubtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraiſemblablement cinquante vicieuſes intentions. Dieu ſait, à qui les veut étendre, quelle diverſité d'images ne ſouffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieuſement que lourdement, & groſſiérement, les ingénieux, avec leur médiſance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hauſſer. Ces rares figures, & tirées pour l'exemple du monde, par le conſentement des ſages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonſtances. Et il faut croire que les efforts de notre invention ſont bien au-deſſous de leur mérite. C'eſt l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il ſe puiſſe. Et ne meſſiéroit pas quand la paſſion nous tranſporteroit à la faveur de ſi ſaintes formes. Ce n'eſt pas Rouſſeau qui dit tout cela, c'eſt Montaigne.

[37] Curius refuſant les préſens des Samnites, diſoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'en avoir lui-même. Curius avoit raiſon. Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or, qui aſſervit les pauvres aux riches ; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; ſans cela ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

aux petites vertus des petites républiques. Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibère ou de Cathérine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des États soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne sais si cette proportion ne seroit point inverse. Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton, plus méprisant que philosophique, avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* Je ne sais s'il n'a rien fait pour sa patrie ; mais je sais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modèle de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincérement le véritable honneur, à savoir résister aux vices de leur siècle, & à détester cette horrible maxime de gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres ;* maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans ce siècle de sages & de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César & les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciet, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominùs inter ruinas publicas erectum.*

VOICI ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrèce, les Virginius, les Scévola.* C'eſt quelque choſe dans le ſiècle où nous ſommes. *Mais j'admirerai encore plus un État puiſſant & bien gouverné.* Un État puiſſant, bien gouverné! & moi auſſi, vraiment. *Où les citoyens ne ſeront point condamnés à des vertus ſi cruelles.* J'entends, il eſt plus commode de vivre dans une conſtitution de choſes où chacun ſoit diſpenſé d'être homme de bien. Mais ſi les Citoyens de cet État qu'on admire, ſe trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils euſſent la force de faire leur devoir, ſeroit-ce donc une raiſon de les admirer moins?

PRENONS l'exemple qui révolte le plus notre ſiècle, & examinons la conduite de Brutus ſouverain Magiſtrat, faiſant mourir ſes enfans, qui avoient conſpiré contre l'État, dans un moment critique, où il ne falloit preſque rien pour le renverſer. Il eſt certain que, s'il leur eût fait grace, ſon collègue eût infailliblement ſauvé tous les autres complices, & que la république étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on? Puiſque cela eſt ſi indifférent, ſuppoſons donc qu'elle eût ſubſiſté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainſi: „ Conſul, pour„ quoi me fais-tu mourir? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie? Ne „ ſuis-je pas auſſi ton enfant? " Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

BRUTUS, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le conſulat plutôt que de faire périr ſes enfans. Et moi je dis que tout Magiſtrat qui, dans une circonſtance auſſi périlleuſe, abandonne le ſoin de la patrie, & abdique la magiſtrature, eſt un traître qui mérite la mort.

IL n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombaſſent par ſon ordre ſous la hâche des licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

QUOIQU'ON ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers temps

de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on les préfère aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la ſimplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppoſe Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que ſous le règne de Tite il n'y avoit que lui ſeul d'homme de bien (38). J'oublierai, ſi l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne ſaurois oublier, c'eſt que la vertu étoit honorée des uns & mépriſée des autres, & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui ſauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas, au reſte, que ceci ſoit particulier à Rome. Il fut un temps, où la république d'Athènes étoit aſſez riche, pour dépenſer des ſommes immenſes à ſes ſpectacles, & pour payer très-chérement les auteurs, les comédiens, & même les ſpectateurs : ce même temps fut celui où il ne ſe trouva point d'argent pour défendre l'État contre les entrepriſes de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de ſuivre les raiſonnemens qu'on juge à propos de faire à ce ſujet. Je remarquerai ſeulement que c'eſt un avantage peu honorable que celui qu'on ſe procure, non en réfutant les raiſons de ſon adverſaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne ſuivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire ſur le luxe, ſur la politeſſe, ſur l'admirable éducation de nos enfans (39), ſur les meilleures méthodes pour

(38) Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres ; & il ne devint homme de bien que quand, ceſſant de recevoir l'exemple de ſon ſiècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam ſub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono ceſſit, converſaque eſt in maximas laudes.*

(39) Il ne faut pas demander ſi les pères & les maîtres ſeront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet, quel affreux déſordre, quelle indécence ne feroit-ce point ſi ces enfans ſi bien élevés venoient à dédaigner

étendre nos connoiſſances, ſur l'utilité des ſciences & l'agrément des beaux-arts, & ſur d'autres points dont pluſieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns ſe réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déja été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir beſoin d'éclairciſſement. Il faut bien que je me borne à des paraphraſes, dans l'impoſſibilité de ſuivre des raiſonnemens dont je n'ai pu ſaiſir le fil.

ON prétend que les nations ignorantes, qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, ſont des exceptions ſingulières qui ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences.* Fort bien, mais toutes les nations ſavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela eſt ſans exception : paſſons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainſi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y paſſe, on nous fait conclure que les peuples en ſont chargés de vices : c'eſt ſi nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette concluſion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever, ſur la frontière du pays, une potence où je ferois pendre, ſans rémiſſion, le premier Européen qui oſeroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en ſortir (40).

tant de jolies choſes, & à préférer tout de bon la vertu au ſavoir ? Ceci me rappelle la réponſe d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon élève. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choſes honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainſi ; car jamais vous n'auriez de diſciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

[40] On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'État un citoyen qui en ſort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne : il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières c'eſt à la loi de le prévenir ; & il vaut encore mieux qu'il ſoit pendu que méchant.

L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpèce humaine. Sur-tout depuis que les Européens y ſont. *On comptera cent peuples barbares ou ſauvages dans l'ignorance pour un ſeul vertueux.* Soit : on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les ſciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des poiſons, elle nourrit des monſtres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire auſſi, *n'eſt point oiſive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des ſatyres, des vers, elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire ſi fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des carres marines & des bouſſoles, puiſſent commettre des injuſtices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans? Il marque ſeulement leur ruſe & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & ſubtil peut tenir de ſon induſtrie les ſuccès qu'un brave homme n'attend que de ſa valeur. Parlons ſans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez ſubjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahiſons; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens ſur des charbons ardens pour avoir ſes tréſors, tançant un de ſes Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui diſant fiérement : & moi, ſuis-je ſur des roſes?

DIRE que les ſciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes; elles naiſſent du loiſir; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Je n'entends point cette diſtinction de l'oiſiveté & du loiſir. Mais je ſais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais ſe vanter d'avoir du loiſir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à ſervir, des malheureux à ſoulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun ſens honnête, dont ce mot *loiſir* puiſſe être ſuſceptible. *Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géomètre ou l'anatomiſte.* Pas plus

que l'enfant qui élève un château de cartes ; mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre ?* Pourquoi non ? Qu'ils paiſſent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entredévorer dans les villes. Il eſt vrai que tels que je les demande, ils reſſembleroient beaucoup à des bêtes, & que tels qu'ils ſont, ils reſſemblent beaucoup à des hommes.

L'ÉTAT d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin. Tout eſt danger alors pour notre fragilité. La mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorſqu'on craint tout & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître ? Il ne faut que conſidérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomiſtes ſur leur ſanté, pour ſavoir ſi les connoiſſances ſervent à nous raſſurer ſur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'eſt pas une merveille ſi elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une geniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour apprendre à tirer ſon foin, & le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſtinct contre la raiſon ? C'eſt préciſément ce que je demande.

IL ſemble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philoſophes. Je demanderai, à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer ? C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke ?*

LEIBNITZ & Newton ſont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'eſt par modération qu'ils ne ſe ſont point élevés juſqu'à la charrue ? Je connois aſſez l'empire de la cupidité pour ſavoir que tout nous

porte aux professions lucratives : voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour que tous les laboureurs d'une province ne sauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problême assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit, en ôtant les deux premières lignes & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premiérement, les savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu, les meilleurs guides, que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelqu'homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauve-garde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulusve fuat;* ils aiment mieux se percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi (41). *Cette éducation étoit*, dit-on, *fondée sur des principes barbares, parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.*

[41] Il me passe par la tête un nouveau projet de défense; je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes : d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée si on les trouve bonnes.

rie. Que de choſes n'aurois-je point à répondre! Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu; car il n'en ſeroit pas entendu : mais il lui enſeigne premiérement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choſes s'appelle vertu. La ſeconde, que c'eſt nous qui nous contentons de démontrer la théorie; mais les Perſes enſeignoient la pratique. Voyez mon Diſcours, *page 24.*

TOUS les reproches qu'on fait à la philoſophie, attaquent l'eſprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous ſommes.* S'il nous a faits philoſophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les philoſophes étoient des hommes; ils ſe ſont trompés; doit-on s'en étonner?* C'eſt quand ils ne ſe tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, & ne philoſophons plus..... *Mille routes conduiſent à l'erreur, une ſeule mène à la vérité.* Voilà préciſément ce que je diſois. *Faut-il être ſurpris qu'on ſe ſoit mépris ſi ſouvent ſur celle-ci & qu'elle ait été découverte ſi tard?* Ah! nous l'avons donc trouvé à la fin.

ON nous oppoſe un jugement de Socrate, qui porte, non ſur les ſavans, mais ſur les Sophiſtes; non ſur les ſciences, mais ſur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui ſoutient, que toutes nos ſciences ne ſont qu'abus, & tous nos ſavans que de vrais Sophiſtes? *Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, ſi je croyois qu'il eût eu la ſorte vanité de vouloir être chef de ſecte. *Et il cenſuroit avec juſtice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir.* C'eſt-à-dire, l'orgueil de tout les ſavans. *La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation.* Il eſt vrai : mais c'eſt de la nôtre que je parle. *Socrate eſt ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroit difficile à entendre. *Le plus ſavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance.* Le plus ſavant des Grecs ne ſavoit rien, de ſon

propre aveu; tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déja dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne sais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. *Lorsque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux; de siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en règne, avoit du moins été regardé dans tous les âges, comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir affaire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déja dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques & tous les livres, de détruire les collèges & académies; & je dois ajouter ici que je ne

propoſe point non plus de réduire les hommes à ſe contenter du ſimple néceſſaire. Je ſens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens ; mais je me ſuis cru obligé de dire ſans déguiſement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les cauſes : d'autres plus hardis ou plus inſenſés pourront chercher le remède.

Je me laſſe, & je poſe la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue diſpute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs (42) ſe ſont exercés à me réfuter. Je ſuis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré par ceux que j'ai choiſis (43) pour cela, que ce n'eſt pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art ſa force & ſa ſolidité : la vérité ſeule, à qui je l'ai conſacré, a droit de le rendre inébranlable. Et ſi je repouſſe encore une fois les coups qu'on lui porte, c'eſt plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un ſecours, dont elle n'a pas beſoin.

Qu'il me ſoit permis de proteſter en finiſſant, que le ſeul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le ſilence, & que l'amertume de mes invectives contre les vices, dont je ſuis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inſpirent, & du deſir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & ſur-tout plus dignes de l'être.

(42) Il n'y pas juſqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amuſement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de ſe ſouvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-aſſurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne ſoit fort plaiſant.

(43) On m'aſſure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui euſſe point répondu, & que j'euſſe même expoſé mes raiſons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raiſons bonnes, puiſqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainſi nous voilà d'accord. Mon regret eſt de ne pouvoir réparer ma faute ; car par malheur il n'eſt plus temps, & perſonne ne ſauroit de quoi je veux parler.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU,

DE GENÈVE,

Sur la nouvelle réfutation de ſon Diſcours, par un Académicien de Dijon (44).

JE viens, Monſieur, de voir une brochure intitulée : *Diſcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de la réfutation de ce Diſcours, par un Académicien de Dijon, qui lui a refuſé ſon ſuffrage;* & je penſois, en parcourant cet écrit, qu'au lieu de s'abaiſſer juſqu'à être l'éditeur de mon Diſcours, l'académicien, qui lui refuſa ſon ſuffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

VOILA donc un de mes juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adverſaires, & qui trouve très-mauvais que ſes collègues m'aient honoré du prix ; j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je ſuſſe que les Académies n'adoptent point les ſentimens des auteurs qu'elles couronnent, & que le prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir ſoutenu la meilleure cauſe ; mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me ſuppoſant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartia-

[44] L'ouvrage auquel répond M. Rouſſeau, eſt une brochure *in-8°*, en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes eſt le Diſcours de M. Rouſſeau, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre eſt une réfutation de ce Diſcours. On y a joint des apoſtilles critiques, & une réplique à la réponſe faite par M. Rouſſeau à M. Gautier. Cette réplique, ainſi que la nouvelle réfutation, ne nous ont pas paru dignes d'être inférées dans le recueil des *Œuvres de M. Rouſſeau.*

lité dont les ſavans ne ſe piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

MAIS ſi j'ai été ſurpris de l'équité de mes juges, j'avoue que je ne le ſuis pas moins de l'indiſcrétion de mes adverſaires : comment oſent-ils témoigner publiquement leur mauvaiſe humeur ſur l'honneur que j'ai reçu ? Comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cauſe ? Qu'ils ne ſe flattent pas que perſonne prenne le change ſur le ſujet de leur chagrin : ce n'eſt pas parce que mon Diſcours eſt mal fait qu'ils ſont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'auſſi mauvais, & ils ne diſent mot ; c'eſt par une autre raiſon qui touche de plus près à leur métier, & qui n'eſt pas difficile à voir. Je ſavois bien que les ſciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injuſtes & jaloux, & leur faiſoient tout ſacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela ſe faiſoit avec un peu plus de décence & d'adreſſe : je voyois que les gens de lettres parloient ſans ceſſe d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit ſous la ſauve-garde ſacrée de ces beaux mots qu'ils ſe livroient impunément à leurs paſſions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils euſſent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs confrères. Par-tout ailleurs, c'eſt la gloire des juges de prononcer ſelon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux ſciences de faire, à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là !

J'OSE le dire, l'Académie de Dijon, en faiſant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la ſienne : un jour à venir les adverſaires de ma cauſe tireront avantage de ce jugement, pour prouver que la culture des lettres peut s'aſſocier avec l'équité & le déſintéreſſement. Alors les partiſans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui ſemble fait contre nous ; mais ſouvenez-vous du ſcandale que ce jugement cauſa dans le temps parmi la foule des gens de lettres, & de la manière dont ils s'en plaignirent, & tirez de-là une juſte conſéquence ſur leurs maximes.

CE n'eſt pas, à mon avis, une moindre imprudence de ſe plain-

dre que l'Académie ait propoſé ſon ſujet en problême : je laiſſe à part le peu de vraiſemblance qu'il y avoit, que dans l'enthouſiaſme univerſel qui règne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au prix, en ſe déclarant pour la négative; mais je ne ſais comment des philoſophes oſent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de diſcuſſion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de philoſophie, les meilleurs moyens de rendre un ſentiment ſuſpect, c'eſt de donner l'excluſion au ſentiment contraire : quiconque s'y prend ainſi, a bien l'air d'un homme de mauvaiſe foi, qui ſe défie de la bonté de ſa cauſe. Toute la France eſt dans l'attente de la pièce qui remportera cette année le prix à l'Académie Françoiſe; non-ſeulement elle effacera très-certainement mon Diſcours, ce qui ne ſera guères difficile, mais on ne ſauroit même douter qu'elle ne ſoit un chef-d'œuvre. Cependant que fera cela à la ſolution de la queſtion? Rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce Diſcours eſt fort beau; mais ſi l'auteur avoit eu la liberté de prendre le ſentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'AI parcouru la nouvelle réfutation; car c'en eſt encore une; & je ne ſais par quelle fatalité les écrits de mes adverſaires, qui portent ce titre ſi déciſif, ſont toujours ceux où je ſuis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, ſans avoir le moindre regret à la réſolution que j'ai priſe de ne plus répondre à perſonne; je me contenterai de citer un ſeul paſſage, ſur lequel le lecteur pourra juger ſi j'ai tort ou raiſon : le voici.

JE conviendrai qu'on peut être honnête homme ſans talens; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête homme? Et qu'eſt-ce qu'un honnête homme ignorant & ſans talens? Un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas ſans doute à un auteur capable d'écrire de cette manière; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

IL n'y auroit guères moyen non plus, à moins que de vouloir être auſſi diffus que l'auteur, de répondre à la nombreuſe collection des paſſages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Molière,

de Voiture, de Regnard, de M. Greſſet, ni à l'hiſtoire de Nemrod, ni à celle des payſans Picards; car que peut-on dire à un philoſophe qui nous aſſûre qu'il veut du mal aux ignorans, parce que ſon fermier de Picardie, qui n'eſt pas un docteur, le paie exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas aſſez d'argent de ſa terre? L'auteur eſt ſi occupé de ſes terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! La terre de Jean-Jacques Rouſſeau! en vérité je lui conſeille de me calomnier (45) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce ſeroit aux perſonnalités dont cette critique eſt remplie; mais comme elles ne ſont rien à la queſtion; je ne m'écarterai point de la conſtante maxime que j'ai toujours ſuivie, de me renfermer dans le ſujet que je traite, ſans y mêler rien de perſonnel: le véritable reſpect qu'on doit au public eſt de lui épargner, non de triſtes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'auteurs (46), dont on remplit les écrits polémiques, & qui ne ſont bonnes qu'à ſatisfaire une honteuſe animoſité. On veut que j'aie pris dans Clénard (47) un mot de Cicéron, ſoit: que j'aie fait des ſolécifmes, à

(45) Si l'auteur me fait l'honneur de réfuter cette lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonſtration, ſoutenue de très-graves autorités, que ce n'eſt point un crime d'avoir une terre: en effet, il ſe peut que ce n'en ſoit pas un pour d'autres; mais c'en ſeroit un pour moi.

(46) On peut voir dans le Diſcours de Lyon un très-beau modèle de la maniere dont il convient aux philoſophes d'attaquer & de combattre ſans perſonnalités & ſans invectives. Je me flatte qu'on trouvera auſſi dans ma réponſe, qui eſt ſous preſſe, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on eſt capable, ſans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(47) Si je diſois qu'une ſi biſarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard eſt plus familiere que les Offices de Cicéron, & qui, par conſéquent, ſemble ſe porter aſſez gratuitement pour défenſeur des bonnes lettres; ſi j'ajoutois qu'il y a des profeſſions, comme, par exemple, la chirurgie, où l'on emploie tant de termes *dérivés* du Grec, que cela met ceux qui les exercent dans la néceſſité d'avoir quelques notions élémentaires de cette langue, ce ſeroit prendre le ton du nouvel adverſaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis

à la bonne heure : que je cultive les belles-lettres & la muſique, malgré le mal que j'en penſe, j'en conviendrai, ſi l'on veut ; je dois porter, dans un âge plus raiſonnable, la peine des amuſemens de ma jeuneſſe ; mais enfin, qu'importe tout cela, & au public & à la cauſe des ſciences? Rouſſeau peut mal parler françois, & que la grammaire n'en ſoit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaiſe conduite, & que celle des ſavans n'en ſoit pas meilleure : voilà toute la réponſe que je ferai, & je crois toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

JE finirai cette lettre, & ce que j'ai à dire ſur un ſujet ſi long-temps débattu, par un conſeil à mes adverſaires, qu'ils mépriſeront à coup ſûr, & qui pourtant ſeroit plus avantageux qu'ils ne penſent au parti qu'ils veulent défendre ; c'eſt de ne pas tellement écouter leur zèle, qu'ils négligent de conſulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront ſans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai ; mais il y a au moins cette différence que j'étois ſeul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus ſembloient diſpenſés de ſe mettre ſur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

DE peur que cet avis ne paroiſſe téméraire ou préſomptueux, répondre, moi, que quand j'ai hazardé le mot *Inveſtigation*, j'ai voulu rendre un ſervice à la langue, en eſſayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le ſens eſt déja connu, & qui n'a point de ſynonyme en françois. C'eſt, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriſer cette liberté ſalutaire :

Ego cur, acquirere pauca
Si poſſum, invideor ; cum lingua Catonis & Enni
Sermonem Patrium ditaverit?

J'ai ſur-tout voulu rendre exactement mon idée ; je ſais, il eſt vrai, que la première règle de tous nos Écrivains eſt d'écrire correctement, &, comme ils diſent, de parler françois ; c'eſt qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent paſſer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma première règle, à moi, qui ne me ſoucie nullement de ce qu'on penſera de mon ſtyle, eſt de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix ſolécifmes, je pourrai m'exprimer plus fortement, ou plus clairement, je ne me balancerai jamais. Pourvu que je ſois bien compris des philoſophes, je laiſſe volontiers les puriſtes courir après les mots.

je joins ici un échantillon des raiſonnemens de mes adverſaires, par lequel on pourra juger de la juſteſſe & de la force de leurs critiques : *les peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient, il y a quelques ſiècles dans un état pire que l'ignorance; je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable qu'elle, avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſque invincible : il fallut une révolution pour ramener les hommes au ſens commun.* Les peuples avoient perdu le ſens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bêtiſe de croire ſavoir quelque choſe, avec les grands mots d'Ariſtote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle ; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne ſavoient rien, & nous en aurions grand beſoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-deſſus l'argument de mes adverſaires : *Cette révolution eſt due aux lettres; elles ont ramené le ſens commun, de l'aveu de l'auteur; mais auſſi, ſelon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un peuple renonce au ſens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois écrivains de ſuite ont répété ce beau raiſonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuſe, ou leur eſprit, de n'avoir pu pénétrer le ſens très-clair de ce paſſage, ou leur mauvaiſe foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils ſont gens de lettres, ainſi leur choix ne ſera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaiſantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adverſaire de prêter à la figure de mon Frontiſpice? J'aurois cru faire injure aux lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie ſi claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée eſt celui des ſciences, fait pour animer les grands génies; que le ſatyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui, & veut l'embraſſer, repréſente les hommes vulgaires, qui, ſéduits par l'éclat des lettres, ſe livrent indiſcrettement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, eſt le citoyen de Genève. Cette allégorie eſt juſte, belle, j'oſe la croire ſublime. Que doit-on penſer d'un écrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand docteur parmi les Égyptiens ſes amis.

JE prends donc la liberté de propoſer à mes adverſaires, & ſur-tout au dernier, cette ſage leçon d'un philoſophe ſur un autre ſujet : ſachez qu'il n'y a point d'objections, qui puiſſent faire autant de tort à votre parti, que les mauvaiſes réponſes ; ſachez que ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je ſuis, &c.

DÉSAVEU
DE
L'ACADÉMIE DE DIJON,

Au ſujet de la réfutation attribuée fauſſement à l'un de ſes Membres ; tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec ſurpriſe dans une lettre imprimée de M. Rouſſeau, qu'il paroiſſoit une brochure intitulée : *Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1750 ; accompagné d'une réfutation de ce Diſcours, par un Académicien de Dijon qui lui a refuſé ſon ſuffrage.*

L'ACADÉMIE ſait parfaitement que ſes déciſions, ainſi que celles des autres Académies du Royaume, reſſortiſſent au tribunal du public. Elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle déſavoue, ſi ſon auteur, plus occupé du plaiſir de critiquer, que du ſoin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en ſe déguiſant ſous une dénomination qui ne lui eſt pas due, intéreſſer le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laiſſer entrevoir quelque ſemence de diviſion dans cette ſociété, tandis que ceux qui la compoſent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le diſcutent ſans aigreur, & ſans ſe livrer à ces haines de parti, qui ſont ordinairement le réſultat des diſputes littéraires.

ILS ſavent tout le reſpect qui eſt dû aux choſes jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il ſeroit indécent que, dans une aſſemblée de gens de lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une déciſion qui auroit paſſé contre ſon avis. Il paroît par la lettre de M. Rouſſeau, que ce prétendu académicien de Dijon n'a pas les premières notions du local d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorſqu'il parle de ſa terre & de ſes

fermiers de Picardie, puiſque dans le fait il eſt faux qu'aucun Académicien de Dijon poſſède un pouce de terre dans cette province. L'Académie déſavoue donc formellement l'auteur pſeudonyme, & ſa réfutation attribuée à l'un de ſes membres par une fauſſeté indigne d'un homme qui fait profeſſion des lettres, & que rien n'obligeoit à ſe maſquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le deſſein de celui qui l'a compoſé, il fera toujours honneur au Diſcours de M. Rouſſeau, qui, uſant de la liberté des problêmes, la ſeule voie propre à éclaircir la vérité, a eu aſſez de courage pour en ſoutenir le parti; & à l'Académie, qui a eu aſſez de bonne foi pour le couronner.

Petit, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

A Dijon le 22 Juin 1752.

LETTRE

SUR

LA MUSIQUE

FRANÇOISE.

PAR

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Sunt verba & voces, prætereaque, nihil.

M. DCC. LIII.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année dernière à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit & de l'autre avec beaucoup d'animosité; je n'y voulus prendre aucune part; car cette espèce de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentois bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un peuple qui donneroit à des chansons une importance ridicule, qui feroit plus de cas de ses musiciens que de ses philosophes, & chez lequel il faudroit parler de musique avec plus de circonspection que des plus graves sujets de morale.

C'EST par la raison que je viens d'exposer que, quoique quelques-uns m'accusent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de respect à la musique Françoise dans ma première édition, le respect beaucoup plus grand, & l'estime que je dois à la nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

UNE chose presque incroyable si elle regardoit tout autre que moi, c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un ouvrage, où il n'en peut être question que par rapport à la musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition; ainsi, en la parcourant de sens froid, le lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous avons eu d'excellens poëtes, &

même quelques muſiciens qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la poéſie, & point du tout à la muſique. Je ne crains pas de m'en rapporter ſur ce point aux poëtes mêmes; car quant aux muſiciens, chacun ſait qu'on peut ſe diſpenſer de les conſulter ſur toute affaire de raiſonnement. En revanche, la langue Françoiſe me paroît celle des philoſophes & des ſages (48) : elle ſemble faite pour être l'organe de la vérité & de la raiſon : malheur à quiconque offenſe l'un ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & ſage langue, dont j'ai le bonheur de faire uſage, eſt de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne vueille & ne doive point changer de ton avec le public, que je n'attende rien de lui, & que je me ſoucie tout auſſi peu de ſes ſatyres que de ſes éloges, je crois le reſpecter beaucoup plus que cette foule d'écrivains mercénaires & dangereux, qui le flattent pour leur intérêt. Ce reſpect, il eſt vrai, ne conſiſte pas dans de vains ménagemens, qui marquent l'opinion qu'on a de la foibleſſe de ſes lecteurs; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant, par des raiſons ſolides, le ſentiment qu'on leur propoſe, & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi, de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette lettre a excitées, j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne ſoit d'avoir raiſon; car je ſais trop que celui-là ne me ſera jamais pardonné.

(48) C'eſt le ſentiment de l'auteur de la lettre ſur les Sourds & les Muets; ſentiment qu'il ſoutient très-bien dans l'addition à cet ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ſes écrits.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

VOus ſouvenez-vous, Monſieur, de l'hiſtoire de cet enfant de Siléſie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les docteurs de l'Allemagne s'épuiſerent d'abord en ſavantes diſſertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière choſe dont on s'aviſa fut de vérifier le fait, & il ſe trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un ſemblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre muſique, il ſeroit peut-être bon de s'aſſurer de ſon exiſtence, & d'examiner d'abord, non pas ſi elle eſt d'or, mais ſi nous en avons une.

LEs Allemands, les Eſpagnols & les Anglois, ont long-temps prétendu poſſéder une muſique propre à leur langue : en effet, ils avoient des Opéra nationnaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiſſer abolir ces chefs-d'œuvres inſupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, ou du moins ils s'en ſont fait une mieux entendue, de ſacrifier au goût & à la raiſon des préjugés qui rendent ſouvent les nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

NOus ſommes en France dans les ſentimens où ils étoient alors ; mais qui nous aſſurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en ſoit mieux fondé ? Ne ſeroit-il point à propos, pour en bien juger, de mettre une fois la muſique Françoiſe à la coupelle de la raiſon, & de voir ſi elle en ſoutiendra l'épreuve ?

JE n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen; ce n'eſt pas l'affaire d'une lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les maîtres de l'art, ou plutôt les philoſophes, puſſent diriger leurs recherches : car, diſoit autrefois un ſage, c'eſt au poëte à faire de la poéſie, & au muſicien à faire de la muſique; mais il n'appartient qu'au philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

TOUTE muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure (49).

QUOIQUE le chant tire ſon principal caractère de la meſure; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'HARMONIE ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les nations; ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie; ainſi c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une muſique nationale; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

ON peut concevoir des langues plus propres à la muſique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le ſeroient point du tout. Telle en pourroit être une, qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles, dont je parlerai dans l'article de la meſure. Cherchons, par curioſité, ce qui réſulteroit de la muſique appliquée à une telle langue.

[49] Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du nombre, & du rapport des temps, & par *mouvement* celle du degré de viteſſe, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choſes ſous l'idée *générale* de modification de la durée ou du temps.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue ſeroit ſourde, la muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la muſique ſeroit inſipide & monotone ; ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon ; & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa viteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

Comme une telle muſique ſeroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y ſuppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières, mais froides, ſans graces & ſans expreſſion. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports-de-voix & d'autres agrémens poſtiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule ſans le rendre moins plat. La muſique avec toute cette mauſſade parure reſteroit languiſſante & ſans expreſſion ; & ſes images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées ne contiennent que deux ou trois mots, qui renferment très-peu de ſens en un grand eſpace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les compoſiteurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie ; & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient preſque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne muſique, ils imagineroient une muſique ſavante ; pour ſuppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité, ils augmenteroient la confuſion ; ils croiroient faire de la muſique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui réſulteroit du défaut de mélodie, ſeroit que les muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée, trouveroient par-tout

une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas ; même jusqu'à la basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes, ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que notes. *Voces, prætereaque nihil.*

PASSONS maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'AI dit que toute musique nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure, & les diverses mesures de la musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières, dont on pouvoit scander le discours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la musique Grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne

soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens, je reviens à mon hypothèse, & je suppose que la même langue, dont je viens de parler eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durées, & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier, qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit surtout de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des temps se perdroit entiérement dans l'esprit du chanteur & de l'auditeur, & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retours égaux, elle ne seroit assujettie qu'au caprice du musicien, qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré ; de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'asservir la mesure, qu'on les entendroit même l'altérer à dessein, dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition, & la suivre en seroit une contre le goût du chant ; les défauts passeroient pour des beautés & les beautés pour des défauts ; les vices seroient établis en règles, & pour faire de la musique au goût de la nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplait à tous les autres.

AUSSI avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille muſique, il ſeroit impoſſible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle ſeroit en uſage : à force d'eſſuyer des reproches ſur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable muſique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter ſon caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & preſque inchantable ; s'ils ſe contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui ſont propres, ils ne feroient que marquer mieux ſa platitude par un contraſte inévitable ; ils ôteroient à leur muſique la ſeule beauté dont elle étoit ſuſceptible, en ôtant à toutes ſes parties l'uniformité de caractère qui la faiſoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la ſymphonie, ils parviendroient enfin à ne faire ſervir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

VOILA par quel moyen la muſique d'une telle nation ſe diviſeroit en muſique vocale & muſique inſtrumentale ; voilà comment, donnant des caractères différens à ces deux eſpèces, on en feroit un tout monſtrueux. La ſymphonie voudroit aller en meſure, & le chant ne pouvant ſouffrir aucune géne, on entendroit ſouvent, dans les mêmes morceaux, les acteurs & l'orcheſtre ſe contrarier & ſe faire obſtacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caractères introduiroient, dans la manière d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui ſe tourneroient tellement en habitude, que les ſymphoniſtes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne muſique, lui laiſſer de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement ; ils feroient forts les *doux*, doux les *forts*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando dolce* (50), *riſoluto*, *con guſto*, *ſpiritoſo*, *ſoſtenuto*, *con*

(50) Il n'y a peut-être pas quatre ſymphoniſtes François, qui ſachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'eſt fort inutilement qu'ils la ſauroient ; car qui d'entr'eux ſeroit en état de la rendre ?

con brio, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue, & celui d'*expreſſion* n'y auroit aucun ſens. Ils ſubſtitueroient je ne ſais combien de petits ornemens froids & mauſſades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orcheſtre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-déſagréable. Comme l'exécution ſeroit toujours lâche, & que les ſymphoniſtes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en meſure, ils ne ſeroient jamais enſemble : ils ne pourroient venir à bout de tirer un ſon net & juſte, ni de rien exécuter dans ſon caractère, & les étrangers ſeroient tout ſurpris qu'à quelques-uns près, un Orcheſtre vanté comme le premier du monde, ſeroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette (51). Il devroit naturellement arriver que de tels muſiciens priſſent en haine la muſique, qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaiſe volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du deſſein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu ſe fier à leur maladreſſe.

D'après une autre ſuppoſition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aiſément toutes les qualités d'une véritable muſique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire & pour porter au cœur les plus douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet, & ſur-tout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure grammaire, je répondrois que c'eſt celle du peuple qui raiſonne le mieux; & ſi l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure muſique, je dirois que c'eſt celui, dont

[51] Comme on m'a aſſuré qu'il y avoit parmi les ſymphoniſtes de l'Opéra, non-ſeulement de très-bons violons, ce que je confeſſe qu'ils ſont preſque tous pris ſéparément, mais de véritablement honnêtes gens qui ne ſe prêtent point aux cabales de leurs confrères pour mal ſervir le public; je me hâte d'ajouter ici cette diſtinction, pour réparer, autant qu'il eſt en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déja établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la muſique, c'eſt certainement l'Italienne ; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités ſont préciſément les plus convenables au chant.

ELLE eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un très-grand nombre de ſyllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élifions en rendent la prononciation plus coulante : elle eſt ſonore, parce que la plupart des voyelles y ſont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues compoſées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles diſtinguent mieux le ſon des ſyllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la proſodie autant que des ſons, l'avantage de la langue Italienne eſt manifeſte ſur ce point ; car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuſe & véritablement pittoreſque, dépend moins de la force réelle de ſes termes, que de la diſtance qu'il y a du doux au fort entre les ſons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci ſuppoſé, que ceux qui penſent que l'Italien n'eſt que le langage de la douceur & de la tendreſſe, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux ſtrophes du Taſſe.

Teneri ſdegni e placide e tranquille
Repulſe e cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto e ſoſpir, tronchi e molli bacci;
Fuſe tai coſe tutte, e poſcia unille,
Et al foco temprò di lente faci :
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Chiamma gl' abitator de l'ombre eterne

Il rauco ſuon de la tartarea tromba ;
Treman le ſpazioſe atre caverne
E l'aer cieco a quel romor rimbomba ;
Ne sì ſtridendo mai da le ſuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì ſcoſta giammai trema la terra
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Et s'ils déſeſperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils eſſaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'eſt pas beſoin, pour juger de ceci, d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reſte, vous obſerverez que cette dureté de la dernière ſtrophe n'eſt point ſourde, mais très-ſonore, & qu'elle n'eſt que pour l'oreille & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées, qui font la rudeſſe de cette ſtrophe, que les *l* qui rendent la première ſi coulante. Au contraire toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous ſommes forcés d'entaſſer des conſonnes de toute eſpèce, qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant & contraint ſouvent la muſique d'aller plus lentement, préciſément quand le ſens des paroles exigeroit le plus de viteſſe.

Si je voulois m'étendre ſur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inverſions de la langue Italienne ſont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie, que l'ordre didactique de la nôtre, & qu'une phraſe muſicale ſe développe d'une manière plus agréable & plus intéreſſante, quand le ſens du diſcours, long-temps ſuſpendu, ſe réſout ſur le verbe avec la cadence, que quand il ſe développe à meſure, & laiſſe affoiblir ou ſatisfaire ainſi par degré le deſir de l'eſprit ; tandis que celui de l'oreille augmente en raiſon contraire juſqu'à la fin de la phraſe. Je vous prouverois encore que l'art des ſuſpenſions & des mots entrecoupés, que l'heureuſe conſtitution de la langue rend ſi familier à la muſique Italienne, eſt entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y ſuppléer que des ſilen-

ces qui ne ſont jamais du chant, & qui, dans ces occaſions, montrent plutôt la pauvreté de la muſique, que les reſſources du muſicien.

Il me reſteroit à parler de l'accent; mais ce point important demande une ſi profonde diſcuſſion qu'il vaut mieux la réſerver à une meilleure main : je vais donc paſſer aux choſes plus eſſentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre muſique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie eſt plate & ſans aucun chant, & toutes les nations neutres (52) confirment unanimement leur jugement ſur ce point; de notre côté nous accuſons la leur d'être bizarre & baroque (53). J'aime mieux croire que les uns ou les autres ſe trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les ſciences & tous les arts ſont parvenus à un ſi haut degré, la muſique ſeule eſt encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (54) ſe contentent de dire que la muſique Italienne & la Françoiſe ſont toutes deux bonnes, chacune dans ſon genre, chacune pour la langue qui lui eſt propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il reſteroit toujours à ſavoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de muſique en ſoi : queſtion fort agitée en France, mais qui ne le ſera jamais ailleurs; queſtion qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conſéquent devient tous les jours plus difficile à réſoudre dans le

(52) Il a été un temps, dit Mylord Schaftesbury, où l'uſage de parler françois avoit mis parmi nous la muſique Françoiſe à la mode. Mais bientôt la muſique Italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir auſſi lourde, auſſi plate, & auſſi mauſſade qu'elle l'eſt en effet.

(53) Il me ſemble qu'on n'oſe plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'eſt fait entendre parmi nous : c'eſt ainſi que cette muſique admirable n'a qu'à ſe montrer telle qu'elle eſt pour ſe juſtifier de tous les torts dont on l'accuſe.

(54) Pluſieurs condamnent l'excluſion totale que les amateurs de muſique donnent ſans balancer à la muſique Françoiſe; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts excluſifs, comme ſi l'amour des bonnes choſes devoit faire aimer les mauvaiſes.

ſeul pays où elle ſoit en problême. Voici ſur ce ſujet quelques expériences que chacun eſt maître de vérifier, & qui me paroiſſent pouvoir ſervir à cette ſolution, du moins quant à la mélodie, à laquelle ſeule ſe réduit preſque toute la diſpute.

J'ai pris dans les deux muſiques des airs également eſtimés chacun dans ſon genre, & les dépouillant les uns de leurs ports-de-voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes ſous-entendues que le compoſiteur ne ſe donne point la peine d'écrire, & dont il ſe remet à l'intelligence du chanteur (55), je les ai ſolfiés exactement ſur la note, ſans aucun ornement, & ſans rien fournir de moi-même au ſens ni à la liaiſon de la phraſe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon eſprit le réſultat de cette comparaiſon, parce que j'ai le droit de vous propoſer mes raiſons, & non pas mon autorité: Je vous rends compte ſeulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que ſi vous les trouvez bons vous puiſſiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir ſeulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne ſemble. La première & la plus difficile de toutes eſt d'être de bonne foi, & de ſe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La ſeconde eſt que pour tenter cet examen il faut néceſſairement être également verſé dans les deux ſtiles; autrement celui qui ſeroit le plus familier ſe préſenteroit à chaque inſtant à l'eſprit au préjudice de l'autre; & cette deuxième condition n'eſt guères plus facile que la première; car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir, par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer

(55) C'eſt donner toute la faveur à la muſique Françoiſe que de s'y prendre ainſi; car ces notes ſous-entendues dans l'Italienne, ne ſont pas moins de l'eſſence de la mélodie, que celles qui ſont ſur le papier. Il s'agit moins de ce qui eſt écrit que de ce qui doit ſe chanter, & cette manière de noter doit ſeulement paſſer pour une ſorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports-de-voix du chant François ſont bien, ſi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conſtituent point la mélodie, & ne ſont pas de ſon eſſence: c'eſt pour elle une ſorte de fard qui couvre ſa laideur ſans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles ſenſibles.

l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'art en général.

JE dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

AVEC toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter, du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve, car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre; & ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable; d'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'eſt ſi la modulation eſt bonne & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de précautions contre les préjugés, & combien le raiſonnement nous eſt néceſſaire pour nous mettre en état de juger ſainement des choſes de goût.

J'AI fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus déciſive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des muſiciens François des airs de Léo & du Pergoleſe, & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fuſſent fort éloignés de ſaiſir le vrai goût de ces morceaux, ils en ſentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leurs manières des phraſes de muſique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens ſolfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phraſes ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la muſique qui eût du ſens, mais ſeulement des ſuites de notes placées ſans choix & comme au ha-

zard; ils les chantoient préciſément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractère François (56).

Troisième expérience. J'ai vu à Veniſe un Arménien, homme d'eſprit, qui n'avoit jamais entendu de muſique, & devant lequel on exécuta, dans un même concert, un monologue François qui commence par ce vers :

Temple ſacré ſéjour tranquille,

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite ſenza ſperanza ;

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé ſeulement à la muſique Françoiſe, & alors très-enthouſiaſte de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de ſurpriſe que de plaiſir ; mais tout le monde obſerva, dès les premières meſures de l'air Italien, que ſon viſage & ſes yeux s'adouciſſoient ; il étoit enchanté, il prêtoit ſon ame aux impreſſions de la muſique, & quoiqu'il entendit peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été déſabuſés que par les intermèdes Italiens. C'eſt préciſément parce qu'ils n'aimoient que la véritable muſique, qu'ils croyoient ne pas aimer la muſique.

(56) Nos muſiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la muſique Italienne*, diſent-ils avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre muſique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conſéquence toute contraire, & dire, *donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point.*

J'AVOUE que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie, & m'ont fait ſoupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plein-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres, qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la muſique Françoiſe; mais toute voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la muſique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du chanteur (57).

TROIS choſes me paroiſſent concourir à la perfection de la mélodie Italienne. La première eſt la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laiſſe au goût du muſicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaiſons, & de donner à chaque acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a ſon geſte & ſon ton qui lui ſont propres, & qui le diſtinguent d'un autre homme.

LA deuxième eſt la hardieſſe des modulations, qui, quoique moins ſervilement préparées que les nôtres, ſe rendent plus agréables en ſe rendant plus ſenſibles; & ſans donner la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expreſſion. C'eſt par elle que le muſicien, paſſant bruſquement d'un ton ou d'un mode à un autre, &

(57) Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théatres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix; plus fort, nous diſent nos maîtres; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans géne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers, où il faut ſurprendre & déchirer. Or, il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-ci doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

& ſupprimant, quand il le faut, les tranſitions intermédiaires & ſcholaſtiques, ſait exprimer les réticences, les interruptions, les diſcours entrecoupés qui ſont le langage des paſſions impétueuſes, que le bouillant Métaſtaſe a employé ſi ſouvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cochi, les Jumella, les Perrez, les Terradeglias ont ſu rendre avec ſuccès, & que nos poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos muſiciens.

Le troiſième avantage, & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſure, qui s'y fait ſentir dans les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intéreſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon de ſons autant de différentes mélodies, qu'il y a de manières de les ſcander; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux; qui donne au muſicien le moyen de mettre en air tous les caractères de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (58), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caractères (59), ou un ſeul mouvement propre à contraſter & changer de caractère au gré du compoſiteur.

Voila, ce me ſemble, les ſources d'où le chant Italien tire ſes charmes & ſon énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de ſa mélodie, en ce qu'elle n'exige

(58) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpajo*, &c. *O queſto o quello t'ai a riſolvere*, &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Siiizoſo mio, ſiiizoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dotteri*, &c. *I Sbirri già lo aſpettano*, &c. *Ma dunque il teſtamento*, &c. *Senti me, ſe brami ſtare, o che riſa, chepiacere*, &c. tous caractères d'airs, dont la muſique Françoiſe n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'eſt pas en état d'exprimer un ſeul mot.

(59) Je me contenterai d'en citer un ſeul exemple, mais très-frappant; c'eſt l'air : *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fauſſe Suivante; air très-pathétique ſur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orcheſtre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la ſeconde partie qu'il ne falloit pas ſupprimer.

pas autant que la nôtre de ces fréquens renverſemens d'harmonie, qui donnent à la baſſe-continue le véritable chant d'un deſſus. Ceux qui trouvent de ſi grandes beautés dans la mélodie Françoiſe, devroient bien nous dire à laquelle de ces choſes elle en eſt redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y ſuppléer.

QUAND on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des ſentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie ſon caractère pathétique & tragique, on eſt bientôt ſurpris de la force que lui prête l'art des compoſiteurs, dans les grands morceaux de muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſavantes, de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le ſpectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ſes tranſports des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

COMMENT le muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens? Tout ce fatras, qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſitôt qu'ils ſe font entendre à la fois, & il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, quoi qu'on puiſſe dire, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de ſorte que plus on entaſſe des chants mal-à-propos, & moins la muſique eſt agréable & chantante; parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expreſſion du ſujet; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer; que la baſſe, par une marche

uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'eſprit.

CETTE unité de mélodie me paroît une règle indiſpenſable, & non moins importante en muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons compoſiteurs Italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénère quelquefois en affectation; & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande règle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la muſique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-temps les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatiguans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caractères d'airs choiſis, & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne ſeroit ſupportable accompagné de cette manière, parce que la muſique vocale & inſtrumentale ayant parmi nous des caractères différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une beauté qui réſulte encore de ces uniſſons, c'eſt de donner une expreſſion plus ſenſible à la mélodie, tantôt en renforçant tout-d'un-coup les inſtrumens ſur un paſſage, tantôt en les radouciſſant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & ſaillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'auditeur adroitement trompé, ne laiſſe pas de lui attribuer quand l'orcheſtre fait le faire ſortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correſpondance de la ſymphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne ſont que des développemens de l'autre; de ſorte que c'eſt toujours dans la partie vocale, qu'il faut chercher la ſource de

toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement eſt ſi bien un avec le chant, & ſi exactement relatif aux paroles, qu'il ſemble ſouvent déterminer le jeu & dicter à l'acteur le geſte qu'il doit faire (60); & tel qui n'auroit pu jouer le rôle ſur les paroles ſeules, le jouera très-juſte ſur la muſique, parce qu'elle fait bien ſa fonction d'interprete.

Au reſte, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens ſoient toujours à l'uniſſon de la voix. Il y a deux cas aſſez fréquens où le muſicien les en ſépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté ſur des cordes d'harmonie, fixe aſſez l'attention pour que l'accompagnement ne puiſſe la partager, encore alors donne-t-on tant de ſimplicité à cet accompagnement, que l'oreille affectée ſeulement d'accords agréables, n'y ſent aucun chant qui puiſſe la diſtraire. L'autre cas demande un peu plus de ſoin pour le faire entendre.

Quand le muſicien ſaura ſon art, dit l'auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce paſſage me paroit renfermer un précepte très-utile; & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou, comme diſoient nos anciens muſiciens, quelques *diminutions* (61) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément, ſans détruire en cela l'unité de mélodie, de ſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être

(60) On en trouve des exemples fréquens dans les intermèdes qui nous ont été donnés cette année, entr'autres dans l'air *à un guſto da ſtordire* du Maître de Muſique, dans celui *ſon Padrone* de la Femme Orgueilleuſe, dans celui *vi ſto ben* du Tracollo, dans celui *tu non penſi no ſignora* de la Bohémienne, & dans preſque tous ceux qui demandent du jeu.

(61) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

attentive au chant ; alors l'habile muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un ; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que ſi le ſens des paroles comporte une idée acceſſoire que le chant n'aura pas pu rendre, le muſicien l'enchaſſera dans des ſilences ou dans des tenues, de manière qu'il puiſſe la préſenter à l'auditeur, ſans le détourner de celle du chant. L'avantage ſeroit encore plus grand, ſi cette idée acceſſoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme ſeroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiſeaux : car alors le compoſiteur pourroit ſéparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement ; & deſtinant uniquement ce dernier à rendre l'idée acceſſoire, il diſpoſera ſon chant de manière à donner des jours fréquens à l'orcheſtre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante ; ce qui dépend encore plus de l'art du compoſiteur, que de l'exécution des inſtrumens ; mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voila tout ce que la règle de l'unité peut accorder au goût du muſicien, pour parer le chant ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y en ajoutant un autre qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entre eux, & d'appeller tout ce cahos de la muſique, c'eſt inſulter également l'oreille & le jugement des auditeurs.

Une autre choſe, qui n'eſt pas moins contraire que la multiplication des parties à la règle que je viens d'établir, c'eſt l'abus ou plutôt l'uſage des fugues, imitations, doubles deſſeins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont preſque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naiſſance de l'art pour faire briller le ſavoir, en attendant qu'il fût queſtion du génie. Je ne dis pas qu'il ſoit tout-à-fait impoſſible

de conſerver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduiſant habilement l'attention de l'auditeur d'une partie à l'autre, à meſure que le ſujet y paſſe; mais ce travail eſt ſi pénible que preſque perſonne n'y réuſſit, & ſi ingrat, qu'à peine le ſuccès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutiſſant qu'à faire du bruit, ainſi que la plupart de nos chœurs, ſi admirés (62), eſt également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renverſées, baſſes contraintes, & autres ſottiſes difficiles que l'oreille ne peut ſouffrir, & que la raiſon ne peut juſtifier, ce ſont évidemment des reſtes de barbarie & de mauvais goût, qui ne ſubſiſtent, comme les portails de nos Égliſes gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un temps où l'Italie étoit barbare, & même après la renaiſſance des autres arts que l'Europe lui doit tous, la muſique plus tardive n'y a point pris aiſément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui, & l'on ne peut guères donner une plus mauvaiſe idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même muſique en France & en Italie (63), & que les muſiciens des deux contrées communi-

[62] Les Italiens ne ſont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils ſe piquent encore d'avoir dans leurs Égliſes de la muſique bruyante; ils ont ſouvent des Meſſes & des Motets à quatre chœurs, chacun ſur un deſſein différent; mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me ſouviens que Terradeglias me parlant de pluſieurs Motets de ſa compoſition, où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand ſoin, étoit honteux d'en avoir fait de ſi beaux, & s'en excuſoit ſur ſa jeuneſſe; autrefois, diſoit-il, j'aimois à faire du bruit; à préſent je tâche de faire de la muſique.

[63] L'Abbé du Bos ſe tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas, du renouvellement de la muſique, & cela pourroit s'admettre ſi l'on donnoit le nom de muſique à un continuel rempliſſage d'accords; mais ſi l'harmonie n'eſt que la baſe commune, & que la mélodie ſeule conſtitue le caractère, non-ſeulement la muſique moderne eſt née en Italie, mais il y a quelque apparence, que dans toutes nos langues vivantes la muſique Italienne eſt la ſeule, qui puiſſe réellement exiſter. Du temps d'Orlande & de Goudimel on faiſoit de l'harmonie & des ſons; Lully y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergolèſe ſont les premiers, qui aient fait de la muſique.

quoient familiérement entr'eux, non pourtant ſans qu'on pût remarquer déja dans les nôtres le germe de cette jalouſie, qui eſt inſéparable de l'infériorité. Lully même, allarmé de l'arrivée de Correlli, ſe hâta de le faire chaſſer de France : ce qui lui fut d'autant plus aiſé que Correlli étoit plus grand homme, & par conſéquent moins courtiſan que lui. Dans ces temps où la muſique naiſſoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphaſe de ſcience harmonique, ces pédanteſques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conſervées parmi nous, & par leſquelles on diſtingue aujourd'hui cette muſique méthodique, compaſſée, mais ſans génie, ſans invention & ſans goût, qu'on appelle à Paris, *muſique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'eſt bonne, en effet, qu'à écrire, & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus ſimple, & donné tous leurs ſoins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne ſoit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues & deſſeins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'eſt de quoi je pourrois citer pluſieurs exemples dans les intermèdes qui nous ſont connus, & entr'autres le mauvais quatuor, qui eſt à la fin de *la Femme Orgueilleuſe*. Mais outre que ces choſes ſortent du caractère établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de ſemblable dans les Tragédies, & qu'il n'eſt pas plus juſte de juger l'Opéra Italien ſur ces farces, que de juger notre théatre François ſur *l'Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Craſſe*; il faut auſſi rendre juſtice à l'art, avec lequel les compoſiteurs ont ſouvent évité dans ces intermèdes les pièges, qui leur étoient tendus par les poëtes, & ont fait tourner, au profit de la règle, des ſituations qui ſembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la muſique, la plus difficile à traiter ſans ſortir de l'unité de mélodie, eſt le duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la lettre ſur Omphale a déja remarqué que les duo ſont hors de la nature; car rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain temps, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter ni ſe répondre : & quand cette

ſuppoſition pourroit s'admettre en certains cas, il eſt bien certain que ce ne ſeroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter, le plus qu'il eſt poſſible, le duo en dialogue, & ce premier ſoin regarde le poëte; ce qui regarde le muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte que chacun des interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, ſans changer de ſujet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des diſſonances, les ſons perçans & renforcés, le fortiſſimo de l'orcheſtre pour des inſtans de déſordre & de tranſport, où les acteurs ſemblant s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout ſpectateur ſenſible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie ſobrement ménagée. Mais ces inſtans doivent être rares & amenés avec art. Il faut, par une muſique douce & affectueuſe, avoir déja diſpoſé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre ſe prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils paſſent avec la rapidité, qui convient à notre foibleſſe; car quand l'agitation eſt trop forte, elle ne ſauroit durer, & tout ce qui eſt au-delà de la nature ne touche plus.

En diſant ce que les duo doivent être, j'ai dit préciſément ce qu'ils ſont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un à pu entendre ſur un Théatre d'Italie un duo tragique chanté par deux bons acteurs, & accompagné par un véritable orcheſtre, ſans en être attendri; s'il a pu d'un œil ſec aſſiſter aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais ſans inſiſter ſur les duo tragiques, genre de muſique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un duo comique, qui y eſt connu de tout le monde, & je le citerai hardiment

ment comme un modèle de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la *Serva Padrona*, *Lo conosco à quegl' ochietti*, &c. J'avoue que peu de musiciens François sont en état d'en sentir les beautés ; & je dirois volontiers du Pergolèse, comme Cicéron disoit d'Homère, que c'est déja avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture.

J'espère, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article en faveur de sa nouveauté, & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une règle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; règle dont aucun théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter, peut-être, de son existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, & presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le compositeur à les ménager.

Vous reſſouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois dans les intermèdes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra ? Nous fûmes frappés dès le premier jour de l'effet, que produisoit sous ses petits doigts l'accompagnement du clavessin ; & tout le spectacle s'apperçut, à son jeu précis & brillant, que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence, car je ne doutois pas que le sieur Noblet ne fût bon harmoniste & n'accompagnât très-exactement : mais quelle fut ma surprise, en observant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne rempliſſoit presque jamais les accords, qu'il supprimoit beaucoup de sons, & n'employoit très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la basse ! Quoi ! disois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que

l'harmonie mutilée, & nos accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de ſons fait plus d'harmonie, ou du moins rend ſon accompagnement plus ſenſible & plus agréable! Ceci fut pour moi un problême inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance quand, après d'autres obſervations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit bambin, & que par conſéquent cette épargne, dans leur accompagnement, devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la baſſe étant le fondement de toute harmonie, doit toujours dominer ſur le reſte, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en réſulte une confuſion qui peut rendre l'harmonie plus ſourde; & je m'expliquois ainſi pourquoi les Italiens, ſi économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement a la gauche l'octave de la baſſe; pourquoi ils mettent tant de contre-baſſes dans leurs orcheſtres; & pourquoi ils font ſi ſouvent marcher leurs quintes (64) avec la baſſe, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raiſon de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expreſſion que je remarquois dans la ſimplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre ſi compoſée, ſi froide & ſi languiſſante.

Je me ſouviens alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque conſonance a ſon caractère particulier, c'eſt-à-dire, une manière d'affecter l'ame qui lui eſt propre; que l'effet de la tierce n'eſt point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la

(64) On peut remarquer à l'orcheſtre de notre Opéra, que dans la muſique Italienne les quintes ne jouent preſque jamais leur partie, quand elle eſt à l'octave de la baſſe; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduiſent l'orcheſtre ignoreroient-ils que ce défaut de liaiſon entre la baſſe & le deſſus, rend l'harmonie trop ſeche?

quarte le même que celui de la ſixte. De même les tierces & les ſixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produiſent les tierces & ſixtes majeures ; & ces faits une fois accordés, il s'enſuit aſſez évidemment que les diſſonances & tous les intervalles poſſibles, feront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſauroit être la même.

Or, me diſois-je à moi-même, en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les règles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont j'ai beſoin, je peux riſquer d'affoiblir cette expreſſion par un troiſième ſon, qui, diviſant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera néceſſairement l'effet par celui des deux tierces dans leſquelles je la réſous ; & ces tierces mêmes, quoique le tout enſemble faſſe une fort bonne harmonie, étant de différente eſpèce, peuvent encore nuire mutuellement à l'impreſſion l'une de l'autre. De même, ſi l'impreſſion ſimultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit néceſſaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impreſſion, en retranchant un des trois ſons qui en forment l'accord. Ce raiſonnement devient encore plus ſenſible, appliqué à la diſſonance. Suppoſons que j'aie beſoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fauſſe quinte ; oppoſition, pour le dire en paſſant, qui prouve combien les divers renverſemens des accords en peuvent changer l'effet ; ſi dans une telle circonſtance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques ſons qui forment la diſſonance, je m'aviſe de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la ſeconde & la ſixte, & à la fauſſe quinte la ſixte & la tierce, c'eſt-à-dire, qu'introduiſant dans chacun de ces accords une nouvelle diſſonance, j'y introduis en même-temps trois conſonances, qui doivent néceſſairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute muſique où l'harmonie

eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion : ce qui eſt préciſément le caractère de la muſique Françoiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une règle pour aider au compoſiteur a ſe bien conduire en pareille occaſion, c'eſt certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui ſe rapporte au caractère de la muſique Italienne, & rend raiſon de la douceur du chant jointe à la force d'expreſſion qui y regnent.

Il ſuit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le muſicien ne doit point ſe hâter de la prodiguer inconſidérément, ni ſe croire en état de compoſer, parce qu'il ſait remplir des accords ; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impreſſions diverſes que les conſonances, les diſſonances & tous les accords font ſur les oreilles ſenſibles, & ſe dire ſouvent à lui-même, que le grand art du compoſiteur ne conſiſte pas moins à ſavoir diſcerner dans l'occaſion les ſons qu'on doit ſupprimer, que ceux dont il faut faire uſage. C'eſt en étudiant & feuilletant ſans ceſſe les chefs-d'œuvres d'Italie, qu'il apprendra à faire ce choix exquis, ſi la nature lui a donné aſſez de génie & de goût pour en ſentir la néceſſité ; car les difficultés de l'art ne ſe laiſſent appercevoir qu'à ceux qui ſont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviſeront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition ; mais voyant la facilité qu'un écolier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe, d'autant plus admirable qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fà, nulla ſi ſcuopre.*

Voila, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenans, que produit l'harmonie de la muſique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne

faut la remplir qu'avec choix & discernement ; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens, mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au théoricien à en chercher les causes, & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jettez les yeux sur nos compositions modernes, surtout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée ; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lully l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre musicien est plus pure & moins renversée, que ses basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins trainant ; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage (65). Les cadences, les ports-de-voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

(65) Cela se prouve par la durée des Opéra de Lully, beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux, qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

PUISQU'IL eſt queſtion d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monſieur, que je termine cette lettre par quelques obſervations ſur l'un & ſur l'autre, qui deviendront peut-être des éclairciſſemens utiles à la ſolution du problème dont il s'agit.

ON peut juger de l'idée de nos muſiciens ſur la conſtitution d'un Opéra, par la ſingularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de muſique Italienne qui raviſſent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les ſituations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les paſſions qu'ils expriment, les François les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces inſipides chanſonnettes, dont ils entremêlent les ſcènes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque, pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

DANS les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & font partie des ſcènes. Tantôt c'eſt un père déſeſpéré, qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un Prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'Empire ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mère tendre, qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles, qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une muſique pleine de force & d'expreſſion, & de renchérir ſur l'énergie de la poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes toujours détachées du ſujet, ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé, qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre : c'eſt une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manières, excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinens amphigouris, que nos muſiciens épuiſent leur goût & leur ſavoir, & nos acteurs leurs geſtes & leurs

poumons, c'eſt à ces morceaux extravagans, que nos femmes ſe pâment d'admiration; & la preuve la plus marquée que la muſique Françoiſe ne ſait ni peindre ni parler, c'eſt qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les François parler de muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule choſe qu'il exprime, ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſurpris de la groſſiéreté de ces préjugés : la muſique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bientôt été ſes plus zélés admirateurs (*66*).

Après les ariettes, qui font à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra : ſur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans les monologues & jamais dans les ſcènes, parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation, celui qui garde le ſilence, ne ſait que faire de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui règne perpétuellement dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues François ſur un mouvement lent; & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être triſtes & ne ſont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur, & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio : car lorſque le

[*66*] C'eſt un préjugé peu favorable à la muſique Françoiſe, que ceux qui la mépriſent le plus, ſoient préciſément ceux qui la connoiſſent le mieux; car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

chant eſt ſi lent qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſsât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui, ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne rendent le chant que plus agréable, & ſur-tout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant François interdit cette reſſource à nos compoſiteurs : car dès que l'acteur ſeroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie, & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens, & peindre tous les caractères avec telle meſure & tel mouvement qu'il plait au compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne ; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré : le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul degré de viteſſe détermine le caractère. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand il plait au muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, &, comme je l'ai déja dit, elle change ſur le même mouvement de caractère au gré du compoſiteur ; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en cela du poëte & ſans s'expoſer à des contreſens.

Voila la ſource de cette prodigieuſe variété, que les grands maîtres d'Italie ſavent répandre dans leurs Opéra, ſans jamais ſortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les muſiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contreſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il ſemble que pour

pour en bien juger il faudroit une fois savoir précisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé, personne se soit avisé de le définir. Je ne sais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre, chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques : 1. Pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit insupportable. 3. Pour exprimer une multitude de choses, qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & sur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt ; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole ; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection, dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle en France

récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la langue Françoiſe, dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, & ces ſons ſoutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tiſſu de cette partie de notre muſique encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui ſache lire, les quatre premiers vers de la fameuſe reconnoiſſance d'Iphigénie. A peine reconnoitrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de paſſionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaiſſer la voix. Faites enſuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers ſur la note du muſicien, & tâchez, ſi vous le pouvez, de ſupporter cette extravagante criaillerie, qui paſſe à chaque inſtant de bas en haut & de haut en bas, parcourt ſans ſujet toute l'étendue de la voix, & ſuſpend le récit hors de propos pour *filer de beaux ſons* ſur des ſyllabes qui ne ſignifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le ſens.

Qu'on joigne à cela les fredons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque inſtant, & qu'on me diſe quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade prétintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? Qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François, dont l'invention fait la gloire de Lully?

C'est une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les partiſans de la muſique Françoiſe ſe retrancher dans le caractère de la langue, & rejetter ſur elle des défauts, dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue Françoiſe, doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage : qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris, rien ſur-tout qui

reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot, le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lully & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les compoſiteurs François, ſi fiers de leur faux ſavoir, & par conſéquent ſi éloignés de ſentir & d'aimer le véritable, ne s'aviſeront pas de chercher ſi-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce ſeroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai ſuppoſées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher auſſi rapidement que la parole, & être auſſi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions, dont les paſſions les plus véhémentes animent le diſcours, ſans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particulière, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui ſoit propre, & qui contribue à le diſtinguer des airs, où, pour conſerver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment, comment ſur-tout, quand on veut donner à la paſſion le temps de déployer tous ſes mouvemens, on peut, à l'aide d'une ſymphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'orcheſtre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'acteur ne doit que réciter: chef-d'œuvre de l'art du muſicien, par lequel il ſait, dans un récitatif obligé (67), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, ſans jamais confondre l'une avec l'autre: je pourrois vous déployer les beautés ſans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes auſſi abſurdes que

[67] J'avois eſpéré que le Sieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoiſſeurs, ce qu'ils jugent depuis ſi long-temps; mais ſur ſes raiſons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoiſſoit encore mieux que moi la portée de ſes auditeurs.

les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme ſi quelqu'un pouvoit prononcer ſur un récitatif, ſans connoître à fond la langue à laquelle il eſt propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainſi dire, créer un nouveau dictionnaire, inventer à chaque inſtant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des diſcours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendiſſent, & par conſéquent de ſcience & d'arts de tout genre, excepté la ſeule muſique. Je n'entrerai donc point ſur cette matière dans un détail affecté qui ne ſerviroit de rien pour l'inſtruction des lecteurs, & ſur lequel ils pourroient préſumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

PAR la même raiſon je ne tenterai pas non plus le parallèle qui a été propoſé cet hiver dans un écrit adreſſé au petit Prophète & à ſes adverſaires, de deux morceaux de muſique, l'un Italien & l'autre François, qui y ſont indiqués. La ſcène Italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou ſupérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient ſuivre la comparaiſon, & il ſe trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui ſavoient déja ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la ſcène Françoiſe, j'en crayonnerai volontiers l'analyſe avec d'autant plus de plaiſir, qu'étant le morceau conſacré dans la nation par les plus unanimes ſuffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuſe d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu ſouſtraire mon jugement à celui des lecteurs par un ſujet peu connu.

AU reſte, comme je ne puis examiner ce morceau ſans en adopter le genre, au moins par hypothèſe, c'eſt rendre à la muſique Françoiſe tout l'avantage que la raiſon m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre; c'eſt la juger ſur ſes propres règles; de ſorte que, quand cette ſcène ſeroit auſſi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre choſe, ſinon que c'eſt de la muſique Françoiſe bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût abſolument de mauvaiſe

muſique ; il ne s'agit donc ici que de voir ſi l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans ſon genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyſer en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide, *enfin il eſt en ma puiſſance*, qui paſſe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maîtres donnent eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raiſon en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable ſatyre, & M. Rameau lui-même ſe feroit bien gardé de mériter une ſemblable louange en pareil cas : car que peut-on penſer de plus mal conçu que cette régularité ſcholaſtique dans une ſcène où l'emportement, la tendreſſe & le contraſte des paſſions oppoſées mettent l'actrice & les ſpectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuſe vient poignarder ſon ennemi. A ſon aſpect, elle héſite, elle ſe laiſſe attendrir, le poignard lui tombe des mains, elle oublie tous ſes projets de vengeance, & n'oublie pas un ſeul inſtant ſa modulation. Les réticences, les interruptions, les tranſitions intellectuelles que le poëte offroit au muſicien, n'ont pas été une ſeule fois ſaiſies par celui-ci. L'héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le muſicien finit en *E ſi mi* comme il avoit commencé, ſans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, ſans avoir mis une ſeule fois, dans la déclamation de l'actrice, la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de ſon ame, ſans avoir donné la moindre expreſſion à l'harmonie : & je défie qui que ce ſoit d'aſſigner par la muſique ſeule, ſoit dans le ton, ſoit dans la mélodie, ſoit dans la déclamation, ſoit dans l'accompagnement, aucune différence ſenſible entre le commencement & la fin de cette ſcène, par où le ſpectateur puiſſe juger du changement prodigieux, qui s'eſt fait dans le cœur d'Armide.

Observez cette baſſe-continue : que de croches ! que de petites notes paſſagères pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la baſſe d'un bon récitatif, où l'on ne doit

entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du ſpectateur de s'égarer?

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voila un *trille* (68), &, qui pis eſt, un repos abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le poëte eut peut-être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux ſpectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'actrice; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur!

Je pardonnerois peut-être au muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que le premier, s'il ſe permettoit un peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *ſommeil* ont été pour le muſicien un piège inévitable; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe reveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la baſſe: Lully n'étoit pas homme à employer de ces dièſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

Que cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi

(68) Je ſuis contraint de franciſer ce mot pour exprimer le battement de goſier que les Italiens appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

impétueux ! Que ce trille eſt froid & de mauvaiſe grace ! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe brève, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent !

Par lui tous mes captifs ſont ſortis d'eſclavage :
Qu'il éprouve toute ma rage.

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaud, ſent dans le ſien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raiſons pour ſe raffermir, & cette tranſition intellectuelle amène fort bien ces deux vers, qui ſans cela ſe lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré, ni de l'actrice ni des ſpectateurs.

Voyons maintenant comment le muſicien a exprimé cette marche ſecrette du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entière, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de baſſe. Eh Dieux ! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant, où

toute liaiſon harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le déſordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'eſt que dans la baſſe, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y ſuppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le viſage, le geſte d'Armide, tout eſt changé, hormis ſa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

COMME ce vers peut être pris en deux ſens différens, je ne veux pas chicaner Lully pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choiſi. Cependant il eſt incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui ſuit. Armide, comme Lully la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cauſe à elle-même :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

PUIS tout d'un coup elle revient à ſa fureur par ce ſeul mot :

Frappons.

ARMIDE indignée, comme je la conçois, après avoir héſité, rejette avec précipitation ſa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

PEUT-ÊTRE Lully même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

. . . . . Ciel qui peut m'arrêter ?

Achevons . . . je frémis ! vengeons-nous . . . je ſoupire.

VOILA

Voila certainement le moment le plus violent de toute la ſcène. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une manière ſi inſipide, avec une mélodie ſi peu caractériſée & une ſi inconcevable maladreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le poëte,

Achevons; je frémis. Vengeons - nous; je ſoupire.

le muſicien dit exactement celui-ci :

Achevons; achevons. Vengeons - nous; vengeons - nous.

Les *trilles* ſont ſur-tout un bel effet ſur de telles paroles, & c'eſt une choſe bien trouvée que la cadence parfaite ſur le mot ſoupire.

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers ſeroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, & que le ſecond ne finit pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif François, où elles tombent ſi lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance eſt vaine.

Toute perſonne qui ſentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le ſecond hémiſtiche eſt à contre-ſens; la voix doit s'élever ſur *ma vengeance*, & retomber doucement ſur *vaine*.

Mon bras tremblant ſe refuſe à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle eſt accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour.

FAITES déclamer ce vers à Mademoiſelle Dumeſnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* ſera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baiſſant juſqu'à la fin du vers; mais le moyen de ne pas faire poindre *le jour!* je reconnois-là le muſicien.

JE paſſe, pour abréger, le reſte de cette ſcène, qui n'a plus rien d'intéreſſant ni de remarquable, que les contre-ſens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il ſe peut, je le haïſſe.

CETTE parenthèſe, *s'il ſe peut*, me ſemble une épreuve ſuffiſante du talent du muſicien; quand on la trouve ſur le même ton, ſur les mêmes notes que *je le haïſſe*, il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lully étoit peu capable de mettre de la muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue, je veux bien conſentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la muſique Françoiſe, qui connoiſſent la ſcène Italienne qu'on a miſe en parallèle avec celle-ci, & ſur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me ſauront gré ſans doute de ce ſilence.

POUR réſumer, en peu de mots, mon ſentiment ſur le célèbre monologue, je dis que ſi on l'enviſage comme du chant, on n'y trouve ni meſure, ni caractère, ni mélodie : ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expreſſion; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de ſons filés, de trilles & autres ornemens du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation qu'ils ne le ſont communément dans la muſique Françoiſe. La modulation en eſt régulière, mais puérile par cela même, ſcholaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagnement s'y borne à la baſſe continue, dans une ſituation où toutes les puiſſances de la muſique doivent être déployées; &

cette baſſe eſt plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier ſous la leçon de muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcène de l'opéra, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis, pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la muſique de cette ſcène ſans y joindre les paroles, ſans crier ni geſticuler, il ne ſeroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre, & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulés au hazard & ſeulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théatre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'actrice, je ſuis perſuadé que perſonne n'en pourroit ſouffrir le récitatif, & qu'une pareille muſique a grand beſoin du ſecours des yeux, pour être ſupportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni meſure, ni mélodie dans la muſique Françoiſe, parce que la langue n'en eſt pas ſuſceptible; que le chant François n'eſt qu'un aboiement continuel, inſupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en eſt brute, ſans expreſſion, & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'écolier; que les airs François ne ſont point des airs; que le récitatif François n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de muſique & n'en peuvent avoir (69); ou que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

(69) Je n'appelle pas avoir une muſique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne, & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déformais l'étude de nos muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi, cet été, à l'opéra comique,

l'ouvrage d'un homme de talent qui paroît avoir écouté la bonne musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre François d'aussi près qu'il étoit possible; ses accompagnemens sont bien imités, sans être copiés; & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes musiciens, qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la musique Italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier, en particulier, cette langue & cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

EXTRAIT

D'UNE

LETTRE DE M. ROUSSEAU,

A M.....

SUR LES OUVRAGES DE M. RAMEAU.

JE voudrois d'abord tâcher de fixer, à-peu-près, l'idée qu'un homme raisonnable & impartial, doit avoir des ouvrages de M. Rameau; car je compte pour rien les clabauderies des cabales pour & contre. Quant à moi je pourrai mal juger par défaut de lumières; mais si la raison ne se trouve pas dans ce que j'en dirai, l'impartialité s'y trouvera sûrement, & ce sera toujours avoir fait le plus difficile.

LES ouvrages théoriques de M. Rameau ont ceci de fort singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans avoir été lus, & ils le feront bien moins déformais, depuis qu'un philosophe (70) a pris la peine d'écrire le sommaire de la doctrine de cet auteur. Il est bien sûr que cet abrégé anéantira les originaux, & avec un tel dédommagement on n'aura aucun sujet de les regretter. Ces différens ouvrages ne renferment rien de neuf ni d'utile, que le principe de la basse fondamentale (71); mais ce n'est pas peu de chose que d'avoir donné un principe, fût-il même arbitraire, à un art qui sembloit n'en point avoir, & d'en avoir tellement facilité les règles que l'étude de la composition, qui étoit autrefois une affaire de vingt années, est à présent celle de quelque mois. Les musiciens ont saisi avidement la découverte de M. Rameau en affectant de la dédaigner. Les Élèves se sont multipliés avec une rapidité étonnante; on n'a vu de tous côtés que pe-

(70) M. d'Alembert.

[71] Ce n'est point par oubli que je ne dis rien ici du prétendu principe physique de l'harmonie.

tits compoſiteurs de deux jours, la plupart ſans talens, qui faiſoient les docteurs aux dépens de leur maître; & les ſervices très-réels, très-grands & très-ſolides que M. Rameau a rendus à la muſique, ont en même temps amené cet inconvénient, que la France s'eſt trouvée inondée de mauvaiſe muſique & de mauvais muſiciens, parce que chacun croyant connoître toutes les fineſſes de l'art, dès qu'il en a ſu les élémens, tous ſe ſont mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille & l'expérience leur euſſent appris à diſcerner la bonne.

A l'égard des opéra de M. Rameau, on leur a d'abord cette obligation d'avoir les premiers élevé le Théatre de l'opéra au-deſſus des tréteaux du Pont-neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite muſique autour duquel nos petits muſiciens tournoient ſans ceſſe depuis la mort du grand Lully : de ſorte que, quand on ſeroit aſſez injuſte pour refuſer des talens ſupérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins diſconvenir qu'il ne leur ait en quelque ſorte ouvert la carrière, & qu'il n'ait mis les muſiciens, qui viendront après lui, à portée de déployer impunément les leurs; ce qui aſſurément n'étoit pas une entrepriſe aiſée. Il a ſenti les épines; ſes ſucceſſeurs cueilleront les roſes.

On l'accuſe aſſez légérement, ce me ſemble, de n'avoir travaillé que ſur de mauvaiſes paroles; d'ailleurs pour que ce reproche eût le ſens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choiſir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout? Un reproche plus juſte eſt de n'avoir pas toujours entendu celles dont il s'eſt chargé, d'avoir ſouvent mal ſaiſi les idées du poëte, ou de n'en avoir pas ſubſtitué de plus convenables, & d'avoir fait beaucoup de contre-ſens. Ce n'eſt pas ſa faute s'il a travaillé ſur de mauvaiſes paroles; mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il eſt certainement du côté de l'eſprit & de l'intelligence fort au-deſſous de Lully, quoiqu'il lui ſoit preſque toujours ſupérieur du côté de l'expreſſion. M. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de Roland (72), que Lully celui de Dardanus.

Il faut reconnoître dans M. Rameau un très-grand talent,

(72) Acte IV. Scène II.

beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connoissance des renversemens harmoniques & de toutes les choses d'effet; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner; embellir les idées d'autrui, & retourner les siennes; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité, plus de savoir que de génie : ou du moins un génie étouffé par trop de savoir; mais toujours de la force & de l'élégance, & très-souvent du beau chant.

Son récitatif est moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lully; admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque par-tout ailleurs : ce qui est peut-être autant la faute du genre que la sienne; car c'est souvent pour avoir trop voulu s'asservir à la déclamation, qu'il a rendu son chant baroque, & ses transitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif, & de le faire passer chez cette troupe moutonnière, je crois qu'il y eût pu exceller.

Il est le premier qui ait fait des symphonies & des accompagnemens travaillés, & il en a abusé. L'orchestre de l'opéra ressembloit avant lui à une troupe de quinze-vingts attaqués de paralysie. Il les a un peu dégourdis. Ils assurent qu'ils ont actuellement de l'exécution; mais je dis, moi, que ces gens-là n'auront jamais ni goût ni ame. Ce n'est encore rien d'être ensemble, de jouer fort ou doux, & de bien suivre un acteur. Renfoncer, adoucir, appuyer, dérober des sons, selon que le bon goût ou l'expression l'exigent; prendre l'esprit d'un accompagnement, faire valoir & soutenir des voix, c'est l'art de tous les orchestres du monde, excepté celui de notre opéra.

Je dis que M. Rameau a abusé de cet orchestre tel quel. Il a rendu ses accompagnemens si confus, si chargés, si fréquens, que la tête a peine à tenir au tintamarre continuel de divers instrumens, pendant l'exécution de ses opéra, qu'on auroit tant de plaisir à entendre s'ils étourdissoient un peu moins les oreilles. Cela fait que l'orchestre, à force d'être sans cesse en jeu, ne saisit, ne frappe jamais, & manque presque toujours son effet. Il faut qu'a-

près une ſcène de récitatif, un coup d'archet inattendu réveille le ſpectateur le plus diſtrait, & le force d'être attentif aux images que l'auteur va lui préſenter, ou de ſe prêter aux ſentimens qu'il veut exciter en lui. Voilà ce qu'un orcheſtre ne fera point quand il ne ceſſe de racler.

UNE autre raiſon plus forte contre les accompagnemens trop travaillés, c'eſt qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils devroient faire. Au lieu de fixer plus agréablement l'attention du ſpectateur, ils la détruiſent en la partageant. Avant qu'on me perſuade que c'eſt une belle choſe que trois ou quatre deſſeins entaſſés l'un ſur l'autre par trois eſpèces d'inſtrumens, il faudra qu'on me prouve que trois ou quatre actions ſont néceſſaires dans une comédie. Toutes ces belles fineſſes de l'art, ces imitations, ces doubles deſſeins, ces baſſes contraintes, ces contrefugues ne ſont que des monſtres difformes, des monumens du mauvais goût, qu'il faut réléguer dans les cloîtres comme dans leur dernier aſyle.

POUR revenir à M. Rameau, & finir cette digreſſion, je penſe que perſonne n'a mieux que lui ſaiſi l'eſprit des détails, perſonne n'a mieux ſu l'art des contraſtes; mais en même-temps perſonne n'a moins ſu donner à ſes opéra cette unité ſi ſavante & ſi deſirée; & il eſt peut-être le ſeul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de pluſieurs beaux morceaux fort bien arrangés.

Et ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis ſummâ, quia ponere totum
Neſciet.

VOILA, Monſieur, ce que je penſe des ouvrages du célèbre M. Rameau, auquel il faudroit que la nation rendit bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit. Je ſais fort bien que ce jugement ne contentera ni ſes partiſans, ni ſes ennemis; auſſi n'ai-je voulu que le rendre équitable, & je vous le propoſe, non comme la règle du vôtre, mais comme un exemple de la ſincérité avec laquelle il convient qu'un honnête homme parle des grands talens qu'il admire, & qu'il ne croit pas ſans défaut.

LE

LE DEVIN DU VILLAGE,

INTERMÈDE;

Repréſenté à Fontaine-Bleau, devant le Roi, les 18 & 24 Octobre 1752;

Et à Paris, par l'Académie Royale de Muſique, le jeudi premier Mars 1753.

A

MONSIEUR

DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Souffrez, Monſieur, que votre nom ſoit à la tête de cet Ouvrage, qui ſans vous n'eût jamais paru. Ce ſera ma première & unique Dédicace. Puiſſe-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi.

Je ſuis, de tout mon coeur,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

J. J. ROUSSEAU.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aie approuvé les changemens que mes amis jugèrent à propos de faire à cet Intermède, quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La première est que, puisque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais; la seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Pièce cette unité si peu connue, qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisième raison est que n'ayant fait cet Ouvrage que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi, comment il doit être pour me plaire le plus.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

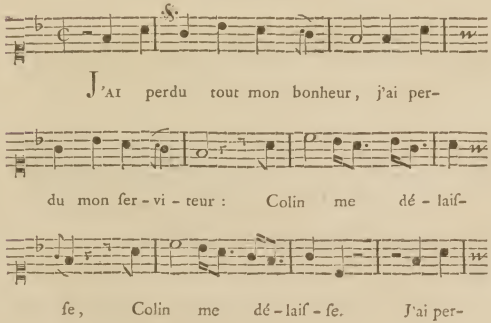
TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

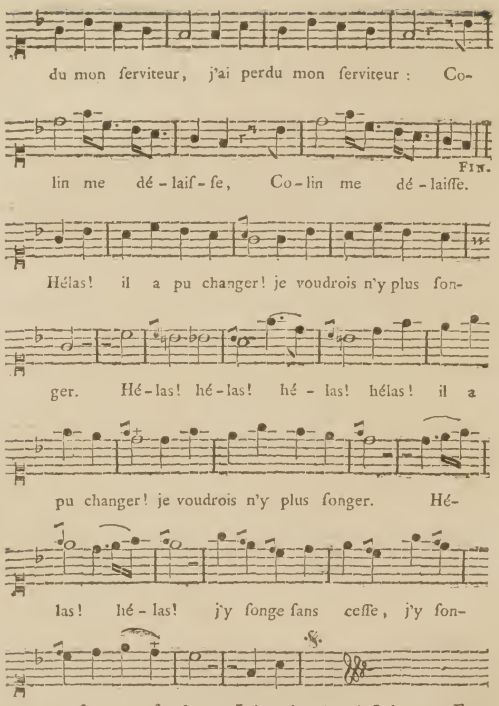
LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMÈDE.

Le Théatre repréſente, d'un côté la maiſon du Devin; de l'autre, des arbres & des fontaines; dans le fond, un hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *ſoupirant, & s'eſſuyant les yeux avec ſon tablier.*




du mon ſerviteur, j'ai perdu mon ſerviteur : Co-
lin me dé - laiſ - ſe, Co - lin me dé - laiſſe.
FIN.
Hélas! il a pu changer! je voudrois n'y plus ſon-
ger. Hé - las! hé - las! hé - las! hélas! il a
pu changer! je voudrois n'y plus ſonger. Hé-
las! hé - las! j'y ſonge ſans ceſſe, j'y ſon-
ge ſans ceſ - ſe. J'ai perdu, &c. jusqu'au mot FIN.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfère ?
Elle eſt donc bien charmante ! Imprudente Bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour ?
Colin a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me ſert de rêver ſans ceſſe ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.

J'ai perdu mon ſerviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaiſſe.

Je veux le haïr .... je le dois ....
eut-être il m'aime encor .... Pourquoi me fuir ſans ceſſe ?
Il me cherchoit tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici ſa demeure :
Il ſait tout ; il ſaura le ſort de mon amour :
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

(*Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans ſa main de la monnoie : puis elle la plie dans un papier, & la préſente au Devin, après avoir un peu héſité à l'aborder.*)

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin ſans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le ſien.

COLETTE.

O Dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh! bien?

Colin.....

LE DEVIN.

Vous eſt infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux.....

COLETTE.

Il me quitte pour elle?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déja dit, il vous aime toujours.

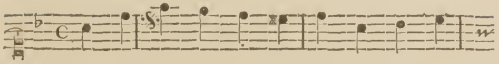
COLETTE, *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

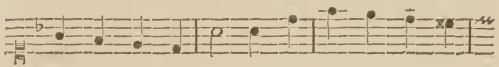
LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours;
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave ; il aime à ſe parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que ſon amour doit réparer.

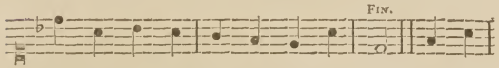
COLETTE.



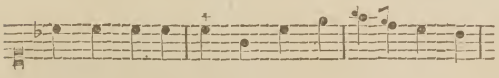
Si des galans de la vil - le j'euſſe é-



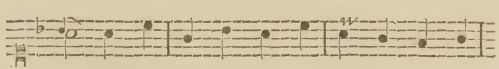
couté les diſcours, ah! qu'il m'eût é - té fa-



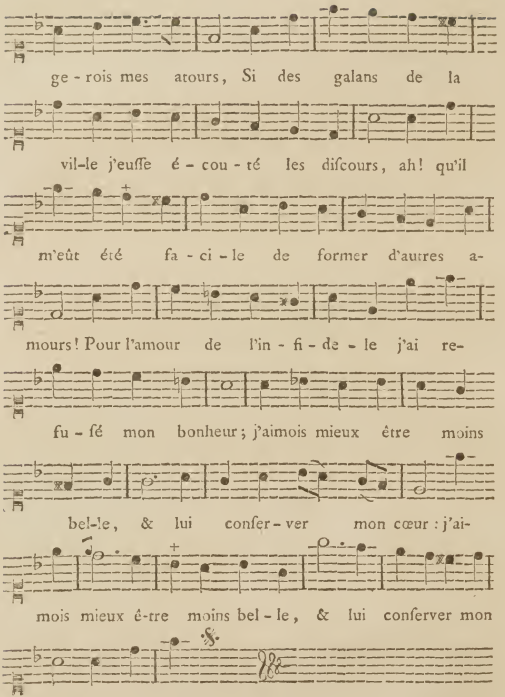
ci - le de former d'autres amours! Miſe en



riche Demoi - ſel - le, je bril - le-rois tous les



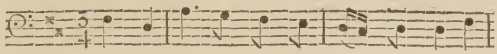
jours; de rubans & de den - tel - les je char-



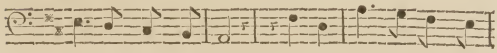
A la repriſe juſqu'au mot FIN.

LE DEVIN.

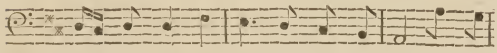
Je vous rendrai le ſien : ce ſera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos ſoins,
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.



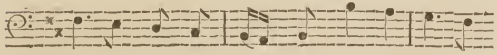
L'amour croît, s'il s'in-qui-et-te; il s'en-



dort, s'il eſt content, l'amour croît, s'il s'inqui-

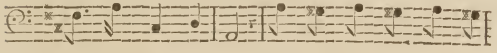


et-te; il s'endort, s'il eſt content, l'amour

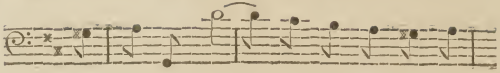


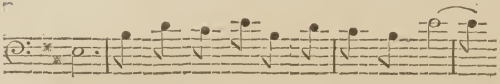
croît, s'il s'in-qui--et--te; il s'endort s'il

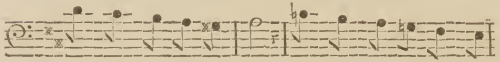
eſt con-tent, il s'endort s'il eſt con-

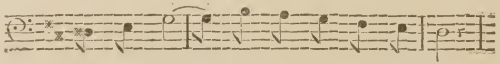


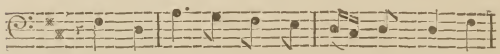
tent, s'il eſt content. La Ber-gè-re un peu

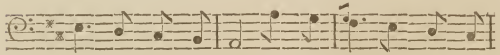

co-quet-te rend le Berger plus conſ-

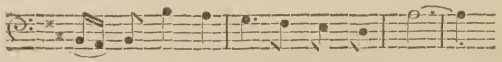

tant, la Bergère un peu co-quet-te rend

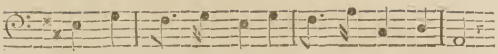

le Berger plus conſtant, la Bergère un peu co-


quette rend le Berger plus conſtant.

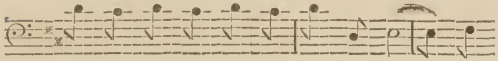

L'amour croit, s'il s'in-qui--et-te; il s'en-


dort, s'il eſt content, l'amour croit, s'il s'in-qui-

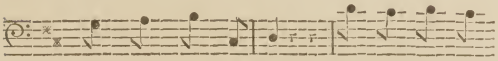

et--te; il s'en-dort s'il eſt con---tent,



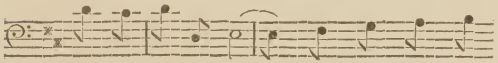
il s'endort s'il eſt content, s'il eſt content.



La Bergère un peu co-quet-te rend le



Berger plus conſtant, la Bergère un



peu co-quet-te rend le Berger plus

conſtant.

COLETTE.

A vos ſages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puiſſe le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître ;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout ſu de Colin ; & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la ſcience profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me ſeconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu ſage ;
Je préfère Colette à des biens ſuperflus :
Je ſus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'eſt plus temps, & Colette t'oublie.

COLIN.

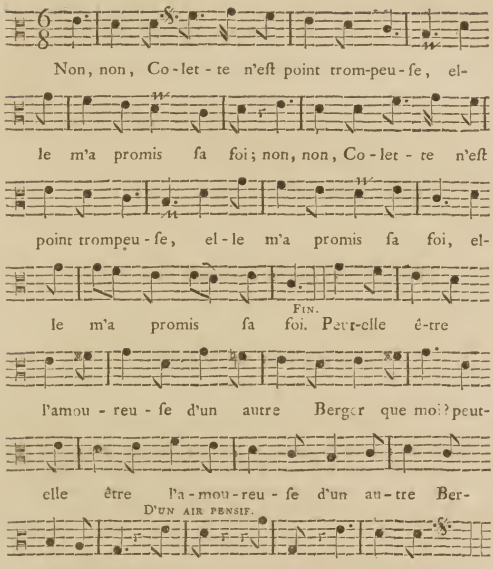
Elle m'oublie, ô ciel ! Colette a pu changer ?

LE

LE DEVIN.

Elle eſt femme, jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à ſe venger ?

COLIN.



LE DEVIN.

Ce n'eſt point un berger qu'elle préfère à toi ;
C'eſt un beau Monſieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphaſe.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la fortune & l'amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

(*Le Devin tire de ſa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Payſannes, qui venoient le conſulter, laiſſent tomber leurs préſens ; & ſe ſauvent tout effrayées en voyant ſes contorſions.*)

LE DEVIN.

Le charme eſt fait. Colette en ce lieu va ſe rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

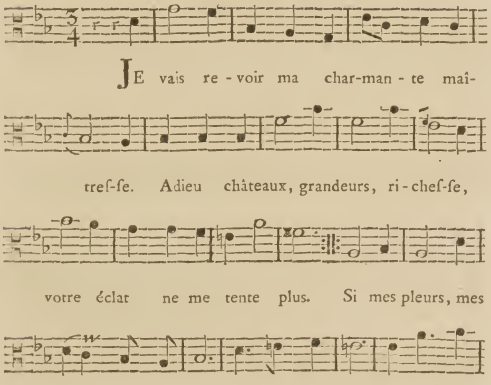
A l'appaiſer pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

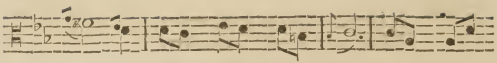
LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.
(*A part.*)
Sur ce qu'elle doit dire, allons la prévenir.

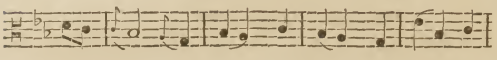
SCENE V.

COLIN.

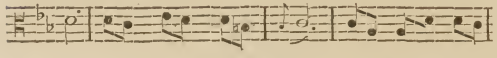




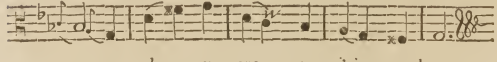
do-re, je vous ver - - rai renaître



en - - co - - re, doux momens que j'ai per-

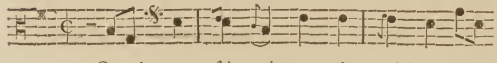


dus; je vous ver - - - rai renaître en-

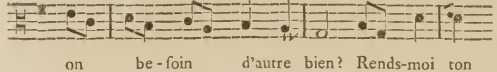


co - re, doux momens que j'ai perdus.

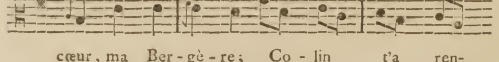
COLIN.



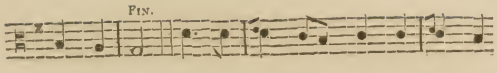
Quand on fait ai-mer & plaire, a-t-



on be - soin d'autre bien? Rends-moi ton

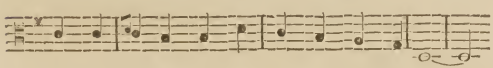


cœur, ma Ber - gè - re; Co - lin t'a ren-

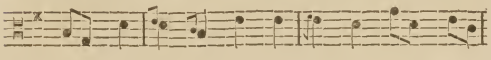


du le ſien. Mon cha - lu - meau, ma hou - let - te

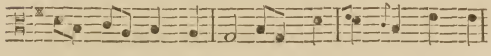
ſoyez mes ſeules gran - deurs : ma parure eſt



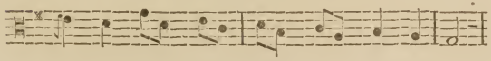
ma Co - let - te ; mes tréſors ſont ſes faveurs.



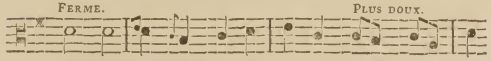
Quand on ſait aimer & plaire, a - t - on



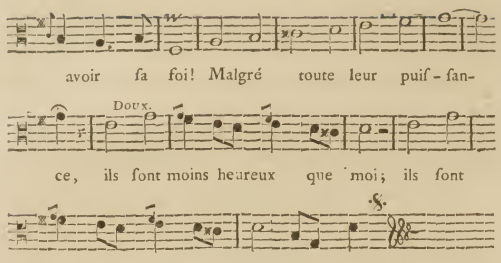
beſoin d'autre bien ? Rends-moi ton cœur, ma Ber-



gè - re, Co - lin t'a ren - du le ſien.



Que de Seigneurs d'impor - tan - ce voudroient bien



SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'appercois.... Je tremble en m'offrant à ſa vue....
.... Sauvons-nous.... je la perds, ſi je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit.... Que je ſuis émue!
Le cœur me bat....

COLIN.

Je ne ſais où j'en ſuis.

COLETTE.

Trop près, ſans y ſonger, je me ſuis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

(*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarraſſé.*)

Ma Colette .... êtes-vous fâchée ?
Je ſuis Colin : daignez me regarder.

COLETTE.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidèle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop cruelle
Venoit d'un ſort jetté par quelque eſprit malin :
Le Devin l'a détruit. Je ſuis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un ſort, à mon tour, je me ſens pourſuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je ſuis malheureux!

COLETTE.

D'un amant plus conſtant.....

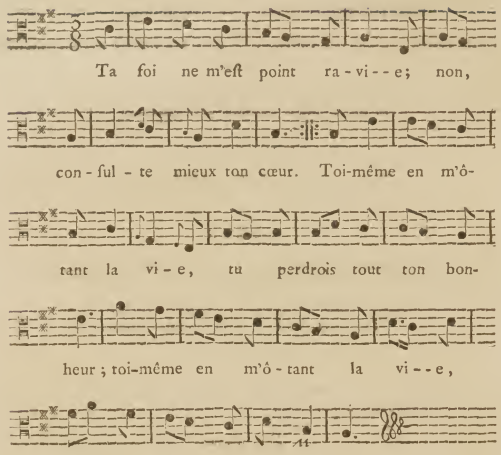
COLIN.

Ah! de ma mort ſuivie
Votre infidélité....

COLETTE.

Vos ſoins ſont ſuperflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.



COLETTE.

(*Apart.*) (*A Colin.*)

Hélas! non, vous m'avez trahie.
Vos ſoins ſont ſuperflus.
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ç'en eſt donc fait! vous voulez que je meure;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE,

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin?

COLIN.

Quoi?

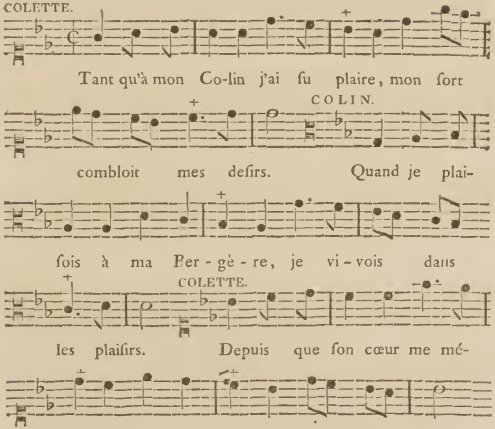
COLETTE.

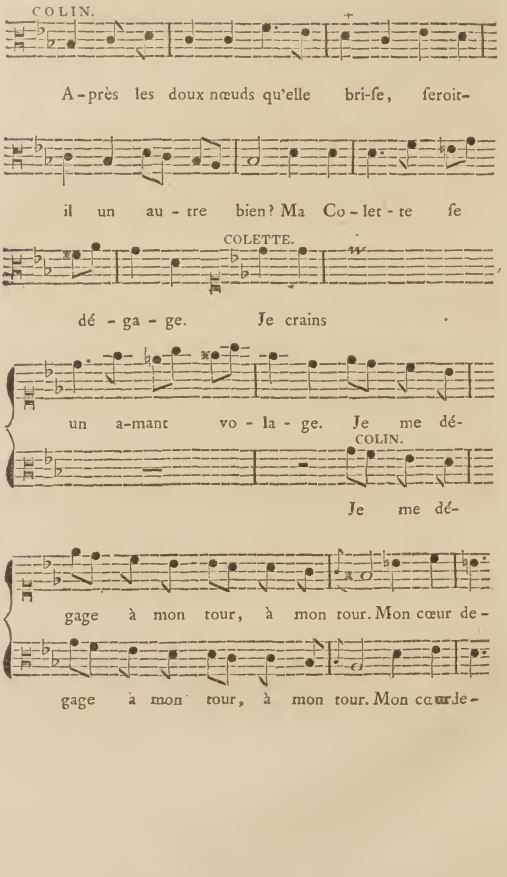
Tu me fuis!

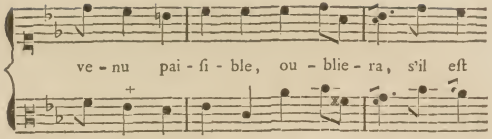
COLIN.

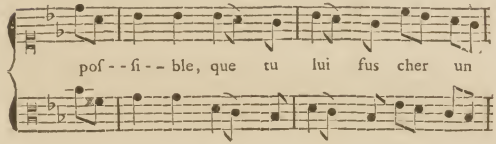
Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau?

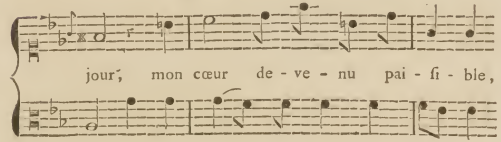
DUO.

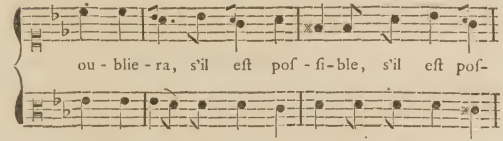


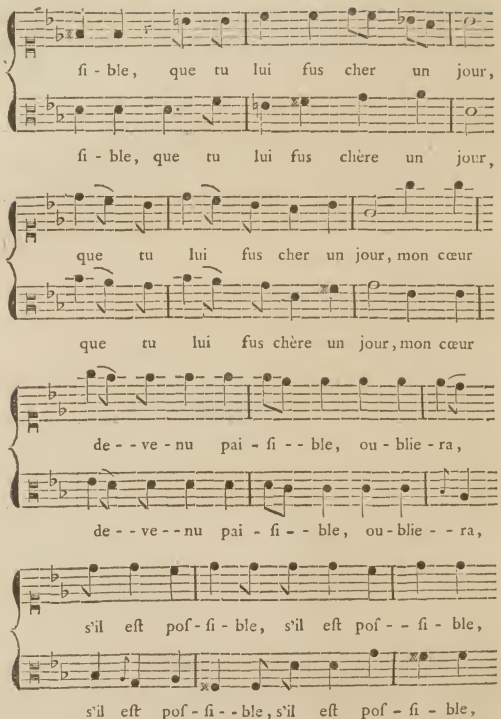

COLIN.
A-près les doux nœuds qu'elle bri-se, feroit-
il un au-tre bien? Ma Co-let-te se
COLETTE.
dé-ga-ge. Je crains
un a-mant vo-la-ge. Je me dé-
COLIN.
Je me dé-
gage à mon tour, à mon tour. Mon cœur de-
gage à mon tour, à mon tour. Mon cœur de-

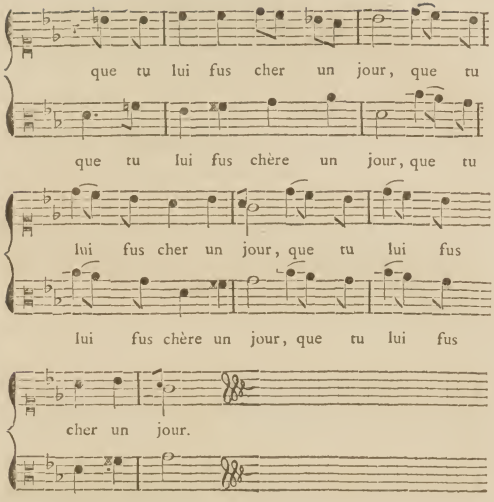

ve - nu pai - ſi - ble, ou - blie - ra, s'il eſt
ve - nu pai - ſi - ble, ou - blie - ra, s'il eſt


poſ - - ſi - - ble, que tu lui fus cher un
poſ - - ſi - - ble, que tu lui fus chère un


jour, mon cœur de - ve - nu pai - ſi - ble,
jour, mon cœur de - - - ve - nu pai - - - ſi - - ble,


ou - blie - ra, s'il eſt poſ - ſi - ble, s'il eſt poſ-
ou - blie - ra, s'il eſt poſ - ſi - - ble, s'il eſt poſ-


ſi - ble, que tu lui fus cher un jour,
ſi - ble, que tu lui fus chère un jour,
que tu lui fus cher un jour, mon cœur
que tu lui fus chère un jour, mon cœur
de - - ve - nu pai - ſi - - ble, ou - blie - ra,
de - - ve - - nu pai - ſi - - ble, ou - blie - - ra,
s'il eſt poſ - ſi - ble, s'il eſt poſ - - ſi - ble,
s'il eſt poſ - ſi - - ble, s'il eſt poſ - ſi - ble,



COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encore préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable

Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah! Colette!

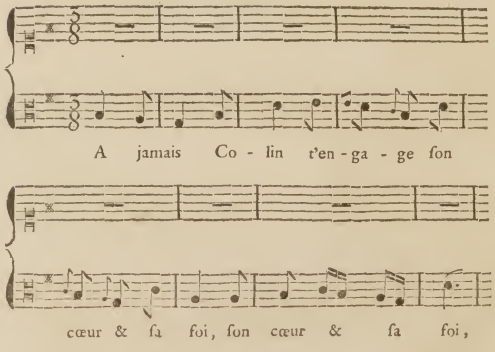
COLETTE, *avec un ſoupir.*

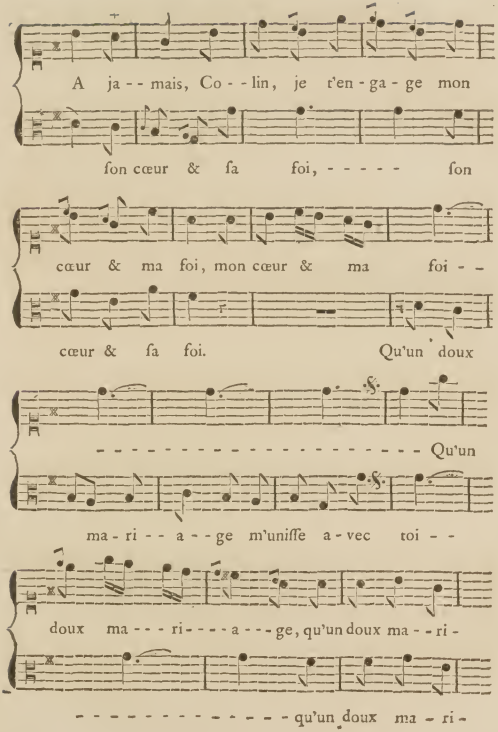
Ah! Berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi!

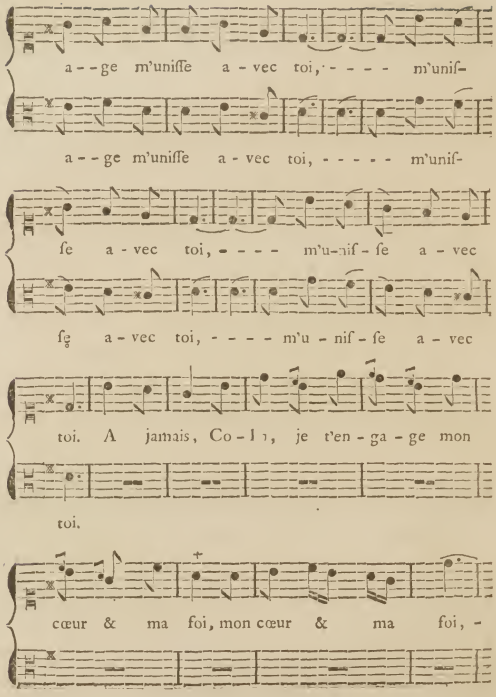
(*Colin ſe jette aux pieds de Colette : elle lui fait remarquer à ſon chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame : Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.*)

DUO.

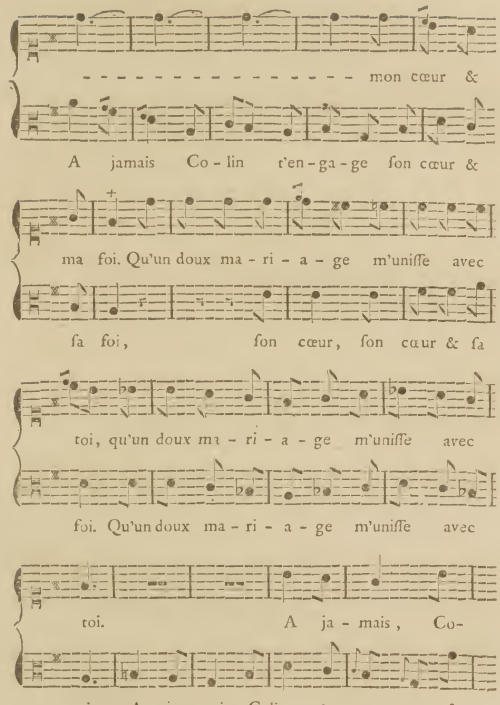
ENSEMBLE.

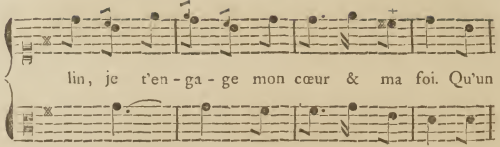


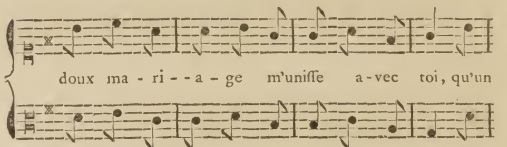

A ja - - mais, Co - - lin, je t'en - ga - ge mon
ſon cœur & ſa foi, - - - - - ſon
cœur & ma foi, mon cœur & ma foi - -
cœur & ſa foi. Qu'un doux
- Qu'un
ma - ri - - a - - ge m'uniſſe a - vec toi - -
doux ma - - - ri - - - - a - - - ge, qu'un doux ma - - ri -
- - - - - - - - - - - - - - qu'un doux ma - ri -

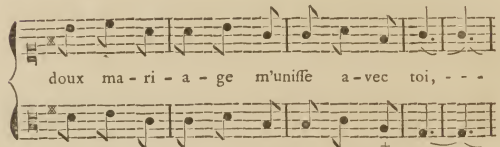

a - - ge m'uniſſe a - vec toi, - - - - m'uniſ-
a - - ge m'uniſſe a - vec toi, - - - - - m'uniſ-
ſe a - vec toi, - - - - m'u - niſ - ſe a - vec
ſe a - vec toi, - - - - m'u - niſ - ſe a - vec
toi. A jamais, Co - lin, je t'en - ga - ge mon
toi.
cœur & ma foi, mon cœur & ma foi, -

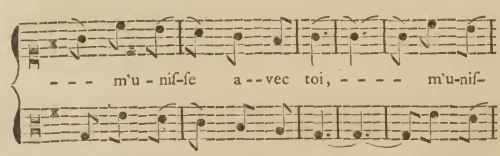
mon

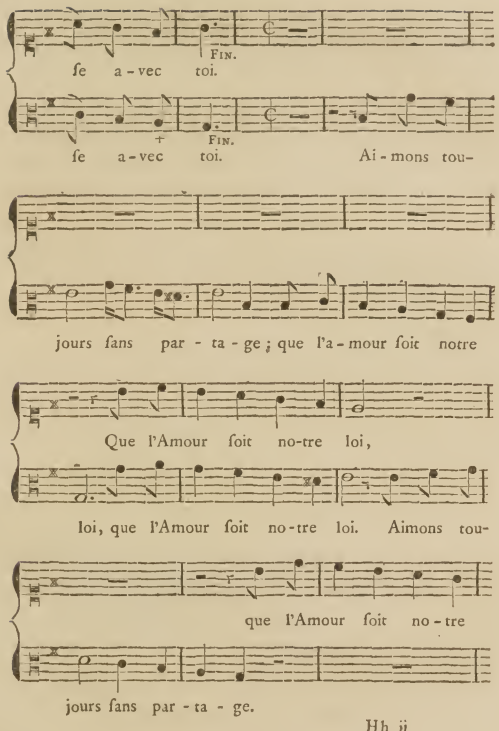

mon cœur &
A jamais Co - lin t'en - ga - ge ſon cœur &
ma foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge m'uniſſe avec
ſa foi, ſon cœur, ſon cœur & ſa
toi, qu'un doux ma - ri - a - ge m'uniſſe avec
foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge m'uniſſe avec
toi. A ja - mais, Co-
toi. A ja - mais Colin t'en - ga - ge ſon

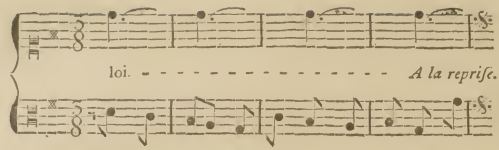

lin, je t'en-ga-ge mon cœur & ma foi. Qu'un
cœur, - - - - - - ſon cœur & ſa foi. Qu'un


doux ma-ri--a-ge m'uniſſe a-vec toi, qu'un
doux ma-ri-a--ge m'uniſſe a-vec toi, qu'un


doux ma-ri-a-ge m'uniſſe a-vec toi, - - -
doux ma-ri--a--ge m'uniſſe a-vec toi, - - -


- - - m'u-niſ-ſe a--vec toi, - - - - m'u-niſ-
- - - m'u-niſ-ſe a-vec toi, - - - - m'u-niſ-


Fin.
ſe a-vec toi.
Fin.
ſe a-vec toi. Ai-mons tou-
jours ſans par-ta-ge ; que l'a-mour ſoit notre
Que l'Amour ſoit no-tre loi,
loi, que l'Amour ſoit no-tre loi. Aimons tou-
que l'Amour ſoit no-tre
jours ſans par-ta-ge.



SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice;
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

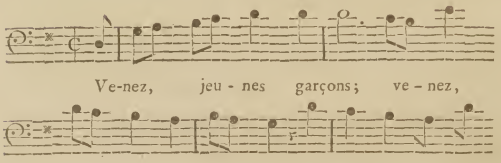
COLIN.

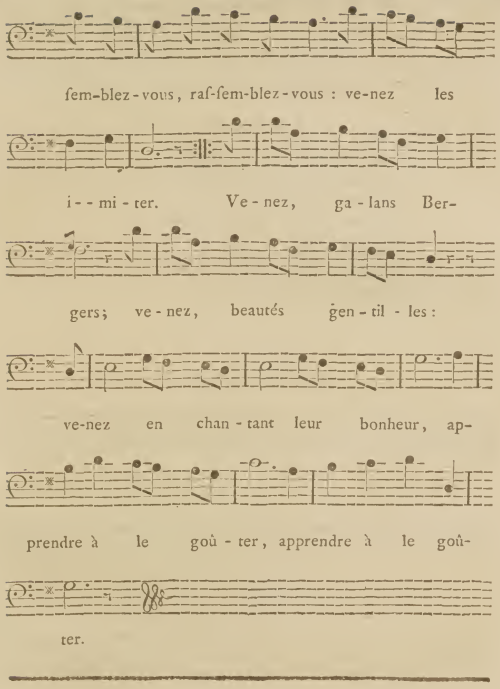
(*Ils offrent chacun un présent au Devin.*)

Quel don pourroit jamais payer un tel service?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.




ſem-blez-vous, raſ-ſem-blez-vous : ve-nez les
i - - mi - ter. Ve - nez, ga - lans Ber-
gers; ve - nez, beautés gen - til - les :
ve-nez en chan - tant leur bonheur, ap-
prendre à le goû - ter, apprendre à le goû-
ter.

SCENE DERNIÈRE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE, GARÇONS ET FILLES DU VILLAGE.

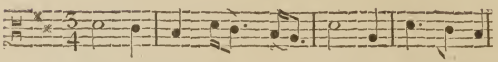
CHŒUR.

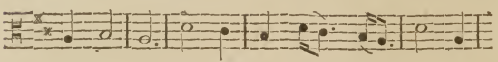
COLIN revient à sa Bergère;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.

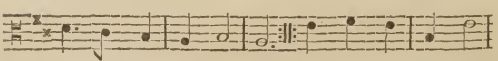
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant;
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux & constant.

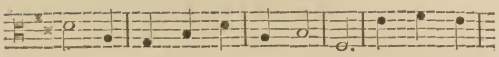
COLIN.

ROMANCE.

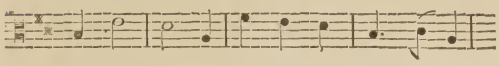




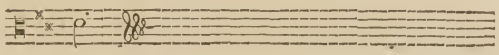




gè - re, ſi tu viens l'ha - bi - ter, Co-lin dans



ſa chau - miè - re n'a rien à re - - gret-



ter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du ſoleil, dans nos plaines,
Dévançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

(*On danſe.*)

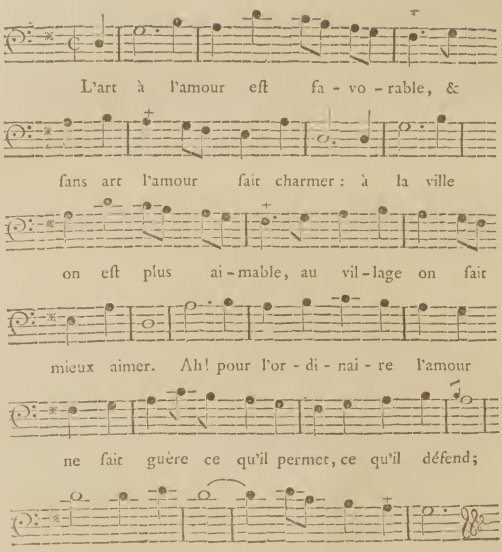
LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous ſignaler ici ;
Si je ne puis ſauter ainſi,
Je dirai, pour ma part une chanſon nouvelle.

(*Il tire une chanſon de ſa poche.*)

VAUDEVILLE.

I.



COLIN, *répete le refrein.*

Ah! pour l'ordinaire
L'Amour ne fait guère

Ce

Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

(*Regardant la chanſon.*)

Elle a d'autres couplets ! je la trouve aſſez belle.

COLETTE, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons, nous chanterons auſſi.

(*Elle prend La chanſon.*)

II.

Ici de la ſimple nature
L'Amour ſuit la naïveté ;
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

CHŒUR.

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

III.

COLIN.

Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu ;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

(*A la fin de chaque couplet le Chœur répète ce vers.*)

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

IV.

LE DEVIN.

L'Amour, ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

V.

COLIN.

A voltiger de belle en belle
On perd ſouvent l'heureux inſtant;
Souvent un Berger trop fidèle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

VI.

COLETTE.

A ſon caprice on eſt en bute,
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les.... par les....

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs :

ENSEMBLE.

Ah! pour l'ordinaire

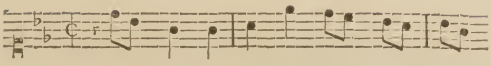
L'Amour ne ſait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

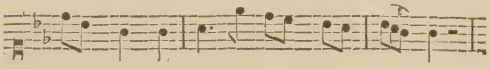
CHŒUR.

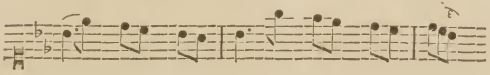
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

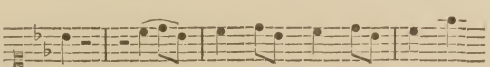
(*On danſe.*)

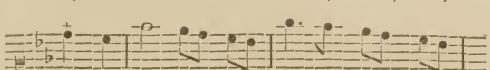
COLETTE.

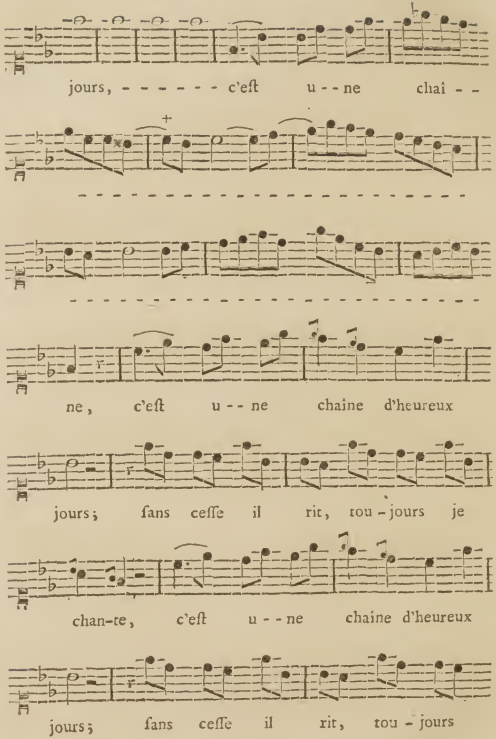


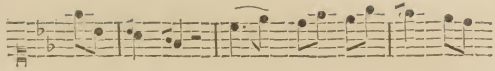






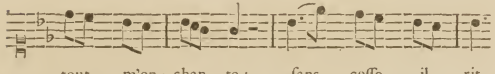


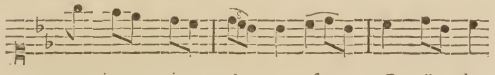

jours, - - - - - - - c'eſt u - - ne chai - -
ne, c'eſt u - - ne chaine d'heureux
jours; ſans ceſſe il rit, tou - jours je
chan-te, c'eſt u - - ne chaine d'heureux
jours; ſans ceſſe il rit, tou - jours

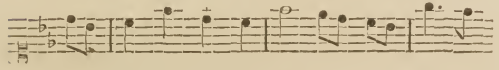

je chan - te : c'eſt u - ne chai - ne

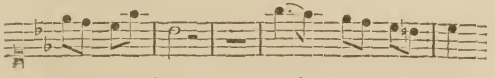
d'heureux jours. A - - vec l'objet

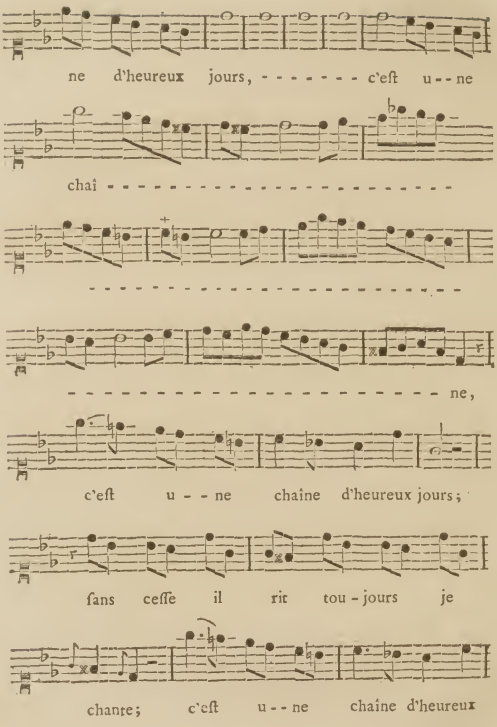
de mes a - - mours rien ne m'af - fli - ge,

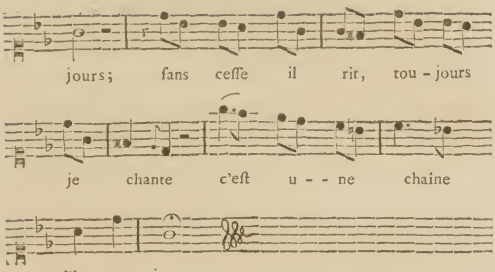

tout m'en - chan - te : ſans ceſſe il rit,


tou - jours je chan-te, ſans ceſſe il rit,

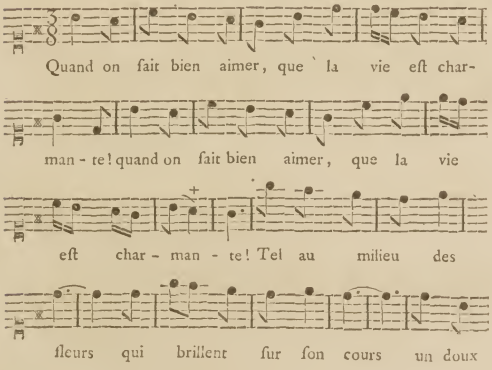

tou-jours je chante, c'eſt u - - ne chaine

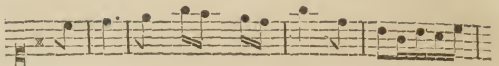

d'heureux jours, c'eſt u - ne chaî-

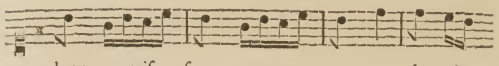

ne d'heureux jours, - - - - - - - - c'eſt u - - ne
chai -
- -
- ne,
c'eſt u - - ne chaine d'heureux jours;
ſans ceſſe il rit tou - jours je
chante; c'eſt u - - ne chaine d'heureux

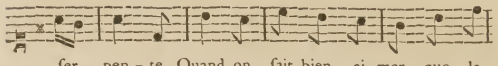

jours; ſans ceſſe il rit, tou - jours
je chante c'eſt u - - ne chaine
d'heureux jours.

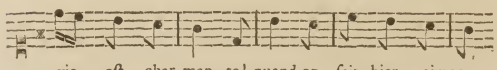
COLETTE.

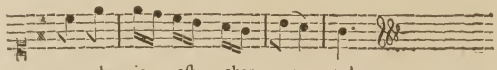

Quand on fait bien aimer, que la vie eſt char-
man - te! quand on fait bien aimer, que la vie
eſt char - man - te! Tel au milieu des
fleurs qui brillent ſur ſon cours un doux







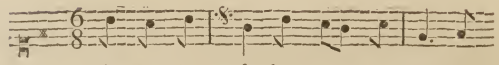




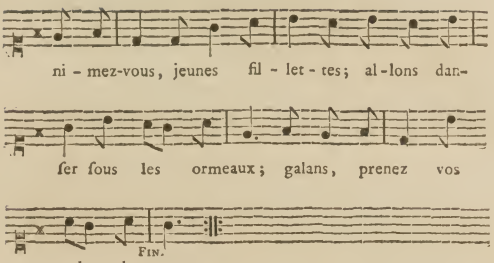
(*On danſe.*)

COLETTE.

RONDE.

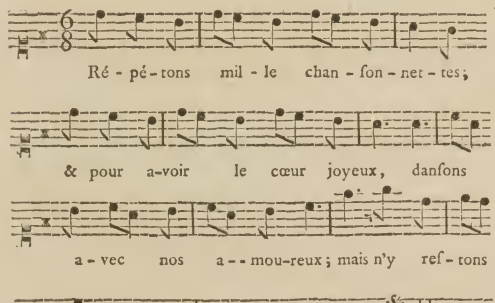


aimez-



LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*

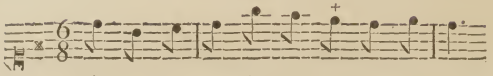
COLETTE.



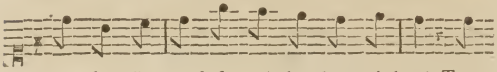
LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

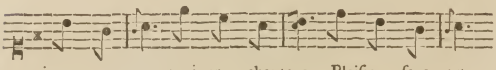
COLETTE.



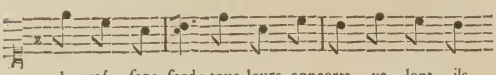
A la ville on fait bien plus de fracas :



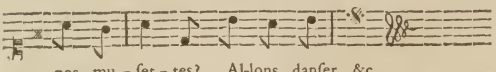
mais ſont-ils auſſi gais dans leurs é-bats? Tou-



jours contens, toujours chantans. Plaiſir ſans art,



beauté ſans fard; tous leurs concerts va-lent-ils



nos muſet-tes? Allons danſer, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE
DE M. ROUSSEAU,

Écrite de Montmorency à un ami, le 5 Avril 1759, au ſujet de ſon entrée à l'Opéra, qu'il avoit eue pour ſon Devin du Village, *qui lui fut ôtée à cauſe de ſa* Lettre ſur la Muſique, *& qu'on voulut lui rendre quand il eut quitté Paris.*

APRÈS m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y ſuis plus, n'eſt-ce pas joindre la raillerie à l'inſulte? Ne ſavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre? Eh, pourquoi diable irois-je ſi loin chercher leur Opéra? N'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency?

ILS ne refuſent pas, dit M. D***, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui, pour avoir le plaiſir de me les ôter demain, & me faire avoir un ſecond affront. Puiſque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui eſt-ce qui me répondra d'eux, & de leurs intentions? Ne me ſera-t-il pas bien agréable de ne me jamais préſenter à la porte que dans l'attente de me la voir fermer une ſeconde fois? Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monſieur; ils l'auront toujours; car ſitôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remène aux carrières? Que n'ont-ils propoſé cette admirable condition dans leur marché? Jamais ils n'auroient maſſacré mon pauvre *Devin*. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes? Avec des menſonges on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faiſois du bruit au ſpectacle, & que mon excluſion étoit une affaire de police?

PREMIÉREMENT, ils mentent. J'en prends à témoin tout le parterre & l'amphithéatre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux bouffons; & je ne pouvois ni rire ni bâiller à l'Opéra François, puiſque je n'y reſtois jamais, & qu'auſſitôt que j'entendois commencer la lugubre pſalmodie, je me fauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au ſpectacle, ils ſe ſeroient bien gardés de m'en éloigner. Tout le monde a ſu avec quel ſoin j'étois conſigné, recommandé aux ſentinelles. Par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geſte pour m'arrêter : ſitôt que j'allois au parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut uſer de prudence pour ne donner aucune priſe ſur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-temps que je me ſuis dit : *Jean-Jacques, puiſque tu prends le dangereux emploi de défenſeur de la vérité, ſois ſans ceſſe attentif ſur toi-même, ſoumis en tout aux loix & aux règles, afin que, quand on voudra te maltraiter, on ait toujours tort.* Plaiſe à Dieu que j'obſerve auſſi-bien ce précepte juſqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obſervé juſqu'ici!

AINSI, mon bon ami, je parle ferme, & n'ai peur de rien. Je ſens qu'il n'y a homme ſur terre qui puiſſe me faire du mal juſtement; & quant à l'injuſtice, perſonne au monde n'en eſt à l'abri. Je ſuis le plus foible des êtres; tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les inſultes des Directeurs de l'Opéra ſont pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'eſt mon affaire, que quiconque me fera du mal, faſſe mal; & voilà de quoi je réponds.

PREMIÉREMENT donc, ils mentent; & en ſecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'euſſe pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poſſeſſeur de mon ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? M'arrêter, me traduire devant les tribunaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jetter mes cendres au vent, ſi je l'avois mérité : mais il ne falloit pas m'ôter les

entrées. Auſſi bien, comment, étant priſonnier ou pendu, ſerois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils diſent encore, puiſqu'il ſe déplait à notre théatre quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injuſtice, affront; & c'eſt du mal que cela. De ce que mon voiſin ne veut pas employer ſon argent, eſt-ce à dire que je ſois en droit d'aller lui couper la bourſe?

De quelque manière que je tourne la choſe, quelque règle de juſtice que je puiſſe appliquer, je crois toujours qu'en jugement contradictoire, pardevant tous les tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra ſeroient à l'inſtant condamnés à reſtitution de ma pièce, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il eſt clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir juſtice; & qu'ils ont raiſon, parce qu'ils ſont les plus forts. Je défie qui que ce ſoit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre choſe que cela.

Il faut à préſent vous parler de mes Libraires, & je commençerai par M. P***. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois ſi la vente alloit bien, il me répondoit, *paſſablement*; ſans que jamais j'en aie pu tirer autre choſe. Il ne m'a pas donné un ſol de mon premier Diſcours, ni aucune eſpèce de préſent, ſinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravure du *Devin du Village*, ſur le pied de 500 frans, moitié en livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à pluſieurs fois & en certains termes : il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cens cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choſes exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon *Diſcours ſur l'Inégalité* : il me les donna ſur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma *Lettre à M. d'Alembert*, & il me les donna ſur-le-champ; il n'a fait à cette occaſion aucun préſent

ni à moi, ni à ma gouvernante (73); & il ne le devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. P***, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autres moyens de leur paroitre désintéressé, que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que, pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre; & l'on sait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer : il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-temps que le public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons, dont le Jean-Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics : vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la

(73) Depuis lors, il lui a fait une pension viagère de trois cens livres; & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

partie eſt inégale entre eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font paſſer tout ce qui leur plaît, ſans que je puiſſe ni le ſavoir, ni m'en défendre; ne ſait-on pas que l'abſent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchiſe, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair que celui qui ſe dit mon ami ne l'eſt point, & que je ne ſuis plus le ſien, j'avertis le public de ſe tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne ſont pas ſi mal-adroits que cela. C'eſt une ſi belle choſe que le vernis des procédés & le ménagement de la bienſéance! La haine en tire un ſi commode parti! On ſatisfait ſa vengeance à ſon aiſe en faiſant admirer ſa généroſité. On cache doucement le poignard ſous le manteau de l'amitié, & l'on ſait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond, il n'eſt pas méchant; mais il a une mauvaiſe tête qui le conduit auſſi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche myſtérieuſement quelque mot obſcur, qui bientôt eſt relevé, commenté, répandu par les apprentifs philoſophes: on prépare dans d'obſcurs conciliabules le poiſon qu'ils ſe chargent de répandre dans le public.

TEL a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait en ſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je faſſe à cela? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je, pour les démentir, révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte? Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

PRÉFACE
DE
NARCISSE.

J'Ai écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me ſuis gardé de la montrer, auſſi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me ſuis enfin ſenti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'eſt donc pas de ma pièce, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en juſtifie. Les armes ne ſeront pas égales, je le ſens bien; car on m'attaquera avec des plaiſanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raiſons : mais pourvu que je convainque mes adverſaires, je me ſoucie très-peu de les perſuader. En travaillant à mériter ma propre eſtime, j'ai appris à me paſſer de celle des autres, qui, pour la plupart, ſe paſſent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guère qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer; & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accuſé juſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que j'examinois, il y a quelques années, n'a pas manqué de me ſuſciter une multitude d'adverſaires (74), plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de

(74) On m'aſſure que pluſieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adverſaires, mes adverſaires, & cela me paroît aſſez croyable dans un ſiècle où l'on n'oſe plus rien appeller par ſon nom. J'apprends auſſi que chacun de mes adverſaires ſe plaint, quand je réponds à d'autres objections que les

lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une Académie s'étoit montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle, ni les invectives indiscrettes, ni même les fausfetés (75), pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement; les sages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres

siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déja bien; savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière : *Mes Frères, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vit l'état florissant où les Sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe; que dis-je en Saxe? à Leipsic; que dis-je à Leipsic? dans cette Université; alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assiéroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; mais je suis fort aise que ces Messieurs les ayent trouvés assez agréables pour être jaloux de la préférence.

Pour les gens qui sont choqués du mot *d'adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise, dans les cercles de femmes & de beaux esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre; mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans replique les réponses de mes adversaires; puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires, mes adversaires; car, malgré la politesse de notre siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

(75) On peut voir dans le Mercure 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'auteur à l'un des Membres de cette Académie.

plus adroits, connoiſſant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons; & l'examen des accuſations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition, je ne laiſſois pas de croire le contraire; c'eſt-à-dire, que j'ai prouvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues. C'eſt ſans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi témérairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur; car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui ait dû leur inſpirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent: encore cela même ne ſuffit-il pas toujours pour s'aſſurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les ſciences, j'ai parlé contre mon ſentiment. A une aſſertion auſſi téméraire, dénuée également de preuve & de vraiſemblance, je ne ſais qu'une réponſe; elle eſt courte & énergique, & je les prie de ſe la tenir pour faite.

ILS prétendent encore que ma conduite eſt en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'employent cette ſeconde inſtance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui ſavent trouver des preuves à ce qui n'eſt pas. Ils diront donc, qu'en faiſant de la muſique & des vers, on a mauvaiſe grace à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriſer, mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre auſſi à cette accuſation.

PREMIÉREMENT, quand même on l'admettroit dans toute ſa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal; mais non, que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs ſentimens, il faudroit dire que l'amour de la juſtice eſt banni de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs maximes, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'humanité; la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent. Quand il ſeroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'auroit donc pas raiſon de m'accuſer, pour cela ſeul, de parler contre mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

MAIS ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer le temps pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Long-temps ſéduit par les préjugés de mon ſiècle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage; je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect, & les ſavans qu'avec admiration (76). Je ne

(76) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de morale ou de philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'ayent guéri.

comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, de mal faire, en parlant toujours de sageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *ſatis eloquentiæ, ſapientiæ parùm*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations, bien du temps pour détruire en moi l'illuſion de toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que, durant ces temps de préjugés & d'erreurs, où j'eſtimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les vers & la plupart des autres écrits qui ſont ſortis de ma plume, & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſemens de ma jeuneſſe; & on auroit tort au moins de m'accuſer d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpèce de prétention; & haſarder de les donner au public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-temps, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne penſe plus comme l'auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir, en rougiſſant d'en être le père; à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité; car, quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence; c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queſtion; j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que, ſur cet expoſé, on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſédent l'art mer-

veilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière, mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un phantôme, & prétendront m'avoir vaincu ; mais j'aurai fait ce que je dois faire ; & je commence.

» La science n'est bonne à rien, & ne fait jamais que du mal ; » car elle est mauvaise de sa nature. Elle n'est pas plus inséparable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples » lettrés ont toujours été corrompus ; tous les peuples ignorans » ont été vertueux : en un mot, il n'y a de vices que parmi » les savans, ni d'homme vertueux que celui qui ne sait rien. Il » y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens ; » c'est de nous hâter de proscrire la science & les savans, de » brûler nos bibliothèques, fermer nos académies, nos collèges, » nos universités, & de nous replonger dans la barbarie des premiers siècles. »

Voila ce que mes adversaires ont très-bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, & l'on ne sauroit rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne sont point épurées (77), la question étoit à-peu-près résolue.

[77] Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption ; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine

MAIS elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante ſur l'influence que la culture des ſciences doit avoir en toute occaſion ſur les mœurs des peuples. C'eſt celle-ci, dont la première n'eſt qu'une conſéquence, que je me propoſai d'examiner avec ſoin.

JE commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde à meſure que le goût de l'étude & des lettres s'eſt étendu parmi eux.

CE n'étoit pas aſſez; car ſans pouvoir nier que ces choſes euſſent toujours marché enſemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaiſon néceſſaire. Je fis voir que la ſource de nos erreurs ſur ce point, vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuſes connoiſſances avec la ſouveraine Intelligence, qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choſes. La ſcience, priſe d'une manière abſtraite, mérite toute notre admiration. La folle ſcience des hommes n'eſt digne que de riſée & de mépris.

de l'Empire Romain, les invaſions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû néceſſairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croiſades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres cauſes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le déſordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverſes nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes, les mœurs qui ſont propres à leur climat & à la conſtitution de leur gouvernement. Les ſciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont ſeulement leur bonne part; & celui ſur-tout qui leur appartient en propre, c'eſt d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua, pour la première fois, la Comédie du *Méchant*, je me ſouviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire : il étoit, diſoit-on, comme tout le monde. Ce ſcélérat abominable, dont le caractère ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractère tout-à-fait manqué; & ces noirceurs paſſerent pour des gentilleſſes, parce que tel, qui ſe croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.

LE goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainſi dans toute une nation que de deux mauvaiſes ſources, que l'étude entretient & groſſit à ſon tour, ſavoir l'oiſiveté & le deſir de ſe diſtinguer. Dans un État bien conſtitué chaque citoyen a ſes devoirs à remplir; & ces ſoins importans lui ſont trop chers pour lui laiſſer le loiſir de vaquer à de frivoles ſpéculations. Dans un État bien conſtitué tous les citoyens ſont ſi bien égaux que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

LE goût des lettres qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous; & leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié que, quoiqu'il nous reſte de vrais philoſophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouvanté de voir juſqu'à quel point notre ſiècle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

LE goût des lettres, de la philoſophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconſéquence, qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent. LES

Les premiers, & preſque les uniques ſoins qu'on donne à notre éducation, ſont les fruits & les ſemences de ces ridicules préjugés. C'eſt pour nous enſeigner les lettres qu'on tourmente notre miſérable jeuneſſe. Nous ſavons toutes les règles de la grammaire avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous ſavons tout ce qui s'eſt fait juſqu'à préſent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, perſonne ne ſe ſoucie que nous ſachions agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien ; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement ſa vigueur quand le corps a perdu la ſienne. L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, énerve le courage ; & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous : c'eſt ainſi qu'on devient lâche & puſillanime, incapable de réſiſter également à la peine & aux paſſions. Chacun ſait combien les habitans des villes ſont peu propres à ſoutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle eſt la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (78). Or, rien n'eſt plus juſtement ſuſpect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions ſur la foibleſſe de notre nature ne ſervent ſouvent qu'à nous détourner des entrepriſes généreuſes. A force de méditer ſur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le cou-

[78] Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à ſubjuguer plus aiſément les Corſes, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une académie. Il ne me ſeroit pas difficile d'allonger cette note ; mais ce ſeroit faire tort à l'intelligence des ſeuls Docteurs dont je me ſoucie.

rage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, si la science, » essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvéniens naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur grandeur & poids, qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités à nous » en couvrir. »

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens; il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire, en quelque sorte, de la presse le cœur du philosophe, elle y engage, en un autre celui de l'homme de lettres; & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables, veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent, d'un côté, les rafinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rapetissent l'ame & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous, comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siecle, les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, resserrant entre les hommes les nœuds de la société (79), par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se détruire mutuellement! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés; & il n'y a d'autres moyens pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun, feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère; tous sont les esclaves

[79] Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société, qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens, que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

du vice. Les crimes non commis ſont déja dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

ÉTRANGE & funeſte conſtitution, où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible, à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque choſe; où l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la misère; où les plus frippons ſont les plus honorés, & où il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme! Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela : mais ils le diſoient en déclamant, & moi je le dis ſur des raiſons : ils ont apperçu le mal; & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſur-tout une choſe très-conſolante & très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné (80).

[80] Je remarque qu'il règne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : » les hommes ont par-tout les mêmes paſſions; par-tout l'amour-propre & » l'intérêt les conduiſent : donc ils » ſont par-tout les mêmes. » Quand les Géomètres ont fait une ſuppoſition, qui, de raiſonnement en raiſonnement, les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas, & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode, appliquée à la maxime en queſtion, en montreroit aiſément l'abſurdité : mais raiſonnons autrement. Un ſauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi-philoſophe conclut auſſi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre; mais le philoſophe dit : en Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper mutuellement & ſans ceſſe; tout leur fait un devoir du vice; il faut qu'ils ſoient méchans pour être ſages; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des frippons aux dépens du ſien. Parmi les ſauvages, l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété, & le ſoin de leur commune défenſe, ſont les ſeuls liens qui les uniſſent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſqu'aucun ſens parmi eux, ils n'ont entre eux nulle diſcuſſion qui les diviſe; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre; l'eſti-

TELLES ſont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés ſur cette matière. Voici maintenant les concluſions que j'en ai tirées.

LA ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche; &, s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage; elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les deſirs; & l'avenir malheureux, pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altère ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'AVOUE qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe; quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumière & l'honneur du genre humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude; &

me publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très-poſſible qu'un ſauvage faſſe une mauvaiſe action; mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire; car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe fripponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le ſauvage eſt cet homme-là:

Illum non populi faſces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres;
Non res Romanæ, perituraque regna; neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étoient des Socrate, la science alors ne leur seroit pas nuisible; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

TOUT peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix, & ne veut point rafiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les loix qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'est un trésor qu'il faut conserver; mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (81).

MAIS quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y ayent contribué ou non, faut-il les

[81] Je trouve dans l'Histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime; c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne ferois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore; car ces mots *vertus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences; car, des deux premiers Rois de Rome qui donnèrent une forme à la république & instituèrent ses coutumes & ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que des rits sacrés, les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

bannir ou l'en préſerver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car, premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus; mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples, ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux médecins pour ſe conſerver en vie; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences, après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un verris qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public (82), qui eſt toujours une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances; & à la crainte de paroître méchant, elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.

Mon avis eſt donc, & je l'ai déja dit plus d'une fois, de laiſſer ſubſiſter, & même d'entretenir avec ſoin les académies, les collèges, les univerſités, les bibliothèques, les ſpectacles & tous les autres amuſemens qui peuvent faire quelque diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes : car dans une contrée où il ne ſeroit plus queſtion d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où eſt la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus

[82] Ce ſimulacre eſt une certaine douceur de mœurs qui ſupplée quelquefois à leur pureté; une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confuſion; une certaine admiration des belles choſes qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'eſt le vice qui prend le maſque de la vertu, non comme l'hypocriſie, pour tromper & trahir, mais pour s'ôter, ſous cette aimable & ſacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il ſe voit à découvert.

de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaise actions; il faut les amuser, au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police, & l'on sait assez que la musique & les spectacles en font un des plus importans objets.

S'IL reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est ni vis-à-vis du public, ni de mes adversaires, c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne plus les reprendre; &, renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse j'ai osé encore quelques momens reprendre ces exercices pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt, ni assez de prétention pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

IL me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le sort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé,

causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi, & à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau, en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'instant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres, & de ceux qui les cultivent (81), & croirai n'en

(81) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci! Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux; tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser, comme moi, que, quoique ces choses ayent fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui, comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux mal-faisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres, qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; & cette manière de raisonner me paroît leur

valoir pas moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourroit dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des pièces de théatre ; & ce diſcours. ſera, je l'avoue, une ſatyre très-amère, non de moi, mais de mon ſiècle.

convenir d'autant mieux, qu'entre nous ils ſe ſoucient fort peu des ſciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les ſavans en honneur. C'eſt comme les Prêtres du Paganiſme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faiſoit reſpecter.

NARCISSE,

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE,

PAR M. J. J. ROUSSEAU.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi le 18 *Décembre* 1752.

ACTEURS.

LISIMON.

VALÈRE, } *Enfans de Liſimon.*
LUCINDE, }

ANGÉLIQUE, } *Frère & Sœur, Pupilles de*
LEANDRE, } *Liſimon.*

MARTON, *Suivante.*

FRONTIN, *Valet de Valère.*

La Scène eſt dans l'appartement de Valère.

L'AMANT DE LUI-MÊME,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frère ſe promener dans le jardin; hâtons-nous, avant ſon retour, de placer ſon portrait ſur ſa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiſelle, changé dans ſes ajuſtemens de manière à le rendre mépriſable. Quoiqu'il ſoit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valère eſt, par ſa délicateſſe & par l'affectation de ſa parure, une eſpèce de femme cachée ſous des habits d'homme; & ce portrait, ainſi traveſti, ſemble moins le déguiſer que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh bien! ou eſt le mal? Puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en ſolidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſpèrent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frère eſt naturellement bon : il eſt même raiſonnable, à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant, par ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon père, que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette amie pour me délivrer de Léandre, ſon frère, que mon père veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frère à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force

pour ſerrer cet engagement, qu'Angélique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que, comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. (*A part.*) Si elle ſavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vite ce portrait. C'eſt ſans doute mon frère qui revient, & en nous amuſant à jaſer nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chère Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valère en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe

voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valère vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant; mais, hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous, après tout, de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété?

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & cet air de raillerie, qui peut auſſi bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non : je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction !

LUCINDE.

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valère. De quelque manière qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scène assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valère; mais le vrai motif est de rire a ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules, en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble vous m'avez fait cent pièces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valère, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah! ma chère Angélique .....

ANGÉLIQUE.

Oh! si vous me brouillez avec votre frère, je vous jure que vous épouserez le mien. (*Bas.*) Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON, *bas.*

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je.....

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir.....

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais preſſentimens de tout ceci!

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

SANGARIDE, ce jour eſt un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride! c'eſt-à-dire, Angélique. Oui, c'eſt un grand jour que celui de la nôce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le ſuivent.

VALÈRE.

Que je vais goûter de plaiſir à rendre Angélique heureuſe!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALÈRE.

Mauvais plaisant!..... Tu sais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, & une figure..... comme tu vois; on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALÈRE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, & qui vont ne savoir que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres.....Mais où diable les prendre ces autres-là?

VALÈRE.

La matinée s'avance; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à la toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin? Je n'ai point de feu dans les yeux; j'ai le tein battu? il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire! Non; vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALÈRE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge; à la fin je ne pourrai m'en passer, & je ferai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boite à mouches? Mais que vois-je là? Un portrait!... Ah! Frontin, le charmant objet!... Où as-tu pris ce portrait?

FRONTIN.

Moi! je veux être pendu, ſi je ſais de quoi vous me parlez.

VALÈRE.

Quoi! ce n'eſt pas toi qui a mis ce portrait ſur ma toilette?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALÈRE.

Qui ſeroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALÈRE.

A d'autres! On t'a payé pour te taire..... Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique?.... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!..... Je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALÈRE.

Je lui trouve beaucoup de mon air..... Elle eſt ma foi charmante!..... Ah! ſi l'eſprit ſoutient tout cela..... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite.

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALÈRE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec ton air niais? Me crois-tu novice en aventures?

FRONTIN, *à part.*

Ne me trompé-je point? C'eſt lui..... c'eſt lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! que de pompons! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde : Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALÈRE.

Eh bien! Monſieur Frontin reconnoit-il l'original de cette peinture?

FRONTIN.

Pouh! ſi je le connois? Quelques centaines de coups de pied au cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALÈRE.

Une fille, des coups de pieds! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont de petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALÈRE.

Comment! l'aurois-tu ſervie?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALÈRE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance!..... Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait?

FRONTIN.

Comment, aimable! Savez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un

pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

VALÈRE, *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas..... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-elle? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle..... elle s'appelle..... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALÈRE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin! Se pourroit-il que des traits aussi charmans ne fussent que ceux d'une grisette?

FRONTIN.

Pourquoi non? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALÈRE.

Quoi! c'est.....

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudière, bien vaine, sans grand sujet de l'être: en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALÈRE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure?

FRONTIN.

Bon! demeurer! Eſt-ce que cela demeure jamais?

VALÈRE.

Si tu m'impatientes..... Où loge-t-elle, maraud?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi-bien que moi.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALÈRE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALÈRE.

Ces idées que tu m'en as données.....

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſez vous-même? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela?

VALÈRE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait! Le myſtère & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN, *à part.*

La choſe eſt impayable! le voilà amoureux de lui-même.

VALÈRE.

Cependant Angélique, la charmante Angélique ..... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtresse avant de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur! vous ne ..... Ah! vous vous moquez.

VALÈRE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre père, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALÈRE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin; courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste! le bon petit livre que nous aurions là! Livre rare dont la lecture n'endormiroit pas.

VALÈRE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre père. Proposons-lui d'être de la partie.

VALÈRE.

VALÈRE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-temps!

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton bruſque.*

EH bien, mon fils?

VALÈRE.

Frontin, un ſiège à Monſieur.

LISIMON.

Je veux reſter debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALÈRE.

Je ne ſaurois, Monſieur, vous écouter que vous ne ſoyez aſſis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec ſon père.

VALÈRE.

Le reſpect.....

LISIMON.

Oh, le reſpect conſiſte à m'obéir & à ne me point gêner. Mais qu'eſt-ce? encore en déshabillé! un jour de noces! Voilà qui eſt joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite?

VALÈRE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me préſenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit? Parbleu! dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du temps, & ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALÈRE.

Il ſemble cependant que, quand on veut être aimé, on ne ſauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devroit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſottiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empreſſemens que du temps que nous aurions perdu à notre toilette; ſans affecter tant de délicateſſe dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laiſſons cela. J'avois penſé à différer ton mariage juſqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaiſir d'y aſſiſter, & que j'euſſe, moi, celui de faire tes noces & celles de ta ſœur en un même jour.

VALÈRE, *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valère? Il ſemble qu'il ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frère, puiſqu'il eſt en chemin.

VALÈRE.

Je dis, mon père, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALÈRE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALÈRE.

Votre volonté n'eſt pas moins la règle de mes deſirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon homme de père!

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile : tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALÈRE.

Eh bien! mon père!

LISIMON.

Eh bien! mon fils, par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALÈRE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela, puiſque d'ailleurs Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laiſſer le loiſir de faire connoiſſance; mais il aſſiſtera au mariage de ſa ſœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils auſſi complaiſant.

VALÈRE.

Monſieur.....

LISIMON.

Ne crains rien; je connois & j'approuve trop ton empreſſement pour te jouer un auſſi mauvais tour.

VALÈRE.

Mon père.....

LISIMON.

Laiſſons cela, te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALÈRE.

Mon père..... j'ai fait..... des réflexions.....

LISIMON.

Des réflexions, toi! Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations ſublimes?

VALÈRE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe. Je reconnois là mon fils.

VALÈRE.

Comment! après la ſottiſe. Mais je ne ſuis point encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monſieur le Philoſophe, qu'il n'y a nulle différence

de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons ; car vous ſavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté, vous pouvez ſpéculer à votre aiſe ; ce ſera, s'il vous plait, ſans préjudice de la noce.

VALÈRE.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

LISIMON.

Adieu, mon fils ; tu ſeras marié ce ſoir, ou..... tu m'entens. Comme j'étois la dupe de la déférence du pendard !

SCÈNE V.

VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

CIEL ! dans quelle peine me jette ſon inflexibilité !

FRONTIN.

Oui ; marié ou déshérité ; épouſer une femme ou la pauvreté ? on balanceroit à moins.

VALÈRE.

Moi, balancer ! Non ; mon choix étoit encore incertain ; l'opiniâtreté de mon père l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALÈRE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? Hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALÈRE.

Non, mais si mon père prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me ramèneroit vers Angélique, si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre père, vous hériterez au moins de ses vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah !

VALÈRE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrace, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

VALÈRE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déja avoir couru la moitié de Paris.

(*Il sort.*)

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bien-tôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; & pour fein-

dre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH, ah, ah, ah ! la plaiſante ſcène ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu, Mademoiſelle, à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'eſt vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foibleſſe de conſerver des ſentimens pour un homme capable d'un pareil travers.

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ? Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge ? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfère ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe : & Valère me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frère doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne point d'être ſon inconnu juſqu'à ce qu'il en ſoit temps.

SCÈNE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiſelle, que vous ne devinerez jamais quel a été l'effet du portrait ? Vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh ! Marton, laiſſons-là le portrait : j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chère Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon père vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de ſi terrible ?

MARTON.

Comment, terrible ! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien-fait ! En vérité, cela fait peur, il n'y a point de fille en âge de raiſon, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même temps une lettre de Cléonte ; il ſera inceſſamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père : il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime toujours. Ah ! ma chère, ſerez-vous inſenſible aux alarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'eſt chère, & plus je dois ſouhaiter d'en voir

voir reſſerrer les nœuds par votre mariage avec mon frère. Cependant, Lucinde, votre repos eſt le premier de mes deſirs; & mes vœux ſont encore plus conformes aux vôtres que vous ne penſez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promeſſes. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne ſauroit être à lui; que.....

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reſſources, & les femmes tant d'inconſtance, que ſi Léandre ſe mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour ſupplanter votre inconnu, ſans vous en laiſſer même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez..... Chère Angélique, je compte ſur vos ſoins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon père pour différer, s'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait enviſager avec effroi.

(Elle ſort.)

ANGÉLIQUE.

Je devois l'arrêter. Mais Liſimon n'eſt pas homme à céder aux ſollicitations de ſa fille, & toutes ſes prières ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même ſouhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques inſtans de ſes inquiétudes, c'eſt pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autoriſée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la suivre; &, sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je suis! mon esprit s'occupe à des badineries, pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valère confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout, & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE, *sans voir Angélique.*

JE cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que trop bien.

VALÈRE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois.

VALÈRE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réuſſi. En tout cas Angélique m'adore.....

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! traître, tu connois trop mon foible.

VALÈRE.

Après tout, je ſens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour ſon pis-aller.

VALÈRE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes ſentimens! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant, & auquel, dans le fond, mon penchant me ramène encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon père pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues, & flatté à coup sûr. Quel caprice! quelle folie! Mais quoi! la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable? (*Regardant le portrait.*) Que de graces!..... Quels traits!.... Que cela eſt enchanté!.... Que cela eſt divin!.... Ah! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE, *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration. La connoiſſance des charmes de cette heureuſe rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALÈRE.

O Ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc? Vous paroiſſez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût ſi aiſé à décontenancer.

VALÈRE.

Ah! cruelle, vous connoiſſez tout l'aſcendant que vous avez ſur moi, & vous m'outragez ſans que je puiſſe répondre.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort mal fait, en vérité; & réguliérement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je ſuis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos ſentimens ſont ſur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALÈRE.

Quoi! vous connoiſſez la perſonne.....?

ANGÉLIQUE.

Non-ſeulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALÈRE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais; mais il eſt ſincère. (*A part.*) S'il ſe pique, je triomphe.

VALÈRE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALÈRE.

Point de défauts ſans doute.

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais, quoi! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALÈRE.

Vous y conſentez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALÈRE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALÈRE, *à part.*

Son indifférence me déſeſpère. (*Haut.*) Oſerai-je me flatter qu'en ma faveur, vous voudriez bien reſſerrer encore votre union avec elle?

ANGÉLIQUE.

C'eſt tout ce que je demande.

VALÈRE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc! vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à préſent vous vous fâchez de mon ſang froid! Je ne ſais plus quel ton prendre avec vous.

VALÈRE, *bas.*

Je crève de dépit. (*Haut.*) Mademoiſelle m'accordera-t-elle la faveur de me faire connoiſſance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de ſervice que je ſuis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux paſſer votre eſpérance, & je vous le promets encore.

VALÈRE.

Ce ſera bien-tôt, au moins?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALÈRE.

Je n'y puis plus tenir. (*Il veut s'en aller.*)

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*Haut.*) Où allez-vous, Valère?

VALÈRE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même; il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALÈRE.

Allez, allez; ſouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGÉLIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de ſoi-même.

SCÈNE X.

VALÈRE.

AMOUREUX de soi-même! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCÈNE XI.

VALÈRE, FRONTIN, *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! je ne sais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALÈRE.

Eh bien! Frontin, as-tu trouvé.....

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALÈRE.

Ah, Ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALÈRE.

Hâte-toi donc de me dire.....

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALÈRE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALÈRE.

Conte-moi donc.....

FRONTIN.

C'étoit un feu..... une mouſſe.....

VALÈRE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALÈRE.

Tais-toi, ivrogne, faquin, ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original : juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALÈRE.

Eh bien!

FRONTIN.

Il n'eſt déja ni à la croix blanche, ni au lion d'or, ni à la pomme de pin, ni.....

VALÈRE.

VALÈRE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas là, il faut qu'il ſoit ailleurs; &..... oh! je le trouverai, je le trouverai.....

VALÈRE.

Il me prend des démangeaiſons de l'aſſommer; ſortons.

SCÈNE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, aſſez joli garçon!..... Ce plancher eſt diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y ſuis plus. Ah! ſi fait.....

SCÈNE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où eſt ton maître?

FRONTIN.

Mais je crois qu'il ſe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il ſe cherche?

FRONTIN.

Oui, il ſe cherche pour s'épouſer.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait..... métamor..... non, métaphor..... oui, métaphoriſé. C'eſt mon maître, c'eſt une fille..... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout ça, moi. Eh bien ! peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de ſa reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi! ſans ſe reconnoitre ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah! je comprends tout le reſte. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maitre, & dis-lui que j'ai les choſes les plus preſſantes à lui communiquer. Prends garde, ſur-tout, de ne lui point parler de tes divinations. Tiens; voilà pour.....

FRONTIN.

Pour boire, n'eſt-ce pas ?

LUCINDE.

Oh! non, tu n'en as pas beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCÈNE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout, & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frère ſi cher ſe donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe! J'ai déſobligé mon frère, mon père, irrité de ma réſiſtance, n'en eſt que plus abſolu : mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir; je crains les traiſons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis ſouffrir; car je le hais sûrement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu! que vous êtes méchante! Après cela qu'a-t-il dit?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque manière. Mais il a dit cela d'un certain air..... Savez-vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il n'eſt guère en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh! pour cela non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité?

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Eh bien! il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; & je vous donne ma parole qu'il sera

d'un air ..... faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra ..... instructive.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous, ma chère Lucinde : on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous appaisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

(*Bas à Marton.*) La voilà au point. (*Haut.*) Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment !

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'anti-chambre ; il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux !

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Léandre; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir; mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine, sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE, *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure. Le mauvais petit esprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel.

(*Il se jette aux genoux de Lucinde.*)

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chère Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines!

ANGÉLIQUE.

Vraiment, il vous ſiéroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi! ma chère ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes ſur le vôtre! Ah! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais.

(*Il lui baiſe la main.*)

SCÈNE XVII.

LÉANDRE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALÈRE.

QUE ma préſence ne vous géne point. Comment, Mademoiſelle! Je ne connoiſſois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence; & j'aurai ſoin de me ſouvenir par humilité, qu'après avoir ſoupiré le plus conſtamment, Valère a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce ſeroit mieux fait, que vous ne penſez, & vous auriez beſoin en effet de quelques leçons de modeſtie.

VALÈRE.

VALÈRE.

Quoi! vous oſez joindre la raillerie à l'outrage! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte!

ANGÉLIQUE.

Ah! vous vous fâchez! Je vous laiſſe; je n'aime pas les injures.

VALÈRE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouiſſe de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! jouiſſez.

VALÈRE.

Car j'eſpère que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALÈRE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentimens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-deſſus ne changera rien à la choſe.

VALÈRE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort bien fait.

VALÈRE, *tirant le portrait.*

Et voici déſormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur (*montrant ſon frère.*) un attachement qui n'eſt guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALÈRE.

L'ingrate! Hélas! il ne me reſte plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valère, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer vos travers.

VALÈRE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens, que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'eſt pas temps d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALÈRE.

Ce n'eſt pas à moi, grands Dieux! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement,

& cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître; & je vous engage à préſent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALÈRE.

Qu'entends-je ? quoi ! la.....

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir, entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe : choiſiſſez, Chevalier : mais choiſiſſez dès cet inſtant, & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé ! L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valère, faut-il balancer ſi long-temps pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALÈRE, *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en eſt fait; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais hélas! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valère, & conſidérez bien ces traits.

LÉANDRE, *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là. C'eſt... oui, ma foi, c'eſt lui.....

VALÈRE.

Qui ? lui ! Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valère, c'étoit une femme juſqu'ici : mais j'eſpère que ce ſera déſormais un homme ſupérieur à ces petites foibleſſes, qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractère.

VALÈRE.

Dans quelle étrange ſurpriſe vous me jettez.

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'aſſurément on ne vous accuſera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre ſœur y a fait ajouter.....

VALÈRE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La choſe n'eſt-elle pas claire ? Vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALÈRE.

O Ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monſieur ! vous êtes peut-être le ſeul de votre ordre qui la connoiſſez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALÈRE.

Et moi, je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que, pour affermir notre réconciliation, je vous préſente Léandre mon frere ?

LÉANDRE.

Souffrez, Monſieur.....

VALÈRE.

Dieux ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle !

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en eſt augmenté !

SCÈNE XVIII.

LISIMON, FRONTIN,

Les Acteurs de la Scène précédente.

LISIMON.

AH ! vous voici tous raſſemblés fort à propos. Valère & Lucinde ayant tous deux réſiſté à leurs mariages, j'avois d'abord réſolu de les y contraindre ; mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon père, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujour-

d'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera : Lucinde ira dans un couvent : Valère sera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toisé, on ne peut mieux !

LISIMON.

Qu'est-ce donc ! vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

FRONTIN.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des sots amants & de la sotte jeunesse !

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monsieur ! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras ? & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valère ! faites-vous toujours des réflexions ?

VALÈRE.

Oui, mon père ; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté ?

LUCINDE.

Je ſens mon père, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah ! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos !

VALÈRE.

Venez, belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe ; & je vais déſormais éprouver près de vous que, quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-même.

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU,
A M. DE VOLTAIRE.

Le 18 Août 1756.

VOs derniers Poëmes, Monſieur, me ſont parvenus dans ma ſolitude ; & quoique tous mes amis connoiſſent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne ſais de quelle part ceux-ci me pourroient venir, à moins que ce ne ſoit de la vôtre. J'y ai trouvé le plaiſir avec l'inſtruction, & reconnu la main du maître ; & je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire & de l'ouvrage. Je ne vous dirai pas que tout m'en paroiſſe également bon ; mais les choſes qui m'y déplaiſent ne font que m'impoſer plus de confiance pour celles qui me tranſportent. Ce n'eſt pas ſans peine que je défends quelquefois ma raiſon contre les charmes de votre poéſie ; mais c'eſt pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages, que je m'efforce de n'y pas tout admirer.

JE ferai plus, Monſieur ; je vous dirai ſans détour, non les beautés que j'ai cru ſentir dans ces deux Poëmes ; la tâche effrayeroit ma pareſſe : ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi ; mais les déplaiſirs qui troublent, en cet inſtant, le goût que je prenois à vos leçons, & je vous les dirai, encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutoit avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnoîtrez dans mes intentions la franchiſe d'une ame droite, & dans mes diſcours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un Philoſophe. D'ailleurs plus votre ſecond poëme m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier ; car ſi vous n'avez pas craint de vous oppoſer à vous-même, pour-

quoi craindrois-je d'être de votre avis ? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des ſentimens que vous réfutez ſi bien.

TOUS mes griefs ſont donc contre votre poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne, parce que j'en attendois des effets plus dignes de l'humanité qui paroit vous l'avoir inſpiré. Vous reprochez à Pope & à Léibnitz d'inſulter à nos maux, en ſoutenant que tout eſt bien, & vous amplifiez tellement le tableau de nos misères, que vous en aggravez le ſentiment; au lieu des conſolations que j'eſpérois, vous ne faites que m'affliger. On diroit que vous craignez que je ne voie pas aſſez combien je ſuis malheureux; & vous croiriez, ce ſemble, me tranquilliſer beaucoup en me prouvant que tout eſt mal.

NE vous y trompez pas, Monſieur; il arrive tout le contraire de ce que vous vous propoſez. Cet optimiſme que vous trouvez ſi cruel, me conſole pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme inſupportables.

LE poëme de Pope adoucit mes maux & me porte à la patience : le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, & m'ôtant tout, hors une eſpérance ébranlée, il me réduit au déſeſpoir. Dans cette étrange oppoſition qui règne entre ce que vous établiſſez & ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, & dites-moi qui s'abuſe, du ſentiment ou de la raiſon. » Homme, prends patience, « me diſent Pope & Léibnitz. » Tes maux ſont un effet néceſſaire de ta nature & de la conſ- » titution de cet univers. L'Être éternel & bienfaiſant qui te » gouverne eût voulu t'en garantir. De toutes les économies » poſſibles, il a choiſi celle qui réuniſſoit le moins de mal & le » plus de bien, ou (pour dire la même choſe encore plus cru- » ment, s'il le faut,) s'il n'a pas mieux fait, c'eſt qu'il ne pou- » voit mieux faire. «

QUE me dit maintenant votre poëme : » Souffre à jamais, » malheureux. S'il eſt un Dieu qui t'ait créé, ſans doute il eſt » tout puiſſant; il pouvoit prévenir tous tes maux : n'eſpère donc

» jamais qu'ils finissent ; car on ne sauroit voir pourquoi tu » existes, si ce n'est pour souffrir & mourir. « Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme & que la fatalité même. Pour moi, j'avoue qu'elle me paroit plus cruelle encore que le Manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

VOUS ne voulez pas, Monsieur, qu'on regarde votre ouvrage comme un poëme contre la Providence ; & je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain, un écrit où je plaidois la cause du genre humain contre lui-même. Je sais la distinction qu'il faut faire entre les intentions d'un auteur, & les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même, m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines, mon but étoit excusable, & même louable, à ce que je crois ; car je montrois aux hommes comment ils faisoient leurs malheurs eux-mêmes, & par conséquent comment ils pouvoient les éviter.

JE ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; & quant aux maux physiques, si la matière sensible & impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; & alors la question n'est point, pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux ; mais pourquoi il existe ? De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages ; & que si les habitans de cette grande ville eussent été disperses plus également, & plus légérement logés, le dégât eût été beau-

coup moindre, & peut-être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, & on les eût vu le lendemain à vingt lieues de-là, tout auſſi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut reſter, s'opiniâtrer autour des maſures, s'expoſer à de nouvelles ſecouſſes, parce que ce qu'on laiſſe vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce déſaſtre pour vouloir prendre, l'un ſes habits, l'autre ſes papiers, l'autre ſon argent ? Ne ſait-on pas que la perſonne de chaque homme eſt devenue la moindre partie de lui-même, & que ce n'eſt preſque pas la peine de la ſauver quand on a perdu tout le reſte ?

Vous auriez voulu, (& qui n'eût pas voulu de même !) que le tremblement ſe fût fait au fond d'un déſert plutôt qu'à Liſbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme auſſi dans les déſerts ? Mais nous n'en parlons point, parce qu'ils ne font aucun mal aux Meſſieurs de villes, les ſeuls hommes dont nous tenions compte : ils en font peu même aux animaux & aux Sauvages qui habitent épars dans des lieux retirés, & qui ne craignent, ni la chûte des toits, ni l'embraſement des maiſons. Mais que ſignifieroit un pareil privilège ? Seroit-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer ſelon nos caprices, que la nature doit être ſoumiſe à nos loix, & que pour lui interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville ?

Il y a des événemens qui nous frappent ſouvent plus ou moins, ſelon les faces ſous leſquelles on les conſidère, & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inſpirent au premier aſpect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans Zadig, & la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'eſt pas toujours un mal réel, & qu'elle peut paſſer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écraſés ſous les ruines de Liſbonne, pluſieurs ſans doute ont évité de plus grands malheurs ; & malgré ce qu'une pareille deſcription a de touchant, & fournit à la poéſie, il n'eſt pas sûr qu'un ſeul de ces infortunés ait plus ſouffert que ſi, ſelon le cours ordinaire

des choſes, il eût attendu, dans de longues angoiſſes, la mort qui l'eſt venu ſurprendre. Eſt-il une fin plus triſte que celle d'un mourant qu'on accable de ſoins inutiles, qu'un Notaire & des héritiers ne laiſſent pas reſpirer, que les Médecins aſſaſſinent dans ſon lit à leur aiſe, & à qui des Prêtres barbares font avec art ſavourer la mort ? Pour moi je vois par-tout que les maux auxquels nous aſſujettit la nature, ſont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais quelque ingénieux que nous puiſſions être à fomenter nos misères à force de belles inſtitutions, nous n'avons pu, juſqu'à préſent, nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, & de préférer le néant à notre exiſtence; ſans quoi, le découragement & le déſeſpoir ſe ſeroient bientôt emparés du plus grand nombre, & le genre humain n'eût pu ſubſiſter long-temps. Or, s'il eſt mieux pour nous d'être que de n'être pas, ç'en ſeroit aſſez pour juſtifier notre exiſtence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à ſouffrir, & que ces maux ſeroient auſſi grands que vous les dépeignez. Mais il eſt difficile de trouver ſur ce ſujet de la bonne foi chez les hommes, & de bons calculs chez les philoſophes; parce que ceux-ci, dans la comparaiſon des biens & des maux, oublient toujours le doux ſentiment de l'exiſtence, indépendamment de toute autre ſenſation, & que la vanité de mépriſer la mort engage les autres à calomnier la vie; à-peu-près comme ces femmes qui, avec une robe tachée & des ciſeaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous penſez avec Éraſme que peu de gens voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu, mais tel tient ſa marchandiſe fort haute, qui en rabattroit beaucoup s'il avoit quelque eſpoir de conclure le marché. D'ailleurs, Monſieur, qui dois-je croire que vous avez conſulté ſur cela ? Des riches, peut-être, raſſaſiés de faux plaiſirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie & toujours tremblant de la perdre; peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus

ſédentaire, le plus mal-ſain, le plus réfléchiſſant, & par conſéquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure compoſition, ou du moins communément plus ſinceres, & qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Conſultez un honnête bourgeois qui aura paſſé une vie obſcure & tranquille, ſans projets & ſans ambition; un bon artiſan, qui vit commodément de ſon métier; un payſan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère, afin qu'ils nous faſſent vivre : mais du pays, par exemple, où vous êtes, & généralement de tout pays libre. J'oſe poſer en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un ſeul Montagnard mécontent de ſa vie preſque automate, & qui n'acceptât volontiers, au lieu même du Paradis, le marché de renaitre ſans ceſſe pour végéter ainſi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'eſt ſouvent l'abus que nous faiſons de la vie qui nous la rend à charge; & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui ſont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixiſſe pœnitet, quoniam ita vixi ut fruſtrà me natum non exiſtimem.* Cela n'empêche pas que le Sage ne puiſſe quelquefois déloger volontairement, ſans murmure & ſans déſeſpoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien diſtinctement l'ordre du départ. Mais, ſelon le cours ordinaire des choſes, de quelques maux que ſoit ſemée la vie humaine, elle n'eſt pas, à tout prendre, un mauvais préſent; & ſi ce n'eſt pas toujours un mal de mourir, ç'en eſt fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penſer ſur tous ces articles m'apprennent pourquoi pluſieurs de vos preuves ſont peu concluantes pour moi. Car je n'ignore pas combien la raiſon humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, & qu'entre deux hommes d'avis contraire, ce que l'un croit démontré, n'eſt ſouvent qu'un ſophiſme pour l'autre. Quand vous attaquez, par exemple, la chaine des êtres ſi bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'eſt pas vrai que ſi l'on ôtoit un atôme du monde, le monde ne pourroit ſubſiſter. Vous citez

là-dessus M. de Crouzas ; puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise, ni à aucune forme précise ; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique ; que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération ; que la nature n'agit jamais rigoureusement ; qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atôme de moins sur la terre seroit la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, & qu'en cette occasion je céderois avec plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. de Crouzas, je n'ai point lu son écrit contre Pope, & ne suis peut-être pas en état de l'entendre ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai disputé, & que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités & des figures, je croirois tout au contraire qu'elle seule suit à la rigueur cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins & les moyens, & mesurer la force à la résistance. Quant à ces irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique ; & suffit-il de ne la pas appercevoir pour nier qu'elle existe ? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques loix que nous ignorons, & que la nature suit tout aussi fidélement que celles qui nous sont connues ; de quelque agent que nous n'appercevons pas, & dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations : autrement il faudroit dire nettement qu'il y a des actions sans principe & des effets sans cause ; ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre, & pourtant inégaux ; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre, & l'on aura une cause sans effet ; ou l'équilibre sera rompu, & l'on aura un effet sans cause. Mais si les poids étoient de fer, & qu'il y eût un

grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôteroit alors l'apparence de la précision, & à force d'exactitude elle paroîtroit en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde physique, à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple semblable à celui que je viens de proposer sur la pesanteur.

VOUS dites que nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure possible qui ne le soit pas, & si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres? J'imagine, au reste, que si quelque corps pouvoit avoir cette apparente régularité, ce ne seroit que l'univers même, en le supposant plein & borné, car les figures mathématiques n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes; au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps & à des mouvemens qui les modifient: ainsi cela ne prouveroit encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de précision.

VOUS distinguez les événemens qui ont des effets, de ceux qui n'en ont point. Je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'apperçoit pas toujours, parce que la filiation des événemens est encore plus difficile à suivre que celle des hommes; comme en général on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événemens qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule, quoique les effets soient certains; & souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui le produit. Ainsi la poussière qu'éleve un carrosse peut ne rien faire à la marche de la voiture & influer sur celle du monde; mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même. Ainsi, Monsieur, vos exemples me paroissent plus ingénieux que convaincans; je vois mille raisons plausibles pourquoi il n'étoit

roit peut-être pas indifférent à l'europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coëffée ; ni au deſtin de Rome, que Céſar tournât les yeux à droite ou à gauche, & crachât de l'un ou de l'autre côté, en allant au Sénat, le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappellant le grain de ſable cité par Paſcal, je ſuis à quelques égards de l'avis de votre Bramine ; & de quelque manière qu'on enviſage les choſes, ſi tous les événemens n'ont pas des effets ſenſibles, il me paroît inconteſtable que tous en ont de réels, dont l'eſprit humain perd aiſément le fil, mais qui ne ſont jamais confondus par la nature.

VOUS dites qu'il eſt démontré que les corps céleſtes font leur révolution dans l'eſpace non-réſiſtant. C'étoit aſſurément une belle choſe à démontrer ; mais, ſelon la coutume des ignorans, j'ai très-peu de foi aux démonſtrations qui paſſent ma portée. J'imaginerois que, pour bâtir celle-ci, l'on auroit à-peu-près raiſonné de cette manière.

TELLE force agiſſant ſelon telle loi, doit donner aux aſtres tel mouvement dans un milieu non-réſiſtant : or, les aſtres ont exactement le mouvement calculé, dont il n'y a point de réſiſtance. Mais qui peut ſavoir s'il n'y a peut-être pas un million d'autres loix poſſibles, ſans compter la véritable, ſelon leſquelles les mêmes mouvemens s'expliqueroient mieux encore dans un vuide que dans le vuide par celle-ci? L'horreur du vuide n'a-t-elle pas long-temps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air ? D'autres expériences ayant enſuite détruit l'horreur du vuide, tout ne s'eſt-il pas trouvé plein ? N'a-t-on pas rétabli le vuide ſur de nouveaux calculs? Qui nous répondra qu'un ſyſtême encore plus exact ne le détruira pas derechef? Laiſſons les difficultés ſans nombre qu'un phyſicien feroit peut-être ſur la nature de la lumière & des eſpaces éclairés ; mais croyez-vous de bonne foi que Bayle, dont j'admire avec vous la ſageſſe & la retenue en matière d'opinion, eût trouvé la vôtre ſi démontrée? En général il ſemble que les Sceptiques s'oublient un peu, ſi-tôt qu'ils prennent le ton dogmatique, & qu'ils devroient uſer plus ſobrement que perſonne du terme de *démontrer*.

Le moyen d'être cru, quand on ſe vante de ne rien ſavoir, en affirmant tant de choſes?

AU reſte, vous avez fait un correctif très-juſte au ſyſtême de Pope, en obſervant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre les créatures & le Créateur, & que ſi la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'eſt parce qu'il la tient, & non parce qu'il la termine.

«SUR le bien du tout, préférable à celui de ſa partie, vous faites dire à l'homme : » Je dois être auſſi cher à mon maître, » moi être penſant & ſentant, que les planètes, qui probablement » ne ſentent point. » Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à ſon auteur qu'un ſeul être penſant & ſentant. Mais le ſyſtême de cet univers qui produit, conſerve & perpétue tous les êtres penſans & ſentans, doit lui être plus cher qu'un ſeul de ces êtres; il peut donc, malgré ſa bonté, ou plutôt par ſa bonté même, ſacrifier quelque choſe du bonheur des individus à la conſervation du tout. Je crois, j'eſpère valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planète; mais ſi les planètes ſont habitées, comme il eſt probable, pourquoi vaudrois-je mieux à ſes yeux que tous les habitans de Saturne? On a beau tourner ces idées en ridicule, il eſt certain que toutes les analogies ſont pour cette population, & qu'il n'y a que l'orgueil humain qui ſoit contre. Or, cette population ſuppoſée, la conſervation de l'univers ſemble avoir, pour Dieu même, une moralité qui ſe multiplie par le nombre des mondes habités.

QUE le cadavre d'un homme nourriſſe des vers, des loups ou des plantes, ce n'eſt pas, je l'avoue, un dédommagement de la mort de cet homme; mais ſi, dans le ſyſtême de l'univers, il eſt néceſſaire à la conſervation du genre humain qu'il y ait une circulation de ſubſtance entre les hommes, les animaux & les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs, je ſuis mangé des vers; mais mes enfans, mes freres vivront comme j'ai vécu, & je fais, par l'ordre de la nature, pour tous les hommes, ce que firent volontairement

Codrus, Curtius, les Cécies, les Philènes, & mille autres pour une petite partie d'hommes.

POUR revenir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimiste. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre, ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fût, & si nos maux étoient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendroit, ce semble, la proposition plus exacte; & au lieu de *Tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *Le tout est bien*, ou *Tout est bien pour le tout.* Alors il est très-évident qu'aucun homme ne sauroit donner des preuves directes ni pour, ni contre; car ces preuves dépendent d'une connoissance parfaite de la constitution du monde & du but de son auteur, & cette connoissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer, ni des propriétés de la matière, ni de la méchanique de l'univers, mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout; de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le système de Pope, mais le système de Pope par l'existence de Dieu : & c'est sans contredit de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas mieux été traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la Providence, que ce qu'on en a dit d'absurde, a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & consolant dogme.

LES premiers qui ont gâté la cause de Dieu, sont les Prêtres & les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événemens purement naturels; & pour être sûrs de leur fait, punissent & châtient les méchans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'événement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne théologie; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de rai-

ſonner, de fonder indifféremment ſur le pour & le contre les preuves de la Providence, & de lui attribuer ſans choix tout ce qui ſe feroit également ſans elle.

LES Philoſophes, à leur tour, ne me paroiſſent guère plus raiſonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne ſont pas impaſſibles, crier que tout eſt perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils ſont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit Séneque, de la garde de leur valiſe. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou Céſar dans leur enfance, on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu, & nous diſons : pourquoi les avoir laiſſé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le père en lui ôtant ſon enfant ; & dans le ſecond : Dieu conſervoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainſi quelque parti qu'ait pris la nature, la Providence a toujours raiſon chez les dévots, & toujours tort chez les Philoſophes. Peut-être dans l'ordre des choſes humaines, n'a-t-elle ni tort ni raiſon, parce que tout tient à la loi commune, & qu'il n'y a d'exception pour perſonne. Il eſt à croire que les événemens particuliers ne ſont rien ici-bas aux yeux du Maître de l'univers, que ſa Providence eſt ſeulement univerſelle, qu'il ſe contente de conſerver les genres & les eſpèces, & de préſider au tout, ſans s'inquiéter de la manière dont chaque individu paſſe cette courte vie. Un Roi ſage qui veut que chacun vive heureux dans ſes États, a-t-il beſoin de s'informer ſi les cabarets y ſont bons ? Le paſſant murmure une nuit, quand ils ſont mauvais, & rit tout le reſte de ſes jours d'une impatience auſſi déplacée. *Commorandi enim Natura diverſorium nobis, non habitandi dedit.*

POUR penſer juſte à cet égard, il ſemble que les choſes devroient être conſidérées relativement dans l'ordre phyſique, & abſolument dans l'ordre moral : de ſorte que la plus grande idée que je puis me faire de la Providence, eſt que chaque être matériel ſoit diſpoſé le mieux qu'il eſt poſſible par rapport au tout, & chaque être intelligent & ſenſible le mieux

qu'il eſt poſſible par rapport à lui-même ; ce qui ſignifie en d'autres termes, que pour qui ſent ſon exiſtence, il vaut mieux exiſter que ne pas exiſter. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être ſenſible, & non à quelques inſtans particuliers de ſa durée, tel que la vie humaine ; ce qui montre combien la queſtion de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'ame, que j'ai le bonheur de croire, ſans ignorer que la raiſon peut en douter ; & à celle de l'éternité des peines, que ni vous, ni moi, ni jamais homme penſant bien de Dieu, ne croirons jamais.

Si je ramène ces queſtions diverſes à leur principe commun, il me ſemble qu'elles ſe rapportent toutes à celle de l'exiſtence de Dieu. Si Dieu exiſte, il eſt parfait ; s'il eſt parfait, il eſt ſage, puiſſant & juſte ; s'il eſt ſage & puiſſant, tout eſt bien ; s'il eſt juſte & puiſſant, mon ame eſt immortelle, ſi mon ame eſt immortelle, trente ans de vie ne ſont rien pour moi, & ſont peut-être néceſſaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première propoſition, jamais on n'ébranlera les ſuivantes ; ſi on la nie, il ne faut point diſputer ſur ces conſéquences.

Nous ne ſommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin du moins que je puiſſe préſumer rien de ſemblable de votre part en liſant le recueil de vos œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus conſolantes de la Divinité ; & j'aime bien mieux un Chrétien de votre façon que de celle de la Sorbonne.

Quant à moi, je vous avouerai naïvement, que ni le pour ni le contre ne me paroiſſent démontrés ſur ce point par les lumières de la raiſon, & que ſi le Théiſte ne fonde ſon ſentiment que ſur des probabilités, l'Athée, moins précis encore, ne me paroît fonder le ſien que ſur des poſſibilités contraires. De plus, les objections, de part & d'autre, ſont toujours inſolubles, parce qu'elles roulent ſur des choſes dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, &

pourtant je crois en Dieu tout auſſi fortement que je croye aucune autre vérité, parce que croire & ne croire pas ſont les choſes qui dépendent le moins de moi ; que l'état de doute eſt un état trop violent pour mon ame ; que quand ma raiſon flotte, ma foi ne peut reſter long-temps en ſuſpens, & ſe détermine ſans elle ; qu'enfin mille ſujets de préférence m'attirent du côté le plus conſolant, & joignent le poids de l'eſpérance à l'équilibre de la raiſon.

VOILA donc une vérité dont nous partons tous deux, à l'appui de laquelle vous ſentez combien l'optimiſme eſt facile à défendre, & la Providence à juſtifier, & ce n'eſt pas à vous qu'il faut répéter les raiſonnemens rebattus, mais ſolides, qui ont été faits ſi ſouvent à ce ſujet. A l'égard des Philoſophes qui ne conviennent pas du principe, il ne faut point diſputer avec eux ſur ces matières, parce que ce qui n'eſt qu'une preuve de ſentiment pour nous, ne peut devenir pour eux une démonſtration, & que ce n'eſt pas un diſcours raiſonnable de dire à un homme : Vous devez croire ceci parce que je le crois. Eux, de leur côté, ne doivent point diſputer avec nous ſur ces mêmes matières, parce qu'elles ne ſont que des corollaires de la propoſition principale qu'un adverſaire honnête oſe à peine leur oppoſer, & qu'à leur tour ils auroient tort d'exiger qu'on leur prouvât le corollaire indépendamment de la propoſition qui lui ſert de baſe. Je penſe qu'ils ne le doivent pas, encore par une autre raiſon. C'eſt qu'il y a de l'inhumanité à troubler les ames paiſibles, & à déſoler les hommes à pure perte, quand ce qu'on veut leur apprendre n'eſt ni certain ni utile. Je penſe, en un mot, qu'à votre exemple on ne ſauroit attaquer trop fortement la ſuperſtition qui trouble la ſociété, ni trop reſpecter la Religion qui la ſoutient.

MAIS je ſuis indigné, comme vous, que la foi de chacun ne ſoit pas dans la plus parfaite liberté, & que l'homme oſe contrôler l'intérieur des conſciences où il ne ſauroit pénétrer : comme s'il dépendoit de nous de croire ou de ne pas croire dans des matières où la démonſtration n'a point lieu, & qu'on

pût jamais asservir la raison à l'autorité. Les Rois de ce monde ont-ils donc quelque inspection dans l'autre ? & sont-ils en droit de tourmenter leurs Sujets ici-bas, pour les forcer d'aller en Paradis ? Non ; tout Gouvernement humain se borne par sa nature aux devoirs civils ; & quoiqu'en ait pu dire le sophiste Hobbes, quand un homme sert bien l'État, il ne doit compte à personne de la manière dont il sert Dieu.

J'IGNORE si cet être juste ne punira point un jour toute tyrannie exercée en son nom ; je suis bien sûr au moins qu'il ne la partagera pas, & ne refusera le bonheur éternel à nul incrédule vertueux & de bonne foi. Puis-je, sans offenser sa bonté & même sa justice, douter qu'un cœur droit ne rachete une erreur involontaire, & que des mœurs irréprochables ne vaillent bien mille cultes bizarres prescrits par les hommes, & rejettés par la raison ? Je dirai plus ; si je pouvois, à mon choix, acheter les œuvres aux dépens de ma foi, & compenser à force de vertu mon incrédulité supposée, je ne balancerois pas un instant ; & j'aimerois mieux pouvoir dire à Dieu : J'ai fait sans songer à toi, le bien qui t'est agréable, & mon cœur suivoit ta volonté sans la connoître : que de lui dire, comme il faudra que je fasse un jour : Hélas ! je t'aimois & n'ai cessé de t'offenser ; je t'ai connu, & n'ai rien fait pour te plaire.

IL y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les loix peuvent imposer ; mais hors les principes de la morale & du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des Religions qui attaquent les fondemens de la société, & qu'il faut commencer par exterminer ces Religions pour assurer la paix de l'État. De ces dogmes à proscrire, l'intolérance est sans difficulté le plus odieux ; mais il faut le prendre à sa source ; car les fanatiques les plus sanguinaires changent de langage selon la fortune, & ne prêchent que patience & douceur quand ils ne sont pas les plus forts. Ainsi j'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, & damne impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme lui. En

effet, les fidèles ſont rarement d'humeur à laiſſer les réprouvés en paix dans ce monde; & un Saint qui croit vivre avec des damnés, anticipe volontiers ſur le métier du diable. Que s'il y avoit des incrédules intolérans, qui vouluſſent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirois pas moins ſévérement que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qui leur plaît.

Je voudrois donc qu'on eût dans chaque état un code moral, ou une eſpèce de profeſſion de foi civile, qui contînt poſitivement les maximes ſociales que chacun ſeroit tenu d'admettre, & négativement les maximes fanatiques qu'on ſeroit tenu de rejetter, non comme impies, mais comme ſéditieuſes. Ainſi toute religion qui pourroit s'accorder avec le code, ſeroit admiſe; toute religion qui ne s'y accorderoit pas ſeroit proſcrite: & chacun ſeroit libre de n'en avoir point d'autre que le code même. Cet ouvrage fait avec ſoin ſeroit, ce me ſemble, le livre le plus utile qui ait jamais été compoſé, & peut-être le ſeul néceſſaire aux hommes. Voilà, Monſieur, un ſujet pour vous. Je ſouhaiterois paſſionnément que vous vouluſſiez entreprendre cet ouvrage, & l'embellir de votre poéſie, afin que, chacun pouvant l'apprendre aiſément, il portât, dès l'enfance dans tous les cœurs, ces ſentimens de douceur & d'humanité qui brillent dans vos écrits, & qui manquerent toujours aux dévots. Je vous exhorte à méditer ce projet, qui doit plaire au moins à votre ame. Vous nous avez donné dans votre poëme ſur la religion naturelle le catéchiſme de l'homme: donnez-nous maintenant, dans celui que je vous propoſe, le catéchiſme du citoyen. C'eſt une matière à méditer long-temps, & peut-être à réſerver pour le dernier de vos ouvrages, afin d'achever, par un bienfait au genre humain, la plus brillante carrière que jamais homme de lettres ait parcourue.

Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de remarquer à ce propos une oppoſition bien ſingulière entre vous & moi dans le ſujet de cette lettre. Raſſaſié de gloire, & déſabuſé des vaines grandeurs, vous vivez libre au ſein de l'abondance; bien sûr de l'immortalité, vous philoſophez paiſiblement ſur la nature de l'ame;

&

& ſi le corps ou le cœur ſouffre, vous avez Tronchin pour médecin & pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal ſur la terre. Et moi, obſcur, pauvre & tourmenté d'un mal ſans remède, je médite avec plaiſir dans ma retraite, & trouve que tout eſt bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouiſſez ; mais j'eſpère, & l'eſpérance embellit tout.

J'AI autant de peine à quitter cette ennuyeuſe lettre, que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiſcret, mais qui ne s'épancheroit pas avec vous, ſi je vous eſtimois moins. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talens, & dont les écrits parlent le mieux à mon cœur ; mais il s'agit de la cauſe de la Providence, dont j'attends tout. Après avoir ſi long-temps puiſé dans vos leçons des conſolations & du courage, il m'eſt dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une eſpérance incertaine & vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non : j'ai trop ſouffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les ſubtilités de la métaphyſique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'ame, & d'une Providence bienfaiſante. Je la ſens, je la crois, je la veux, je l'eſpère, je la défendrai juſqu'à mon dernier ſoupir, & ce ſera, de toutes les diſputes que j'aurai ſoutenues, la ſeule où mon intérêt ne ſera pas oublié. Je ſuis, Monſieur, &c.

L'ALLÉE (38)

DE

SILVIE.

QU'A m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages!
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer ?
De ma triſte & lente carrière
Rien n'adouciroit la misère,
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe ;
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le temps coule ſi vite,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au Sage,

(83) C'eſt le nom d'une promenade ſolitaire où ces vers ont été compoſés.

Qu'avec le plus léger partage
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits :
Tant de ſoins, tant de prévoyance
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition :
L'homme, content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices,
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable
Qui dans ſon ame inſatiable
Nourrit l'ardente ſoif de l'or !
Que du vil penchant qui l'entraîne
Chaque inſtant il trouve la peine
Au fond même de ſon tréſor.
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains !
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,
L'abyme apprêté pour ſa chûte
Soit creuſé de ſes propres mains.
Malheur à tout homme farouche ;
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa misère,
De la part de ſon propre frère,
La même inſenſibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions ;
Mais jamais du Ciel condamnée,

On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en eſt de plus dangereuſes ;
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à ſe faire entendre
En faiſant taire la raiſon ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine & ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes ;
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables
Qu'il traite moins ſévérement.
O diſcours trop remplis de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce jour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant aſyle,
Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur ?

Déja de mon ſeptième luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déja la jeuneſſe & ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévère Sageſſe
Fera bientôt fuir les Amours ;
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la philoſophie
Naître de la néceſſité ;
On me verra par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le Sage a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.

O ſageſſe ! aimable chimère !
Douce illuſion de nos cœurs !
C'eſt ſous ton divin caractère
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode ;
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité,
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la Jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie
Tend des pièges à la vertu.

Tel dans une route contraire
On voit le fanatique auſtere
En guerre avec tous ſes deſirs,
Peignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai Sage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs,
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre,
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!

IMITATION LIBRE
D'UNE CHANSON ITALIENNE
DE METASTASE.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine;
Ce n'eſt plus un ſonge vain.

TOUTE ma flamme eſt éteinte :
Sous une colère feinte,
L'amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.

EN paix, ſans toi, je ſommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte
Sans regrets & ſans plaiſirs.

LE ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

SOIS fière, ſois inhumaine,

Ta fierté n'eſt pas moins vaine
Que le ſeroit ta douceur.
Sans être ému je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'UN mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres ſauvages
Peut me déplaire avec toi.

TU me parois encor belle ;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

LORSQUE je briſai ma chaîne,
Dieu, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir.
Mais quand on a du courage,
Pour ſe tirer d'eſclavage
Que ne peut-on point ſouffrir ?

AINSI du piège perfide
Un oiſeau ſimple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laiſſe
Prend des leçons de ſageſſe
Pour n'être plus attrapé.

TU crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés ;
Mais tel au port qu'il deſire,

Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés.

Le guerrier couvert de gloire
Se plait, après la victoire,
A raconter ſes exploits;
Et l'eſclave, exempt de peine,
Montre avec plaiſir la chaine
Qu'il a trainée autrefois.

Je m'exprime ſans contrainte;
Je ne parle point par feinte
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoique tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine;
Ne te rendront pas ſans peine
Un auſſi fidèle amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe;
Je ſais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

GIUSEPPE FARSETTI,

PATRIZIO VENETO A GIÒ.

GIACOMO ROUSSEAU,

CITTADINO GINEVRINO.

SERMONE.

S'Io non vedeſſi con queſti occhi, quale
E quanta ha virtù ſeggio entro il tuo perto,
E come, l'oro, e le lucenti gemme
E gli agi, cui si dietro il mondo corre,
Diſprezzi, e ſei Signor di te medeſmo;
Io crederei che aveſſe il falſo ſcritto
Di Diogene ſaggio il ſecol priſco.
O ſpirto degno! opta diverſa è certo
Empier le carte di ſeveri detti,
Porgendo filoſofici conſigli;
Ed aver l'alma di giuſtizia piena,
E porre di ragione in uſo il lume:
Queſto a te ſerba il ciel. Già non parl'io
Per farti onor, che il ſuon delle tue lodi
Poco gradiſci, e nulla il biaſmo curi;
Ma per far noto il ver la lingua ſnodo.
Siegui il tuo nobil corſo, anima ſciolta
D'ogni umano legame. Odo chi dice:
Folle alterigia è che rifiuta l'oro,
Che ricca e larga man ti porge in dono.
Ma tu, ciò di che d'uopo alcun non hai,
Rifiuti ſolo, e d'uopo hai ben di poo,
E lieto vivi, e temperato, e ſaggio;
Come colui, che vedi, che la chioma

Colta e ſparſa d'odor, gli eletti panni
E molte maſſe di ſecondo argento,
Raro l'uomo beato in terra fanno.
Ma la cieca età noſtra è giunta a tale,
Ch'ammira ſol ciò che par bello agli occhi;
E l'opre generoſe, e i fatti egregi,
E l'alma pura e di rimorſi ſcarca,
Prima fonte e cagion d'ogni ben noſtro,
Contempla appena, o non cognoſce affaro.

L'UMANA razza, al mio parer, ſomiglia
Color che, come il Gelli un tempo ha ſcritto,
Fur da Circe cangiati in crude fiere;
Che poi, tornar potendo alle lor forme,
E riavere il lor conoſcimento,
Meglio amar rimaner beſtie nel fango.
Or dimmi quanti nel pantano immerſi
Di vizi opprobrioſi oggi riſcontri,
Che a noverargli opra perduta fora?
Odio ad amor che mai non diſſer vero!
Reggono il mondo; maſchera e belletto
Copre e traveſte le parole e i fatti.
Ov'è chi ſcriſſe con ſi puri inchioſtri;
» La gola, il ſonno, e l'ozioſe piume
» Hanno dal mondo ogni virtù sbandita?«
Riſorga per veder ſe il ſuo concerto
In queſta noſtra etade al ver s'appone.
Quindi è che il ſenſo depravato e guaſto,
Che non può regger di virtute al lume,
Omaggio non le rende, e ogni via tenta
Onde vana e ridicola rieſca.

DEH! Cittadino di città ben retta,
E compagno e fratel d'ottime genti
Ch'amor del giuſto ha ragunate inſieme,
Del tuo fido operar pago e contento

Vivi; che la giuſtizia e la virtude,
Come di ſe principio e di ſe fine,
Vive di ſe contenta, e non cerca oltre.
Ma ſtolto! Il foglio di moral precetti
Spargo, nè ch'io ragiono a te m'avveggio;
Da cui tanto s'apprende in un ſol giorno,
Quanto da più volumi in parecchi anni.

LETTRE
DE
MONSIEUR ROUSSEAU,
Écrite de Paris le 25 Juillet 1750, à l'Auteur du Mercure.

VOus le voulez, Monsieur; je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les Lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul; & le Public ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aie été pour eux *Recitator acerbus*. Or, on est toujours indulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eut-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

UNE chose singulière, c'est qu'ayant autrefois publié un seul Ouvrage, (84) où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui Poëte malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est la conformité du nom de l'Auteur avec le mien qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais

(84) Dissertation sur la Musique moderne.

louer un homme de choſes qui ſont au-deſſus de ſes forces, c'eſt le faire ſonger à ſon inſuffiſance.

JE m'étois eſſayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un Ouvrage loué des amateurs, décrié des Artiſtes, & que la réunion de deux Arts difficiles a fait exclure par ceux-ci avec autant de chaleur que ſi en effet il eût été excellent; je m'étois imaginé, en vrai Suiſſe, que pour réuſſir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire eſt le premier & le plus dangereux obſtacle qu'on trouve à ſurmonter dans cette carrière; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens, que je ne puis ni ne veux avoir, je me ſuis hâté de rentrer dans l'obſcurité qui convient également à mes talens & à mon caractère, & où vous devriez me laiſſer pour l'honneur de votre Journal.

LETTRES

DE MONSIEUR

LE COMTE DE TRESSAN,

A

MONSIEUR ROUSSEAU,

Avec les Réponſes de celui-ci, concernant Monſieur PALISSOT, Auteur de la Comédie des Philoſophes.

PREMIÈRE LETTRE

De M. Le Comte de TRESSAN.

VOUS connoîtrez, Monſieur, par la lettre du Roi de Pologne que j'envoie à M. d'Alembert, à quel point ce Prince eſt indigné de l'attentat du Sr. Paliſſot ; il eſt tout ſimple, il eſt bien sûr que vous auriez trop mépriſé Paliſſot pour être ému par la ſottiſe qu'il vient de faire ; mais le Roi de Pologne mérite d'avoir des ſerviteurs attachés, & je ſuis trop jaloux de ſa gloire pour n'avoir pas rempli, dans cette occaſion, des devoirs auſſi chers à mon cœur.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monſieur ; mais je ſuis lié d'une tendre amitié avec vos compatriotes. Je regarde Genève comme la ville de l'Europe où la jeuneſſe reçoit la plus excellente éducation : j'ai toujours ſous mes ordres beaucoup de jeunes Officiers Génevois ; je n'en vois aucun ſortir de ſa famille ſans prouver qu'il a des mœurs & de la littérature. Si l'ancienne amitié dont pluſieurs de vos amis m'honorent, ſi l'amour que j'ai pour les ſciences & les lettres que vous enrichiſſez tous les jours, peuvent m'être un titre auprès de vous, j'aurai bien de l'empreſſement, Monſieur, à me lier avec vous dans le premier voyage que je ferai à Paris, & je vous prie de recevoir avec plaiſir & amitié les aſſurances de la haute eſtime avec laquelle, &c.

Toul, 20 Octobre 1755.

RÉPONSE

De M. J. J. ROUSSEAU.

JE vous honorois, Monsieur, comme nous faisons tous; il m'est doux de joindre la reconnoissance à l'estime, & je remercierois volontiers M. Palissot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de vos bontés, qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devoit & que doit toute la terre au Prince qu'il vouloit amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable ? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théatre; je ne vois en cela rien de répréhensible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'un heureux choix. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zèle que l'amitié & la générosité inspirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner, pour cette bagatelle, un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porteroit avec douleur la disgrace du Roi de Pologne & la vôtre.

MON cœur est ému des éloges dont vous honorez ceux de mes concitoyens qui sont sous vos ordres. Effectivement le Génevois est naturellement bon; il a l'ame honnête, il ne manque pas de sens, & il ne lui faut que de bons exemples pour se tourner tout-à-fait au bien. Permettez-moi, Monsieur, d'exhorter ces jeunes Officiers à profiter du vôtre, à se rendre dignes de vos bontés, & à perfectionner sous vos yeux les qualités qu'ils vous doivent peut-être, & que vous attribuez à leur éducation. Je prendrai volontiers pour moi, quand vous viendrez à Paris, le conseil que je leur donne; ils étudieront l'homme de guerre, moi le Philosophe : notre étude commune sera l'homme de bien, & vous serez toujours notre maitre.

Paris ce 26 Décembre 1755.

LETTRE II.

De M. Le Comte de Tressan.

Recevez, Monsieur, le prix de la vertu la plus pure. Vos ouvrages nous la font aimer en nous peignant ses charmes dans leur première simplicité; vous venez de l'enseigner dans ce moment par l'acte le plus généreux & le plus digne de vous.

Le Roi de Pologne, Monsieur, attendri, édifié par votre lettre, croit ne pouvoir vous donner une marque plus éclatante de son estime, qu'en souscrivant à la grace que seul aujourd'hui vous pouviez prononcer. M. Palissot ne sera point chassé de la Société de Nancy, mais cette anecdote littéraire doit rester inscrite dans ses registres, & vous ne pouvez nous blâmer de conserver dans la mémoire des hommes, avec les excès qui peuvent les avilir, les actes de vertu qui les honorent. Enchanté de vos ouvrages, Monsieur, & desirant d'affermir dans mon cœur les sentimens qui sont si naturels dans le vôtre, je n'ai fait en cette occasion que ce que j'ai dû, & sans l'ordre du Roi de Pologne, qui ma chargé de vous faire passer cette lettre, je n'aurois point osé vous faire connoître tout mon zèle.

Vous me promettez, Monsieur, de me recevoir quand j'irai à Paris, & moi je vous promets de vous écouter avec confiance, & de travailler de bonne foi à me rendre digne d'être votre ami.

Pardonnez-moi d'avoir donné plusieurs copies de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Malgré l'estime trop honorable que vous m'y témoignez, je sens qu'on doit m'oublier en lisant cette lettre, & ne s'occuper que du grand homme qui s'y montre tout entier pour faire rougir le vice & pour le triomphe de la vertu. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lunéville, le premier Janvier 1756.

RÉPONSE

De M. J. J. ROUSSEAU.

QUELQUE danger qu'il y ait, Monsieur, de me rendre importun, je ne puis m'empêcher de joindre aux remerciemens que je vous dois, des remarques sur l'enrégistrement de l'affaire de M. Palissot, & je prendrai d'abord la liberté de vous dire que mon admiration même pour les vertus du Roi de Pologne, ne me permet d'accepter le témoignage de bonté dont S. M. m'honore en cette occasion qu'à condition que tout soit oublié. J'ose dire qu'il ne lui convient pas d'accorder une grace incomplette, & qu'il n'y a qu'un pardon *sans réserve* qui soit digne de sa grande ame. D'ailleurs, est-ce faire grace que d'éterniser la punition, & les regîstres d'une Académie ne doivent-ils pas plutôt pallier que relever les petites fautes de ses membres ? Enfin quelque peu d'estime que je fasse de nos contemporains, à Dieu ne plaise que nous les avilissions à ce point d'inscrire comme un acte de vertu ce qui n'est au fond qu'un procédé des plus simples, que tout homme de lettres n'eût pas manqué d'avoir à ma place.

ACHEVEZ donc, Monsieur, la bonne œuvre que vous avez si bien commencée, afin de la rendre digne de vous. Qu'il ne soit plus question d'une bagatelle qui a déja fait plus de bruit & donné plus de chagrin à M. Palissot que l'affaire ne le méritoit. Qu'aurons-nous fait pour lui, si le pardon lui coûte aussi cher que la peine ?

PERMETTEZ-MOI de ne point répondre aux extrêmes louanges dont vous m'honorez ; ce sont des leçons sévères dont je ferai mon profit ; car je n'ignore pas, & cette lettre en fait foi, qu'on loue avec sobriété ceux qu'on estime parfaitement. Mais, Monsieur, il faut renvoyer ces éclaircissemens à nos entrevues. J'attends avec empressement le plaisir que vous me promettez, & vous verrez que de manière ou d'autre vous ne me louerez plus quand nous nous connoîtrons.

Paris 7 Janvier 1756.

LETTRE III.

Du Comte de TRESSAN.

VOUS ſerez obéi, Monſieur ; il eſt bien juſte que vous jouiſſiez de l'empire que vous vous acquérez ſur les eſprits. Je vous avoue cependant que j'aurois peut-être encore balancé à vous accorder tout pour M. Paliſſot, ſans une lettre que j'ai reçue de Paris en même-temps que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. On commence par m'aſſurer d'une amitié à toute épreuve, & c'eſt en conſéquence de ce ſentiment qu'on m'avertit qu'on ſort d'une compagnie nombreuſe & brillante, où l'on s'eſt déchaîné contre moi au ſujet de l'affaire de M. Paliſſot, & que même on s'y eſt dit l'un à l'autre à l'oreille une épigramme faite contre moi. Cette lettre m'a déterminé ſur le champ, Monſieur, à ſuivre votre exemple. Je me trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir auſſi à pardonner à M. Paliſſot ; je le fais ſans nulle reſtriction, trop heureux qu'il me procure cette occaſion de vous prouver que j'aime à profiter de vos leçons.

J'AI répondu à cette perſonne avec toute la vérité la plus ſimple. Je lui ai mandé ce qui s'eſt paſſé, ce que j'avois fait, & ce que vous m'avez empêché d'achever. N'en parlons donc plus, & que M. Paliſſot puiſſe être aſſez heureux pour ne jetter jamais des pierres qu'à des Sages. Si je le ſuis dans ce moment, lui & moi vous le devons également. Je conſens de tout mon cœur à ne plus vous louer lorſque je jouirai du bonheur de vous voir & de vous entendre. Alors ma façon de vous applaudir me ſera utile, & répondra à vos vues : juſqu'à ce moment, permettez-moi de vous dire encore que mon admiration pour vos ouvrages & pour votre cœur, égale l'attachement que je vous voue pour le reſte de ma vie.

Lunéville 11 Janvier, 1756.

RÉPONSE

De M. J. J. ROUSSEAU.

J'APPRENDS, Monsieur, avec une vive satisfaction que vous avez entiérement terminé l'affaire de M. Palissot, & je vous en remercie de tout mon cœur. Je ne vous dirai rien du petit déplaisir qu'elle a pu vous occasionner ; car ceux de cette espèce ne sont guère sensibles à l'homme sage ; & d'ailleurs vous savez mieux que moi que dans les chagrins qui peuvent suivre une bonne action, le prix en efface toujours la peine. Après avoir heureusement achevé celle-ci, il ne nous reste plus rien à desirer, à vous & à moi, que de n'en plus entendre parler.

Paris, 17 Janvier 1756.

AVIS A UN ANONYME,

PAR

J. J. ROUSSEAU. (85)

J'Ai reçu le 26 de ce mois une lettre anonyme, datée du 28 Octobre dernier, qui, mal adreſſée, après avoir été à Génève, m'eſt revenue à Paris, franche de port. A cette lettre étoit joint un écrit pour ma défenſe, que je ne puis donner au Mercure, comme l'Auteur le deſire, par des raiſons qu'il doit ſentir, s'il a réellement pour moi l'eſtime qu'il m'y témoigne. Il peut donc le faire retirer de mes mains, au moyen d'un billet de la même écriture, ſans quoi ſa pièce reſtera ſupprimée.

L'Auteur ne devoit pas croire ſi facilement que celui qu'il réfute fut Citoyen de Génève, quoiqu'il ſe donne pour tel; car il eſt aiſé de dater de ce pays-là : mais tel ſe vante d'en être, qui dit le contraire ſans y penſer. Je n'ai ni la vanité ni la conſolation de croire que tous mes concitoyens penſent comme moi; mais je connois la candeur de leurs procédés : ſi quelqu'un d'eux m'attaque, ce ſera hautement & ſans ſe cacher; ils m'eſti-

(85) Deux Anonymes avoient écrit à M. Rouſſeau, l'un par la voix du Mercure, & l'autre par la poſte. Le premier, qui étoit un Bordelois, diſoit à M. Rouſſeau : » Puiſque la » ſociété ne peut changer de face, » les Arts lui ſont néceſſaires, & » l'inégalité des conditions inévita- » ble : pourquoi donc en troubler » l'ordre, en portant dans ſes mem- » bres le découragement & l'eſprit » d'indépendance ?... Un homme tel » que vous, quand il écrit pour les » autres, ne doit le faire que pour » amuſer ou pour inſtruire. Ainſi, ſi, » au lieu d'avoir perdu votre temps à » faire deux Diſcours, vous euſſiez » fait un Opéra comme *le Devin du* » *Village*, il vous auroit une ſeconde » fois gagné les cœurs de tous ceux » qui l'auroient connu. «

On verra par l'Avis de M. Rouſſeau quel étoit le ſujet de la ſeconde lettre anonyme.

meront assez en me combattant, ou du moins s'estimeront assez eux-mêmes pour me rendre la franchise dont j'use envers tout le monde. D'ailleurs, eux pour qui cet ouvrage est écrit, eux à qui il est dédié, eux qui l'ont honoré de leur approbation, ne me demanderont point à quoi il est utile; ils ne m'objecteront point, avec beaucoup d'autres, que, quand tout cela seroit vrai, je n'aurois pas dû le dire; comme si le bonheur de la société n'étoit fondé que sur les erreurs des hommes. Ils y verront, j'ose le croire, de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement, des moyens de le conserver, & s'ils y trouvent les maximes qui conviennent au bon & vertueux citoyen, ils ne mépriseront point un écrit qui respire par-tout l'humanité, la liberté, l'amour de la patrie, l'obéissance aux loix.

QUANT aux habitans des autres pays, s'ils ne trouvent dans cet ouvrage rien d'utile ni d'amusant, il seroit mieux, ce me semble, de leur demander pourquoi ils le lisent, que de leur expliquer pourquoi il est écrit. Qu'un bel esprit de Bordeaux m'exhorte gravement à laisser les discussions politiques pour faire des Opéra, attendu que lui, bel esprit, s'amuse beaucoup plus à la représentation du *Devin du Village*, qu'à la lecture du *Discours sur l'Inégalité;* il a raison, sans doute, s'il est vrai qu'en écrivant aux citoyens de Génève je sois obligé d'amuser les Bourgeois de Bordeaux.

QUOI qu'il en soit, en témoignant ma reconnoissance à mon défenseur, je le prie de laisser le champ libre à mes adversaires, & j'ai bien du regret moi-même au temps que je perdois autrefois à leur répondre. Quand la recherche de la vérité dégénère en disputes & querelles personnelles, elle ne tarde pas à prendre les armes du mensonge; craignons de l'avilir ainsi. De quelque prix que soit la science, la paix de l'ame vaut encore mieux. Je ne veux point d'autre défense pour mes écrits, que la raison & la vérité, ni pour ma personne, que ma conduite & mes mœurs: si ces appuis me manquent, rien ne me soutiendra; s'ils me soutiennent, qu'ai-je à craindre?

A Paris, le 29 Novembre 1755.

LETTRE

D'UN BOURGEOIS DE BORDEAUX A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR, en lisant votre Mercure; j'ai trouvé une lettre de l'illustre M. Rousseau, où il se défend contre ceux qui osent attaquer les nouveautés étonnantes de ses systêmes. Je n'entre point dans toutes ces discussions; mais je ne feindrai pas d'avouer que j'ai été surpris de la hauteur stoïque & lacédémonienne avec laquelle il nous traite. Il nous insinue avec une clarté assez dure, que son dessein n'est ni de nous amuser, ni de nous instruire. Je lui réponds d'abord qu'il fera l'un & l'autre malgré lui, par la seule raison que nous nous occupons à le lire : chose qu'il ne sauroit empêcher. Tout le fruit qu'il pourra tirer de sa mauvaise intention pour nous, c'est de nous dispenser de lui être reconnoissant, puisqu'il ne nous éclaire qu'en protestant qu'il ne veut pas nous éclairer. C'est un vrai larcin que nous lui faisons.

MAIS je demande, quelle raison lui avons-nous donnée de se fâcher contre nous ? Si quelqu'un de nos concitoyens a mérité sa colère par quelques petits dilemmes embarrassans, mais point incivils, toute la ville qu'il proscrit n'a point de part à cela. Une chose bien certaine, c'est que nous admirons son éloquence comme tout le reste du monde : preuve assez évidente que nous valons quelque chose. Comment peut-il avoir la cruauté de foudroyer ainsi ses admirateurs ?

IL semble nous apprendre qu'il n'écrit que pour Génève ; cela veut dire qu'il n'aime qu'elle. J'avouerai que j'avois cru jusqu'ici que le vrai Philosophe étoit l'ami du monde entier; qu'il regardoit tous les hommes comme des frères. Qu'il aime Génève, à la bonne heure; mais nous osons le prier de nous aimer un peu, tout Bordelois que nous pouvons être, car, après tout, que sait-il ? Peut-être sommes-nous des hommes ?

Il ſeroit mieux, dit-il, de demander à ceux qui ne ſont pas Génevois, & qui ne me goûtent point, pourquoi ils liſent mon ouvrage, que de leur expliquer pourquoi il eſt fait. Les termes dont il ſe ſert pour dire cela ont un air ſentencieux, mais j'ai bien peur qu'ils n'en aient que l'air. 1°. Il eſt très-sûr que tout le monde le goûte & l'admire, Génevois ou non; ainſi il ſe fonde ſur une hypothèſe fauſſe. Suppoſons, comme lui, l'impoſſible; ſuppoſons, dis-je, qu'il eût fait un ouvrage où l'utile & l'amuſant ne ſe trouvaſſent point, & qu'il dit à ceux qui s'en plaindroient : Pourquoi le liſiez-vous? Mais, Monſieur, pourroit-on lui répondre, je ne prévoyois pas, en prenant votre livre, qu'il ne devoit m'amuſer ni m'inſtruire. La réponſe ſeroit bonne, perſonne n'étant devin.

Cependant quand je réfléchis à ſa ſentence, je crois y démêler une idée trop fière pour être la ſienne. Ne voudroit-il pas dire qu'il eſt peu de gens qui doivent le lire; c'eſt-à-dire, qu'il en eſt peu qui ſoient dignes de le faire; & puis en cherchant quels ſont ces mortels privilégiés, il ſemble que ce ſont les Génevois, & ceux qui le trouvent inſtructif & amuſant, ou pour dire la choſe comme elle eſt, ceux qui ſont ſes approbateurs. Voilà une idée qu'on ne doit pas attribuer à un Philoſophe auſſi modeſte & auſſi bon Logicien que lui. Il eſt donc de l'équité de convenir que ſa ſentence ne ſignifie rien.

Au reſte, il ne nous a pas appris à quoi peuvent ſervir ſes ſyſtêmes, & quel a été ſon but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, pour donner aux Génevois de fortes raiſons d'aimer leur gouvernement, pour leur inſpirer l'humanité, l'amour de la patrie & de la liberté, & l'obéiſſance aux loix.

Je crois donc entendre M. Rouſſeau parlant ainſi à ſes concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos ſemblables, car nous avons eu tort de ſortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une ſemelle & la nourriture. Aimez votre patrie, puiſqu'il eſt vrai que nous devrions n'en avoir ja-

mais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous ſommes à plaindre de n'être plus dépendans d'un lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin obéiſſez aux loix, puiſque vous étiez faits pour n'obéir à aucune. Si les Génevois n'avoient pas de meilleures raiſons pour être bons citoyens, nous n'aurions pas admiré, comme nous faiſons, la ſageſſe de leur gouvernement & la pureté de leurs mœurs.

Je ſais bien qu'il pourroit repliquer, comme Agamemnon : *Seigneur, je ne rends point compte de mes deſſeins*, ſur-tout devant des adverſaires obſcures & indignes de moi, tels que vous êtes ; vous, dont je craindrois de relever la baſſeſſe, ſi je deſcendois juſqu'à elle. De plus, que m'importe qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne ? Mes approbateurs ſont la raiſon & la vérité, (*à Dieu ne plaiſe que cela ſoit*,) je n'attends rien de perſonne. Je foule aux pieds les critiques & les ſuffrages : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Tous ces ſentimens ont une majeſté philoſophique qui éblouit ; mais je ſoupçonne qu'ils ſont trop métaphyſiques pour être réels. La Nature a mis dans nos cœurs un violent deſir d'être eſtimé de ſes ſemblables ; & je croirois fort que, ſans ce deſir-là, perſonne ne ſe feroit imprimer, pas même M. Rouſſeau. De plus, répéter mille & mille fois qu'on mépriſe l'eſtime des hommes, c'eſt répéter qu'on mépriſe les hommes mêmes. Or, comme le mépris dérive toujours d'une comparaiſon relative à ſa propre perſonne, dire qu'on mépriſe les hommes, c'eſt dire, en termes couverts, qu'on ſe croit plus qu'eux. Il ſeroit pourtant un peu violent de ſe croire le premier homme du monde.

L'affectation eſt toujours ridicule. Il y en a, ce me ſemble, à ſe proclamer Philoſophe par un certain ton altier & crud, qu'on prend un peu trop dans notre ſiècle. Du moins, pour l'être, on ne doit pas traiter ſon monde d'une manière ſi hautaine ; car alors il paroîtra qu'on a plus de colère que de philoſophie.

POURQUOI, par exemple, répondre par des injures ? (le titre de bel esprit en est une de la manière que M. Rousseau le donne.) Pourquoi, dis-je, ne pas répondre par des raisons? Il n'en avoit point, dira-t-on; il ne falloit donc pas répondre.

JE connois des gens qui ont cru appercevoir dans ses écrits une humeur fort éloignée de cette douceur gracieuse & liante qui doit être comme l'habit de la véritable vertu. Je n'ai garde d'être de leur avis; & je suis persuadé que M. Rousseau est aussi aimable par son caractère, qu'il est estimable par ses mœurs, admirable par ses écrits; mais je suis obligé de convenir que cet avis où il répond si durement a été écrit dans quelque quart d'heure d'inquiétude; & je gagerois que sa santé n'étoit pas bien disposée dans ce moment-là.

JE finirai par l'avertir que l'indisposition où il pouvoit être alors, lui a empêché de faire assez d'attention à la lettre qu'on lui écrivit; ensorte qu'il ne lui a pas fait l'honneur de l'entendre. On ne l'exhorte pas à quitter les discussions politiques pour faire des Opéra; on s'intéresse trop à sa gloire pour exiger de lui une pareille chûte; on croit même que la littérature perdroit trop s'il n'étoit que Poëte; & qu'en cas qu'il ne fût que Musicien, la Musique ne gagneroit pas autant que l'Éloquence a déja gagnée à être cultivée par lui. On a voulu lui dire seulement qu'il vaut mieux ne faire qu'amuser que de donnner des instructions fondées sur des principes aussi dangereux que les siens; d'où dérive naturellement la conséquence que l'homme n'a été fait ni pour une morale, ni pour une Religion, conséquence que la droiture pieuse de son cœur désavoueroit assurément. Du reste, on l'exhorte à poursuivre ses recherches, & sur-tout à prétendre aux découvertes neuves, sans aimer les nouveautés. Cet avis, ce n'est point les Bordelois seuls qui le lui donnent; les Génevois, j'ose le dire, le lui donnent aussi.

JE ne crois pas avoir dit rien de choquant à M. Rousseau; & je viens de relire ma lettre, pour voir s'il m'est échappé la moindre chose qui démentit les sentimens d'estime, d'admiration, &

& même de reſpect, dont je ſuis pénétré pour lui. Je ſuis même ſi aſſuré de la nobleſſe & de la candeur de ſes ſentimens, que je ſuis perſuadé qu'il conſentira lui-même à ce que cette lettre ſoit inſérée dans votre Mercure; honneur que je vous ſupplie de lui accorder.

De Bordeaux, le 14 Janvier 1756.

RÉPONSE

DE M. ROUSSEAU A M. DE BOISSY,

Qui lui avoit communiqué la Lettre précédente.

MONSIEUR,

JE remercie très-humblement M. de Boiſſy de la bonté qu'il a eu de me communiquer cette pièce. Elle me paroît agréablement écrite, aſſaiſonnée de cette ironie fine & plaiſante qu'on appelle, je crois, *de la politeſſe*, & je ne m'y trouve nullement offenſé. Non-ſeulement je conſens à ſa publication, mais je deſire même qu'elle ſoit imprimée dans l'état où elle eſt, pour l'inſtruction du Public & la mienne. Si la morale de l'Auteur paroît plus ſaine que ſa logique, & ſes avis meilleurs que ſes raiſonnemens, ne ſeroit-ce point que les défauts de ma perſonne ſe voient bien mieux que les erreurs de mon livre? Au reſte, toutes les horribles choſes qu'il y trouve lui montrent plus que jamais qu'il ne devroit pas perdre ſon temps à le lire.

ROUSSEAU.

A Paris, le 24 Janvier 1756.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A M***.

A Motiers, le 28 Mai 1764.

C'Est rendre un vrai ſervice à un ſolitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui ſe paſſe par rapport à lui. Voilà, Monſieur, ce que vous avez très-obligeamment fait en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue Lettre à M. l'Archevêque d'Auſch. Cette Lettre, comme vous l'avez deviné, n'eſt pas plus de moi que tous ces écrits pſeudonymes qui courent Paris ſous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais ouï parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. Montillet, Archevêque. J'ai peine à croire que l'Auteur de cette Lettre ait voulu perſuader ſérieuſement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas aſſez des affaires qu'on me ſuſcite, ſans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti ? Quel nouvel intérêt m'auroit fait changer ſi bruſquement de maximes? Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état que quand je refuſois d'écrire contr'eux dans leurs diſgraces ? Quelqu'un me connoît-il aſſez lâche, aſſez vil, pour inſulter aux malheureux ? Eh ! que m'importe enfin le ſort des Jéſuites, quel qu'il puiſſe être ? La triſte vérité délaiſſée eſt-elle plus chère aux uns qu'aux autres ? Et ſoit qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent, en ſerois-je moins perſécuté ? D'ailleurs, pour peu qu'on liſe attentivement cette Lettre, qui ne ſentira pas, comme vous, que je n'en ſuis point l'Auteur ? Les mal-adreſſes y ſont entaſſées: elle eſt datée de Neufchâtel où je n'ai pas mis le pied; on y emploie la formule de *très-humble ſerviteur*, dont je n'uſe avec perſonne ; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Génève, auquel j'ai renoncé : tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes perſécuteurs, & qui ſe paſſe bien, je crois, d'un défenſeur tel que moi : on

affecte quelques imitations de mes phraſes, & ces imitations ſe démentent l'inſtant après; le ſtyle de la Lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'eſt pas le mien : on m'y prête des expreſſions baſſes; on m'y fait dire des groſſiéretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes Écrits : on m'y fait dire *vous* à Dieu; uſage que je ne blâme pas; mais qui n'eſt pas le nôtre. Pour me ſuppoſer l'Auteur de cette Lettre, il faut ſuppoſer auſſi que j'ai voulu me déguiſer. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu perſuader aux ſots qu'elle étoit de moi.

TELLES ſont, Monſieur, les armes dignes de mes adverſaires, dont ils achevent de m'accabler. Non contents de m'outrager dans mes ouvrages : ils prennent le parti, plus cruel encore, de m'attribuer les leurs. A la vérité, le Public juſqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La juſtice que j'en attends ſur ce point, eſt une conſolation bien foible pour tant de maux. Vous ſavez la nouvelle affliction qui m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres; je la ſentirai juſqu'au tombeau. Il fut mon conſolateur durant ſa vie, il ſera mon protecteur après ſa mort. Sa chère & honorable mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis, & quand ils voudront la fouiller par leurs calomnies, on leur dira : comment cela pourroit-il être ? Le plus honnête homme de France fut ſon ami.

JE vous remercie & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

ROUSSEAU.

LETTRE

DE J. J. ROUSSEAU A M. LE PROFESSEUR DE FELICE.

A Motiers, le 14 Mars 1765.

JE n'ai point fait, Monſieur, l'Ouvrage intitulé *Des Princes*; je ne l'ai point vu; je doute même qu'il exiſte. Je comprends aiſément de quelle fabrique vient cette invention, comme beaucoup d'autres, & je trouve que mes ennemis ſe rendent bien juſtice en m'attaquant avec des armes ſi dignes d'eux. Comme je n'ai jamais déſavoué aucun Ouvrage qui fût de moi, j'ai le droit d'en être cru ſur ceux que je déclare n'en pas être. Je vous prie, Monſieur, de recevoir & de publier cette déclaration, en faveur de la vérité, & d'un homme qui n'a qu'elle pour ſa défenſe. Recevez mes très-humbles ſalutations.

ROUSSEAU.

DISCOURS
SUR
L'ÉCONOMIE
POLITIQUE.(86)

ECONOMIE ou ŒCONOMIE (*morale & politique*) ce mot vient de οἶκος, *maiſon* & de νόμος, *loi*, & ne ſignifie originairement que le ſage & légitime gouvernement de la maiſon, pour le bien commun de toute la famille. Le ſens de ce terme a été dans la ſuite étendu au gouvernement de la grande famille, qui eſt l'État. Pour diſtinguer ces deux acceptions, on l'appelle, dans ce dernier cas, *économie générale* ou *politique*, & dans l'autre, *économie domeſtique particulière*. Ce n'eſt que de la première qu'il eſt queſtion dans ce Diſcours.

QUAND il y auroit entre l'État & la famille autant de rapport que pluſieurs Auteurs le prétendent, il ne s'enſuivroit pas pour cela que les règles de conduite propres à l'une de ces deux ſociétés fuſſent convenables à l'autre ; elles diffèrent trop en grandeur pour pouvoir être adminiſtrées de la même manière ; & il y aura toujours une extrême différence entre le gouvernement domeſtique, où le père peut tout voir par lui-même, & le gouvernement civil, où le chef ne voit preſque rien que par les yeux d'autrui. Pour que les choſes devinſſent égales à cet égard, il faudroit que les talens, la force & toutes les facultés du père augmentaſſent en raiſon de la grandeur de ſa famille, & que l'ame d'un puiſſant Monarque fût à celle

(86) *Ce Diſcours imprimé d'abord dans le Dictionnaire Encyclopédique, parut enſuite ſéparément, & on en a fait pluſieurs éditions.*

d'un homme ordinaire, comme l'étendue de ſon empire eſt à l'héritage d'un particulier.

MAIS comment le gouvernement de l'État pourroit-il être ſemblable à celui de la famille, dont le fondement eſt ſi différent ? Le père étant phyſiquement plus fort que ſes enfans auſſi long-temps que ſon ſecours leur eſt néceſſaire, le pouvoir paternel paſſe avec raiſon pour être établi par la nature. Dans la grande famille, dont tous les membres ſont naturellement égaux, l'autorité politique, purement arbitraire, quant à ſon inſtitution, ne peut être fondée que ſur des conventions, ni le Magiſtrat commander aux autres qu'en vertu des loix. Les devoirs du père lui ſont dictés par des ſentimens naturels, & d'un ton qui lui permet rarement de déſobéir. Les Chefs n'ont point de ſemblable règle, & ne ſont réellement tenus envers le peuple qu'à ce qu'ils lui ont promis de faire, & dont il eſt en droit d'exiger l'exécution. Une autre différence plus importante encore, c'eſt que les enfans n'ayant rien que ce qu'ils reçoivent du père, il eſt évident que tous les droits de propriété lui appartiennent, ou émanent de lui ; c'eſt tout le contraire dans la grande famille, où l'adminiſtration générale n'eſt établie que pour aſſurer la propriété particulière qui lui eſt antérieure. Le principal objet des travaux de toute la maiſon eſt de conſerver & d'accroître le patrimoine du père, afin qu'il puiſſe un jour le partager entre ſes enfans ſans les appauvrir ; au lieu que la richeſſe du fiſc n'eſt qu'un moyen, ſouvent mal entendu, pour maintenir les particuliers dans la paix & dans l'abondance. En un mot, la petite famille eſt deſtinée à s'éteindre & à ſe réſoudre un jour en pluſieurs autres familles ſemblables ; mais la grande étant faite pour durer toujours dans le même état, il faut que la première s'augmente pour ſe multiplier ; & non-ſeulement il ſuffit que l'autre ſe conſerve, mais on peut prouver aiſément que toute augmentation lui eſt plus préjudiciable qu'utile.

PAR pluſieurs raiſons tirées de la nature de la choſe, le père doit commander dans la famille. Premiérement, l'autorité ne

doit pas être égale entre le père & la mère, mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide; 2°. quelque légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme, comme elles sont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté; car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme, parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans, qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari; 3°. les enfans doivent obéir au père, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens; 4°. à l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il leur donne, sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir. Je ne parle point de l'esclavage, parce qu'il est contraire à la nature, & qu'aucun droit ne peut l'autoriser.

Il n'y a rien de tout cela dans la société politique. Loin que le chef ait un intérêt naturel au bonheur des particuliers, il ne lui est pas rare de chercher le sien dans leur misère. La magistrature est-elle héréditaire; c'est souvent un enfant qui commande à des hommes: est-elle élective; mille inconvéniens se font sentir dans les élections; & l'on perd dans l'un & l'autre cas, tous les avantages de la paternité. Si vous n'avez qu'un seul chef, vous êtes à la discrétion d'un maître qui n'a nulle raison de vous aimer; si vous en avez plusieurs, il faut supporter à la fois leur tyrannie & leurs divisions. En un mot, les abus sont inévitables & leurs suites funestes dans toute société où l'intérêt public & les loix n'ont aucune force naturelle, & sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel & les passions du chef & des membres.

Quoique les fonctions du père de famille & du premier

Magiſtrat doivent tendre au même but; c'eſt par des voies ſi différentes; leur devoir & leurs droits ſont tellement diſtingués, qu'on ne peut les confondre ſans ſe former de fauſſes idées des loix fondamentales de la ſociété, & ſans tomber dans des erreurs fatales au genre humain. En effet, ſi la voix de la nature eſt le meilleur conſeil que doive écouter un bon père pour bien remplir ſes devoirs, elle n'eſt pour le Magiſtrat qu'un faux guide qui travaille ſans ceſſe à l'écarter des ſiens, & qui l'entraine tôt ou tard à ſa perte & à celle de l'État, s'il n'eſt retenu par la plus ſublime vertu. La ſeule précaution néceſſaire au père de famille, eſt de ſe garantir de la dépravation, & d'empêcher que les inclinations naturelles ne ſe corrompent en lui : mais ce ſont elles qui corrompent le Magiſtrat. Pour bien faire, le premier n'a qu'à conſulter ſon cœur; l'autre devient un traitre au moment qu'il écoute le ſien : ſa raiſon même lui doit être ſuſpecte; & il ne doit ſuivre d'autre règle que la raiſon publique qui eſt la loi. Auſſi la nature a-t-elle fait une multitude de bons pères de famille; mais il eſt douteux que, depuis l'exiſtence du monde, la ſageſſe humaine ait jamais fait dix hommes capables de gouverner leurs ſemblables.

De tout ce que je viens d'expoſer, il s'enſuit que c'eſt avec raiſon qu'on a diſtingué *l'économie publique* de *l'économie particulière*, & que l'État n'ayant rien de commun avec la famille que l'obligation qu'ont les chefs de rendre heureux l'un & l'autre, les mêmes règles de conduite ne ſauroient convenir à tous les deux. J'ai cru qu'il ſuffiroit de ce peu de lignes pour renverſer l'odieux ſyſtême que le Chevalier *Filmer* a tâché d'établir dans un ouvrage intitulé *Patriarcha*, auquel deux hommes illuſtres ont fait trop d'honneur en écrivant des livres pour le réfuter : au reſte, cette erreur eſt fort ancienne, puiſqu'Ariſtote même a jugé à propos de la combattre par des raiſons qu'on peut voir au premier livre de ſes *Politiques*.

Je prie mes lecteurs de bien diſtinguer encore l'*économie publique*, dont j'ai à parler, & que j'appelle *gouvernement*, de l'autorité ſuprême que j'appelle *ſouveraineté*; diſtinction qui conſiſte

consiſte en ce que l'une a le droit légiſlatif, & oblige, en certains cas, le corps même de la nation, tandis que l'autre n'a que la puiſſance exécutive, & ne peut obliger que les particuliers.

Qu'on me permette d'employer, pour un moment, une comparaiſon commune & peu exacte à bien des égards, mais propre à me faire mieux entendre.

Le corps politique, pris individuellement, peut être conſidéré comme un corps organiſé, vivant & ſemblable à celui de l'homme. Le pouvoir ſouverain repréſente la tête; les loix & les coutumes ſont le cerveau, principe des nerfs & ſiège de l'entendement, de la volonté & des ſens, dont les Juges & Magiſtrats ſont les organes; le commerce, l'induſtrie & l'agriculture ſont la bouche & l'eſtomac qui préparent la ſubſtance commune; les finances publiques ſont le ſang qu'une ſage *économie*, en faiſant les fonctions du cœur, renvoie diſtribuer par tout le corps la nourriture & la vie; les citoyens ſont le corps & les membres qui font mouvoir, vivre & travailler la machine, & qu'on ne ſauroit bleſſer en aucune partie, qu'auſſi-tôt l'impreſſion douloureuſe ne s'en porte au cerveau, ſi l'animal eſt dans un état de ſanté.

La vie de l'un & de l'autre eſt le *moi* commun au tout, la ſenſibilité réciproque & la correſpondance interne de toutes les parties. Cette communication vient-elle à ceſſer, l'unité formelle à s'évanouir, & les parties contigues à n'appartenir plus l'une à l'autre que par juxtapoſition : l'homme eſt mort, ou l'État eſt diſſous.

Le corps politique eſt donc auſſi un être moral qui a une volonté; & cette volonté générale, qui tend toujours à la conſervation & au bien-être du tout & de chaque partie, & qui eſt la ſource des loix, eſt pour tous les membres de l'État, par rapport à eux & à lui, la règle du juſte & de l'injuſte; vérité qui, pour le dire en paſſant, montre avec combien de

ſens tant d'Écrivains ont traité de vol la ſubtilité preſcrite aux enfans de Lacédémone, pour gagner leur frugal repas; comme ſi tout ce qu'ordonne la loi pouvoit ne pas être légitime.

Il eſt important de remarquer que cette règle de juſtice, sûre par rapport à tous les citoyens, peut être fautive avec les étrangers; la raiſon de ceci eſt évidente : c'eſt qu'alors la volonté de l'État, quoique générale par rapport à ſes membres, ne l'eſt plus par rapport aux autres États & à leurs membres, mais devient pour eux volonté particulière & individuelle, qui a ſa règle de juſtice dans la loi de *nature*; ce qui rentre également dans le principe établi : car alors la grande ville du monde devient le corps politique dont la loi de nature eſt toujours la volonté générale, & dont les États & peuples divers ne ſont que des membres individuels.

De ces mêmes diſtinctions appliquées à chaque ſociété politique & à ſes membres, découlent les règles les plus univerſelles & les plus sûres ſur leſquelles on puiſſe juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, & en général de la moralité de toutes les actions humaines.

Toute ſociété politique eſt compoſée d'autres ſociétés plus petites de différentes eſpèces, dont chacune a ſes intérêts & ſes maximes; mais ces ſociétés que chacun apperçoit, parce qu'elles ont une forme extérieure & autoriſée, ne ſont pas les ſeules qui exiſtent réellement dans l'État; tous les particuliers qu'un intérêt commun réunit, en compoſent autant d'autres, permanentes ou paſſagères, dont la force n'eſt pas moins réelle pour être moins apparente, & dont les divers rapports bien obſervés ſont la véritable connoiſſance des mœurs. Ce ſont toutes ces aſſociations tacites ou formelles qui modifient de tant de manières les apparences de la volonté publique par l'influence de la leur. La volonté de ces ſociétés particulières a toujours deux relations; pour les membres de l'aſſociation, c'eſt une volonté générale; pour la grande ſociété, c'eſt une volonté particulière, qui très-ſouvent ſe trouve droite au premier égard, & vicieuſe au ſecond. Tel peut être Prêtre dévot, ou brave ſol-

dat, ou patricien zélé, & mauvais citoyen. Telle délibération peut être avantageuſe à la petite communauté, & très-pernitieuſe à la grande. Il eſt vrai que les ſociétés particulières étant toujours ſubordonnées à celle-ci préférablement aux autres, les devoirs du citoyen vont avant ceux du Sénateur, & ceux de l'homme avant ceux du citoyen : mais malheureuſement l'intérêt perſonnel ſe trouve toujours en raiſon inverſe du devoir, & augmente à meſure que l'aſſociation devient plus étroite & l'engagement moins ſacré; preuve invincible que la volonté la plus générale eſt auſſi toujours la plus juſte, & que la voix du peuple eſt en effet la voix de Dieu.

Il ne s'enſuit pas pour cela que les délibérations publiques ſoient toujours équitables : elles peuvent ne l'être pas lorſqu'il s'agit d'affaires étrangères; j'en ai dit la raiſon. Ainſi il n'eſt pas poſſible qu'une République bien gouvernée faſſe une guerre injuſte. Il ne l'eſt pas non plus que le Conſeil d'une Démocratie paſſe de mauvais décrets & condamne les innocens; mais cela n'arrivera jamais que le peuple ne ſoit ſéduit par des intérêts particuliers, qu'avec du crédit & de l'éloquence quelques hommes adroits ſauront ſubſtituer aux ſiens. Alors autre choſe ſera la délibération publique, & autre choſe la volonté générale. Qu'on ne m'oppoſe donc point la Démocratie d'Athènes, parce qu'Athènes n'étoit point en effet une Démocratie, mais une Ariſtocratie, très-tyrannique, gouvernée par des Savants & des Orateurs. Examinez avec ſoin ce qui ſe paſſe dans une délibération quelconque, & vous verrez que la volonté générale eſt toujours pour le bien commun; mais très-ſouvent il ſe fait une ſciſſion ſecrette, une confédération tacite, qui, pour des vues particulières, fait éluder la diſpoſition naturelle de l'aſſemblée. Alors le corps ſocial ſe diviſe réellement en d'autres, dont les membres prennent une volonté générale, bonne & juſte à l'égard de ces nouveaux corps, injuſte & mauvaiſe à l'égard du tout, dont chacun d'eux ſe démembre.

On voit avec quelle facilité l'on explique, à l'aide de ces principes, les contradictions apparentes qu'on remarque dans

la conduite de tant d'hommes remplis de ſcrupule & d'honneur à certains égards, trompeurs & frippons à d'autres, foulant aux pieds les plus ſacrés devoirs, & fidèles juſqu'à la mort à des engagemens ſouvent illégitimes. C'eſt ainſi que les hommes les plus corrompus rendent toujours quelque ſorte d'hommage à la foi publique; c'eſt ainſi que les brigands mêmes, qui ſont les ennemis de la vertu dans la grande ſociété, en adorent le ſimulacre dans leurs cavernes.

En établiſſant la volonté générale pour premier *principe* de l'*économie* publique & règle fondamentale du gouvernement, je n'ai pas cru néceſſaire d'examiner ſérieuſement ſi les Magiſtrats appartiennent au peuple, ou le peuple aux Magiſtrats, & ſi dans les affaires publiques on doit conſulter le bien de l'État ou celui des chefs. Depuis long-temps cette queſtion a été décidée d'une manière par la pratique, & d'une autre par la raiſon; & en général ce ſeroit une grande folie d'eſpérer que ceux qui dans le fait ſont les maitres, préféreront un autre intérêt au leur. Il ſeroit donc à propos de diviſer encore l'*économie* publique en populaire & tyrannique. La première eſt celle de tout État où règne entre le peuple & les chefs unité d'intérêt & de volonté; l'autre exiſtera néceſſairement par-tout où le gouvernement & le peuple auront des intérêts différens & par conſéquent des volontés oppoſées. Les maximes de celle-ci ſont inſcrites au long dans les archives de l'Hiſtoire & dans les ſatyres de Machiavel. Les autres ne ſe trouvent que dans les écrits des Philoſophes qui oſent réclamer les droits de l'humanité.

I. La première & la plus importante maxime du gouvernement légitime ou populaire, c'eſt-à-dire, de celui qui a pour objet le bien du peuple, eſt donc, comme je l'ai dit, de ſuivre en tout la volonté générale; mais pour la ſuivre il faut la connoitre, & ſur-tout la bien diſtinguer de la volonté particulière, en commençant par ſoi-même; diſtinction toujours fort difficile à faire, & pour laquelle il n'appartient qu'à la plus ſublime vertu de donner de ſuffiſantes lumières. Comme pour vouloir il faut être libre, une autre difficulté, qui n'eſt guère moindre,

eſt d'aſſurer à la fois la liberté publique & l'autorité du gouvernement. Cherchez les motifs qui ont porté les hommes unis par leurs beſoins mutuels dans la grande ſociété, à s'unir plus étroitement par des ſociétés civiles; vous n'en trouverez point d'autre que celui d'aſſurer les biens, la vie & la liberté de chaque membre par la protection de tous: or, comment forcer les hommes à défendre la liberté de l'un d'entr'eux, ſans porter atteinte à celle des autres? Et comment pourvoir aux beſoins publics, ſans altérer la propriété particulière de ceux qu'on force d'y contribuer? De quelques ſophiſmes qu'on puiſſe colorer tout cela, il eſt certain que ſi l'on peut contraindre ma volonté, je ne ſuis plus libre; & je ne ſuis plus maître de mon bien ſi quelqu'autre peut y toucher. Cette difficulté, qui devoit ſembler inſurmontable, a été levée avec la première par la plus ſublime de toutes les inſtitutions humaines, ou plutôt par une inſpiration céleſte, qui apprit à l'homme à imiter ici-bas les décrets immuables de la Divinité. Par quel art inconcevable a-t-on pu trouver le moyen d'aſſujettir les hommes pour les rendre libres? D'employer au ſervice de l'État les biens, les bras & la vie même de tous ſes membres, ſans les contraindre & ſans les conſulter? D'enchaîner leur volonté de leur propre aveu? De faire valoir leur conſentement contre leur refus, & de les forcer à ſe punir eux-mêmes, quand ils font ce qu'ils n'ont pas voulu? Comment ſe peut-il faire qu'ils obéiſſent & que perſonne ne commande, qu'ils ſervent & n'aient point de maître; d'autant plus libres en effet que, ſous une apparente ſujétion, nul ne perd de ſa liberté que ce qui peut nuire à celle d'un autre? Ces prodiges ſont l'ouvrage de la loi. C'eſt à la loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'eſt elle ſeule auſſi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car ſi-tôt qu'indépendamment des loix un homme en prétend ſou-

mettre un autre à ſa volonté privée, il ſort à l'inſtant de l'état civil, & ſe met vis-à-vis de lui dans le pur état de la nature, où l'obéiſſance n'eſt jamais preſcrite que par la néceſſité.

Le plus puiſſant intérêt du chef, de même que ſon devoir le plus indiſpenſable, eſt donc de veiller à l'obſervation des loix dont il eſt le miniſtre, & ſur leſquelles eſt fondée toute ſon autorité. S'il doit les faire obſerver aux autres, à plus forte raiſon doit-il les obſerver lui-même qui jouit de toute leur faveur. Car ſon exemple eſt de telle force, que quand même le peuple voudroit bien ſouffrir qu'il s'affranchît du joug de la loi, il devroit ſe garder de profiter d'une ſi dangereuſe prérogative, que d'autres s'efforceroient bientôt d'uſurper à leur tour & ſouvent à ſon préjudice. Au fond, comme tous les engagemens de la ſociété ſont réciproques par leur nature, il n'eſt pas poſſible de ſe mettre au-deſſus de la loi ſans renoncer à ſes avantages, & perſonne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à perſonne. Par la même raiſon, nulle exemption de la loi ne ſera jamais accordée, à quelque titre que ce puiſſe être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompenſés par des honneurs, & jamais par des privilèges; car la République eſt à la veille de ſa ruine ſi-tôt que quelqu'un peut penſer qu'il eſt beau de ne pas obéir aux loix. Mais ſi jamais la nobleſſe ou le militaire, ou quelqu'autre ordre de l'État, adoptoit une pareille maxime, tout ſeroit perdu ſans reſſource.

La puiſſance des loix dépend encore plus de leur propre ſageſſe que de la ſévérité de leurs miniſtres, & la volonté publique tire ſon plus grand poids de la raiſon qui l'a dictée, c'eſt pour cela que *Platon* regarde comme une précaution très-importante de mettre toujours à la tête des Édits un préambule raiſonné qui en montre la juſtice & l'utilité. En effet, la première des loix eſt de reſpecter les loix : la rigueur des châtimens n'eſt qu'une vaine reſſource imaginée par de petits eſprits pour ſubſtituer la terreur à ce reſpect qu'ils ne peuvent obtenir. On a toujours remarqué que les pays où les ſupplices ſont les

plus terribles, ſont auſſi ceux où ils ſont les plus fréquens; de ſorte que la cruauté des peines ne marque guère que la multitude des infracteurs, & qu'en puniſſant tout avec la même ſévérité, l'on force les coupables de commettre des crimes pour échapper à la punition de leurs fautes.

Mais quoique le gouvernement ne ſoit pas le maître de la loi, c'eſt beaucoup d'en être le garant & d'avoir mille moyens de la faire aimer. Ce n'eſt qu'en cela que conſiſte le talent de régner. Quand on a la force en main, il n'y a point d'art à faire trembler tout le monde, & il n'y en a pas même beaucoup à gagner les cœurs; car l'expérience a depuis long-temps appris au peuple à tenir grand compte à ſes chefs de tout le mal qu'ils ne lui font pas, & à les adorer quand il n'en eſt pas haï. Un imbécille obéi, peut comme un autre punir les forfaits : le véritable homme d'État ſait les prévenir; c'eſt ſur les volontés encore plus que ſur les actions qu'il étend ſon reſpectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fît bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef-d'œuvre de ſes travaux ſeroit de pouvoir reſter oiſif. Il eſt certain du moins, que le plus grand talent des chefs eſt de déguiſer leur pouvoir pour le rendre moins odieux, & de conduire l'État ſi paiſiblement qu'il ſemble n'avoir pas beſoin de conducteurs.

Je conclus donc que comme le premier devoir du Légiſlateur eſt de conformer les loix à la volonté générale, la première règle de l'*économie* publique eſt que l'adminiſtration ſoit conforme aux loix. C'en ſera même aſſez pour que l'État ne ſoit pas mal gouverné, ſi le Légiſlateur a pourvu, comme il le devoit, à tout ce qu'exigeoient les lieux, le climat, le ſol, les mœurs, le voiſinage, & tous les rapports particuliers du peuple qu'il avoit à inſtituer. Ce n'eſt pas qu'il ne reſte encore une infinité de détails de police & d'*économie*, abandonnés à la ſageſſe du gouvernement : mais il a toujours deux règles infaillibles pour ſe bien conduire dans ces occaſions; l'une eſt l'eſprit de la loi qui doit ſervir à la déciſion des cas qu'elle n'a pu prévoir; l'autre eſt la volonté générale, ſource & ſupplément

de toutes les loix, & qui doit toujours être consultée à leur défaut. Comment, me dira-t-on, connoître la volonté générale dans le cas où elle ne s'est point expliquée ? Faudra-t-il assembler toute la nation à chaque événement imprévu ? Il faudra d'autant moins l'assembler, qu'il n'est pas sûr que sa décision fût l'expression de la volonté générale ; que ce moyen est impraticable dans un grand peuple, & qu'il est rarement nécessaire quand le gouvernement est bien intentionné ; car les chefs savent assez que la volonté générale est toujours pour le parti le plus favorable à l'intérêt public, c'est-à-dire, le plus équitable ; de sorte qu'il ne faut qu'être juste pour s'assurer de suivre la volonté générale. Souvent, quand on la choque trop ouvertement, elle se laisse appercevoir, malgré le frein terrible de l'autorité publique. Je cherche le plus près qu'il m'est possible les exemples à suivre en pareil cas. A la Chine, le Prince a pour maxime constante de donner le tort à ses Officiers dans toutes les altercations qui s'élevent entr'eux & le peuple. Le pain est-il cher dans une province, l'Intendant est mis en prison : se fait-il dans une autre une émeute ; le Gouverneur est cassé, & chaque Mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on n'examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer ; & l'Empereur, persuadé que la clameur publique ne s'éleve jamais sans sujet, démêle toujours, au travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse.

C'EST beaucoup que d'avoir fait régner l'ordre & la paix dans toutes les parties de la République ; c'est beaucoup que l'État soit tranquille & la loi respectée ; mais si l'on ne fait rien de plus, il y aura dans tout cela plus d'apparence que de réalité, & le gouvernement se fera difficilement obéir, s'il se borne à l'obéissance. S'il est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient ; l'autorité la plus absolue est celle qui

qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme, & ne s'exerce pas moins sur la volonté que sur les actions. Il est certain que les peuples sont à la longue ce que le gouvernement les fait être ; guerriers, citoyens, hommes, quand il le veut ; populace & canaille quand il lui plaît : & tout Prince qui mépriſe ſes ſujets ſe déshonore lui-même, en montrant qu'il n'a pas ſu les rendre eſtimables. Formez donc des hommes, ſi vous voulez commander à des hommes : ſi vous voulez qu'on obéiſſe aux loix, faites qu'on les aime, & que, pour faire ce qu'on doit, il ſuffiſe de ſonger qu'on le doit faire. C'étoit-là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces temps reculés où les Philoſophes donnoient des loix aux peuples, & n'employoient leur autorité qu'à les rendre ſages & heureux. De-là tant de loix ſomptuaires, tant de réglemens ſur les mœurs, tant de maximes publiques admiſes ou rejettées avec le plus grand ſoin. Les tyrans mêmes n'oublioient pas cette importante partie de l'adminiſtration, & on les voyoit attentifs à corrompre les mœurs de leurs eſclaves avec autant de ſoin qu'en avoient les Magiſtrats à corriger celles de leurs concitoyens. Mais nos gouvernemens modernes, qui croient avoir tout fait quand ils ont tiré de l'argent, n'imaginent pas même qu'il ſoit néceſſaire ou poſſible d'aller juſques-là.

II. SECONDE règle eſſentielle de l'*économie* publique, non moins importante que la première. Voulez-vous que la volonté générale ſoit accomplie ; faites que toutes les volontés particulières s'y rapportent ; & comme la vertu n'eſt que cette conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même choſe en un mot, faites régner la vertu.

SI les politiques étoient moins aveuglés par leur ambition, ils verroient combien il eſt impoſſible qu'aucun établiſſement, quel qu'il ſoit, puiſſe marcher ſelon l'eſprit de ſon inſtitution, s'il n'eſt dirigé ſelon la loi du devoir ; ils ſentiroient que le plus grand reſſort de l'autorité publique eſt dans le cœur des citoyens : & que rien ne peut ſuppléer aux mœurs pour le maintien du gouvernement. Non-ſeulement il n'y a que des gens de bien

qui ſachent adminiſtrer les loix, mais il n'y a dans le fond que d'honnêtes gens qui ſachent leur obéir. Celui qui vient à bout de braver les remords, ne tardera pas à braver les ſupplices; châtiment moins rigoureux, moins continuel, & auquel on a du moins l'eſpoir d'échapper; & quelques précautions qu'on prenne, ceux qui n'attendent que l'impunité pour mal faire, ne manquent guère de moyens d'éluder la loi ou d'échapper à la peine. Alors, comme tous les intérêts particuliers ſe réuniſſent contre l'intérêt général, qui n'eſt plus celui de perſonne, les vices publics ont plus de force pour énerver les loix, que les loix n'en ont pour réprimer les vices; & la corruption du peuple & des chefs s'étend enfin juſqu'au gouvernement, quelque ſage qu'il puiſſe être : le pire de tous les abus eſt de n'obéir en apparence aux loix que pour les enfreindre en effet avec sûreté. Bientôt les meilleures loix deviennent les plus funeſtes : Il vaudroit mieux cent fois qu'elles n'exiſtaſſent pas; ce ſeroit une reſſource qu'on auroit encore quand il n'en reſte plus. Dans une pareille ſituation l'on ajoute vainement Édits ſur Édits, Réglemens ſur Réglemens. Tout cela ne ſert qu'à introduire d'autres abus ſans corriger les premiers. Plus vous multipliez les loix, plus vous les rendez mépriſables; & tous les ſurveillans que vous inſtituez ne ſont que de nouveaux infracteurs deſtinés à partager avec les anciens; ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage; les hommes les plus vils ſont les plus accrédités; plus ils ſont grands; plus ils ſont mépriſables; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils ſont déshonorés par leurs honneurs. S'ils achetent les ſuffrages des chefs ou la protection des femmes, c'eſt pour vendre à leur tour la juſtice, le devoir & l'État; & le peuple, qui ne voit pas que ſes vices ſont la première cauſe de ſes malheurs, murmure & s'écrie en gémiſſant : » Tous mes maux » ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir. «

C'EST alors qu'à la voix du devoir, qui ne parle plus dans les cœurs, les chefs ſont forcés de ſubſtituer le cri de la terreur ou le leurre d'un intérêt apparent dont ils trompent leurs créa-

tures. C'eſt alors qu'il faut recourir à toutes les petites & mépriſables ruſes qu'ils appellent *maximes d'État & myſtères du cabinet.* Tout ce qui reſte de vigueur au gouvernement eſt employé par ſes membres à ſe perdre & ſupplanter l'un l'autre, tandis que les affaires demeurent abandonnées, où ne ſe font qu'à meſure que l'intérêt perſonnel le demande, & ſelon qu'il les dirige. Enfin toute l'habileté de ces grands politiques eſt de faſciner tellement les yeux de ceux dont ils ont beſoin, que chacun croie travailler pour ſon intérêt, en travaillant pour *le leur*; je dis *le leur*, ſi tant eſt qu'en effet le véritable intérêt des chefs ſoit d'anéantir les peuples pour les ſoumettre, & de ruiner leur propre bien pour s'en aſſurer la poſſeſſion.

Mais quand les citoyens aiment leur devoir, & que les dépoſitaires de l'autorité publique s'appliquent ſincérement à nourrir cet amour par leur exemple & par leurs ſoins, toutes les difficultés s'évanouiſſent; l'adminiſtration prend une facilité qui la diſpenſe de cet art ténébreux dont la noirceur fait tout le myſtère. Ces eſprits vaſtes, ſi dangereux & ſi admirés, tous ces grands Miniſtres dont la gloire ſe confond avec les malheurs du peuple, ne ſont plus regrettés: les mœurs publiques ſuppléent au génie des chefs; & plus la vertu règne, moins les talens ſont néceſſaires. L'ambition même eſt mieux ſervie par le devoir que par l'uſurpation: le peuple convaincu que ſes chefs ne travaillent qu'à faire ſon bonheur, les diſpenſe par ſa déférence de travailler à affermir leur pouvoir; & l'hiſtoire nous montre en mille endroits que l'autorité qu'il accorde à ceux qu'il aime & dont il eſt aimé, eſt cent fois plus abſolue que toute la tyrannie des uſurpateurs. Ceci ne ſignifie pas que le gouvernement doive craindre d'uſer de ſon pouvoir, mais qu'il n'en doit uſer que d'une manière légitime. On trouvera dans l'hiſtoire mille exemples de chefs ambitieux ou puſillanimes, que la molleſſe ou l'orgueil ont perdus; aucun qui ſe ſoit mal trouvé de n'être qu'équitable. Mais on ne doit pas confondre la négligence avec la modération, ni la douceur avec la foibleſſe. Il faut être

ſévère pour être juſte : ſouffrir la méchanceté qu'on a le droit & le pouvoir de réprimer, c'eſt être méchant ſoi-même.

Ce n'eſt pas aſſez de dire aux citoyens, ſoyez bons, il faut leur apprendre à l'être ; & l'exemple même, qui eſt à cet égard la première leçon, n'eſt pas le ſeul moyen qu'il faille employer : l'amour de la patrie eſt le plus efficace, car, comme je l'ai déja dit, tout homme eſt vertueux quand ſa volonté particulière eſt conforme en tout à la volonté générale, & nous voulons volontiers ce que veulent les gens que nous aimons.

Il ſemble que le ſentiment de l'humanité s'évapore & s'affoibliſſe en s'étendant ſur toute la terre, & que nous ne ſaurions être touchés des calamités de la Tartarie ou du Japon comme de celles d'un peuple Européen. Il faut en quelque manière borner & comprimer l'intérêt & la commiſération, pour lui donner de l'activité. Or, comme ce penchant en nous ne peut être utile qu'à ceux avec qui nous avons à vivre, il eſt bon que l'humanité concentrée entre les concitoyens prenne en eux une nouvelle force par l'habitude de ſe voir, & par l'intérêt commun qui les réunit. Il eſt certain que les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce ſentiment doux & vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes, dont les antiques vertus paſſent pour des fables, depuis que l'amour de la patrie eſt tourné en dériſion. Ne nous en étonnons pas : les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimères à quiconque ne les a point ſentis ; & l'amour de la patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtreſſe ; ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inſpire, cette ardeur bouillante & ſublime dont ne brille pas la plus pure vertu, quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppoſer *Socrate* même à *Caton* : l'un étoit plus philoſophe, & l'autre

plus citoyen. Athènes étoit déja perdue, & *Socrate* n'avoit plus de patrie que le monde entier : *Caton* porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur ; il ne vivoit que pour elle, & ne put lui ſurvivre. La vertu de *Socrate* eſt celle du plus ſage des hommes, mais entre *Céſar* & *Pompée* ; *Caton* ſemble un Dieu parmi des mortels. L'un inſtruit quelques particuliers, combat les Sophiſtes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'État, la liberté, les loix contre les conquérans du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à ſervir. Un digne éleve de *Socrate* ſeroit le plus vertueux de ſes contemporains ; un digne émule de *Caton* en ſeroit le plus grand. La vertu du premier feroit ſon bonheur ; le ſecond chercheroit ſon bonheur dans celui de tous. Nous ſerions inſtruits par l'un & conduits par l'autre ; & cela ſeul décideroit de la préférence ; car on n'a jamais fait un peuple de ſages, mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples ſoient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour des étrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuſer à perſonne ? Ce ſeroit bien pis s'ils n'y jouiſſoient pas même de la ſûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcrétion des hommes puiſſans, ſans qu'il leur fût poſſible ou permis d'oſer reclamer les loix. Alors ſoumis aux devoirs de l'État civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leur force pour ſe défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver des hommes libres ; & le mot de *patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule. Il ne faut pas croire que l'on puiſſe offenſer ou couper un bras, que la douleur ne s'en porte à la tête ; & il n'eſt pas plus croyable que la volonté générale conſente qu'un membre de l'État, quel qu'il ſoit, en bleſſe ou détruiſe un autre, qu'il ne l'eſt, que les doigts d'un homme, uſant de ſa raiſon, aillent lui créver les yeux. La ſûreté particulière eſt tellement liée avec la confédération

publique, que, ſans les égards que l'on doit à la foibleſſe humaine, cette convention ſeroit diſſoute par le droit, s'il périſſoit dans l'État un ſeul citoyen qu'on eût pu ſecourir, ſi l'on en retenoit à tort un ſeul en priſon, & s'il ſe perdoit un ſeul procès avec une injuſtice évidente : car les conventions fondamentales étant enfreintes, on ne voit plus quel droit ni quel intérêt pourroit maintenir le peuple dans l'union ſociale, à moins qu'il n'y fût retenu par la ſeule force qui fait la diſſolution de l'État civil.

En effet, l'engagement du corps de la Nation n'eſt-il pas de pourvoir à la conſervation du dernier de ſes membres avec autant de ſoin qu'à celle de tous les autres ? Et le ſalut d'un citoyen eſt-il moins la cauſe commune que celui de tout l'État ? Qu'on nous diſe qu'il eſt bon qu'un ſeul périſſe pour tous ; j'admirerai cette ſentence dans la bouche d'un digne & vertueux patriote, qui ſe conſacre volontairement & par devoir à la mort pour le ſalut de ſon pays : mais ſi l'on entend qu'il ſoit permis au gouvernement de ſacrifier un innocent au ſalut de la multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventées, la plus fauſſe qu'on puiſſe avancer, la plus dangereuſe qu'on puiſſe admettre, & la plus directement oppoſée aux loix fondamentales de la ſociété. Loin qu'un ſeul doive périr pour tous, tous ont engagé leurs biens & leurs vies à la défenſe de chacun d'eux, afin que la foibleſſe particulière fût toujours protégée par la force publique, & chaque membre par tout l'État. Après avoir par ſuppoſition retranché du peuple un individu après l'autre, preſſez les partiſans de cette maxime à mieux expliquer ce qu'ils entendent par *le corps de l'État*, & vous verrez qu'ils le réduiront à la fin à un petit nombre d'hommes qui ne ſont pas le peuple, mais les Officiers du peuple, & qui s'étant obligés par un ſerment particulier à périr eux-mêmes pour ſon ſalut, prétendent prouver par-là que c'eſt à lui de périr pour le leur.

Veut-on trouver des exemples de la protection que l'État doit à ſes membres, & du reſpect qu'il doit à leurs perſonnes ?

ce n'eſt que chez les plus illuſtres & les plus courageuſes nations de la terre qu'il faut les chercher ; & il n'y a guère que les peuples libres où l'on ſache ce que vaut un homme. A Sparte, on ſait en quelle perplexité ſe trouvoit toute la république lorſqu'il étoit queſtion de punir un citoyen coupable. En Macédoine, la vie d'un homme étoit une affaire ſi importante, que dans toute la grandeur d'Alexandre, ce puiſſant Monarque n'eût oſé, de ſang froid, faire mourir un Macédonien criminel, que l'accuſé n'eût comparu pour ſe défendre devant ſes concitoyens, & n'eût été condamné par eux. Mais les Romains ſe diſtinguerent au-deſſus de tous les peuples de la terre, par les égards du gouvernement pour les particuliers, & par ſon attention ſcrupuleuſe à reſpecter les droits inviolables de tous les membres de l'État. Il n'y avoit rien de ſi ſacré que la vie des ſimples citoyens ; il ne falloit pas moins que l'aſſemblée de tout le peuple pour en condamner un : le Sénat même ni les Conſuls, dans toute leur majeſté, n'en avoient pas le droit : & chez le plus puiſſant peuple du monde, le crime & la peine d'un citoyen étoient une déſolation publique ; auſſi parut-il ſi dur d'en verſer le ſang pour quelque crime que ce pût être, que par la loi *Porcia* la peine de mort fut commuée en celle de l'exil, pour tous ceux qui voudroient ſurvivre à la perte d'une ſi douce patrie. Tout reſpiroit à Rome & dans les armées cet amour des concitoyens les uns pour les autres, & ce reſpect pour le nom Romain qui élevoit le courage & animoit la vertu de quiconque avoit l'honneur de le porter. Le chapeau d'un citoyen délivré d'eſclavage, la couronne civique de celui qui avoit ſauvé la vie à un autre, étoit ce qu'on regardoit avec le plus de plaiſir dans la pompe des triomphes ; & il eſt à remarquer que des couronnes dont on honoroit à la guerre les belles actions, il n'y avoit que la civique & celles des triomphateurs qui fuſſent d'herbe & de feuilles, toutes les autres n'étoient que d'or. C'eſt ainſi que Rome fut vertueuſe & devint la maîtreſſe du monde. Chefs ambitieux ! un pâtre gouverne ſes chiens & ſes troupeaux, & n'eſt que le dernier des hommes. S'il eſt beau de commander, c'eſt quand ceux qui nous obéiſſent peuvent nous honorer :

reſpectez donc vos concitoyens, & vous vous rendrez reſpectables ; reſpectez la liberté, & votre puiſſance augmentera tous les jours : ne paſſez jamais vos droits, & bientôt ils ſeront ſans bornes.

QUE la patrie ſe montre donc la mère commune des citoyens, que les avantages dont ils jouiſſent dans leur pays le leur rendent cher ; que le gouvernement leur laiſſe aſſez de part à l'adminiſtration publique pour ſentir qu'ils ſont chez eux ; & que les loix ne ſoient à leurs yeux que les garans de la commune liberté. Ces droits, tout beaux qu'ils ſont, appartiennent à tous les hommes ; mais, ſans paroître les attaquer directement, la mauvaiſe volonté des chefs en réduit aiſément l'effet à rien. La loi dont on abuſe, ſert à la fois au puiſſant, d'arme offenſive, & de bouclier contre le foible, & le prétexte du bien public eſt toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus néceſſaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'eſt une intégrité ſévère à rendre juſtice à tous, & ſurtout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal eſt déja fait quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'eſt ſur la médiocrité ſeule que s'exerce toute la force des loix ; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la misère du pauvre ; le premier les élude, le ſecond leur échappe ; l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

C'EST donc une des plus importantes affaires du gouvernement de prévenir l'extrême inégalité des fortunes, non en enlevant les tréſors à leurs poſſeſſeurs, mais en ôtant à tous les moyens d'en accumuler ; ni en bâtiſſant des hôpitaux pour les pauvres, mais en garantiſſant les citoyens de le devenir. Les hommes inégalement diſtribués ſur le territoire, & entaſſés dans un lieu, tandis que les autres ſe dépeuplent ; les arts d'agrément & de pure induſtrie favoriſés aux dépens des métiers utiles & pénibles ; l'agriculture ſacrifiée au commerce ; le publicain rendu néceſſaire par la mauvaiſe adminiſtration des deniers de l'État ; enfin la vénalité pouſſée à tel excès que la conſidération ſe compte

compte avec les piſtoles, & que les vertus mêmes ſe vendent à prix d'argent : telles ſont les cauſes les plus ſenſibles de l'opulence & de la misère, de l'intérêt public, de la haine mutuelle des citoyens, de leur indifférence pour la cauſe commune, de la corruption du peuple, & de l'affoibliſſement de tous les reſſorts du gouvernement. Tels ſont par conſéquent les maux qu'on guérit difficilement quand ils ſe font ſentir, mais qu'une ſage adminiſtration doit prévenir pour maintenir, avec les bonnes mœurs, le reſpect pour les loix, l'amour de la patrie, & la vigueur de la volonté générale.

Mais toutes ces précautions ſeront inſuffiſantes, ſi l'on ne s'y prend de plus loin encore. Je finis cette partie de l'*Économie* publique par où j'aurois dû la commencer. La patrie ne peut ſubſiſter ſans liberté, ni la liberté ſans la vertu, ni la vertu ſans les citoyens; vous aurez tout ſi vous formez des citoyens : ſans cela vous n'aurez que de méchans eſclaves, à commencer par les chefs de l'Etat. Or, former des citoyens, n'eſt pas l'affaire d'un jour ; & pour les avoir hommes, il faut les inſtruire enfans. Qu'on me diſe que quiconque a des hommes à gouverner ne doit pas chercher hors de leur nature une perfection dont ils ne ſont pas ſuſceptibles ; qu'il ne doit pas vouloir détruire en eux les paſſions, & que l'exécution d'un pareil projet ne ſeroit pas plus deſirable que poſſible : je conviendrai d'autant mieux de tout cela, qu'un homme qui n'auroit point de paſſions ſeroit certainement un mauvais citoyen ; mais il faut convenir auſſi que, ſi l'on n'apprend point aux hommes à n'aimer rien, il n'eſt pas impoſſible de leur apprendre à aimer un objet plutôt qu'un autre, & ce qui eſt véritablement beau, plutôt que ce qui eſt difforme. Si, par exemple, on les exerce aſſez tôt à ne jamais regarder leur individu que par ſes relations avec le corps de l'État, & à n'appercevoir, pour ainſi dire, leur propre exiſtence que comme une partie de la ſienne, ils pourront parvenir enfin à s'identifier en quelque ſorte avec ce plus grand tout, à ſe ſentir membres de la patrie, à l'aimer de ce ſentiment exquis que tout homme iſolé n'a que pour ſoi-même, à élever perpétuellement leur ame à ce grand objet, & à transformer

ainſi en une vertu ſublime cette diſpoſition dangereuſe d'où naiſſent tous nos vices. Non-ſeulement la philoſophie démontre la poſſibilité de ces nouvelles directions, mais l'hiſtoire en fournit mille exemples éclatans : s'ils ſont ſi rares parmi nous, c'eſt que perſonne ne ſe ſoucie qu'il y ait des citoyens, & qu'on s'aviſe encore moins de s'y prendre aſſez tôt pour les former. Il n'eſt plus temps de changer nos inclinations naturelles quand elles ont pris leur cours, & que l'habitude s'eſt jointe à l'amour-propre; il n'eſt plus temps de nous tirer hors de nous-mêmes, quand une fois le *moi humain*, concentré dans nos cœurs, y a acquis cette mépriſable activité qui abſorde toute vertu & fait la vie des petites ames. Comment l'amour de la patrie pourroit-il germer au milieu de tant d'autres paſſions qui l'étouffent ? Et que reſte-t-il pour les concitoyens d'un cœur déja partagé entre l'avarice, une maîtreſſe, & la vanité ?

C'EST du premier moment de la vie qu'il faut apprendre à mériter de vivre, & comme on participe en naiſſant aux droits des citoyens, l'inſtant de notre naiſſance doit être le commencement de l'exercice de nos devoirs. S'il y a des loix pour l'âge mûr, il doit y en avoir pour l'enfance, qui enſeignent à obéir aux autres; & comme on ne laiſſe pas la raiſon de chaque homme unique arbitre de ſes devoirs, on doit d'autant moins abandonner aux lumières & aux préjugés des pères l'éducation de leurs enfans, qu'elle importe à l'État encore plus qu'aux pères; car ſelon le cours de la nature, la mort du père lui dérobe ſouvent les derniers fruits de cette éducation; mais la patrie en ſent tôt ou tard les effets; l'État demeure, & la famille ſe diſſout. Que ſi l'autorité publique, en prenant la place des pères, & ſe chargeant de cette importante fonction, acquiert leurs droits en rempliſſant leurs devoirs, ils ont d'autant moins ſujet de s'en plaindre, qu'à cet égard ils ne font proprement que changer de nom, & qu'ils auront en commun, ſous le nom de citoyens, la même autorité ſur leurs enfans qu'ils exerçoient ſéparément ſous le nom de *pères*, & n'en ſeront pas moins obéis en parlant au nom de la loi, qu'ils l'étoient en parlant au nom de la nature.

L'éducation publique ſous des règles preſcrites par le gouvernement, & ſous des Magiſtrats établis par le Souverain, eſt donc une des maximes fondamentales du gouvernement populaire ou légitime. Si les enfans ſont élevés en commun dans le ſein de l'égalité; s'ils ſont imbus des loix de l'État & des maximes de la volonté générale; s'ils ſont inſtruits à les reſpecter par-deſſus toutes choſes; s'ils ſont environnés d'exemples & d'objets qui leur parlent ſans ceſſe de la tendre mère qui les nourrit, de l'amour qu'elle a pour eux, des biens ineſtimables qu'ils reçoivent d'elle, & du retour qu'ils lui doivent, ne doutons pas qu'ils n'apprennent ainſi à ſe chérir mutuellement comme des frères, à ne vouloir jamais que ce que veut la ſociété, à ſubſtituer des actions d'hommes & de citoyens au ſtérile & vain babil des ſophiſtes, & à devenir un jour les défenſeurs & les pères de la patrie dont ils auront été ſi long-temps les enfans.

Je ne parlerai point des Magiſtrats deſtinés à préſider à cette éducation, qui certainement eſt la plus importante affaire de l'État. On ſent que, ſi de telles marques de la confiance publique étoient légérement accordées, ſi cette fonction ſublime n'étoit, pour ceux qui auroient dignement rempli toutes les autres, le prix de leurs travaux, l'honorable & doux repos de leur vieilleſſe, & le comble de tous les honneurs, toute l'entrepriſe ſeroit inutile & l'éducation ſans ſuccès; car par-tout où la leçon n'eſt pas ſoutenue par l'autorité, & le précepte par l'exemple, l'inſtruction demeure ſans fruit, & la vertu même perd ſon crédit dans la bouche de celui qui ne la pratique pas. Mais que de guerriers illuſtres, courbés ſous le faix de leurs lauriers, prêchent le courage; que de Magiſtrats intègres, blanchis dans la pourpre & ſur les Tribunaux, enſeignent la juſtice; les uns & les autres ſe formeront ainſi de vertueux ſucceſſeurs, & tranſmettront d'âge en âge, aux générations ſuivantes, l'expérience & les talens des chefs, le courage & la vertu des citoyens, & l'émulation commune à tous de vivre & de mourir pour la patrie.

Je ne ſache que trois peuples qui aient autrefois pratiqué

l'éducation publique, ſavoir les Crétois, les Lacédémoniens, & les anciens Perſes : chez tous les trois elle eut le plus grand ſuccès, & fit des prodiges chez les deux derniers. Quand le monde s'eſt trouvé diviſé en nations trop grandes pour pouvoir être bien gouvernées, ce moyen n'a plus été praticable; & d'autres raiſons, que le lecteur peut voir aiſément, ont encore empêché qu'il n'ait été tenté chez aucun peuple moderne. C'eſt une choſe très-remarquable que les Romains aient pu s'en paſſer; mais Rome fut durant cinq cens ans un miracle continuel, que le monde ne doit plus eſpérer de revoir. La vertu des Romains, engendrée par l'horreur de la tyrannie & des crimes des tyrans, & par l'amour inné de la patrie, fit de toutes leurs maiſons autant d'écoles de citoyens; & le pouvoir ſans bornes des pères ſur leurs enfans mit tant de ſévérité dans la police particulière, que le père, plus craint que les Magiſtrats, étoit dans ſon tribunal domeſtique le cenſeur des mœurs & le vengeur des loix.

C'EST ainſi qu'un gouvernement attentif & bien intentionné, veillant ſans ceſſe à maintenir ou rappeller chez le peuple l'amour de la patrie & les bonnes mœurs, prévient de loin les maux qui réſultent tôt ou tard de l'indifférence des citoyens pour le ſort de la République, & contient dans d'étroites bornes cet intérêt perſonnel qui iſole tellement les particuliers, que l'État s'affoiblit par leur puiſſance & n'a rien à eſpérer de leur bonne volonté. Par-tout où le peuple aime ſon pays, reſpecte les loix, & vit ſimplement, il reſte peu de choſes à faire pour les rendre heureux; & dans l'adminiſtration publique, où la fortune a moins de part qu'au ſort des particuliers, la ſageſſe eſt ſi près du bonheur que ces deux objets ſe confondent.

III. CE n'eſt pas aſſez d'avoir des citoyens & de les protéger, il faut encore ſonger à leur ſubſiſtance; & pourvoir aux beſoins publics, eſt une ſuite évidente de la volonté générale, & le troiſième devoir eſſentiel du gouvernement. Ce devoir n'eſt pas, comme on doit le ſentir, de remplir les greniers des particuliers & les diſpenſer du travail; mais maintenir l'abondance tellement

à leur portée, que, pour l'acquérir, le travail ſoit toujours néceſſaire & ne ſoit jamais inutile. Il s'étend auſſi à toutes les opérations qui regardent l'entretien du fiſc & les dépenſes de l'adminiſtration publique. Ainſi après avoir parlé de l'*Économie* générale par rapport au gouvernement des perſonnes, il nous reſte à la conſidérer par rapport à l'adminiſtration des biens.

CETTE partie n'offre pas moins de difficultés à réſoudre, ni de contradictions à lever que la précédente. Il eſt certain que le droit de propriété eſt le plus ſacré de tous les droits des citoyens, & plus important, à certains égards, que la liberté même ; ſoit parce qu'il tient de plus près à la conſervation de la vie ; ſoit parce que les biens étant plus faciles à uſurper & plus pénibles à défendre que la perſonne, on doit plus reſpecter ce qui ſe ravit aiſément; ſoit enfin, parce que la propriété eſt le vrai fondement de la ſociété civile, & le vrai garant des engagemens des citoyens; car ſi les biens ne répondoient pas des perſonnes, rien ne ſeroit ſi facile que d'éluder ſes devoirs & de ſe moquer des loix. D'un autre côté, il n'eſt pas moins sûr que le maintien de l'État & du gouvernement exige des frais & de la dépenſe; & comme quiconque accorde la fin ne peut refuſer les moyens, il s'enſuit que les membres de la ſociété doivent contribuer de leurs biens à ſon entretien. De plus, il eſt difficile d'aſſurer d'un côté la propriété des particuliers ſans l'attaquer d'un autre, & il n'eſt pas poſſible que tous les réglemens qui regardent l'ordre des ſucceſſions; les teſtamens, les contrats, ne gênent les citoyens à certains égards ſur la diſpoſition de leur propre bien, & par conſéquent ſur leur droit de propriété.

MAIS outre ce que j'ai dit ci-devant de l'accord qui règne entre l'autorité de la loi & la liberté du citoyen, il y a, par rapport à la diſpoſition des biens, une remarque importante à faire, qui leve bien des difficultés. C'eſt, comme l'a montré *Puffendorff*, que par la nature du droit de propriété, il ne s'étend point au-delà de la vie du propriétaire, & qu'à l'inſtant qu'un homme eſt mort, ſon bien ne lui appartient plus. Ainſi lui preſcrire les conditions ſous leſquelles il en peut diſpoſer, c'eſt

au fond moins altérer son droit en apparence, que l'étendre en effet.

En général, quoique l'institution des loix qui règlent le pouvoir des particuliers dans la disposition de leur propre bien, n'appartienne qu'au Souverain, l'esprit de ces loix que le gouvernement doit suivre dans leur application, est que, de père en fils & de proche en proche, les biens de la famille en sortent & s'alienent le moins qu'il est possible. Il y a une raison sensible de ceci en faveur des enfans, à qui le droit de propriété seroit fort inutile, si le père ne leur laissoit rien, & qui de plus ayant souvent contribué par leur travail à l'acquisition des biens du père, sont, de leur chef, associés à son droit. Mais une autre raison plus éloignée & non moins importante, est que rien n'est plus funeste aux mœurs & à la République que les changemens continuels d'état & de fortune entre les citoyens; changemens qui sont la preuve & la source de mille désordres, qui bouleversent & confondent tout, & par lesquels ceux qui sont élevés pour une chose, se trouvant destinés pour une autre, ni ceux qui montent ni ceux qui descendent, ne peuvent prendre les maximes ni les lumières convenables à leur nouvel état, & beaucoup moins en remplir les devoirs. Je passe à l'objet de finances publiques.

Si le peuple se gouvernoit lui-même, & qu'il n'y eût rien d'intermédiaire entre l'administration de l'État & les citoyens, ils n'auroient qu'à se cottiser dans l'occasion, à proportion des besoins publics & des facultés des particuliers, & comme chacun ne perdroit jamais de vue le recouvrement ni l'emploi des deniers, il ne pourroit se glisser ni fraude ni abus dans leur maniement; l'État ne seroit jamais obéré de dettes, ni le peuple accablé d'impôts, ou du moins la sûreté de l'emploi le consoleroit de la dureté de la taxe. Mais les choses ne sauroient aller ainsi; & quelque borné que soit un État, la société civile y est toujours trop nombreuse pour pouvoir être gouvernée par tous ses membres. Il faut nécessairement que les deniers publics passent par les mains des chefs, lesquels, outre l'intérêt de l'État,

ont tous le leur particulier, qui n'eſt pas le dernier écouté. Le peuple de ſon côté, qui s'apperçoit plutôt de l'avidité des chefs, & de leurs folles dépenſes, que des beſoins publics, murmure de ſe voir dépouiller du néceſſaire pour fournir au ſuperflu d'autrui; & quand une fois ces manœuvres l'ont aigri juſqu'à certain point; la plus intègre adminiſtration ne viendroit pas à bout de rétablir la confiance. Alors, ſi les contributions ſont volontaires, elles ne produiſent rien; ſi elles ſont forcées, elles ſont illégitimes; & c'eſt dans cette cruelle alternative de laiſſer périr l'État, ou d'attaquer le droit ſacré de la propriété, qui en eſt le ſoutien, que conſiſte la difficulté d'une juſte & ſage *économie*.

La première choſe que doit faire, après l'établiſſement des loix, l'inſtituteur d'une République, c'eſt de trouver un fonds ſuffiſant pour l'entretien des Magiſtrats & autres Officiers, & pour toutes les dépenſes publiques. Ce fonds s'appelle *ærarium* ou *fiſc*, s'il eſt en argent; *domaine public*, s'il eſt en terres; & ce dernier eſt de beaucoup préférable à l'autre, par des raiſons faciles à voir. Quiconque aura ſuffiſamment réfléchi ſur cette matière, ne pourra guère être, à cet égard, d'un autre avis que Bodin, qui regarde le domaine public comme le plus honnête & le plus sûr de tous les moyens de pourvoir aux beſoins de l'État; & il eſt à remarquer que le premier ſoin de *Romulus*, dans la diviſion des terres, fut d'en deſtiner le tiers à cet uſage. J'avoue qu'il n'eſt pas impoſſible que le produit du domaine mal adminiſtré ſe réduiſe à rien; mais il n'eſt pas de l'eſſence du domaine d'être mal adminiſtré.

Préalablement à tout emploi, ce fonds doit être aſſigné ou accepté par l'aſſemblée du peuple ou des États du pays, qui doit enſuite en déterminer l'uſage. Après cette ſolemnité, qui rend ces fonds inaliénables, ils changent, pour ainſi dire, de nature; & leurs revenus deviennent tellement ſacrés, que c'eſt non-ſeulement le plus infâme de tous les vols, mais un crime de lèze-Majeſté, que d'en détourner la moindre choſe au préjudice de leur deſtination. C'eſt un grand deshonneur pour

Rome que l'intégrité du Questeur *Caton* y ait été un sujet de remarque, & qu'un Empereur, récompensant de quelques écus le talent d'un chanteur, ait eu besoin d'ajouter que cet argent venoit du bien de sa famille, & non de celui de l'État. Mais s'il se trouve peu de *Galba*, où chercherons-nous des *Caton*? Et quand une fois le vice ne déshonorera plus, quels seront les chefs assez scrupuleux pour s'abstenir de toucher aux revenus publics abandonnés à leur discrétion, & pour ne pas s'en imposer bientôt à eux-mêmes, en affectant de confondre leurs vaines & scandaleuses dissipations avec la gloire de l'État; & les moyens d'étendre leur autorité, avec ceux d'augmenter sa puissance? C'est sur-tout en cette délicate partie de l'administration que la vertu est le seul instrument efficace, & que l'intégrité du Magistrat est le seul frein capable de contenir son avarice. Les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à décéler leurs infidélités qu'à les couvrir; & la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la fripponnerie à les éluder. Laissez donc les registres & papiers, & remettez les finances en des mains fidelles; c'est le seul moyen qu'elles soient fidélement régies.

Quand une fois les fonds publics sont établis, les chefs de l'État en sont de droit les administrateurs; car cette administration fait une partie du gouvernement, toujours essentielle, quoique non toujours également: son influence augmente à mesure que celle des autres ressorts diminue; & l'on peut dire qu'un gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption quand il n'a plus d'autre nerf que l'argent: or, comme tout gouvernement tend sans cesse au relâchement, cette seule raison montre pourquoi nul État ne peut subsister, si ses revenus n'augmentent sans cesse.

Le premier sentiment de la nécessité de cette augmentation est aussi le premier signe du désordre intérieur de l'État; & le sage administrateur, en songeant à trouver de l'argent pour pourvoir au besoin présent, ne néglige pas de rechercher la cause éloignée de ce nouveau besoin: comme un marin voyant l'eau

l'eau gagner ſon vaiſſeau, n'oublie pas, en faiſant jouer les pompes, de faire auſſi chercher & boucher la voie.

De cette règle découle la plus importante maxime de l'adminiſtration des finances, qui eſt de travailler avec beaucoup plus de ſoin à prévenir les beſoins qu'à augmenter les revenus; de quelque diligence qu'on puiſſe uſer, le ſecours qui ne vient qu'après le mal, & plus lentement, laiſſe toujours l'État en ſouffrance; tandis qu'on ſonge à remédier à un inconvénient, un autre ſe fait déja ſentir, & les reſſources mêmes produiſent de nouveaux inconvéniens; de ſorte qu'à la fin la Nation s'obère, le Peuple eſt foulé, le gouvernement perd toute ſa vigueur, & ne fait plus que peu de choſe avec beaucoup d'argent. Je crois que de cette grande maxime bien établie découloient les prodiges des gouvernemens anciens, qui faiſoient plus avec leur parcimonie que les nôtres avec tous leurs tréſors; & c'eſt peut-être de-là qu'eſt dérivée l'acception vulgaire du mot d'*économie*, qui s'entend plutôt du ſage ménagement de ce qu'on a, que des moyens d'acquérir ce que l'on n'a pas.

Indépendamment du domaine public, qui rend à l'État à proportion de la probité de ceux qui le régiſſent, ſi l'on connoiſſoit aſſez toute la force de l'adminiſtration générale, ſur-tout quand elle ſe borne aux moyens légitimes, on ſeroit étonné des reſſources qu'ont les Chefs pour prévenir tous les beſoins publics, ſans toucher aux biens des particuliers. Comme ils ſont les maîtres de tout le commerce de l'État, rien ne leur eſt ſi facile que de le diriger d'une manière qui pourvoie à tout, ſouvent ſans qu'ils paroiſſent s'en mêler. La diſtribution des denrées, de l'argent & des marchandiſes par de juſtes proportions, ſelon les temps & les lieux, eſt le vrai ſecret des finances & la ſource de leurs richeſſes, pourvu que ceux qui les adminiſtrent ſachent porter leur vue aſſez loin, & faire dans l'occaſion une perte apparente & prochaine, pour avoir réellement des profits immenſes dans un temps éloigné. Quand on voit un gouvernement payer des droits, loin d'en recevoir, pour la ſortie des bleds dans les années d'abondance, & pour leur intro-

duction dans les années de disette, on a besoin d'avoir de tels faits sous les yeux pour les croire véritables; & on les mettroit au rang des romans, s'ils se fussent passés anciennement. Supposons que pour prévenir la disette dans les mauvaises années, on proposât d'établir des magasins publics, dans combien de pays l'entretien d'un établissement si utile ne serviroit-il pas de prétexte à de nouveaux impôts? A Genève, ces greniers établis & entretenus par une sage administration, font la ressource publique dans les mauvaises années, & le principal revenu de l'État dans tous les temps; *Alit & ditat*, c'est la belle & juste inscription qu'on lit sur la façade de l'édifice. Pour exposer ici le système économique d'un bon gouvernement, j'ai souvent tourné les yeux sur celui de cette République: heureux de trouver ainsi dans ma patrie l'exemple de la sagesse & du bonheur que je voudrois voir regner dans tous les pays!

Si l'on examine comment croissent les besoins d'un État, on trouvera que souvent cela arrive à-peu-près comme chez les particuliers, moins par une véritable nécessité, que par un accroissement de desirs inutiles, & que souvent on n'augmente la dépense, que pour avoir un prétexte d'augmenter la recette; de sorte que l'État gagneroit quelquefois à se passer d'être riche, & que cette richesse apparente lui est, au fond, plus onéreuse que ne feroit la pauvreté même. On peut espérer, il est vrai, de tenir les peuples dans une dépendance plus étroite, en leur donnant d'une main ce qu'on leur a pris de l'autre; & ce fut la politique dont usa *Joseph* avec les *Égyptiens*; mais ce vain sophisme est d'autant plus funeste à l'État, que l'argent ne rentre plus dans les mêmes mains d'où il est sorti, & qu'avec de pareilles maximes on n'enrichit que des fainéans de la dépouille des hommes utiles.

Le goût des conquêtes est une des causes les plus sensibles & les plus dangereuses de cette augmentation. Ce goût, engendré souvent par une autre espèce d'ambition que celle qu'il semble annoncer, n'est pas toujours ce qu'il paroit être, & n'a pas tant pour véritable motif le desir apparent d'aggrandir la

Nation, que le deſir caché d'augmenter au-dedans l'autorité des Chefs, à l'aide de l'augmentation des troupes, & à la faveur de la diverſion que font les objets de la guerre dans l'eſprit des citoyens.

Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'eſt que rien n'eſt ni ſi foulé ni ſi miſérable que les peuples conquérants, & que leurs ſuccès mêmes ne font qu'augmenter leurs misères; quand l'hiſtoire ne nous l'apprendroit pas, la raiſon ſuffiroit pour nous démontrer que plus un État eſt grand, & plus les dépenſes y deviennent proportionnellement fortes & onéreuſes; car il faut que toutes les provinces fourniſſent leur contingent aux frais de l'adminiſtration générale, & que chacune, outre cela, faſſe pour la ſienne particulière la même dépenſe que ſi elle étoit indépendante. Ajoutez que toutes les fortunes ſe font dans un lieu & ſe conſument dans un autre; ce qui rompt bientôt l'équilibre du produit & de la conſommation, & appauvrit beaucoup de pays pour enrichir une ſeule ville.

Autre ſource de l'augmentation des beſoins publics, qui tient à la précédente. Il peut venir un temps où les citoyens ne ſe regardant plus comme intéreſſés à la cauſe commune, ceſſeroient d'être les défenſeurs de la patrie, & où les Magiſtrats aimeroient mieux commander à des mercenaires qu'à des hommes libres, ne fut-ce qu'afin d'employer en temps & lieu les premiers pour mieux aſſujettir les autres. Tel fut l'État de Rome ſur la fin de la République & ſous les Empereurs; car toutes les victoires des premiers Romains, de même que celles d'Alexandre, avoient été remportées par de braves citoyens, qui ſavoient donner au beſoin leur ſang pour la patrie, mais qui ne le vendoient jamais. Ce ne fut qu'au ſiège de Veies qu'on commença de payer l'infanterie Romaine. Marius fut le premier qui, dans la guerre de Jugurtha, déshonora les légions, en y introduiſant des affranchis, des vagabonds & autres mercenaires. Devenus les ennemis des peuples qu'ils étoient chargés de rendre heureux, les tyrans établirent des troupes réglées en apparence pour contenir l'étranger, & en effet pour opprimer l'habitant.

Pour former ces troupes, il fallut enlever à la terre des cultivateurs, dont le défaut diminua la quantité des denrées, & dont l'entretien introduisit des impôts qui en augmenterent le prix. Ce premier désordre fit murmurer les peuples; il fallut, pour les réprimer, multiplier les troupes, & par conséquent la misère; & plus le désespoir augmentoit, plus l'on se voyoit contraint de l'augmenter encore pour en prévenir les effets. D'un autre côté, ces mercenaires, qu'on pouvoit estimer sur le prix auquel ils se vendoient eux-mêmes, fiers de leur avilissement, méprisant les loix dont ils étoient protégés, & leurs frères dont ils mangeoient le pain, se crurent plus honorés d'être les satellites de César, que les défenseurs de Rome; & dévoués à une obéissance aveugle, tenoient par état le poignard levé sur leurs concitoyens, prêts à tout égorger au premier signal. Il ne seroit pas difficile de montrer que ce fut-là une des principales causes de la ruine de l'Empire Romain.

L'INVENTION de l'artillerie & des fortifications a forcé de nos jours les Souverains de l'Europe à rétablir l'usage des troupes réglées, pour garder leurs places; mais avec des motifs plus légitimes, il est à craindre que l'effet n'en soit également funeste. Il n'en faudra pas moins dépeupler les campagnes pour former les armées & les garnisons; pour les entretenir, il n'en faudra pas moins fouler les peuples; & ces dangereux établissemens s'accroissent depuis quelque temps avec une telle rapidité dans tous nos climats, qu'on n'en peut prévoir que la dépopulation prochaine de l'Europe, & tôt ou tard la ruine des peuples qui l'habitent.

QUOI qu'il en soit, on doit voir que de telles institutions renversent nécessairement le vrai système économique, qui tire le principal revenu de l'État du domaine public, & ne laissent que la ressource fâcheuse des subsides & impôts, dont il me reste à parler.

IL faut se ressouvenir ici que le fondement du pacte social est la propriété; & sa première condition, que chacun soit maintenu dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient. Il est vrai

que par le même traité chacun s'oblige, au moins tacitement, à se cotiser dans les besoins publics; mais cet engagement ne pouvant nuire à la loi fondamentale; & supposant l'évidence du besoin reconnue par les contribuables, on voit que pour être légitime, cette cotisation doit être volontaire, non d'une volonté particulière, comme s'il étoit nécessaire d'avoir le consentement de chaque citoyen, & qu'il ne dût fournir que ce qu'il lui plaît, ce qui seroit directement contre l'esprit de la confédération, mais d'une volonté générale, à la pluralité des voix, & sur un tarif proportionnel qui ne laisse rien d'arbitraire à l'imposition.

Cette vérité que les impôts ne peuvent être établis légitimement que du consentement du peuple ou de ses représentans, a été reconnue généralement de tous les Philosophes & Jurisconsultes qui se sont acquis quelque réputation dans les matières de droit politique, sans en excepter Bodin même. Si quelques-uns ont établi des maximes contraires en apparence, outre qu'il est aisé de voir les motifs particuliers qui les y ont portés, ils y mettent tant de conditions & de restrictions, qu'au fond la chose revient exactement au même : car que le peuple puisse refuser, ou que le Souverain ne doive pas exiger, cela est indifférent quant au droit; & s'il n'est question que de la force, c'est la chose la plus inutile que d'examiner ce qui est légitime ou non.

Les contributions qui se lèvent sur le peuple sont de deux sortes; les unes réelles, qui se perçoivent sur les choses; les autres personnelles, qui se paient par tête. On donne aux unes & aux autres les noms d'impôts ou subsides, quand le peuple fixe la somme qu'il accorde, elle s'appelle subside; quand il accorde tout le produit d'une taxe, alors c'est un impôt. On trouve dans le Livre de l'Esprit des Loix, que l'imposition par tête est plus propre à la servitude, & la taxe réelle plus convenable à la liberté. Cela seroit inconteſtable si les contingens par tête étoient égaux; car il n'y auroit rien de plus disproportionné qu'une pareille taxe; & c'est sur-tout dans les proportions exactement observées que consiste l'esprit de la liberté. Mais si

la taxe par tête eſt exactement proportionnée au moyen des particuliers, comme pourroit être celle qui porte en France le nom de capitation, & qui de cette manière eſt à la fois réelle & perſonnelle, elle eſt la plus équitable, & par conſéquent la plus convenable à des hommes libres. Ces proportions paroiſſent d'abord très-faciles à obſerver, parce qu'étant relatives à l'état que chacun tient dans le monde, les inclinations ſont toujours publiques; mais outre que l'avarice, le crédit & la fraude ſavent éluder juſqu'à l'évidence, il eſt rare que l'on tienne compte, dans ces calculs, de tous les élémens qui doivent y entrer. Premiérement, on doit conſidérer le rapport des quantités, ſelon lequel, toutes choſes égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Secondement, le rapport des uſages, c'eſt-à-dire, la diſtinction du néceſſaire & du ſuperflu; celui qui n'a que le ſimple néceſſaire ne doit rien payer du tout; la taxe de celui qui a du ſuperflu peut aller au beſoin, juſqu'à la concurrence de tout ce qui excède ſon néceſſaire. A cela il dira, qu'eu égard à ſon rang, ce qui ſeroit ſuperflu pour un homme inférieur, eſt néceſſaire pour lui; mais c'eſt un menſonge, car un grand a deux jambes, ainſi qu'un bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu néceſſaire eſt ſi peu néceſſaire à ſon rang, que s'il ſavoit y renoncer pour un ſujet louable, il n'en ſeroit que plus reſpecté. Le peuple ſe proſterneroit devant un Miniſtre qui iroit au Conſeil à pied, pour avoir vendu ſes carroſſes dans un preſſant beſoin de l'Etat. Enfin la loi ne preſcrit la magnificence à perſonne; & la bienſéance n'eſt jamais une raiſon contre le droit.

UN troiſième rapport, qu'on ne compte jamais, & qu'on devroit toujours compter le premier; eſt celui des utilités que chacun retire de la confédération ſociale, qui protège fortement les immenſes poſſeſſions du riche, & laiſſe à peine un miſérable jouir de la chaumière qu'il a conſtruite de ſes mains. Tous les avantages de la ſociété ne ſont-ils pas pour les puiſſans & les riches? Tous les emplois lucratifs ne ſont-ils pas remplis par eux ſeuls? Toutes les graces, toutes les exemptions ne leur

ſont-elles pas réſervées ? Et l'autorité publique n'eſt-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de conſidération vole ſes créanciers, ou faſſe d'autres fripponneries, n'eſt-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il diſtribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes & les aſſaſſinats dont il ſe rend coupable, ne ſont-ce pas des affaires qu'on aſſoupit, & dont au bout de ſix mois il n'eſt plus queſtion ? Que ce même homme ſoit volé, toute la police eſt auſſi-tôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il ſoupçonne ! Paſſe-t-il dans un lieu dangereux ; voilà les eſcortes en campagne : l'aiſſieu de ſa chaiſe vient-il à ſe rompre, tout vole à ſon ſecours : fait-on du bruit à ſa porte, il dit un mot, & tout ſe tait : la foule l'incommode-t-elle, il fait un ſigne & tout ſe range : un charretier ſe trouve-t-il ſur ſon paſſage, ſes gens ſont prêts à l'aſſommer ; & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires, ſeroient plutôt écraſés, qu'un faquin oiſif retardé dans ſon équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un ſou ; ils ſont le droit de l'homme riche, & non le prix de la richeſſe. Que le tableau du pauvre eſt différent ! Plus l'humanité lui doit, plus la ſociété lui refuſe : toutes les portes lui ſont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir ; & ſi quelquefois il obtient juſtice, c'eſt avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit grace ; s'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'eſt à lui qu'on donne la préférence ; il porte toujours, outre ſa charge, celle dont ſon voiſin plus riche a le crédit de ſe faire exempter : au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui : ſi ſa pauvre charrette renverſe, loin d'être aidé par perſonne, je le tiens heureux s'il évite en paſſant les avanies des gens leſtes d'un jeune Duc : en un mot, toute aſſiſtance gratuite le fuit au beſoin, préciſément parce qu'il n'a pas de quoi la payer : mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable, & un puiſſant voiſin.

UNE autre attention non moins importante à faire, c'eſt que les pertes des pauvres ſont beaucoup moins réparables que celles du riche, & que la difficulté d'acquérir croit toujours en raiſon

du besoin. On ne fait rien avec rien; cela est vrai dans les affaires comme en physique, l'argent est la semence de l'argent, & la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. Il y a plus encore : c'est que tout ce que le pauvre paie, est à jamais perdu pour lui, & reste ou revient dans les mains du riche; & comme c'est aux seuls hommes qui ont part au gouvernement, ou à ceux qui en approchent, que passe tôt ou tard le produit des impôts; ils ont, même en payant leur contingent, un intérêt sensible à les augmenter.

RÉSUMONS en quatre mots le pacte social des deux États. *Vous avez besoin de moi, car je suis riche & vous êtes pauvre; faisons donc un accord entre nous : je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.*

SI l'on combine avec soin toutes ces choses, on trouvera que, pour répartir les taxes d'une manière équitable & vraiment proportionnelle, l'imposition n'en doit pas être faite seulement en raison des biens des contribuables; mais en raison composée de la différence de leurs conditions & du superflu de leurs biens; opération très-importante & très-difficile, que font tous les jours des multitudes de commis honnêtes gens, & qui savent l'arithmétique, mais dont les *Platon* & les *Montesquieu* n'eussent osé se charger qu'en tremblant & en demandant au Ciel des lumières & de l'intégrité.

UN autre inconvénient de la taxe personnelle, c'est de se faire trop sentir, & d'être levée avec trop de dureté; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit sujette à beaucoup de non-valeurs, parce qu'il est plus aisé de dérober au rôle & aux poursuites sa tête que ses possessions.

DE toutes les autres impositions, le cens sur les terres ou la taille réelle a toujours passé pour la plus avantageuse dans les pays où l'on a plus d'égard à la quantité du produit & à la sûreté du recouvrement, qu'à la moindre incommodité du peuple. On a même osé dire qu'il falloit charger le payſan pour réveiller

éveiller ſa pareſſe, & qu'il ne feroit rien s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule ; c'eſt en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paie très-peu de choſe, & ſur-tout à la Chine, où il ne paie rien, que la terre eſt le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur ſe voit chargé à proportion du produit de ſon champ, il le laiſſe en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car pour qui perd le fruit de ſa peine, c'eſt gagner que ne rien faire, & mettre le travail à l'amende, eſt un moyen fort ſingulier de bannir la pareſſe.

De la taxe ſur les terres ou ſur le bled, ſur-tout quand elle eſt exceſſive, réſultent deux inconvéniens ſi terribles, qu'ils doivent dépeupler & ruiner à la longue tous les pays où elle eſt établie.

Le premier vient du défaut de circulation des eſpèces ; car le commerce & l'induſtrie attirent dans les capitales tout l'argent de la campagne : & l'impôt détruiſant la proportion qui pouvoit ſe trouver encore entre les beſoins du laboureur & le prix de ſon bled, l'argent vient ſans ceſſe & ne retourne jamais ; plus la ville eſt riche, plus le pays eſt miſérable. Le produit des tailles paſſe des mains du Prince ou des Financiers dans celles des Artiſtes & des Marchands ; & le cultivateur, qui n'en reçoit jamais que la moindre partie, s'épuiſe enfin en payant toujours également & recevant toujours moins. Comment voudroit-on que pût vivre un homme qui n'auroit que des veines & point d'artères, ou dont les artères ne porteroient le ſang qu'à quatre doigts du cœur ? Chardin dit qu'en Perſe les droits du Roi ſur les denrées ſe paient auſſi en denrées ; cet uſage, qu'Hérodote témoigne avoir autrefois été pratiqué dans le même pays juſqu'à Darius, peut prévenir le mal dont je viens de parler. Mais à moins qu'en Perſe les Intendans, Directeurs, Commis & Gardes-magaſins ne ſoient une autre eſpèce de gens que par-tout ailleurs, j'ai peine à croire qu'il arrive juſqu'au Roi la moindre choſe de tous ces produits, que les bleds ne ſe gâtent pas

dans tous les greniers, & que le feu ne consume pas la plupart des magasins.

Le second inconvénient vient d'un avantage apparent, qui laisse aggraver les maux avant qu'on les apperçoive. C'est que le bled est une denrée que les impôts ne renchérissent point dans le pays qui la produit, & dont, malgré son absolue nécessité, la quantité diminue, sans que le prix en augmente; ce qui fait que beaucoup de gens meurent de faim, quoique le bled continue d'être à bon marché, & que le laboureur reste seul chargé de l'impôt qu'il n'a pu défalquer sur le prix de la vente. Il faut bien faire attention qu'on ne doit pas raisonner de la taille réelle comme des droits sur toutes les marchandises qui en font hausser le prix, & sont ainsi payés moins par les marchands que par les acheteurs. Car ces droits, quelque forts qu'ils puissent être, sont pourtant volontaires, & ne sont payés par le Marchand qu'à proportion des marchandises qu'il achete; & comme il n'achete qu'à proportion de son débit, il fait la loi au particulier. Mais le laboureur qui, soit qu'il vende ou non, est contraint de payer à des termes fixes pour le terrein qu'il cultive, n'est pas le maître d'attendre qu'on mette à sa denrée le prix qu'il lui plaît: & quand il ne la vendroit pas pour s'entretenir, il seroit forcé de la vendre pour payer la taille; de sorte que c'est quelquefois l'énormité de l'imposition qui maintient la denrée à vil prix.

Remarquez encore que les ressources du commerce & de l'industrie, loin de rendre la taille plus supportable par l'abondance de l'argent, ne la rendent que plus onéreuse. Je n'insisterai point sur une chose très-évidente, savoir que si la plus grande ou la moindre quantité d'argent dans un État peut lui donner plus ou moins de crédit au dehors, elle ne change en aucune manière la fortune réelle des citoyens, & ne les met ni plus ni moins à leur aise. Mais je ferai ces deux remarques importantes; l'une, qu'à moins que l'État n'ait des denrées superflues, & que l'abondance de l'argent ne vienne de leur débit chez l'étranger, les villes où se fait le commerce se sentent seules de cette abondance, & que le paysan ne fait qu'en devenir

relativement plus pauvre; l'autre, que le prix de toutes choſes hauſſant avec l'augmentation de l'argent, il faut auſſi que les impôts hauſſent à proportion; de ſorte que le laboureur ſe trouve plus chargé ſans avoir plus de reſſources.

On doit voir que la taille ſur les terres eſt un véritable impôt ſur leur produit. Cependant chacun convient que rien n'eſt ſi dangereux qu'un impôt ſur le bled payé par l'acheteur; comment ne voit-on pas que le mal eſt cent fois pire quand cet impôt eſt payé par le cultivateur même? N'eſt-ce pas attaquer la ſubſtance de l'État juſques dans la ſource? N'eſt-ce pas travailler auſſi directement qu'il eſt poſſible à dépeupler le pays, & par conſéquent à le ruiner à la longue? Car il n'y a point pour une nation de pire diſette que celle des hommes.

Il n'appartient qu'au véritable homme d'État d'élever ſes vues, dans l'aſſiette des impôts, plus haut que l'objet des finances; de transformer des charges onéreuſes en d'utiles réglemens de Police, & de faire douter au peuple ſi de tels établiſſemens n'ont pas eu pour fin le bien de la nation, plutôt que le produit des taxes.

Les droits ſur l'importation des marchandiſes étrangères, dont les habitans ſont avides ſans que le pays en ait beſoin, ſur l'exportation de celles du cru du pays dont il n'a pas de trop, & dont les étrangers ne peuvent ſe paſſer, ſur les productions des arts inutiles & trop lucratifs, ſur les entrées dans les villes des choſes de pur agrément, & en général ſur tous les objets du luxe, rempliront tout ce double objet. C'eſt par de tels impôts, qui ſoulagent la pauvreté, & chargent la richeſſe, qu'il faut prévenir l'augmentation continuelle de l'inégalité des fortunes, l'aſſerviſſement aux riches d'une multitude d'ouvriers & de ſerviteurs inutiles, la multiplication des gens oiſifs dans les villes, & la déſertion des campagnes.

Il eſt important de mettre entre le prix des choſes & les droits dont on les charge, une telle proportion, que l'avidité

des particuliers ne ſoit point trop portée à la fraude par la grandeur des profits. Il faut encore prévenir la facilité de la contrebande, en préférant les marchandiſes les moins faciles à cacher. Enfin il convient que l'impôt ſoit payé par celui qui emploie la choſe taxée, plutôt que par celui qui la vend, auquel la quantité des droits dont il ſe trouveroit chargé, donneroit plus de tentations & de moyens de les frauder. C'eſt l'uſage conſtant de la Chine, le pays du monde où les impôts ſont les plus forts & les mieux payés; le marchand ne paie rien; l'acheteur ſeul acquitte le droit, ſans qu'il en réſulte ni murmures ni ſéditions, parce que les denrées néceſſaires à la vie, telles que le riz & le bled, étant abſolument franches, le peuple n'eſt point foulé, & l'impôt ne tombe que ſur les gens aiſés. Au reſte toutes ces précautions ne doivent pas tant être dictées par la crainte de la contrebande, que par l'attention que doit avoir le gouvernement à garantir les particuliers de la ſéduction des profits illégitimes, qui, après en avoir fait de mauvais citoyens, ne tarderoient pas d'en faire de mal-honnêtes gens.

Q'U'ON établiſſe de fortes taxes ſur la livrée, ſur les équipages, ſur les glaces, luſtres & ameublemens, ſur les étoffes & la dorure, ſur les cours & jardins des hôtels, ſur les ſpectacles de toute eſpèce, ſur les profeſſions oiſeuſes, comme baladins, chanteurs, hiſtrions, & en un mot, ſur cette foule d'objets de luxe, d'amuſement & d'oiſiveté qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins ſe cacher, que leur ſeul uſage eſt de ſe montrer, & qu'ils ſeroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fuſſent arbitraires pour n'être fondés que ſur des choſes qui ne ſont pas d'abſolue néceſſité : c'eſt bien mal connoître les hommes que de croire qu'après s'être laiſſé une fois ſéduire par le luxe, ils y puiſſent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au néceſſaire, & aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépenſe ne ſera qu'une nouvelle raiſon pour la ſoutenir, quand la vanité de ſe montrer opulent fera ſon profit du prix de la choſe & des frais de la taxe. Tant qu'il

y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres, & l'État ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture en soulageant le laboureur, & rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un État. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres, sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une : ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles qui retourneront au profit de l'État; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix somptuaires; les dépenses de l'État auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; & le fisc ne sauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourser : ou si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit pour pourvoir aux besoins réels de l'État. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toutes la dépense qu'il a de moins à faire; dans le second il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Ajoutons à tout ceci une importante distinction en matière de droit politique, & à laquelle les gouvernemens, jaloux de faire tout par eux-mêmes, devroient donner une grande attention. J'ai dit que les taxes personnelles & les impôts sur les choses d'une absolue nécessité, attaquant directement le droit de propriété, & par conséquent le vrai fondement de la société politique, sont toujours sujets à des conséquences dangereuses, s'ils ne sont établis avec l'exprès consentement du peuple ou de ses représentans. Il n'en est pas de même des choses dont on peut s'interdire l'usage; car alors le particulier n'étant point

abſolument contraint à payer, ſa contribution peut paſſer pour volontaire; de ſorte que le conſentement particulier de chacun des contribuans ſupplée au conſentement général, & le ſuppoſe même en quelque manière; car pourquoi le peuple s'oppoſeroit-il à toute impoſition qui ne tombe que ſur quiconque veut bien la payer? Il me paroit certain que tout ce qui n'eſt pas proſcrit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre moyennant un droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'uſage des carroſſes, il peut à plus forte raiſon impoſer une taxe ſur les carroſſes, moyen ſage & utile d'en blâmer l'uſage ſans le faire ceſſer. Alors on peut regarder la taxe comme une eſpèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

QUELQU'UN m'objectera peut-être que ceux que Bodin appelle *impoſteurs*, c'eſt-à-dire, ceux qui impoſent ou imaginent les taxes, étant dans la claſſe des riches, n'auront garde d'épargner les autres à leurs propres dépens, & de ſe charger eux-mêmes pour ſoulager les pauvres. Mais il faut rejetter de pareilles idées. Si, dans chaque nation, ceux à qui le Souverain commet le gouvernement des peuples en étoient les ennemis par état, ce ne ſeroit pas la peine de rechercher ce qu'ils doivent faire pour les rendre heureux.

EXTRAIT
DU PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ DE S. PIERRE:
Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève.

Tunc genus humanum positis sibi consulat armis;
Inque vicem gens omnis amet.

LUCAIN.

AVERTISSEMENT.

IL y a ſix ans que M. le Comte de Saint-Pierre m'ayant confié les manuſcrits de feu M. l'Abbé ſon oncle, j'avois commencé d'abréger ſes écrits, afin de les rendre plus commodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utiles fût plus connu. Mon deſſein étoit de publier cet abrégé en deux volumes, l'un deſquels eût contenu les extraits des Ouvrages, & l'autre un jugement raiſonné ſur chaque projet : mais, après quelque eſſai de ce travail, je vis qu'il ne m'étoit pas propre & que je n'y réuſſirois point. J'abandonnai donc ce deſſein, après l'avoir ſeulement exécuté ſur la Paix perpétuelle & ſur la *Polyſinodie*. Je vous envoie, Monſieur, le premier de ces extraits, comme un ſujet inaugural pour vous, qui aimez la paix, & dont les écrits la reſpirent. Puiſſions-nous la voir bientôt rétablie entre les Puiſſances ! car entre les Auteurs on ne l'a jamais vue, & ce n'eſt pas aujourd'hui qu'on doit l'eſpérer.

ROUSSEAU.

A Montmorency, le 5 Décembre 1760.

PROJET
DE
PAIX PERPÉTUELLE.

COMME jamais projet plus grand, plus beau ni plus utile n'occupa l'esprit humain que celui d'une paix perpétuelle & universelle entre tous les peuples de l'Europe : jamais Auteur ne mérita mieux l'attention du Public que celui qui propose des moyens pour mettre ce projet en exécution. Il est même bien difficile qu'une pareille matière laisse un homme sensible & vertueux exempt d'un peu d'enthousiasme ; & je ne sais si l'illusion d'un cœur véritablement humain, à qui son zèle rend tout facile, n'est pas en cela préférable à cette âpre & repoussante raison, qui trouve toujours dans son indifférence pour le bien public, le premier obstacle à tout ce qui peut le favoriser.

JE ne doute pas que beaucoup de Lecteurs ne s'arment d'avance d'incrédulité pour résister au plaisir de la persuasion, & je les plains de prendre si tristement l'entêtement pour la sagesse. Mais j'espère que quelque ame honnête partagera l'émotion délicieuse avec laquelle je prends la plume sur un sujet si intéressant pour l'humanité. Je vais voir, du moins en idée, les hommes s'unir & s'aimer ; je vais penser à une douce & paisible société de frères, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur commun ; & réalisant en moi-même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point, m'en fera goûter quelques instans une véritable.

JE n'ai pu refuser ces premières lignes au sentiment dont j'étois plein. Tâchons maintenant de raisonner de sens froid. Bien résolu de ne rien avancer que je ne le prouve, je crois

pouvoir prier le Lecteur à ſon tour de ne rien nier qu'il ne le réfute : car ce ne ſont pas tant les raiſonneurs que je crains, que ceux qui, ſans ſe rendre aux preuves, n'y veulent rien objecter.

Il ne faut pas avoir long-temps médité ſur les moyens de perfectionner un gouvernement quelconque, pour appercevoir des embarras & des obſtacles qui naiſſent moins de ſa conſtitution que de ſes relations externes; de ſorte que la plupart des ſoins qu'il faudroit conſacrer à ſa police, on eſt contraint de les donner à ſa ſûreté, & de ſonger plus à le mettre en état de réſiſter aux autres, qu'à le rendre parfait en lui-même. Si l'ordre ſocial étoit, comme on le prétend, l'ouvrage de la raiſon plutôt que des paſſions, eût-on tardé ſi long-temps à voir qu'on en a fait trop ou trop peu pour notre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ſes concitoyens, & dans l'état de nature avec tout le reſte du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui ſont mille fois plus terribles, & qu'en nous uniſſant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre humain?

S'il y a quelque moyen de lever ces dangereuſes contradictions, ce ne peut être que par une forme de gouvernement confédérative, qui, uniſſant les peuples par des liens ſemblables a ceux qui uniſſent les individus, ſoumette également les uns & les autres à l'autorité des loix. Ce gouvernement paroît d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits États, qu'il eſt redoutable au dehors par ſa puiſſance, que les loix y ſont en vigueur, & qu'il eſt le ſeul propre à contenir également les ſujets, les Chefs & les étrangers.

Quoique cette forme paroiſſe nouvelle à certains égards, & qu'elle n'ait en effet été bien entendue que par les Modernes, les Anciens ne l'ont pas ignorée. Les Grecs eurent leurs Amphictions, les Etruſques leurs Lucumonies, les Latins leurs Fé-

ries, les Gaules leurs Cités, & les derniers soupirs de la Grèce devinrent encore illustres dans la ligue Achéenne. Mais nulles de ces confédérations n'approcherent pour la sagesse de celle du Corps Germanique, de la Ligue Helvétique & des États-Généraux. Que si ces corps politiques sont encore en si petit nombre & si loin de la perfection dont on sent qu'ils seroient susceptibles, c'est que le mieux ne s'exécute pas comme il s'imagine, & qu'en politique ainsi qu'en morale, l'étendue de nos connoissances ne prouve guère que la grandeur de nos maux.

Outre ces confédérations publiques, il s'en peut former tacitement d'autres moins apparentes & non moins réelles, par l'union des intérêts, par le rapport des maximes, par la conformité des coutumes, ou par d'autres circonstances qui laissent subsister des relations communes entre des peuples divisés. C'est ainsi que toutes les Puissances de l'Europe forment entr'elles une sorte de système qui les unit par une même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce, & par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela, & qui, sans que personne songe en effet à le conserver, ne seroit pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.

Cette société de peuples de l'Europe n'a pas toujours existé, & les causes particulières qui l'ont fait naître servent encore à la maintenir. En effet, avant les conquêtes des Romains, tous les peuples de cette partie du monde, barbares & inconnus les uns aux autres, n'avoient rien de commun que leur qualité d'hommes; qualité qui, ravalée alors par l'esclavage, ne différoit guère dans leur esprit de celle de brute. Aussi les Grecs, raisonneurs & vains, distinguoient-ils, pour ainsi dire, deux espèces dans l'humanité, dont l'une, savoir la leur, étoit faite pour commander, & l'autre, qui comprenoit tout le reste du monde, uniquement pour servir. De ce principe il résultoit qu'un Gaulois, ou un Ibère, n'étoit rien de plus pour un Grec, que n'eût été un Caffre ou un Américain, & les Barbares eux-mêmes n'avoient pas plus d'affinité entr'eux que n'en avoient les Grecs avec les uns & les autres.

MAIS quand ce peuple, ſouverain par nature, eut été ſoumis aux Romains, ſes eſclaves, & qu'une partie de l'hémiſphère connu eut ſubi le même joug, il ſe forma une union politique & civile entre tous les membres d'un même empire; cette union fut beaucoup reſſerrée par la maxime, ou très-ſage ou très-inſenſée, de communiquer aux vaincus tous les droits des vainqueurs, & ſur-tout par le fameux décret de Claude, qui incorporoit tous les ſujets de Rome au nombre de ſes citoyens.

A la chaîne politique qui réuniſſoit ainſi tous les membres en un corps, ſe joignirent les inſtitutions civiles & les loix qui donnerent une nouvelle force à ces liens, en déterminant d'une manière équitable, claire & préciſe, du moins autant qu'on le pouvoit dans un ſi vaſte empire, les devoirs & les droits réciproques du Prince & des ſujets, & ceux des citoyens entr'eux. Le Code de Théodoſe, & enſuite les livres de Juſtinien, furent une nouvelle chaîne de juſtice & de raiſon ſubſtituée à propos à celle du pouvoir ſouverain, qui ſe relâchoit très-ſenſiblement. Ce ſupplément retarda beaucoup la diſſolution de l'Empire, & lui conſerva long-temps une ſorte de juriſdiction ſur les Barbares mêmes qui le déſoloient.

UN troiſième lien, plus fort que les précédens, fut celui de la religion, & l'on ne peut nier que ce ne ſoit ſur-tout au Chriſtianiſme que l'Europe doit encore aujourd'hui l'eſpèce de ſociété qui s'eſt perpétuée entre ſes membres; tellement que celui de ſes membres qui n'a point adopté ſur ce point le ſentiment des autres, eſt toujours demeuré comme étranger parmi eux. Le Chriſtianiſme, ſi mépriſé à ſa naiſſance, ſervit enfin d'aſyle à ſes détracteurs. Après l'avoir ſi cruellement & ſi vainement perſécuté, l'Empire Romain y trouva les reſſources qu'il n'avoit plus dans ſes forces; ſes miſſions lui valoient mieux que des victoires; il envoyoit des Évêques réparer les fautes de ſes Généraux, & triomphoit par ſes Prêtres quand ſes ſoldats étoient battus. C'eſt ainſi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Abares & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir ſubjugué, & reçurent, du moins

en apparence, avec la loi de l'Évangile, celle du Prince qui la leur faiſoit annoncer.

Tel étoit le reſpect qu'on portoit encore à ce grand corps expirant, que juſqu'au dernier inſtant ſes deſtructeurs s'honoroient de ſes titres; on voyoit devenir Officiers de l'Empire les mêmes conquérans qui l'avoient avili, les plus grands Rois accepter, briguer même les honneurs patriciaux, la préfecture, le conſulat; & comme un lion qui flatte l'homme qu'il pourroit dévorer, on voyoit ces vainqueurs terribles rendre hommage au trône impérial qu'ils étoient maîtres de renverſer.

Voila comment le Sacerdoce & l'Empire ont formé le lien ſocial de divers peuples, qui, ſans avoir aucune communauté réelle d'intérêts, de droits ou de dépendance, en avoient une de maximes & d'opinions, dont l'influence eſt encore demeurée, quand le principe a été détruit. Le ſimulacre antique de l'Empire Romain a continué de former une ſorte de liaiſon entre les membres qui l'avoient compoſé; & Rome ayant dominé d'une autre manière après la deſtruction de l'Empire, il eſt reſté de ce double lien (87) une ſociété plus étroite entre les nations de l'Europe, où étoit le centre des deux puiſſances, que dans les autres parties du monde, dont les divers peuples, trop épars pour ſe correſpondre, n'ont de plus aucun point de réunion.

Joignez à cela la ſituation particulière de l'Europe, plus également peuplée, plus également fertile, mieux réunie en toutes ſes parties; le mélange continuel des intérêts que les liens du ſang & les affaires du commerce, des arts, des colonies ont mis entre les Souverains; la multitude des rivières & la variété de leur cours, qui rend toutes les communications faciles; l'humeur inconſtante des habitans, qui les porte à voyager ſans ceſſe & à ſe tranſporter fréquemment les uns chez les autres; l'invention de

(87) Le reſpect pour l'Empire Romain a tellement ſurvécu à ſa puiſſance, que bien des Juriſconſultes ont mis en queſtion ſi l'Empereur d'Allemagne n'étoit pas le Souverain naturel du monde; & Barthole a pouſſé les choſes juſqu'à traiter d'hérétique quiconque oſeroit en douter.

l'Imprimerie & le goût général des Lettres, qui a mis entr'eux une communauté d'études & de connoiſſances; enfin la multitude & la petiteſſe des États, qui, jointe aux beſoins du luxe & à la diverſité des climats, rend les uns toujours néceſſaires aux autres. Toutes ces cauſes réunies forment de l'Europe, non-ſeulement, comme l'Aſie ou l'Afrique, une idéale collection de peuples qui n'ont de commun qu'un nom, mais une ſociété réelle qui a ſa religion, ſes mœurs, ſes coutumes & même ſes loix; dont aucun des peuples qui la compoſent, ne peut s'écarter ſans cauſer auſſitôt des troubles.

A voir, d'un autre côté, les diſſentions perpétuelles, les brigandages, les uſurpations, les révoltes, les guerres, les meurtres qui déſolent journellement ce reſpectable ſéjour des Sages, ce brillant aſyle des Sciences & des Arts; à conſidérer nos beaux diſcours & nos procédés horribles, tant d'humanité dans les maximes & de cruauté dans les actions, une religion ſi douce & une ſi ſanguinaire intolérance, une politique ſi ſage dans les livres & ſi dure dans la pratique, des Chefs ſi bienfaiſants & des peuples ſi miſérables, des gouvernemens ſi modérés & des guerres ſi cruelles : on ſait à peine comment concilier ces étranges contrariétés; & cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne ſemble être qu'un nom de dériſion pour exprimer avec ironie leur mutuelle animoſité.

CEPENDANT les choſes ne font que ſuivre en cela leurs cours naturel; toute ſociété ſans loix ou ſans Chefs, toute union formée ou maintenue par le hazard, doit néceſſairement dégénérer en querelle & diſſention à la première circonſtance qui vient à changer; l'antique union des peuples de l'Europe a compliqué leurs intérêts & leurs droits de mille manières; ils ſe touchent par tant de points, que le moindre mouvement des uns ne peut manquer de choquer les autres; leurs diviſions ſont d'autant plus funeſtes que leurs liaiſons ſont plus intimes; & leurs fréquentes querelles ont preſque la cruauté des guerres civiles.

CONVENONS donc que l'état relatif des Puiſſances de l'Europe eſt

eſt proprement un état de guerre, & que tous les traités partiels entre quelques-unes de ces Puiſſances, ſont plutôt des trèves paſſagères que de véritables paix : ſoit parce que ces traités n'ont point communément d'autres garans que les parties contractantes, ſoit parce que les droits des unes & des autres n'y ſont jamais décidés radicalement, & que ces droits mal éteints, ou les prétentions qui en tiennent lieu entre des Puiſſances, qui ne reconnoiſſent aucun ſupérieur, ſeront infailliblement des ſources de nouvelles guerres, ſi-tôt que d'autres circonſtances auront donné de nouvelles forces aux Prétendans.

D'AILLEURS, le droit public de l'Europe n'étant point établi ou autoriſé de concert, n'ayant aucuns principes généraux, & variant inceſſamment ſelon les temps & les lieux, il eſt plein de règles contradictoires, qui ne ſe peuvent concilier que par le droit du plus fort; de ſorte que la raiſon ſans guide aſſuré, ſe pliant toujours vers l'intérêt perſonnel dans les choſes douteuſes, la guerre ſeroit encore inévitable, quand même chacun voudroit être juſte. Tout ce qu'on peut faire avec de bonnes intentions, c'eſt de décider ces ſortes d'affaires par la voie des armes, ou de les aſſoupir par des traités paſſagers; mais bientôt aux occaſions qui raniment les mêmes querelles, il s'en joint d'autres qui les modifient; tout s'embrouille; tout ſe complique; on ne voit plus rien au fond des choſes; l'uſurpation paſſe pour droit, la foibleſſe pour injuſtice; & parmi ce déſordre continuel, chacun ſe trouve inſenſiblement ſi fort déplacé, que ſi l'on pouvoit remonter au droit ſolide & primitif, il y auroit peu de Souverains en Europe qui ne duſſent rendre tout ce qu'ils ont.

UNE autre ſemence de guerre plus cachée & non moins réelle, c'eſt que les choſes ne changent point de forme en changeant de nature; que des États héréditaires en effet reſtent électifs en apparence; qu'il y ait des Parlemens ou États nationaux dans des Monarchies, des Chefs héréditaires dans des Républiques; qu'une Puiſſance dépendante d'une autre conſerve encore une apparence de liberté; que tous les peuples ſoumis au même pouvoir ne ſoient pas gouvernés par les mêmes loix; que l'ordre

de ſucceſſion ſoit différent dans les divers États d'un même Souverain ; enfin que chaque gouvernement tende toujours à s'altérer, ſans qu'il ſoit poſſible d'empêcher ce progrès : voilà les cauſes générales & particulières qui nous uniſſent pour nous détruire, & nous font écrire une ſi belle doctrine ſociale avec des mains toujours teintes de ſang humain.

LES cauſes du mal étant une fois connues, le remède, s'il exiſte, eſt ſuffiſamment indiqué par elles. Chacun voit que toute ſociété ſe forme par les intérêts communs ; que toute diviſion naît des intérêts oppoſés ; que mille événemens fortuits pouvant changer & modifier les uns & les autres, dès qu'il y a ſociété, il faut néceſſairement une force coactive, qui ordonne & concerte les mouvemens de ſes membres, afin de donner aux communs intérêts & aux engagemens réciproques la ſolidité qu'ils ne ſauroient avoir par eux-mêmes.

CE ſeroit d'ailleurs une grande erreur d'eſpérer que cet état violent pût jamais changer par la ſeule force des choſes, & ſans le ſecours de l'art. Le ſyſtême de l'Europe a préciſément le degré de ſolidité qui peut la maintenir dans une agitation perpétuelle, ſans la renverſer tout-à-fait ; & ſi nos maux ne peuvent augmenter, ils peuvent encore moins finir, parce que toute grande révolution eſt déſormais impoſſible.

POUR donner à ceci l'évidence néceſſaire, commençons par jetter un coup d'œil général ſur l'état préſent de l'Europe. La ſituation des montagnes, des mers & des fleuves qui ſervent de bornes aux nations qui l'habitent, ſemble avoir décidé du nombre & de la grandeur de ces nations, & l'on peut dire que l'ordre politique de cette partie du monde eſt à certains égards l'ouvrage de la nature.

EN effet, ne penſons pas que cet équilibre ſi vanté ait été établi par perſonne, & que perſonne ait rien fait à deſſein de le conſerver : on trouve qu'il exiſte ; & ceux qui ne ſentent pas en eux-mêmes aſſez de poids pour le rompre, couvrent leurs vues particulières du prétexte de le ſoutenir. Mais qu'on y ſonge ou

non, cet équilibre subsiste, & n'a besoin que de lui-même pour se conserver sans que personne s'en mêle; & quand il se romproit un moment d'un côté, il se rétabliroit bientôt d'un autre : de sorte que si les Princes qu'on accusoit d'aspirer à la monarchie universelle, y ont réellement aspiré, ils montroient en cela plus d'ambition que de génie ; car comment envisager un moment ce projet, sans en voir aussi-tôt le ridicule? Comment ne pas sentir qu'il n'y a point de Potentat en Europe assez supérieur aux autres pour pouvoir jamais en devenir le maitre ? Tous les conquérans qui ont fait des révolutions, se présentoient toujours avec des forces inattendues, ou avec des troupes étrangères & différemment aguerries, à des peuples ou désarmés, ou divisés, ou sans discipline; mais où prendroit un Prince Européen des forces inattendues, pour accabler tous les autres, tandis que le plus puissant d'entr'eux est une si petite partie du tout, & qu'ils ont de concert une si grande vigilance ? Aura-t-il plus de troupes qu'eux tous ? Il ne le peut, ou n'en sera que plutôt ruiné, ou ses troupes seront plus mauvaises, en raison de leur plus grand nombre. En aura-t-il de mieux aguerries ? Il en aura moins à proportion. D'ailleurs la discipline est par-tout à-peu-près la même, ou le deviendra dans peu. Aura-t-il plus d'argent ? Les sources en sont communes, & jamais l'argent ne fit de grandes conquêtes. Fera-t-il une invasion subite ? La famine ou des places fortes l'arrêteront à chaque pas. Voudra-t-il s'agrandir pied-à-pied ? Il donne aux ennemis le moyen de s'unir pour résister ; le temps, l'argent & les hommes ne tarderont pas à lui manquer. Diviséra-t-il les autres Puissances pour les vaincre l'une par l'autre ? Les maximes de l'Europe rendent cette politique vaine ; & le Prince le plus borné ne donneroit pas dans ce piège. Enfin aucun d'eux ne pouvant avoir de ressources exclusives, la résistance est à la longue égale à l'effort; & le temps rétablit bientôt les brusques accidens de la fortune, sinon pour chaque Prince en particulier, au moins pour la constitution générale.

VEUT-ON maintenant supposer à plaisir l'accord de deux ou trois Potentats, pour subjuguer tout le reste? Ces trois Potentats,

quels qu'ils ſoient, ne feront pas enſemble la moitié de l'Europe. Alors l'autre moitié s'unira certainement contre eux; ils auront donc à vaincre plus fort qu'eux-mêmes. J'ajoute que les vues des uns ſont trop oppoſées à celles des autres, & qu'il regne une trop grande jalouſie entr'eux, pour qu'ils puiſſent même former un ſemblable projet : j'ajoute encore que, quand ils l'auroient formé, qu'ils le mettroient en exécution, & qu'il auroit quelques ſuccès, ces ſuccès mêmes feroient, pour les Conquérans alliés, des ſemences de diſcorde, parce qu'il ne ſeroit pas poſſible que les avantages fuſſent tellement partagés que chacun ſe trouvât également ſatisfait des ſiens; & que le moins heureux s'oppoſeroit bientôt aux progrès des autres, qui, par une ſemblable raiſon, ne tarderoient pas à ſe diviſer eux-mêmes. Je doute que depuis que le monde exiſte, on ait jamais vu trois ni même deux grandes Puiſſances bien unies, en ſubjuguer d'autres, ſans ſe brouiller ſur les contingens ou ſur les partages, & ſans donner bientôt par leur méſintelligence de nouvelles reſſources aux foibles. Ainſi, quelque ſuppoſition qu'on faſſe, il n'eſt pas vraiſemblable que ni Prince, ni Ligue puiſſe déſormais changer conſidérablement & à demeure l'état des choſes parmi nous.

CE n'eſt pas à dire que les Alpes, le Rhin, la Mer, les Pyrénées ſoient des obſtacles inſurmontables à l'ambition; mais ces obſtacles ſont ſoutenus par d'autres qui les fortifient, ou ramenent les États aux mêmes limites, quand des efforts paſſagers les en ont écartés. Ce qui fait le vrai ſoutien du ſyſtême de l'Europe, c'eſt bien en partie le jeu des négociations, qui preſque toujours ſe balancent mutuellement; mais ce ſyſtême a un autre appui plus ſolide encore; & cet appui c'eſt le corps Germanique, placé preſque au centre de l'Europe, lequel en tient toutes les autres parties en reſpect, & ſert peut-être encore plus au maintien de ſes voiſins, qu'à celui de ſes propres membres: corps redoutable aux étrangers, par ſon étendue, par le nombre & la valeur de ſes peuples, mais utile à tous par ſa conſtitution, qui, lui ôtant les moyens & la volonté de rien conquérir, en fait l'écueil des conquérans. Malgré les défauts de cette conſtitution de

l'Empire, il eſt certain que tant qu'elle ſubſiſtera, jamais l'équilibre de l'Europe ne ſera rompu, qu'aucun Potentat n'aura à craindre d'être détrôné par un autre, & que le traité de Weſtphalie ſera peut-être à jamais parmi nous, la baſe du ſyſtême politique. Ainſi le droit public que les Allemands étudient avec tant de ſoin, eſt encore plus important qu'ils ne penſent, & n'eſt pas ſeulement le droit public Germanique, mais, à certains égards, celui de toute l'Europe.

Mais ſi le préſent ſyſtême eſt inébranlable, c'eſt en cela même qu'il eſt plus orageux; car il y a entre les Puiſſances Européennes une action & une réaction qui, ſans les déplacer tout-à-fait, les tient dans une agitation continuelle; leurs efforts ſont toujours vains & toujours renaiſſans, comme les flots de la mer, qui ſans ceſſe agitent ſa ſurface, ſans jamais en changer le niveau; de ſorte que les peuples ſont inceſſamment déſolés ſans aucun profit ſenſible pour les Souverains.

Il me ſeroit aiſé de déduire la même vérité des intérêts particuliers de toutes les Cours de l'Europe; car je ferois voir aiſément que ces intérêts ſe croiſent de manière à tenir toutes leurs forces mutuellement en reſpect; mais les idées de commerce & d'argent ayant produit une eſpèce de fanatiſme politique, font ſi promptement changer les intérêts apparens de tous les Princes, qu'on ne peut établir aucune maxime ſtable ſur leurs vrais intérêts, parce que tout dépend maintenant des ſyſtêmes économiques, la plupart fort bizarres, qui paſſent par la tête des Miniſtres. Quoi qu'il en ſoit, le commerce qui tend journellement à ſe mettre en équilibre, ôtant à certaines Puiſſances l'avantage excluſif qu'elles en tiroient, leur ôte en même temps un des grands moyens qu'elles avoient de faire la loi aux autres. (88)

(88) Les choſes ont changé depuis que j'écrivois ceci; mais mon principe ſera toujours vrai. Il eſt, par exemple, très-aiſé de prévoir que dans vingt ans d'ici l'Angleterre avec toute ſa gloire, ſera ruinée, & de plus aura perdu le reſte de ſa liberté. Tout le monde aſſure que l'agriculture fleurit dans cette Iſle, & moi je parie qu'elle y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours; donc le Royaume ſe dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; donc ils ne tarderont pas d'être eſclaves.

Si j'ai insisté sur l'égale distribution de force, qui résulte en Europe de la constitution actuelle, c'étoit pour en déduire une conséquence importante à l'établissement d'une association générale; car pour former une confédération solide & durable, il faut en mettre tous les membres dans une dépendance tellement mutuelle, qu'aucun ne soit seul en état de résister à tous les autres, & que les associations particulières qui pourroient nuire à la grande, y rencontrent des obstacles suffisans pour empêcher leur exécution : sans quoi la confédération seroit vaine, & chacun seroit réellement indépendant sous une apparente sujétion. Or, si ces obstacles sont tels que j'ai dit ci-devant, maintenant que toutes les Puissances sont dans une entière liberté de former entr'elles des ligues & des traités offensifs, qu'on juge de ce qu'ils seroient quand il y auroit une grande ligue armée, toujours prête à prévenir ceux qui voudroient entreprendre de la détruire ou de lui résister. Ceci suffit pour montrer qu'une telle association ne consisteroit pas en délibérations vaines, auxquelles chacun pût résister impunément; mais qu'il en naîtroit une puissance effective, capable de forcer les ambitieux à se tenir dans les bornes du traité général.

Il résulte de cet exposé trois vérités incontestables. L'une, qu'excepté le Turc, il regne entre tous les peuples de l'Europe une liaison sociale imparfaite, mais plus étroite que les nœuds généraux & lâches de l'humanité. La seconde, que l'imperfection de cette société rend la condition de ceux qui la composent pire que la privation de toute société entr'eux. La troisième, que ces premiers liens, qui rendent cette société nuisible, la rendent en même temps facile à perfectionner; enforte que tous ses membres pourroient tirer leur bonheur de ce qui fait actuellement leur misère, & changer en une paix éternelle l'état de guerre qui regne entr'eux.

Voyons maintenant de quelle manière ce grand ouvrage, commencé par la fortune, peut être achevé par la raison; & comment la société libre & volontaire, qui unit tous les États

Européens, prenant la force & la solidité d'un vrai corps politique, peut se changer en une confédération réelle. Il est indubitable qu'un pareil établissement donnant à cette association la perfection qui lui manquoit, en détruira l'abus, en étendra les avantages, & forcera toutes les parties à concourir au bien commun; mais il faut pour cela que cette confédération soit tellement générale, que nulle puissance considérable ne s'y refuse; qu'elle ait un Tribunal judiciaire, qui puisse établir les loix & les réglemens qui doivent obliger tous les membres; qu'elle ait une force coactive & coërcitive, pour contraindre chaque État de se soumettre aux délibérations communes, soit pour agir, soit pour s'abstenir; enfin, qu'elle soit ferme & durable, pour empêcher que les membres ne s'en détachent à leur volonté, sitôt qu'ils croiront voir leur intérêt particulier contraire à l'intérêt général. Voilà les signes certains auxquels on reconnoîtra que l'institution est sage, utile & inébranlable : il s'agit maintenant d'étendre cette supposition, pour chercher par analyse quels effets doivent en résulter, quels moyens sont propres à l'établir, & quel espoir raisonnable on peut avoir de la mettre en exécution.

Il se forme de temps en temps parmi nous des espèces de Diètes générales sous le nom de congrès, où l'on se rend solemnellement de tous le États de l'Europe pour s'en retourner de même; où l'on s'assemble pour ne rien dire; où toutes les affaires publiques se traitent en particulier; où l'on délibère en commun si la table sera ronde ou quarrée, si la salle aura plus ou moins de portes, si un tel Plénipotentiaire aura le visage ou le dos tourné vers la fenêtre, si tel autre fera deux pouces de chemin de plus ou de moins dans une visite, & sur mille questions de pareille importance, inutilement agitées depuis trois siècles, & très-dignes assurément d'occuper les politiques du nôtre.

Il se peut faire que les membres d'une de ces assemblées soient une fois doués du sens commun; il n'est pas même impossible qu'ils veuillent sincérement le bien public; & par les raisons qui seront ci-après déduites, on peut concevoir encore

qu'après avoir applani bien des difficultés, ils auront ordre de leurs Souverains respectifs de signer la confédération générale, que je suppose sommairement contenue dans les cinq articles suivans.

PAR le premier, les Souverains contractans établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir, dans un lieu déterminé, une Diète ou un congrès permanent, dans lequel tous les différends des parties contractantes seront réglés & terminés par voies d'arbitrage ou de jugement.

PAR le second, on spécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diète; ceux qui seront invités d'accéder au traité; l'ordre, le temps & la manière dont la présidence passera de l'un à l'autre par intervalles égaux; enfin la quantité relative des contributions, & la manière de les lever, pour fournir aux dépenses communes.

PAR le troisième, la confédération garantira à chacun de ses membres la possession & le gouvernement de tous les États qu'il possede actuellement, de même que la succession élective ou héréditaire; selon que le tout est établi par les loix fondamentales de chaque pays; & pour supprimer tout d'un coup la source des démêlés qui renaissent incessamment, on conviendra de prendre la possession actuelle & les derniers traités pour base de tous les droits mutuels des Puissances contractantes, renonçant pour jamais & réciproquement à toute autre prétention antérieure; sauf les successions futures contentieuses, & autres droits à échoir, qui seront tous réglés à l'arbitrage de la Diète, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voies de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

PAR le quatrième, on spécifiera les cas où tout Allié, infracteur du traité, seroit mis au banc de l'Europe, & proscrit comme ennemi public; savoir, s'il refusoit d'exécuter les jugemens de la grande

grande alliance, qu'il fît des préparatifs de guerre, qu'il négociât des traités contraires à la confédération, qu'il prît les armes pour lui réſiſter, ou pour attaquer quelqu'un des Alliés.

Il ſera encore convenu par le même article qu'on armera & agira offenſivement, conjointement & à frais communs, contre tout État au ban de l'Europe, juſqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, exécuté les jugemens & réglemens de la Diète, réparé les torts, rembourſé les frais, & fait raiſon même des préparatifs de guerre contraires au traité.

Enfin, par le cinquième, les Plénipotentiaires du corps Européen auront toujours le pouvoir de former dans la Diète, à la pluralité des voix pour la proviſion, & aux trois quarts des voix cinq ans après pour la définitive, ſur les inſtructions de leurs Cours, les réglemens qu'ils jugeront importans pour procurer à la République Européenne & à chacun de ſes membres, tous les avantages poſſibles; mais on ne pourra jamais rien changer à ces cinq articles fondamentaux, que du conſentement unanime des confédérés.

Ces cinq articles, ainſi abrégés & couchés en règles générales, ſont, je n'ignore pas, ſujets à mille petites difficultés, dont pluſieurs demanderoient de longs éclairciſſemens; mais les petites difficultés ſe levent aiſément au beſoin; & ce n'eſt pas d'elles qu'il s'agit dans une entrepriſe de l'importance de celle-ci. Quand il ſera queſtion du détail de la police du Congrès, on trouvera mille obſtacles, & dix mille moyens de les lever. Ici il eſt queſtion d'examiner, par la nature des choſes, ſi l'entrepriſe eſt poſſible ou non. On ſe perdroit dans des volumes de riens, s'il falloit tout prévoir & répondre à tout. En ſe tenant aux principes inconteſtables, on ne doit pas vouloir contenter tous les eſprits, ni réſoudre toutes les objections, ni dire comment tout ſe fera: il ſuffit de montrer que tout ſe peut faire.

Que faut-il donc examiner pour bien juger de ce ſyſtême? Deux queſtions ſeulement; car c'eſt une inſulte que je ne veux

pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de paix eſt préférable à l'état de guerre.

La première queſtion eſt, ſi la confédération propoſée iroit ſûrement à ſon but, & ſeroit ſuffiſante pour donner à l'Europe une paix ſolide & perpétuelle.

La ſeconde, s'il eſt de l'intérêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une paix conſtante à ce prix.

Quand l'utilité générale & particulière ſera ainſi démontrée, on ne voit plus dans la raiſon des choſes quelle cauſe pourroit empêcher l'effet d'un établiſſement qui ne dépend que de la volonté des intéreſſés.

Pour diſcuter d'abord le premier article, appliquons ici ce que j'ai dit ci-devant du ſyſtême général de l'Europe, & de l'effort commun qui circonſcrit chaque Puiſſance à-peu-près dans ſes bornes, & ne lui permet pas d'en écraſer entiérement d'autres. Pour rendre ſur ce point mes raiſonnemens plus ſenſibles, je joins ici la liſte des dix-neuf Puiſſances qu'on ſuppoſe compoſer la République Européenne; enſorte que chacune ayant voix égale, il y auroit dix-neuf voix dans la Diète;

SAVOIR.

L'Empereur des Romains.
L'Empereur de Ruſſie.
Le Roi de France.
Le Roi d'Eſpagne.
Le Roi d'Angleterre.
Les États-Généraux.
Le Roi de Dannemarck.
La Suede.
La Pologne.
Le Roi de Portugal.
Le Souverain de Rome.
Le Roi de Pruſſe.
L'Électeur de Bavière & ſes Co-aſſociés.

L'Electeur Palatin & ſes Co-aſſociés.
Les Suiſſes & leurs Co-aſſociés.
Les Électeurs Eccléſiaſtiques & leurs Aſſociés.
La République de Veniſe & ſes Co-aſſociés.
Le Roi de Naples.
Le Roi de Sardaigne.

PLUSIEURS Souverains moins conſidérables, tels que la République de Génes, les Ducs de Modène & de Parme, & d'autres, étant omis dans cette liſte, ſeront joints aux moins puiſſans, par forme d'aſſociation, & auront avec eux un droit de ſuffrage, ſemblable au *votum curiatum* des Comtes de l'Empire. Il eſt inutile de rendre ici cette énumération plus préciſe, parce que, juſqu'à l'exécution du projet, il peut ſurvenir d'un moment à l'autre des accidens ſur leſquels il la faudroit réformer, mais qui ne changeroient rien au fond du ſyſtême.

IL ne faut que jetter les yeux ſur cette liſte, pour voir avec la dernière évidence qu'il n'eſt pas poſſible, ni qu'aucune des Puiſſances qui la compoſent ſoit en état de réſiſter à toutes les autres unies en corps, ni qu'il s'y forme aucune ligue partielle, capable de faire tête à la grande confédération.

CAR comment ſe feroit cette ligue ? Seroit-ce entre les plus puiſſans ? Nous avons montré qu'elle ne ſauroit être durable ; & il eſt bien aiſé maintenant de voir encore qu'elle eſt incompatible avec le ſyſtême particulier de chaque grande Puiſſance, & avec les intérêts inſéparables de ſa conſtitution. Seroit-ce entre un grand État & pluſieurs petits ? Mais les autres grands États, unis à la confédération, auront bientôt écraſé la ligue ; & l'on doit ſentir que la grande alliance étant toujours unie & armée, il lui ſera facile, en vertu du quatrième article, de prévenir & d'étouffer d'abord toute alliance partielle & ſéditieuſe, qui tendroit à troubler la paix & l'ordre public. Qu'on voie ce qui ſe paſſe dans le corps Germanique, malgré les abus de ſa police, & l'extrême inégalité de ſes membres : y en a-t-il un ſeul, même parmi les plus puiſſans, qui osât s'expoſer au ban de

l'Empire, en bleſſant ouvertement ſa conſtitution, à moins qu'il ne crût avoir de bonnes raiſons de ne point craindre que l'Empire voulût agir contre lui tout de bon ?

AINSI je tiens pour démontré que la Diète Européenne une fois établie, n'aura jamais de rébellion à craindre ; & que bien qu'il s'y puiſſe introduire quelques abus, ils ne peuvent jamais aller juſqu'à éluder l'objet de l'inſtitution. Reſte à voir ſi cet objet ſera bien rempli par l'inſtitution même.

POUR cela, conſidérons les motifs qui mettent aux Princes les armes à la main. Ces motifs ſont, ou de faire des conquêtes, ou de ſe défendre d'un conquérant, ou d'affoiblir un trop puiſſant voiſin, ou de ſoutenir ſes droits attaqués, ou de vuider un différend qu'on n'a pu terminer à l'amiable, ou enfin de remplir les engagemens d'un traité. Il n'y a ni cauſe ni prétexte de guerre qu'on ne puiſſe ranger ſous quelqu'un de ces ſix chefs ; or, il eſt évident qu'aucun des ſix ne peut exiſter dans ce nouvel état de choſes.

PREMIÉREMENT, il faut renoncer aux conquêtes, par l'impoſſibilité d'en faire, attendu qu'on eſt sûr d'être arrêté dans ſon chemin par de plus grandes forces que celles qu'on peut avoir ; de ſorte qu'en riſquant de tout perdre, on eſt dans l'impuiſſance de rien gagner. Un Prince ambitieux qui veut s'agrandir en Europe, fait deux choſes. Il commence par ſe fortifier de bonnes alliances, puis il tâche de prendre ſon ennemi au dépourvu. Mais les alliances particulières ne ſerviroient de rien contre une alliance plus forte & toujours ſubſiſtante ; & nul Prince n'ayant plus aucun prétexte d'armer, il ne ſauroit le faire ſans être apperçu, prévenu & puni par la confédération toujours armée.

LA même raiſon qui ôte à chaque Prince tout eſpoir de conquête, lui ôte en même-temps toute crainte d'être attaqué ; & non-ſeulement ſes États garantis par toute l'Europe, lui ſont auſſi aſſurés qu'aux citoyens leurs poſſeſſions dans un pays bien policé ; mais plus que s'il étoit leur unique & propre défenſeur, dans

le même rapport que l'Europe entière eſt plus forte que lui ſeul.

On n'a plus de raiſon de vouloir affoiblir un voiſin dont on n'a plus rien à craindre ; & l'on n'en eſt pas même tenté, quand on n'a nul eſpoir de réuſſir.

A l'égard du ſoutien de ſes droits, il faut d'abord remarquer qu'une infinité de chicannes & de prétentions obſcures & embrouillées, ſeront toutes anéanties par le troiſième article de la confédération, qui règle définitivement tous les droits réciproques des Souverains alliés ſur leur actuelle poſſeſſion. Ainſi toutes les demandes & prétentions poſſibles deviendront claires à l'avenir, & ſeront jugées dans la Diète à meſure qu'elles pourront naître : ajoutez que ſi l'on attaque mes droits, je dois les ſoutenir par la même voie. Or, on ne peut les attaquer par les armes, ſans encourir le ban de la Diète. Ce n'eſt donc pas non plus par les armes que j'ai beſoin de les défendre : on doit dire la même choſe des injures, des torts, des réparations, & de tous les différends imprévus qui peuvent s'élever entre deux Souverains ; & le même pouvoir qui doit défendre leurs droits, doit auſſi redreſſer leurs griefs.

Quant au dernier article, la ſolution ſaute aux yeux. On voit d'abord que n'ayant plus d'agreſſeur à craindre, on n'a plus beſoin de traité défenſif ; & que comme on n'en ſauroit faire de plus ſolide & de plus sûr que celui de la grande confédération, tout autre ſeroit inutile, illégitime, & par conſéquent nul.

Il n'eſt donc pas poſſible que la confédération une fois établie, puiſſe laiſſer aucune ſemence de guerre entre les confédérés, & que l'objet de la paix perpétuelle ne ſoit exactement rempli par l'exécution du ſyſtême propoſé.

Il nous reſte maintenant à examiner l'autre queſtion, qui regarde l'avantage des parties contractantes ; car on ſent bien que vainement feroit-on parler l'intérêt public au préjudice de l'intérêt particulier. Prouver que la paix eſt en général préfé-

rable à la guerre, c'eſt ne rien dire à celui qui croit avoir des raiſons de préférer la guerre à la paix ; & lui montrer les moyens d'établir une paix durable, ce n'eſt que l'exciter à s'y oppoſer.

En effet, dira-t-on, vous ôtez aux Souverains le droit de ſe faire juſtice à eux-mêmes, d'être injuſtes quand il leur plait ; vous leur ôtez le pouvoir de s'agrandir ; vous les faites renoncer à cet appareil de puiſſance & de terreur dont ils aiment à effrayer le monde, à cette gloire des conquêtes, dont ils tirent leur honneur ; enfin vous les forcez d'être équitables & pacifiques. Quels ſeront les dédommagemens de tant de privations ?

Je n'oſerois répondre avec l'Abbé de Saint-Pierre : que la véritable gloire des Princes conſiſte à procurer l'utilité publique, & le bonheur de leurs ſujets, que tous leurs intérêts ſont ſubordonnés à leur réputation ; & que la réputation qu'on acquiert auprès des ſages, ſe meſure ſur le bien que l'on fait aux hommes ; que l'entrepriſe d'une paix perpétuelle étant la plus grande qui ait jamais été faite, eſt la plus capable de couvrir ſon auteur d'une gloire immortelle ; que cette même entrepriſe étant auſſi la plus utile aux peuples, eſt encore la plus honorable aux Souverains, la ſeule ſur-tout qui ne ſoit pas ſouillée de ſang, de rapines, de pleurs, de malédictions ; & qu'enfin le plus sûr moyen de ſe diſtinguer dans la foule des Rois, eſt de travailler au bonheur public. Ces diſcours, dans les cabinets des Miniſtres, ont couvert de ridicule l'Auteur & ſes projets : mais ne mépriſons pas comme eux ſes raiſons ; & quoi qu'il en ſoit des vertus des Princes, parlons de leurs intérêts.

Toutes les Puiſſances de l'Europe ont des droits ou des prétentions les unes contre les autres ; ces droits ne ſont pas de nature à pouvoir jamais être parfaitement éclaircis, parce qu'il n'y a point, pour en juger, de règle commune & conſtante ; & qu'ils ſont ſouvent fondés ſur des faits équivoques ou incertains. Les différends qu'ils cauſent ne ſauroient non plus être jamais terminés ſans retour, tant faute d'arbitre compétent, que parce

que chaque Prince revient dans l'occaſion ſans ſcrupule, ſur les ceſſions qui lui ont été arrachées par force dans des traités par les plus puiſſans, ou après des guerres malheureuſes. C'eſt donc une erreur de ne ſonger qu'à ſes prétentions ſur les autres, & d'oublier celles des autres ſur nous, lorſqu'il n'y a d'aucun côté ni plus de juſtice, ni plus d'avantage dans les moyens de faire valoir ces prétentions réciproques. Si-tôt que tout dépend de la fortune, la poſſeſſion actuelle eſt d'un prix que la ſageſſe ne permet pas de riſquer contre le profit à venir, même à chance égale; & tout le monde blâme un homme à ſon aiſe qui, dans l'eſpoir de doubler ſon bien, l'oſe riſquer en un coup de dez. Mais nous avons fait voir que dans les projets d'agrandiſſement, chacun même, dans le ſyſtême actuel, doit trouver une réſiſtance ſupérieure à ſon effort; d'où il ſuit que les plus puiſſans n'ayant aucune raiſon de jouer, ni les plus foibles aucun eſpoir de profit, c'eſt un bien pour tous de renoncer à ce qu'ils deſirent, pour s'aſſurer ce qu'ils poſſedent.

Considérons la conſommation d'hommes, d'argent, de forces de toute eſpèce, l'épuiſement où la plus heureuſe guerre jette un État quelconque; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire; nous trouverons qu'il perd ſouvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de conſolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui; encore cet avantage eſt-il moins réel qu'apparent, parce que la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur ſon adverſaire, on l'a perdue en même temps contre les Puiſſances neutres qui, ſans changer d'état, ſe fortifient, par rapport à nous, de tout notre affoibliſſement.

Si tous les Rois ne ſont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il ſemble au moins que les plus ſages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille diſtinctions qui nous meneroient trop loin, on peut dire en général qu'un Prince qui, pour reculer ſes frontières, perd autant de ſes anciens ſujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit en s'agrandiſſant; parce

qu'avec un plus grand eſpace à défendre, il n'a pas plus de défenſeurs. Or, on ne peut ignorer que par la manière dont la guerre ſe fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit eſt celle qui ſe fait dans les armées : c'eſt bien là la perte apparente & ſenſible ; mais il s'en fait en même temps dans tout l'État une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naiſſent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la déſertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture ; ce mal qu'on n'apperçoit point d'abord, ſe fait ſentir cruellement dans la ſuite ; & c'eſt alors qu'on eſt étonné d'être ſi foible, pour s'être rendu ſi puiſſant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéreſſantes, c'eſt qu'on ſait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler ſa puiſſance, non-ſeulement ſans étendre ſon territoire, mais quelquefois en le reſſerrant, comme fit très-ſagement l'Empereur Adrien. On ſait que ce ſont les hommes ſeuls qui font la force des Rois ; & c'eſt une propoſition qui découle de ce que je viens de dire, que de deux États qui nourriſſent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre, eſt réellement le plus puiſſant. C'eſt donc par de bonnes loix, par une ſage police, par de grandes vues économiques, qu'un Souverain judicieux eſt sûr d'augmenter ſes forces, ſans rien donner au haſard. Les véritables conquêtes qu'il fait ſur ſes voiſins, ſont les établiſſemens plus utiles qu'il forme dans ſes États ; & tous les ſujets de plus qui lui naiſſent, ſont autant d'ennemis qu'il tue.

Il ne faut point m'objecter ici que je prouve trop, en ce que, ſi les choſes étoient comme je les repréſente, chacun ayant un véritable intérêt de ne pas entrer en guerre, & les intérêts particuliers, s'uniſſant à l'intérêt commun pour maintenir la paix, cette paix devroit s'établir d'elle-même, & durer toujours ſans aucune confédération ; ce ſeroit faire un fort mauvais raiſonnement dans la préſente conſtitution ; car quoiqu'il fût beaucoup meilleur pour tous d'être toujours en paix, le défaut commun de sûreté

à

à cet égard, fait que chacun ne pouvant s'assurer d'éviter la guerre, tâche au moins de la commencer à son avantage quand l'occasion le favorise, & de prévenir un voisin, qui ne manqueroit pas de le prévenir à son tour dans l'occasion contraire; de sorte que beaucoup de guerres, même offensives, sont d'injustes précautions pour mettre en sûreté son propre bien, plutôt que des moyens d'usurper celui des autres. Quelque salutaires que puissent être généralement les maximes du bien public, il est certain qu'à ne considérer que l'objet qu'on regarde en politique, & souvent même en morale, elles deviennent pernicieuses à celui qui s'obstine à les pratiquer avec tout le monde, quand personne ne les pratique avec lui.

Je n'ai rien à dire sur l'appareil des armes, parce que destitué de fondemens solides, soit de crainte, soit d'espérance, cet appareil est un jeu d'enfant, & que les Rois ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des conquérans, parce que s'il y avoit quelques monstres qui s'affligeassent uniquement pour n'avoir personne à massacrer, il ne faudroit point leur parler raison, mais leur ôter les moyens d'exercer leur rage meurtrière. La garantie de l'article troisième ayant prévenu toutes solides raisons de guerre, on ne sauroit avoir de motif de l'allumer contre autrui, qui ne puisse en fournir autant à autrui contre nous-mêmes, & c'est gagner beaucoup que de s'affranchir d'un risque où chacun est seul contre tous.

Quant à la dépendance où chacun sera du Tribunal commun, il est très-clair qu'elle ne diminuera rien des droits de la souveraineté, mais les affermira au contraire, & les rendra plus assurés par l'article troisième, en garantissant à chacun, non-seulement ses États contre toute invasion étrangère, mais encore son autorité contre toute rebellion de ses sujets, ainsi les Princes n'en seront pas moins absolus, & leur couronne en sera plus assurée: de sorte qu'en se soumettant au jugement de la Diète dans leurs démêlés d'égal à égal, & s'ôtant le dangereux pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, ils ne font que s'assurer de leurs véritables droits & renoncer à ceux qu'ils n'ont pas. D'ail-

leurs, il y a bien de la différence entre dépendre d'autrui ou seulement d'un corps dont on est membre, & dont chacun est chef à son tour; car en ce dernier cas on ne fait qu'assurer sa liberté par les garans qu'on lui donne; elle s'aliéneroit dans les mains d'un maître, mais elle s'affermit dans celles des associés. Ceci se confirme par l'exemple du Corps Germanique; car bien que la souveraineté de ses membres soit altérée à bien des égards par sa constitution, & qu'ils soient par conséquent dans un cas moins favorable que ne seroient ceux du Corps Européen, il n'y en a pourtant pas un seul, quelque jaloux qu'il soit de son autorité, qui voulût, quand il le pourroit, s'assurer une indépendance absolue, en se détachant de l'Empire.

Remarquez de plus que le Corps Germanique ayant un Chef permanent, l'autorité de ce Chef doit nécessairement rendre sans cesse à l'usurpation; ce qui ne peut arriver de même dans la Diète Européenne, où la présidence doit être alternative, & sans égard à l'inégalité de puissance.

A toutes ces considérations il s'en joint une autre bien plus importante encore pour des gens aussi avides d'argent que le sont toujours les Princes; c'est une grande facilité de plus d'en avoir beaucoup, par tous les avantages qui résulteront pour leurs peuples & pour eux d'une paix continuelle, & par l'excessive dépense qu'épargne la réforme de l'état militaire, de ces multitudes de forteresses, & de cette énorme quantité de troupes qui absorbe leurs revenus, & devient chaque jour plus à charge à leurs peuples & à eux-mêmes. Je sais qu'il ne convient pas à tous les Souverains de supprimer toutes leurs troupes, & de n'avoir aucune force publique en main pour étouffer une émeute inopinée, ou repousser une invasion subite. (89) Je sais encore qu'il y aura un contingent à fournir à la confédération, tant pour la garde des frontières de l'Europe, que pour l'entretien de l'armée confédérative destinée à soutenir, au besoin, les dé-

(89) Il se présente encore ici d'autres objections; mais comme l'Auteur du Projet ne les a pas faites, je les ai rejettées dans l'examen.

crets de la Diète. Mais toutes ces dépenses faites, & l'extraordinaire des guerres à jamais supprimé, il resteroit encore plus de la moitié de la dépense militaire ordinaire à répartir entre le soulagement des sujets & les coffres du Prince; de sorte que le peuple payeroit beaucoup moins; que le Prince, beaucoup plus riche, seroit en état d'exciter le commerce, l'agriculture, les arts, de faire des établissemens utiles, qui augmenteroient encore la richesse du peuple & la sienne; & que l'État seroit avec cela dans une sûreté beaucoup plus parfaite que celle qu'il peut tirer de ses armées, & de tout cet appareil de guerre, qui ne cesse de l'épuiser au sein de la paix.

On dira peut-être que les pays frontières de l'Europe seroient alors dans une position plus désavantageuse, & pourroient avoir également des guerres à soutenir, ou avec le Turc, ou avec les Corsaires d'Afrique, ou avec les Tartares.

A cela je réponds, 1°. que ces pays sont dans le même cas aujourd'hui, & que par conséquent ce ne seroit pas pour eux un désavantage positif à citer, mais seulement un avantage de moins, & un inconvénient inévitable, auquel leur situation les expose. 2°. Que délivrés de toute inquiétude du côté de l'Europe, ils seroient beaucoup plus en état de résister au dehors. 3°. Que la suppression de toutes les forteresses de l'intérieur de l'Europe, & des frais nécessaires à leur entretien, mettroit la confédération en état d'en établir un grand nombre sur les frontières, sans être à charge aux confédérés. 4°. Que ces forteresses construites, entretenues & gardées à frais communs, seroient autant de sûretés & de moyens d'épargne pour les Puissances frontières dont elles garantiroient les États. 5°. Que les troupes de la confédération distribuées sur les confins de l'Europe, seroient toujours prêtes à repousser l'agresseur. 6°. Qu'enfin un corps aussi redoutable que la République Européenne, ôteroit aux étrangers l'envie d'attaquer aucun de ses membres; comme le Corps Germanique, infiniment moins puissant, ne laisse pas de l'être assez pour se faire respecter de ses voisins, & protéger utilement tous les Princes qui le composent.

On pourra dire encore que les Européens n'ayant plus de guerres entr'eux, l'art militaire tomberoit insensiblement dans l'oubli; que les troupes perdroient leur courage & leur discipline; qu'il n'y auroit plus ni Généraux, ni Soldats, & que l'Europe resteroit à la merci du premier venu.

Je réponds qu'il arrivera de deux choses l'une : ou les voisins de l'Europe l'attaqueront & lui feront la guerre, ou ils redouteront la confédération, & la laisseront en paix.

Dans le premier cas, voilà les occasions de cultiver le génie & les talens militaires, d'aguerrir & former des troupes, les armées de la confédération seront à cet égard l'école de l'Europe; on ira sur la frontière apprendre la guerre; dans le sein de l'Europe on jouira de la paix; & l'on réunira par ce moyen les avantages de l'une & de l'autre. Croit-on qu'il soit toujours nécessaire de se battre chez soi pour devenir guerrier, & les François sont-ils moins braves, parce que les Provinces de Touraine & d'Anjou ne sont pas en guerre l'une contre l'autre ?

Dans le second cas, on ne pourra plus s'aguerrir, il est vrai, mais on n'en aura plus besoin; car à quoi bon s'exercer à la guerre pour ne la faire à personne ? Lequel vaut mieux de cultiver un art funeste ou de le rendre inutile ? S'il y avoit un secret pour jouir d'une santé inaltérable, y auroit-il du bon sens à le rejetter, pour ne pas ôter aux Médecins l'occasion d'acquérir de l'expérience ? Il reste à voir dans ce parallele lequel des deux arts est plus salutaire en soi, & mérite mieux d'être conservé.

Qu'on ne nous menace pas d'une invasion subite; on sait bien que l'Europe n'en a point à craindre, & que ce premier venu ne viendra jamais. Ce n'est plus le temps de ces éruptions de Barbares qui sembloient tomber des nues. Depuis que nous parcourons d'un œil curieux toute la surface de la terre, il ne peut plus rien venir jusqu'à nous qui ne soit prévu de très-loin. Il n'y a nulle Puissance au monde qui soit maintenant en état de menacer l'Europe entière; & si jamais il en vient une, ou l'on

aura le temps de se préparer, ou l'on sera du moins plus en état de lui résister, étant unis en un corps, que quand il faudra terminer tout d'un coup de longs différends, & se réunir à la hâte.

Nous venons de voir que tous les prétendus inconvéniens de l'état de confédération bien pesés, se réduisent à rien. Nous demandons maintenant si quelqu'un dans le monde en oseroit dire autant de ceux qui résultent de la manière actuelle de vuider les différends entre Prince & Prince par le droit du plus fort, c'est-à-dire, de l'état d'impolice & de guerre, qu'engendre nécessairement l'indépendance absolue & mutuelle de tous les Souverains dans la société imparfaite qui regne entr'eux dans l'Europe. Pour qu'on soit mieux en état de peser ces inconvéniens, j'en vais résumer en peu de mots le sommaire, que je laisse examiner au Lecteur.

I. Nul droit assuré que celui du plus fort.

II. Changemens continuels & inévitables de relations entre les peuples, qui empêchent aucun d'eux de pouvoir fixer en ses mains la force dont il jouit.

III. Point de sûreté parfaite, aussi long-temps que les voisins ne sont pas soumis ou anéantis.

IV. Impossibilité générale de les anéantir, attendu qu'en subjuguant les premiers on en trouve d'autres.

V. Précautions & frais immenses pour se tenir sur ses gardes.

VI. Défaut de force & de défense dans les minorités & dans les révoltes; car quand l'État se partage, qui peut soutenir un des partis contre l'autre?

VII. Défaut de sûreté dans les engagemens mutuels.

VIII. Jamais de justice à espérer d'autrui, sans des frais & des pertes immenses, qui ne l'obtiennent pas toujours, & dont l'objet disputé ne dédommage que rarement.

IX. RISQUE inévitable de ſes États, & quelquefois de ſa vie, dans la pourſuite de ſes droits.

X. NÉCESSITÉ de prendre part, malgré ſoi, aux querelles de ſes voiſins, & d'avoir la guerre quand on la voudroit le moins.

XI. INTERRUPTION du commerce & des reſſources publiques, au moment qu'elles ſont le plus néceſſaires.

XII. DANGER continuel de la part d'un voiſin puiſſant, ſi l'on eſt foible, & d'une ligue, ſi l'on eſt fort.

XIII. ENFIN, inutilité de la ſageſſe où préſide la fortune, déſolation continuelle des peuples, affoibliſſement de l'État dans les ſuccès & dans les revers, impoſſibilité totale d'établir jamais un bon gouvernement, de compter ſur ſon propre bien, & de rendre heureux ni ſoi ni les autres.

RÉCAPITULONS de même les avantages de l'arbitrage Européen pour les Princes confédérés.

I. SURETÉ entière que leurs différends préſens & futurs ſeront toujours terminés ſans aucune guerre : ſûreté incomparablement plus utile pour eux que ne ſeroit pour les particuliers celle de n'avoir jamais de procès

II. SUJETS de conteſtations ôtés ou réduits à très-peu de choſe par l'anéantiſſement de toutes prétentions antérieures, qui compenſera les renonciations & affermira les poſſeſſions.

III. SURETÉ entière & perpétuelle, & de la perſonne du Prince, & de ſa famille, & de ſes États, & de l'ordre de ſucceſſion fixé par les loix de chaque pays, tant contre l'ambition des Prétendans injuſtes & ambitieux, que contre les révoltes des ſujets rebelles.

IV. SURETÉ parfaite de l'exécution de tous les engagemens réciproques entre Prince & Prince, par la garantie de la République Européenne.

V. LIBERTÉ & ſûreté parfaite & perpétuelle à l'égard du

commerce tant d'État à État, que de chaque État dans les régions éloignées.

VI. Suppression totale & perpétuelle de leur dépense militaire extraordinaire par terre & par mer en temps de guerre, & considérable diminution de leur dépense ordinaire en temps de paix.

VII. Progrès sensible de l'Agriculture & de la population, des richesses de l'État & des revenus du Prince.

VIII. Facilité de tous les établissemens qui peuvent augmenter la gloire & l'autorité du Souverain, les ressources publiques & le bonheur des Peuples.

Je laisse, comme je l'ai déja dit, au jugement des Lecteurs l'examen de tous ces articles & la comparaison de l'état de paix qui résulte de la confédération, avec l'état de guerre qui résulte de l'impolice Européenne.

Si nous avons bien raisonné dans l'exposition de ce Projet, il est démontré, premiérement, que l'établissement de la paix perpétuelle dépend uniquement du consentement des Souverains, & n'offre point à lever d'autre difficulté que leur résistance; secondement, que cet établissement leur seroit utile de toute manière, & qu'il n'y a nulle comparaison à faire, même pour eux, entre les inconvéniens & les avantages; en troisième lieu, qu'il est raisonnable de supposer que leur volonté s'accorde avec leur intérêt; enfin, que cet établissement une fois formé sur le plan proposé, seroit solide & durable, & rempliroit parfaitement son objet. Sans doute, ce n'est pas à dire que les Souverains adopteront ce projet; (qui peut répondre de la raison d'autrui?) mais seulement qu'ils l'adopteroient, s'ils consultoient leurs vrais intérêts: car on doit bien remarquer que nous n'avons point supposé les hommes tels qu'ils devroient être, bons, généreux, désintéressés, & aimant le bien public par humanité; mais tels qu'ils sont, injustes, avides, & préférant leur intérêt à tout.

La ſeule choſe qu'on leur ſuppoſe, c'eſt aſſez de raiſon pour voir ce qui leur eſt utile, & aſſez de courage pour faire leur propre bonheur. Si, malgré tout cela, ce Projet demeure ſans exécution, ce n'eſt donc pas qu'il ſoit chimérique ; c'eſt que les hommes ſont inſenſés, & que c'eſt une ſorte de folie d'être ſage au milieu des fous.

LETTRE

LETTRE
DE J. J. ROUSSEAU
A MONSIEUR DE GINGINS DE MOIRY,

Membre du Conſeil Souverain de la République de Berne, & Seigneur Baillif à Yverdon.

Vitam impendere vero.

J'USE, Monſieur, de la permiſſion que vous m'avez donnée de rappeller à votre ſouvenir un homme dont le cœur, plein de vous & de vos bontés, conſervera toujours chérement les ſentimens que vous lui avez inſpiré. Tous mes malheurs me viennent d'avoir trop bien penſé des hommes; ils me font ſentir combien je m'étois trompé. J'avois beſoin, Monſieur, de vous connoître, vous & le petit nombre de ceux qui vous reſſemblent, pour ne pas rougir d'une erreur qui m'a coûté ſi cher. Je ſavois qu'on ne pouvoit dire impunément la vérité dans ce ſiècle, ni peut-être dans aucun autre : je m'attendois à ſouffrir pour la cauſe de Dieu, mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, aux traitemens inouis que je viens d'éprouver. De tous les maux de la vie humaine, l'opprobre & les affronts ſont le ſeul auquel l'honnête homme n'eſt point préparé. Tant de barbarie & d'acharnement m'ont ſurpris au dépourvu. Calomnié publiquement par des hommes établis pour venger l'innocence; traité comme un malfaiteur dans mon propre pays que j'ai tâché d'honorer; pourſuivi, chaſſé d'aſyle en aſyle, j'avois l'ame émue & troublée; j'étois découragé ſans vous. Homme illuſtre & reſpectable, vos conſolations m'ont fait oublier ma misère; vos diſcours ont élevé mon cœur; votre eſtime m'a mis en état d'en demeurer toujours digne. J'ai plus gagné par votre bienveillance, que perdu par mes malheurs; vous me la conſerverez, Monſieur, je l'eſpère, malgré les hurlemens du fanatiſme & les adroites noirceurs de l'impiété : vous êtes trop vertueux pour me haïr d'oſer croire en Dieu, & trop ſage pour me punir d'uſer de la raiſon qu'il m'a donnée.

Motiers, le 22 Juillet 1762.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU A M. FAVRE, premier Syndic de la République de Genève, par laquelle M. ROUSSEAU abdique à perpétuité ſon droit de Bourgeoiſie & de Cité dans la ville & république de Genève.

MONSIEUR,

REVENU du long étonnement où m'a jetté, de la part du magnifique Conſeil, le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raiſon me preſcrivent, quoiqu'il coûte cher à mon cœur.

JE vous déclare donc, Monſieur, & je vous prie de déclarer, de ma part, au magnifique Conſeil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoiſie & de Cité dans la ville & république de Genève. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, ſans jouir d'aucun de ſes avantages, je ne crois point être en reſte envers l'État en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom *Genevois*; j'ai tendrement aimé mes compatriotes; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux; on ne ſauroit plus mal réuſſir; je veux leur complaire juſques dans leur haine. Le dernier ſacrifice qui me reſte à leur faire, eſt celui d'un nom qui me fut ſi cher. Mais, Monſieur, ma Patrie, en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente : je lui reſte toujours attaché par un tendre ſouvenir, & je n'oublie d'elle que ſes outrages. Puiſſe-t-elle proſpérer toujours, & voir augmenter ſa gloire ! Puiſſe-t-elle abonder en citoyens meilleurs, & ſur-tout plus heureux que moi.

RECEVEZ, je vous prie, Monſieur, les aſſurances de mon profond reſpect. (89)

A Motiers-Travers, le 12 Mai 1763.

[89] Il fut réſolu qu'on accepteroit purement & ſimplement la renonciation de M. Rouſſeau aux droits de Cité & de Bourgeoiſie, & que ſa lettre ſeroit inſérée dans les regiſtres.

RÉPONSE

DE M. ROUSSEAU, à une Lettre d'un de ſes Concitoyens, du 26 Mai 1763.

JE vois, Monſieur, par la lettre dont vous m'avez honoré le 18 de ce mois, que vous me jugez bien légérement dans mes diſgraces : il en coûte ſi peu d'accabler les malheureux, qu'on eſt preſque toujours diſpoſé à leur faire un crime de leurs malheurs.

VOUS dites que vous ne comprenez rien à ma démarche : elle eſt pourtant auſſi claire que la triſte néceſſité qui m'y a réduit. Flétri publiquement dans ma patrie, ſans que perſonne ait réclamé contre cette flétriſſure, après dix mois d'attente, j'ai dû prendre le ſeul parti propre à conſerver mon honneur ſi cruellement offenſé : c'eſt avec la plus vive douleur que je m'y ſuis déterminé ; mais que pouvois-je faire ? Demeurer volontairement membre de l'État après ce qui s'étoit paſſé, n'étoit-ce pas conſentir à mon déshonneur.

JE ne comprends pas comment vous m'oſez demander ce que m'a fait la patrie. Un homme auſſi éclairé que vous ignore-t-il que toute démarche publique, faite par le Magiſtrat, eſt cenſée faite par tout l'État, lorſqu'aucun de ceux qui ont droit de la déſavouer, ne la déſavoue ? Je ne dois pas ſeulement compte de moi aux Genevois, je le dois à moi-même, au public, *dont j'ai le malheur d'être connu, à la poſtérité de qui je le ſerai peut-être.* Si j'étois aſſez ſot pour vouloir perſuader au reſte de l'Europe que les Genevois ont déſapprouvé la conduite de leurs Magiſtrats, ne s'y moqueroit-on pas de moi ? Ne ſavons-nous pas, me diroit-on, que la bourgeoiſie a droit de faire des repréſentations dans toutes les occaſions où elle croit les loix léſées, & où elle improuve la conduite de ſes Magiſtrats ? Qu'a-t-elle fait dans celle-ci, depuis près d'un an que vous avez attendu ? Si cinq ou ſix Bourgeois ſeulement euſſent proteſté, on pouroit vous

croire ſur les ſentimens que vous leur prêtez ; cette démarche étoit facile, légitime ; elle ne troubloit point l'ordre public ; pourquoi donc ne l'a-t-on pas faite ? Le ſilence de tous ne dément-il pas vos aſſertions ? Montrez-nous le ſigne du déſaveu que vous leur prêtez. Voilà, Monſieur, ce que l'on me diroit, & ce que l'on auroit raiſon de me dire ; on ne juge pas des hommes ſur leurs penſées : mais ſur leurs actions : il y avoit peut-être divers moyens de me venger de l'outrage ; mais il n'y en avoit qu'un de le repouſſer ſans vengeance, c'eſt celui que j'ai pris ; ce moyen qui ne fait du mal qu'à moi, doit-il m'attirer des reproches, au lieu de conſolations que je devois attendre ? Vous me dites que je n'avois point le droit de demander l'abdication de ma bourgeoiſie ; mais le dire n'eſt pas le prouver : nous ſommes bien loin de compte, car je n'ai point prétendu demander cette abdication, mais la donner : j'ai aſſez étudié mes droits pour les connoître, quoique je ne les aie exercés qu'une fois ſeulement pour les abdiquer : ayant pour moi l'uſage de tous les peuples, l'autorité de la raiſon, du droit naturel, de Grotius, de tous les Juriſconſultes, & même l'aveu du Conſeil, je ne ſuis pas obligé de me régler ſur votre erreur. Chacun ſait que tout pacte, dont une des parties enfreint les conditions, devient nul pour l'autre ; quand je devois tout à la patrie, ne me devoit-elle donc rien ? J'ai payé ma dette ; a-t-elle payé la ſienne ? On n'a jamais droit de la déſerter, je l'avoue ; mais quand elle nous rejette, on a toujours droit de la quitter ; on le peut dans les cas que j'ai ſpécifiés, & même on le doit dans le mien. Le ſerment que j'ai fait envers elle : elle l'a fait envers moi : en violant ſes engagemens, elle m'affranchit des miens ; & en me les rendant ignominieux, elle me fait un devoir d'y revenir. Vous dites que ſi des citoyens ſe préſentoient au magnifique Conſeil pour demander pareille choſe, vous ne ſeriez pas ſurpris qu'on les incarcérât : ni moi non plus, je n'en ſerois pas ſurpris, parce que rien d'injuſte ne doit ſurprendre de la part de ceux qui ont la force en main. Mais bien qu'une loi (qu'on n'obſervera jamais) défende au citoyen qui veut demeurer tel, de ſortir ſans congé du territoire, comme on n'a pas droit de demander l'uſage

d'un droit qu'on a, quand un Genevois veut quitter ſa patrie pour aller s'établir dans un pays étranger; perſonne ne ſonge à lui en faire un crime, & on ne l'incarcère pas pour cela; il eſt vrai qu'ordinairement cette renonciation n'eſt pas ſolemnelle; mais c'eſt qu'ordinairement ceux qui la font, n'ayant pas reçu des affronts publics, n'ont pas beſoin de renoncer publiquement à la ſociété qui les leur a fait. J'ai attendu, j'ai médité, j'ai cherché long-temps d'éviter une démarche qui m'a déchiré. Je vous avois confié mon honneur, ô Genevois! Et j'étois tranquille; mais vous avez ſi mal gardé ce dépôt, que vous m'avez forcé de vous l'ôter. Mes bons anciens compatriotes, que j'aimerai toujours, malgré votre ingratitude, de grace, ne me forcez point par vos propos durs & mal-honnêtes de faire publiquement mon apologie: épargnez-moi dans ma misère la douleur de me défendre à vos dépens.

SOUVENEZ-VOUS, Monſieur, que c'eſt malgré moi que je ſuis réduit à vous répondre ſur ce ton; la vérité dans cette occaſion n'en a pas deux: ſi vous m'attaquiez moins rudement, je ne chercherois qu'à verſer mes peines dans votre ſein. Votre amitié me ſera toujours chère: je me ferai toujours un devoir de la cultiver; mais je vous conjure, en m'écrivant, de ne me la pas rendre ſi cruelle, & de mieux conſulter votre bon cœur; je vous embraſſe de tout le mien.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU, contenant une déclaration de ſes ſentimens en matière de foi, adreſſée à M. le Profeſſeur DE MONTMOLLIN, Paſteur de l'Égliſe de Motiers, avant la première Communion de M. ROUSSEAU, dans cette Égliſe.

MONSIEUR,

LE reſpect que je vous porte, & mon devoir, comme votre paroiſſien, m'obligent, avant que d'approcher de la ſainte Table, de vous faire de mes ſentimens, en matière de foi, une déclaration devenue néceſſaire par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.

IL eſt fâcheux que les Miniſtres de l'Évangile ſe faſſent en cette occaſion les vengeurs de l'Égliſe Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu. Comme vous n'êtes pas, Monſieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoi qu'il en ſoit, l'ouvrage porte en ſoi tous ſes éclairciſſemens; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne, tel qu'il eſt, au blâme ou à l'approbation des ſages, ſans vouloir ni le défendre ni le déſavouer.

ME bornant donc à ce qui regarde ma perſonne, je vous déclare, Monſieur, avec reſpect, que, depuis ma réunion à l'Égliſe dans laquelle je ſuis né, j'ai toujours fait de la religion Chrétienne réformée une profeſſion d'autant moins ſuſpecte, que l'on n'exigeoit de moi, dans le pays où j'ai vécu, que garder le ſilence & laiſſer quelques doutes à cet égard, pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma religion. Je ſuis attaché de bonne foi à cette religion véritable & ſainte, & je le ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir. Je deſire d'être toujours uni extérieurement à l'Égliſe, comme je le ſuis dans le fond de

mon cœur ; & quelque consolant qu'il soit pour moi de participer à la Communion des fidèles, je le desire, je vous proteste, autant pour leur édification que pour mon propre avantage ; car il n'est pas bon que l'on pense qu'un homme de bonne foi, qui raisonne, ne peut être un membre de Jesus-Christ.

J'IRAI, Monsieur, recevoir de vous une réponse verbale, & vous consulter sur la manière dont je dois me conduire en cette occasion, pour ne donner ni surprise au Pasteur que j'honore, ni scandale au troupeau que je voudrois édifier.

NOTICE
D'UN OUVRAGE INTITULÉ :

Représentations des Citoyens & Bourgeois de Genève au premier Syndic de cette République, avec les Réponses du Conseil à ces Représentations, vol. in-8°. 1763.

LEs Citoyens & Bourgeois de Genève remirent le 18 Juin 1763, au premier Syndic de leur république, une première représentation respectueuse, pour réclamer contre le jugement rendu par le magnifique Conseil contre M. *Rousseau* & deux de ses ouvrages (*Émile* & *le Contrat Social*,) sans qu'il eût été ni ouï ni appellé; & malgré la disposition formelle des Statuts Ecclésiastiques de Genève. Le Conseil ayant fait une réponse tendante à pallier plutôt qu'à justifier son procédé envers M. *Rousseau*, les Citoyens & Bourgeois firent, le 8 Août de la même année, une seconde représentation pour montrer à ce Conseil que ses raisons n'étoient pas fondées. Nouvelle réponse de celui-ci, datée du 11 Octobre suivant, beaucoup plus étendue que la première, mais qui ne tranchoit pas encore le nœud de l'affaire.

Dissertation Historique & critique sur le Gouvernement de Genève & ses révolutions. Autre écrit publié vers la fin de l'année 1765, pour animer les Genevois au soutien de leurs loix constitutives & de leur liberté. Dans cette vue, l'Auteur (qui n'est pas connu) rappelle succinctement ces loix fondamentales, suit rapidement le fil des événemens pour faire voir les atteintes qu'elles ont reçues en divers temps de l'ambition des Magistrats, & montre avec quel courage le citoyen s'est souvent opposé à leurs usurpations tyranniques. Cette pièce, comme l'on voit, milite également pour la liberté des Genevois & pour M. *Rousseau*.

Autre ouvrage curieux & raisonné sur cette même affaire.

Réponses aux Lettres écrites de la Campagne, grand in-8°. 1 vol. de 316 pages, non compris *l'Examen Analytique du droit négatif*, de 30 pages.

RÉ-

RÉPONSES
AUX
LETTRES POPULAIRES.

PREMIÈRE & ſeconde partie, publiées en 1766, avec une *ſuite*, que l'on peut regarder comme une troiſième Partie, qui a paru en 1766, le tout dans un volume in-8°. Les Citoyens & Bourgeois de Genève Auteurs de ces réponſes, réfutent avec autant de force dans leurs argumens que de modérations dans leur ſtyle, tout ce que l'Auteur des *Lettres Populaires* met en avant pour ſoutenir le ſyſtême pernicieux des *Lettres de la Campagne*, déja victorieuſement combattu par ces mêmes Citoyens. Dans la première partie ils défendent contre cet Auteur, partiſan outré du petit Conſeil, un des plus forts remparts de leur conſtitution, ſavoir, la préſidence néceſſaire de leurs Syndics dans tous les Conſeils de l'État. Dans la ſeconde, qui roule ſur les empriſonnemens, ils rendent inutiles tous les efforts odieux que fait leur adverſaire pour ravir à ſes concitoyens leur liberté & leur ſûreté. On fait parler la loi qui eſt leur ſauve-garde, & l'expreſſion en eſt ſi claire qu'il ne paroit pas que les plus ténébreuſes ſubtilités puiſſent l'obſcurcir. La *ſuite des réponſes* concerne divers faits cités dans la *réponſe* aux *Lettres de la Campagne*. L'Auteur des *Lettres Populaires* eût mieux fait de ne pas entreprendre de les relever, puiſque, de ſon propre aveu, le plus grand nombre ſe trouve vrai, & que les doutes qu'il s'eſt efforcé de jetter ſur le reſte, ſont levés par les Citoyens & Bourgeois d'une manière qui fait peu d'honneur à ſon jugement & à ſa bonne foi.

LETTRE

DE M. J. J. ROUSSEAU.

A Motiers-Travers, le 8 Août 1765.

NON, Monsieur, jamais, quoique l'on en dise, je ne me repentirai d'avoir loué M. de Montmollin. J'ai loué de lui ce que j'en connoissois, sa conduite vraiment pastorale envers moi. Je n'ai point loué son caractère, que je ne connoissois pas; je n'ai point loué sa véracité, sa droiture. J'avouerai même que son extérieur, qui ne lui est pas favorable, son ton, son air, son regard sinistre me repoussoit malgré moi : j'étois étonné de voir tant de douceur, d'humanité, de vertus se cacher sous une aussi sombre physionomie. Mais j'étouffois ce penchant injuste; falloit-il juger d'un homme sur des signes trompeurs que sa conduite démentoit si bien? Falloit-il épier malignement le principe secret d'une tolérance peu attendue ? Je hais cet art cruel d'empoisonner les bonnes actions d'autrui, & mon cœur ne sait point trouver de mauvais motifs à ce qui est bien. Plus je sentois en moi d'éloignement pour M. de M. plus je cherchois à le combattre par la reconnoissance que je lui devois. Supposons derechef possible le même cas, & tout ce que j'ai fait, je le ferois encore.

AUJOURD'HUI M. de M. leve le masque & se montre vraiment tel qu'il est. Sa conduite présente explique la précédente. Il est clair que sa prétendue tolérance qui le quitte au moment qu'elle eût été le plus juste, vient de la même source que ce cruel zèle qui l'a pris subitement. Quel étoit son objet? Quel est-il à présent ? Je l'ignore : je sais seulement qu'il ne sauroit être bon. Non-seulement il m'admet avec empressement, avec honneur, à la Communion, mais il me recherche, me prône, me fête quand je parois avoir attaqué de gaieté de cœur le Christianisme; & quand je prouve qu'il est faux que je l'aie attaqué, qu'il est faux du moins que j'ai eu ce dessein, le voilà lui-même attaquant brusquement

ma sûreté, ma foi, ma personne; il veut m'excommunier, me proscrire; il ameute la paroisse après moi, il me poursuit avec un acharnement qui tient de la rage. Ces disparates sont-elles dans son devoir ? Non, la charité n'est point inconstante, la vertu ne se contredit point elle-même, & la conscience n'a pas deux voix. Après s'être montré si peu tolérant, il s'étoit avisé trop tard de l'être; cette affectation ne lui alloit point, & comme elle n'abusoit personne, il a bien fait de rentrer dans son état naturel. En détruisant son propre ouvrage, en me faisant plus de mal qu'il ne m'avoit fait de bien, il m'acquitte envers lui de toute reconnoissance, je ne lui dois plus que la vérité; je me la dois à moi-même : & puisqu'il me force à la dire, je la dirai.

VOUS voulez savoir au vrai ce qui s'est passé entre nous dans cette affaire. M. de M. a fait au public sa relation en homme d'Église, & trempant sa plume dans ce miel empoisonné qui tue, il s'est ménagé tous les avantages de son état. Pour moi, Monsieur, je vous ferai la mienne du ton simple dont les gens d'honneur se parlent entr'eux. Je ne m'étendrai point en protestations d'être sincère. Je laisse à votre esprit sain, à votre cœur ami de la vérité, le soin de la démêler entre lui & moi.

JE ne suis point, graces au Ciel, de ces gens qu'on fête & que l'on méprise. J'ai l'honneur d'être de ceux que l'on estime & qu'on chasse. Quand je me refugiai dans ce pays, je n'y apportai de recommandations pour personne, pas même pour Mylord Maréschal. Je n'ai qu'une recommandation que je porte par-tout, & près de Mylord Maréschal il n'en faut point d'autre. Deux heures après mon arrivée, écrivant à S. E. pour l'en informer & me mettre sous sa protection, je vis entrer un homme inconnu, qui s'étant nommé le Pasteur du lieu, me fit des avances de toute espèce, & qui voyant que j'écrivois à Mylord Maréschal, m'offrit d'ajouter de sa main quelques lignes pour me recommander. Je n'acceptai point cette offre; ma lettre partit, & j'eus l'accueil que peut espérer l'innocence opprimée par-tout où régnera la vertu.

COMME je ne m'attendois pas dans la circonſtance à trouver un Paſteur ſi liant, je contai dès le même jour cette hiſtoire à tout le monde, & entr'autres à M. le Colonel Roguin, qui plein pour moi des bontés les plus tendres, avoit bien voulu m'accompagner juſqu'ici.

LES empreſſemens de M. de M. continuerent. Je crus devoir en profiter, & voyant approcher la Communion de Septembre, je pris le parti de lui écrire pour ſavoir ſi, malgré la rumeur publique, je pouvois m'y préſenter. Je préférai une lettre à une viſite pour éviter les explications verbales, qu'il auroit pû vouloir pouſſer trop loin. C'eſt même ſur quoi je tâchai de le prévenir; car déclarer que je ne voulois, ni déſavouer, ni défendre mon livre, c'étoit dire aſſez que je ne voulois entrer ſur ce point dans aucune diſcuſſion. Et en effet forcé de défendre mon honneur & ma perſonne au ſujet de ce livre, j'ai toujours paſſé condamnation ſur les erreurs qui pouvoient y être, me bornant à montrer qu'elles ne prouvoient point que l'Auteur voulût attaquer le Chriſtianiſme, & qu'on avoit tort de le pourſuivre criminellement pour cela.

M. de M. écrit que j'allai le lendemain ſavoir ſa réponſe; c'eſt ce que j'aurois fait s'il n'étoit venu me l'apporter: ma mémoire peut me tromper ſur ces bagatelles, mais il me prévint, ce me ſemble, & je me ſouviens au moins que par les démonſtrations de la plus vive joie, il me marqua combien ma démarche lui faiſoit de plaiſir. Il me dit en propres termes que lui & ſon troupeau s'en tenoient honorés, & que cette démarche ineſpérée alloit édifier tous les fidèles. Ce moment, je vous l'avoue, fut un de plus doux de ma vie. Il faut connoître tous mes malheurs, il faut avoir éprouvé les peines d'un cœur ſenſible qui perd tout ce qui lui étoit cher, pour juger combien il m'étoit conſolant de tenir à une ſociété de frères qui me dédommageroit des pertes que j'avois faites, & des amis que je ne pouvois plus cultiver. Il me ſembloit qu'uni de cœur avec ce petit troupeau dans un culte affectueux & raiſonnable, j'oublierois plus aiſément tous mes ennemis. Dans les premiers temps je m'attendriſſois au Temple

jusqu'aux larmes. N'ayant jamais vécu chez les Protestans, je m'étois fait d'eux & de leur Clergé des images angéliques. Ce culte si simple & si pur étoit précisément ce qu'il falloit à mon cœur; il me sembloit fait exprès pour soutenir le courage & l'espoir des malheureux; tous ceux qui le partageoient me sembloient autant de vrais Chrétiens, unis entr'eux par la plus tendre charité. Qu'ils m'ont bien guéri d'une erreur si douce! Mais enfin j'y étois alors, & c'étoit d'après mes idées que je jugeois du prix d'être admis au milieu d'eux.

VOYANT que durant cette visite M. de M. ne me disoit rien sur mes sentimens en matière de foi, je crus qu'il réservoit cet entretien pour un autre temps, & sachant combien ces Messieurs sont enclins à s'arroger le droit qu'ils n'ont pas de juger de la foi des Chrétiens, je lui déclarai que je n'entendois me soumettre à aucune interrogation, ni à aucun éclaircissement quel qu'il pût être. Il me répondit qu'il n'en exigeoit jamais, & il m'a là-dessus si bien tenu parole, je l'ai toujours trouvé si soigneux d'éviter toute discussion sur la doctrine, que jusqu'à la dernière affaire il ne m'en a jamais dit un seul mot, quoiqu'il me soit arrivé de lui en parler quelquefois moi-même.

LES choses se passerent de cette sorte, tant avant qu'après la Communion; toujours même empressement de la part de M. de M. & toujours même silence sur les matières théologiques. Il portoit même si loin l'esprit de tolérance & le montroit si ouvertement dans ses sermons, qu'il m'inquiétoit quelquefois pour lui-même. Comme je lui étois sincérement attaché, je ne lui déguisois point mes allarmes; & je me souviens qu'un jour qu'il prêchoit très-vivement contre l'intolérance des Protestans, je fus très-effrayé de lui entendre soutenir avec chaleur, que l'Église réformée avoit grand besoin d'une réformation nouvelle, tant dans la doctrine que dans les mœurs. Je n'imaginois guère alors qu'il fourniroit dans peu lui-même une si grande preuve de ce besoin.

SA tolérance & l'honneur qu'elle lui faisoit dans le monde exciterent la jalousie de plusieurs de ses confrères, sur-tout à Genève.

Ils ne ceſſerent de le harceler par des reproches, & de lui tendre des pièges où il eſt à la fin tombé. J'en ſuis fâché, mais ce n'eſt aſſurément pas ma faute. Si M. de M. eut voulu ſoutenir une conduite ſi paſtorale par des moyens qui en fuſſent dignes, s'il ſe fût contenté pour ſa défenſe d'employer avec courage, avec franchiſe, les ſeules armes du Chriſtianiſme & de la vérité, quel exemple ne donnoit-il point à l'Égliſe, à l'Europe entière ? quel triomphe ne s'aſſuroit-il point ? Il a préféré les armes de ſon métier, & les ſentant mollir contre la vérité pour ſa défenſe, il a voulu les rendre offenſives en m'attaquant. Il s'eſt trompé ; ces vieilles armes, fortes contre qui les craint, foibles contre qui les brave, ſe ſont briſées. Il s'étoit mal adreſſé pour réuſſir.

QUELQUES mois après mon admiſſion, je vis entrer un ſoir M. de M. dans ma chambre. Il avoit l'air embarraſſé. Il s'aſſit & garda long-temps le ſilence ; il le rompit enfin par un de ces longs exordes dont le fréquent beſoin lui a fait un talent. Venant enſuite à ſon ſujet, il me dit que le parti qu'il avoit pris de m'admettre à la Communion, lui avoit attiré bien des chagrins & le blâme de ſes confrères ; qu'il étoit réduit à ſe juſtifier là-deſſus d'une manière qui pût leur fermer la bouche, & que ſi la bonne opinion qu'il avoit de mes ſentimens lui avoit fait ſupprimer les explications qu'à ſa place un autre auroit exigées, il ne pouvoit, ſans ſe compromettre, laiſſer croire qu'il n'en avoit eû aucune.

LA-DESSUS tirant doucement un papier de ſa poche, il ſe mit à lire dans un projet de lettre à un Miniſtre de Genève, des détails d'entretiens qui n'avoient jamais exiſté ; mais où il plaçoit à la vérité fort heureuſement quelques mots par-ci, par-là, dits à la volée & ſur un tout autre objet. Jugez, Monſieur de mon étonnement : il fut tel que j'eus beſoin de toute la longueur de cette lecture pour me remettre en l'écoutant. Dans les endroits où la fiction étoit la plus forte, il s'interrompoit en me diſant : *Vous ſentez la néceſſité.... ma ſituation. ... ma place.... il faut bien un peu ſe prêter.* Cette lettre, au reſte, étoit faite avec aſſez d'adreſſe, & à peu de choſe près il avoit grand ſoin de ne m'y faire dire que ce que j'aurois pû dire en effet. En finiſſant il me

demanda si j'approuvois cette lettre, & s'il pouvoit l'envoyer telle qu'elle étoit.

JE répondis que je le plaignois d'être réduit à de pareilles ressources ; que quant à moi je ne pouvois rien dire de semblable ; mais que, puisque c'étoit lui qui se chargeoit de le dire, c'étoit son affaire & non pas la mienne ; que je n'y voyois rien non plus que je fusse obligé de démentir. Comme tout ceci, reprit-il, ne peut nuire à personne & peut vous être utile, ainsi qu'à moi, je passe aisément sur un petit scrupule qui ne feroit qu'empêcher le bien. Mais, dites-moi, au surplus, si vous êtes content de cette lettre, & si vous n'y voyez rien à changer pour qu'elle soit mieux. Je lui dis que je la trouvois bien pour la fin qu'il s'y proposoit. Il me pressa tant, que pour lui complaire, je lui indiquai quelques légères corrections qui ne signifioient pas grand'chose. Or, il faut savoir que, de la maniere dont nous étions assis, l'écritoire étoit devant M. de M. mais durant tout ce petit colloque, il la poussa comme par hasard devant moi : & comme je tenois alors sa lettre pour la relire, il me présenta la plume pour faire les changemens indiqués ; ce que je fis avec la simplicité que je mets à toute chose. Cela fait, il mit son papier dans sa poche & s'en alla.

PARDONNEZ-MOI ce long détail, il étoit nécessaire. Je vous épargnerai celui de mon dernier entretien avec M. de M. qu'il est plus aisé d'imaginer. Vous comprenez ce qu'on peut répondre à quelqu'un qui vient froidement vous dire : Monsieur, j'ai ordre de vous casser la tête ; mais si vous voulez bien vous casser la jambe, peut-être se contentera-t-on de cela. M. de M. doit avoir eu quelquefois à traiter de mauvaises affaires. Cependant je ne vis de ma vie un homme aussi embarrassé qu'il le fût vis-à-vis de moi dans celle-là. Rien n'est plus gênant en pareil cas que d'être aux prises avec un homme ouvert & franc, qui, sans combattre avec vous de subtilités & de ruses, vous rompt en visière à tout moment. M. de M. assure que je lui dis en le quittant que s'il venoit avec de bonnes nouvelles je l'embrasserois, sinon que nous nous tournerions le dos. J'ai pu dire des choses équivalentes,

mais en termes plus honnêtes ; & quant à ces dernières expreſſions, je ſuis très-sûr de ne m'en être point ſervi. M. de M. peut reconnoître qu'il ne me fait pas ſi aiſément tourner le dos qu'il l'avoit cru.

QUANT au dévot Pathos dont il uſe pour prouver la néceſſité de ſévir, on ſent pour quelle ſorte de gens il eſt fait, & ni vous ni moi n'avons rien à leur dire Laiſſant à part ce jargon d'Inquiſiteur, je vais examiner ſes raiſons vis-à-vis de moi, ſans entrer dans celles qu'il pouvoit avoir avec d'autres.

ENNUYÉ du triſte métier d'Auteur, pour lequel j'étois ſi peu fait, j'avois depuis long-temps réſolu d'y renoncer ; quand l'Émile parut j'avois déclaré à tous mes amis à Paris, à Genève & ailleurs, que c'étoit mon dernier Ouvrage, & qu'en l'achevant je poſois la plume pour ne la plus reprendre. Beaucoup de lettres me reſtent où l'on cherchoit à me diſſuader de ce deſſein. En arrivant ici j'avois dit la même choſe à tout le monde : à vous-même, ainſi qu'à M. de M. Il eſt le ſeul qui ſe ſoit aviſé de transformer ce propos en promeſſe, & de prétendre que je m'étois engagé avec lui de ne plus écrire, parce que je lui en avois montré l'intention. Si je lui diſois aujourd'hui que je compte aller demain à Neufchâtel, prendroit-il acte de cette parole, & ſi j'y manquois m'en feroit-il un procès ? C'eſt la même choſe abſolument, & je n'ai pas plus ſongé à faire une promeſſe à M. de M. qu'à vous d'une réſolution dont j'informois ſimplement l'un & l'autre.

M. de M. oſeroit-il dire qu'il ait entendu la choſe autrement ? Oſeroit-il affirmer, comme il l'oſe faire entendre, que c'eſt ſur cet engagement prétendu qu'il m'admit à la Communion ? La preuve du contraire eſt qu'à la publication de ma lettre à M. l'Archevêque de Paris, M. de M. loin de m'accuſer de lui avoir manqué de parole, fut très-content de cet Ouvrage, & qu'il en fit l'éloge à moi-même & à tout le monde, ſans dire alors un mot de cette fabuleuſe promeſſe qu'il m'accuſe aujourd'hui de lui avoir fait auparavant. Remarquez pourtant que cet écrit eſt bien

plus fort ſur les myſtères & même ſur les miracles que celui dont il fait maintenant tant de bruit. Remarquez encore que j'y parle de même en mon nom, & non plus au nom du Vicaire. Peut-on chercher des ſujets d'excommunication dans ce dernier, qui n'ont pas même été des ſujets de plaintes dans l'autre ?

QUAND j'aurois fait à M. de M. cette promeſſe à laquelle je ne ſongeai de ma vie, prétendroit-il qu'elle fût ſi abſolue qu'elle ne ſupportât pas la moindre exception, pas même d'imprimer un mémoire pour ma défenſe lorſque j'aurois un procès ? Et quelle exception m'étoit mieux permiſe que celle où me juſtifiant je le juſtifiois lui-même ; où je montrois qu'il étoit faux qu'il eût admis dans ſon Égliſe un agreſſeur de la religion ? Quelle promeſſe pouvoit m'acquitter de ce que je devois à d'autres & à moi-même ? Comment pouvois-je ſupprimer un écrit défenſif pour mon honneur, pour celui de mes anciens compatriotes ; un écrit que tant de grands motifs rendoient néceſſaire, & où j'avois à remplir de ſi ſaints devoirs ? A qui M. de M. fera-t-il croire que je lui ai promis d'endurer l'ignominie en ſilence ? A préſent même que j'ai pris avec un Corps reſpectable un engagement formel, qui eſt-ce dans ce Corps qui m'accuſeroit d'y manquer, ſi, forcé par les outrages de M. de M. je prenois le parti de les repouſſer auſſi publiquement qu'il oſe les faire ? Quelque promeſſe que faſſe un honnête homme, on n'exigera jamais, on préſumera bien moins encore, qu'elle aille juſqu'à ſe laiſſer déshonorer.

En publiant les lettres écrites de la Montagne, je fis mon devoir & je ne manquai point à M. de M. Il en jugea lui-même ainſi, puiſqu'après la publication de l'Ouvrage, dont je lui avois envoyé un exemplaire, il ne changea point avec moi de manière d'agir. Il le lut avec plaiſir, m'en parla avec éloge ; pas un mot qui ſentit l'objection. Depuis lors il me vit long-temps encore, toujours de la meilleure amitié ; jamais la moindre plainte ſur mon livre. On parloit dans ce temps-là d'une édition générale de mes écrits. Non-ſeulement il approuvoit cette entrepriſe, il deſiroit même s'y intéreſſer : il me marqua ce deſir que je n'en-

courageai pas, ſachant que la compagnie qui s'étoit formée ſe trouvoit déja trop nombreuſe, & ne vouloit plus d'autre aſſocié. Sur mon peu d'empreſſement, qu'il remarqua trop, il réfléchit quelque temps après que la bienſéance de ſon état ne lui permettoit pas d'entrer dans cette entrepriſe. C'eſt alors que la Claſſe prit le parti de s'y oppoſer, & fit des repréſentations à la Cour.

Du reſte, la bonne intelligence étoit ſi parfaite encore entre nous, & mon dernier ouvrage y mettoit ſi peu d'obſtacle, que long-temps après cette publication, M. de M. cauſant avec moi, me dit qu'il vouloit demander à la Cour une augmentation de prébende; & me propoſa de mettre quelques lignes dans la lettre qu'il écriroit pour cet effet à Mylord Mareſchal. Cette forme de recommandation me paroiſſant trop familière, je lui demandai quinze jours pour en écrire à Mylord Mareſchal auparavant. Il ſe tut, & ne m'a plus parlé de cette affaire. Dès-lors il commença de voir d'un autre œil les Lettres de la Montagne, ſans cependant en improuver jamais un ſeul mot en ma préſence. Une fois ſeulement il me dit : *pour moi, je crois aux miracles.* J'aurois pu lui répondre, *j'y crois tout autant que vous.*

Puisque je ſuis ſur mes torts avec M. de M. je dois vous avouer, Monſieur, que je m'en reconnois d'autres encore. Pénétré pour lui de reconnoiſſance, j'ai cherché toutes les occaſions de la lui marquer, tant en public qu'en particulier. Mais je n'ai point fait d'un ſentiment ſi noble, un trafic d'intérêt, l'exemple ne m'a point gagné, je ne ſais pas acheter les choſes ſaintes. M. de M. vouloit ſavoir toutes mes affaires, connoître tous mes correſpondans, diriger, recevoir mon teſtament, gouverner mon petit ménage : Voilà ce que je n'ai point ſouffert. M. de M. aime à tenir table long-temps : pour moi c'eſt un vrai ſupplice. Rarement il a mangé chez moi, jamais je n'ai mangé chez lui. Enfin j'ai toujours repouſſé, avec tous les égards & tout le reſpect poſſibles, l'intimité qu'il vouloit établir entre nous. Elle n'eſt jamais un devoir dès qu'elle ne convient pas à tous deux.

Voila mes torts, je les confeſſe, ſans pouvoir m'en repentir.

Ils ſont grands, ſi l'on veut; mais ils ſont les ſeuls, & j'atteſte quiconque connoit un peu ces contrées, ſi je ne m'y ſuis pas ſouvent rendu déſagréable aux honnêtes gens par mon zèle à louer dans M. de M. ce que j'y trouvois de louable.

CEPENDANT quelques mécontentemens ſecrets qu'il eût contre moi, jamais il n'eut pris pour les faire éclater un moment ſi mal choiſi, ſi d'autres motifs ne l'euſſent porté à reſſaiſir l'occaſion fugitive qu'il avoit d'abord laiſſée échapper. Il voyoit trop combien ſa conduite alloit être choquante & contradictoire. Que de combats n'a-t-il pas dû ſentir en lui-même avant d'oſer afficher une ſi claire prévarication ? Car, paſſons telle condamnation qu'on voudra ſur les Lettres de la Montagne; en diront-elles, enfin, plus que l'Émile, après lequel j'ai été, non pas laiſſé, mais admis à la Table ſacrée ? Plus que la lettre à M. de Beaumont, ſur laquelle on n'a pas dit un ſeul mot ? Qu'elles ne ſoient, ſi l'on veut, qu'un tiſſu d'erreurs, que s'enſuivra-t-il ? Qu'elles ne m'ont point juſtifié, & que l'Auteur d'Émile demeure inexcuſable, mais jamais que celui des Lettres écrites de la Montagne doive en particulier être condamné. Après avoir fait grace à un homme du crime dont on l'accuſe, le punit-on pour s'être mal défendu ? Voilà pourtant ce que fait ici M. de M. & je le défie, lui & tous ſes confrères, de citer dans ce dernier ouvrage aucun des ſentimens qu'ils cenſurent, que je ne prouve être plus fortement établi dans les précédens.

MAIS excité ſous main par d'autres gens, il ſaiſit le prétexte qu'on lui préſente; sûr qu'en criant à tort & à travers à l'impie, on met toujours le peuple en fureur, il ſonne après coup le tocſin de Motiers ſur un pauvre homme pour s'être oſé défendre chez les Genevois; & ſentant bien que le ſuccès ſeul pouvoit le ſauver du blâme, il n'épargne rien pour ſe l'aſſurer. Je vis à Motiers, je ne veux point parler de ce qui s'y paſſe, vous le ſavez auſſi bien que moi; perſonne à Neufchâtel ne l'ignore; les étrangers qui viennent le voient, gémiſſent; & moi je me tais.

M. de M. s'excuſe ſur les ordres de la Claſſe. Mais ſuppoſons

les exécutés par des voies légitimes ; ſi ces ordres étoient juſtes comment avoit-il attendu ſi tard à le ſentir ? Comment ne les prévenoit-il point lui-même que cela regardoit ſpécialement ? Comment, après avoir lu & relu les Lettres de la Montagne, n'y avoit-il jamais trouvé un mot à reprendre, ou pourquoi ne m'en avoit-il rien dit, à moi ſon paroiſſien, dans pluſieurs viſites qu'il m'avoit faites ? Qu'étoit devenu ſon zèle paſtoral ? Voudroit-il qu'on le prît pour un imbécille, qui ne ſait voir dans un livre de ſon métier ce qui y eſt que quand on le lui montre ? Si ces ordres étoient injuſtes, pourquoi s'y ſoumettoit-il ? (90) Un Miniſtre de l'Évangile, un Paſteur doit-il perſécuter par obéiſſance un homme qu'il ſait être innocent ? Ignore-t-il que paroître même en Conſiſtoire eſt une peine ignominieuſe, un affront cruel pour un homme de mon âge, ſur-tout dans un village où l'on ne connoit d'autres matières conſiſtoriales que des admonitions ſur les mœurs ? Il y a dix ans que je fus diſpenſé à Genève de paroître en Conſiſtoire dans une occaſion beaucoup plus légitime, &, ce que je me reproche preſque, contre le texte formel de la loi. Mais il n'eſt pas étonnant que l'on connoiſſe à Genève des bienſéances que l'on ignore à Motiers.

JE ne ſais pour qui M. de M. prend ſes lecteurs quand il leur dit qu'il n'y avoit point d'inquiſition dans cette affaire ; c'eſt comme s'il diſoit qu'il n'y avoit point de Conſiſtoire, car c'eſt la même choſe en cette occaſion. Il fait entendre, il aſſure même qu'elle ne devoit point avoir de ſuite temporelle : le contraire eſt connu de tous les gens au fait du projet : & qui ne ſait qu'en ſurprenant la religion du Conſeil d'État, on l'avoit déja engagé à faire des démarches qui tendoient à m'ôter la protection du Roi ? Le pas néceſſaire pour achever étoit l'excommunication ; après quoi de nouvelles remontrances au Conſeil d'État auroient fait le reſte ; on s'y étoit engagé, & voilà d'où vient la douleur de n'avoir pu

(90) *Pour être comme un bâton dans la main de celui qui le guide.* Voyez les Conſtitutions des Jéſuites.

M. *Rouſſeau* ne connoît ſans doute pas l'étendue de l'obéiſſance due à la Claſſe par ſes membres. Il pourra s'en inſtruire en jettant un coup d'œil ſur la Pièce juſtificative.

réüſſir. Car d'ailleurs, qu'importe à M. de M. Craint-il que je ne me préſente pour communier de ſa main ? Qu'il ſe raſſure. Je ne ſuis pas aguerri aux Communions comme je vois tant de gens l'être. J'admire ces eſtomacs dévôts toujours ſi prêts à digérer le pain ſacré : le mien n'eſt pas ſi robuſte.

Il dit qu'il n'avoit qu'une queſtion très-ſimple à me faire de la part de la Claſſe. Pourquoi donc en me citant ne me fit-il pas ſignifier cette queſtion ? Quelle eſt cette ruſe d'uſer de ſurpriſe, & de forcer les gens de répondre à l'inſtant même, ſans leur donner un moment pour réfléchir ? C'eſt qu'avec cette queſtion de la Claſſe dont M. de M. parle, il m'en réſervoit de ſon chef d'autres dont il ne parle point, & ſur leſquelles il ne vouloit pas que j'euſſe le temps de me préparer. On ſait que ſon projet étoit abſolument de me prendre en faute, & de m'embarraſſer par tant d'interrogations captieuſes qu'il en vint à bout. Il ſavoit combien j'étois languiſſant & foible. Je ne veux pas l'accuſer d'avoir eu le deſſein d'épuiſer mes forces : mais quand je fus cité j'étois malade, hors d'état de ſortir, & gardant la chambre depuis ſix mois. C'étoit l'hiver, il faiſoit froid, & c'eſt pour un pauvre infirme un étrange ſpécifique qu'une ſéance de pluſieurs heures, debout, interrogé ſans relâche ſur des matières de Théologie, devant des anciens dont les plus inſtruits déclarent n'y rien entendre. N'importe, on ne s'informa pas même ſi je pouvois ſortir de mon lit, ſi j'avois la force d'aller, s'il faudroit me faire porter; on ne s'embarraſſoit pas de cela. La charité paſtorale occupée des choſes de la foi, ne s'abaiſſe pas aux terreſtres ſoins de cette vie.

Vous ſavez, Monſieur, ce qui ſe paſſa dans le Conſiſtoire en mon abſence, comment s'y fit la lecture de ma lettre, & les propos qu'on y tint pour en empêcher l'effet. Vos mémoires là-deſſus vous viennent de la bonne ſource. Concevez-vous qu'après cela M. de M. change tout à coup d'état & de titre, & que s'étant fait commiſſaire de la Claſſe pour ſolliciter l'affaire, il redevienne auſſi-tôt Paſteur pour la juger ? *J'agiſſois*, dit-il, *comme Paſteur, comme chef du Conſiſtoire, & non comme repréſentant de la vénéra-*

ble Claſſe. C'étoit bien tard changer de rôle, après en avoir fait juſqu'alors un ſi différent. Craignons, Monſieur, les gens qui font ſi volontiers deux perſonnages dans la même affaire. Il eſt rare que ces deux en faſſent un bon.

Il appuie la néceſſité de ſévir ſur le ſcandale cauſé par mon livre. Voilà des ſcrupules tout nouveaux qu'il n'eut point du temps de l'Émile. Le ſcandale fut tout auſſi grand pour le moins : les gens d'Égliſe & les gazetiers ne firent pas moins de bruit. On brûloit, on brailloit, on m'inſultoit par toute l'Europe. M. de M. trouve aujourd'hui des raiſons de m'excommunier dans celles qui ne l'empêcherent pas alors de m'admettre. Son zèle, ſuivant le précepte, prend toutes les formes pour agir ſelon les temps & les lieux. Mais qui eſt-ce, je vous prie, qui excita dans ſa paroiſſe le ſcandale dont il ſe plaint au ſujet de mon dernier livre? Qui eſt-ce qui affectoit d'en faire un bruit affreux, & par ſoi-même & par des gens apoſtés? Qui eſt-ce, parmi tout ce peuple ſi ſaintement forcené, qui auroit ſu que j'avois commis le crime énorme de prouver que le Conſeil de Genève m'avoit condamné à tort, ſi l'on n'eût pris ſoin de le leur dire, en leur peignant ce ſingulier crime avec les couleurs que chacun ſait? Qui d'entr'eux eſt même en état de lire mon livre & d'entendre ce dont il s'agit? Exceptons, ſi l'on veut, l'ardent ſatellite de M. de M. ce grand Maréchal qu'il cite ſi fiérement, ce grand clerc, le Boirude de ſon Égliſe, qui ſe connoit ſi bien en fers de chevaux & en livres de théologie. Je veux le croire en état de lire à jeun & ſans épeller une ligne entière, quel autre des ameutés en peut faire autant? En entrevoyant ſur mes pages les mots d'*Évangile* & de *miracles*, ils auroient cru lire un livre de dévotion, & me ſachant bon homme, il auroient dit : *que Dieu le béniſſe, il nous édifie.* Mais on leur a tant aſſuré que j'étois un homme abominable, un impie, qui diſoit qu'il n'y avoit point de Dieu, & que les femmes n'avoient point d'ame, que, ſans ſonger au langage ſi contraire qu'on leur tenoit ci-devant, ils ont à leur tour répété; c'eſt un impie, un ſcélérat, c'eſt l'antechriſt, il faut l'excommunier, le brûler. On leur a charitablement répondu : ſans doute, mais criez & laiſſez-nous faire, tout ira bien.

LA marche ordinaire de Meſſieurs les gens d'Égliſe me paroît admirable pour aller à leur but. Après avoir établi en principe leur compétence ſur tout ſcandale, ils excitent le ſcandale ſur tel objet qu'il leur plait, & puis, en vertu de ce ſcandale, qui eſt leur ouvrage, ils s'emparent de l'affaire pour la juger. Voilà de quoi ſe rendre maitres de tous les peuples, de toutes les loix, de tous les Rois & de toute la terre, ſans qu'on ait le moindre mot à leur dire. Vous rappellez-vous le conte de ce chirurgien, dont la boutique donnoit ſur deux rues, & qui ſortant par une porte eſtropioit les paſſans, puis rentroit ſubtilement, & pour les panſer reſſortoit par l'autre. Voilà l'hiſtoire de tous les Clergés du monde, excepté que le chirurgien guériſſoit du moins ſes bleſſés, & que ces Meſſieurs, en traitant les leurs, les achevent.

N'ENTRONS point, Monſieur, dans les intrigues ſecrettes qu'il ne faut pas mettre au grand jour. Mais ſi M. de M. n'eût voulu qu'exécuter l'ordre de la Claſſe, ou faire l'acquit de ſa conſcience, pourquoi l'acharnement qu'il a mis à cette affaire? Pourquoi ce tumulte excité dans le pays? Pourquoi ces prédications violentes? Pourquoi ces conciliabules? Pourquoi tant de ſots bruits répandus pour tâcher de m'effrayer par les cris de la populace? Tout cela n'eſt-il pas notoire au public? M. de M. le nie; & pourquoi non, puiſqu'il a bien nié d'avoir prétendu deux voix dans le Conſiſtoire? Moi j'en vois trois, ſi je ne me trompe. D'abord celle de ſon Diacre, qui n'étoit là que comme ſon repréſentant; la ſienne enſuite qui formoit l'égalité, & celle enfin qu'il vouloit avoir pour départager les ſuffrages. Trois voix à lui ſeul c'eût été beaucoup, même pour abſoudre; il les vouloit pour condamner, & ne put les obtenir: où étoit le mal? M. de M. étoit trop heureux que ſon Conſiſtoire, plus ſage que lui, l'eût tiré d'affaire avec la Claſſe, avec ſes confrères, avec ſes correſpondans, avec lui-même. J'ai fait mon devoir, auroit-il dit, j'ai vivement pourſuivi la choſe: mon Conſiſtoire n'a pas jugé comme moi, il a abſous ROUSSEAU, contre mon avis. Ce n'eſt pas ma faute; je me retire; je n'en puis faire davantage ſans bleſſer les loix, ſans déſobéir au Prince, ſans troubler le repos public: je ſuis trop bon chrétien,

trop bon citoyen, trop bon Pasteur, pour rien tenter de semblable. Après avoir échoué, il pouvoit encore, avec un peu d'adresse, conserver sa dignité & recouvrer sa réputation. Mais l'amour-propre irrité n'est pas si sage. On pardonne encore moins aux autres le mal qu'on leur a voulu faire que celui qu'on leur a fait en effet. Furieux de voir manquer, à la face de l'Europe, ce grand crédit dont il aime à se vanter, il ne peut quitter la partie, il dit en Classe qu'il n'est pas sans espoir de la renouer, il le tente dans un autre Consistoire : mais pour se montrer moins à découvert, il ne la propose pas lui-même, il la fait proposer par son Maréchal, par cet instrument de ses menées, qu'il appelle à témoin qu'il n'en a pas fait. Cela n'étoit-il pas finement trouvé? Ce n'est pas que M. de M. ne soit fin : mais un homme que la colère aveugle ne fait plus que des sottises quand il se livre à sa passion.

CETTE ressource lui manque encore. Vous croiriez qu'au moins alors ses efforts s'arrêtent là. Point du tout. Dans l'assemblée suivante de la Classe, il propose un autre expédient, fondé sur l'impossibilité d'éluder l'activité de l'Officier du Prince dans sa paroisse. C'est d'attendre que j'aie passé dans une autre, & là de recommencer les poursuites sur nouveaux frais. En conséquence de ce bel expédient, les sermons emportés recommencèrent; on met derechef le peuple en rumeur, comptant, à force de désagrémens, me forcer enfin de quitter la paroisse. En voilà trop, en vérité, pour un homme aussi tolérant que M. de M. prétend l'être, & qui n'agit que par l'ordre de son corps.

MA lettre s'allonge beaucoup, Monsieur, mais il le faut; & pourquoi la couperois-je? Seroit-ce l'abréger que d'en multiplier les formules? Laissons à M. de M. le plaisir de dire dix fois de suite : *Dinazarde, ma sœur, dormez-vous?*

JE n'ai point entamé la question de droit; je me suis interdit cette matière. Je me suis borné dans la seconde partie de cette lettre à vous prouver que M. de M. malgré le ton béat qu'il affecte, n'a point été conduit dans cette affaire par le zèle de la foi, ni par son devoir; mais qu'il a, selon l'usage, fait servir Dieu d'instrument

trument à ſes paſſions. Or, jugez ſi pour telles fins on emploie des moyens qui ſoient honnêtes, & diſpenſez-moi d'entrer dans des détails qui feroient gémir la vertu.

DANS la première partie de ma lettre, je rapporte des faits oppoſés à ceux qu'avance M. de M. Il avoit eu l'art de ſe ménager des indices, auxquels je n'ai pu répondre que par le récit fidèle de ce qui s'eſt paſſé. De ces aſſertions contraires de ſa part & de la mienne, vous conclurez que l'un des deux eſt un menteur, & j'avoue que cette concluſion me paroit juſte.

EN voulant finir ma lettre & poſer ſa brochure, je la feuillette encore. Les obſervations ſe préſentent ſans nombre, & il ne faut pas toujours recommencer. Cependant comment paſſer ce que j'ai dans cet inſtant ſous les yeux, page 128. *Que feront nos Miniſtres, ſe diſoit-on publiquement? Défendront-ils l'Évangile attaqué ſi ouvertement par ſes ennemis?* C'eſt donc moi qui ſuis l'ennemi de l'Évangile, parce que je m'indigne qu'on le défigure & qu'on l'aviliſſe! Eh! que ſes prétendus défenſeurs n'imitent-ils l'uſage que j'en voudrois faire! Que n'en prennent-ils ce qui les rendroit bons & juſtes, que n'en laiſſent-ils ce qui ne ſert de rien à perſonne & qu'ils n'entendent pas plus que moi!

Si un citoyen de ce pays avoit oſé dire ou écrire quelque choſe d'approchant à ce qu'avance M. R. ne ſéviroit-on pas contre lui? Non aſſurément; j'oſe le croire pour l'honneur de cet État. Peuple de Neufchâtel, quelles ſeroient donc vos franchiſes, ſi, pour quelque point qui fourniroit matière de chicane aux Miniſtres, ils pouvoient pourſuivre au milieu de vous l'auteur d'un factum imprimé à l'autre bout de l'Europe, pour ſa défenſe en pays étranger? M. de M. m'a choiſi pour vous impoſer en moi ce nouveau joug; mais ſeroisje digne d'avoir été reçu parmi vous, ſi j'y laiſſois par mon exemple une ſervitude que je n'y ai point trouvée?

M. Rouſſeau, nouveau citoyen, a-t-il donc plus de privilèges que tous les anciens citoyens? Je ne réclame pas même ici les leurs; je ne réclame que ceux que j'avois étant homme, & comme ſimple étranger. Le correſpondant que M. de M. fait parler, ce merveilleux correſpondant qu'il ne nomme point, & qui lui donne tant de

louanges, eſt un ſingulier raiſonneur, ce me ſemble. Je veux avoir, ſelon lui, plus de privilèges que tous les citoyens, parce que je réſiſte à des vexations que n'endura jamais aucun citoyen. Pour m'ôter le droit de défendre ma bourſe contre un voleur qui voudroit me la prendre, il n'auroit donc qu'à me dire : *Vous êtes plaiſant de ne vouloir pas que je vous vole ! Je volerois bien un homme du pays, s'il paſſoit au lieu de vous.*

REMARQUEZ qu'ici Monſieur le Profeſſeur de Montmollin eſt le ſeul Souverain, le deſpote qui me condamne, & que la loi, le Conſiſtoire, le Magiſtrat, le Gouvernement, le Gouverneur, le Roi même, qui me protegent, ſont autant de rebelles à l'autorité ſuprême de Monſieur le Profeſſeur de Montmollin.

L'ANONYME demande *ſi je ne me ſuis pas ſoumis comme citoyen aux loix de l'État & aux uſages ;* & de l'affirmative qu'aſſurément on ne lui conteſtera pas, il conclut que je me ſuis ſoumis à une loi qui n'exiſte point, & à un uſage qui n'eut jamais lieu.

M. de M. dit à cela que cette loi exiſte à Genève, & que je me ſuis plaint moi-même qu'on l'a violée à mon préjudice. Ainſi donc la loi qui exiſte à Genève & qui n'exiſte pas à Motiers, on la viole à Genève pour me décréter, & on la ſuit à Motiers pour m'excommunier. Convenez que me voilà dans une agréable poſition ! C'étoit ſans doute dans un de ſes momens de gaieté que M. de M. fit ce raiſonnement-là.

IL plaiſante à-peu-près ſur le même ton dans une note ſur l'offre (91) que je voulus bien faire à la Claſſe, à condition qu'on me laiſsât en repos. Il dit que c'eſt ſe moquer, & qu'on ne fait pas ainſi la loi à ſes ſupérieurs.

PREMIÉREMENT il ſe moque lui-même quand il prétend qu'offrir une ſatisfaction très-obſéquieuſe, & très-raiſonnable à gens qui ſe plaignent, quoiqu'à tort, c'eſt leur faire la loi.

(91) Offre dont le ſecret fut ſi bien gardé, que perſonne n'en ſut rien que quand je le publiai ; & qui fut ſi malhonnêtement reçu, qu'on ne daigna pas y faire la moindre réponſe. Il fallut même que je fiſſe redemander à M. de M. ma déclaration qu'il s'étoit doucement appropriée.

MAIS la plaiſanterie eſt d'avoir appellé Meſſieurs de la Claſſe mes ſupérieurs, comme ſi j'étois homme d'Égliſe. Car qui ne ſait que la Claſſe ayant juriſdiction ſur le Clergé ſeulement, & n'ayant au ſurplus rien à commander à qui que ce ſoit, ſes membres ne ſont comme tels les ſupérieurs de perſonne (92)? Or, de me traiter en homme d'Égliſe eſt une plaiſanterie fort déplacée, à mon avis. M. de M. ſait très-bien que je ne ſuis point homme d'Égliſe, & que j'ai même, graces au Ciel, très-peu de vocation pour le devenir.

ENCORE quelques mots ſur la lettre que j'écrivis au Conſiſtoire, & j'ai fini. M. de M. promet peu de commentaires ſur cette lettre. Je crois qu'il fait très-bien, & qu'il eût mieux fait encore de n'en point donner du tout. Permettez que je paſſe en revue ceux qui me regardent; l'examen ne ſera pas long.

COMMENT répondre, dit-il page 163, *à des queſtions qu'on ignore?* Comme j'ai fait; en prouvant d'avance qu'on n'a point le droit de queſtionner.

UNE foi dont on ne doit compte qu'à Dieu, ne ſe publie pas dans toute l'Europe.

ET pourquoi une foi dont on ne doit compte qu'à Dieu, ne ſe publieroit-elle pas dans toute l'Europe?

REMARQUEZ l'étrange prétention d'empêcher un homme de dire ſon ſentiment, quand on lui en prête d'autres, de lui fermer la bouche & de le faire parler.

CELUI qui erre en Chrétien redreſſe volontiers ſes erreurs. Plaiſant ſophiſme!

CELUI qui erre en Chrétien ne ſait pas qu'il erre. S'il redreſſoit ſes erreurs ſans les connoître, il n'erreroit pas moins, & de plus il mentiroit. Ce ne ſeroit plus errer en Chrétien.

(92) Il faudroit croire que la tête tourne à M. de M. ſi l'on lui ſuppoſoit aſſez d'arrogance pour vouloir ſérieuſement donner à Meſſieurs de la Claſſe quelque ſupériorité ſur les autres ſujets du Roi. Il n'y a pas cent ans que ces Supérieurs prétendus ne ſignoient qu'après tous les autres corps.

Est-ce s'appuyer sur l'autorité de l'Évangile, que de rendre douteux les miracles? Oui, quand c'eſt par l'autorité même de l'Évangile qu'on rend douteux les miracles.

Et d'y jetter du ridicule. Pourquoi non, quand, s'appuyant ſur l'Évangile, on prouve que ce ridicule n'eſt que dans les interprétations des théologiens?

Je ſuis sûr que M. de M. ſe félicitoit ici beaucoup de ſon laconiſme. Il eſt toujours aiſé de répondre à de bons raiſonnemens par des ſentences inepres.

Quant à la note de Théodore de Beze, page 40, il n'a pas voulu dire autre choſe, ſinon que la foi du Chrétien n'eſt pas appuyée uniquement ſur les miracles.

Prenez garde, Monſieur le Profeſſeur; ou vous n'entendez pas le latin (93), ou vous êtes un homme de mauvaiſe foi.

Ce paſſage *non ſatis tuta fides eorum qui miraculis nituntur* ne ſignifie point du tout, comme vous le prétendez, que *la foi du Chrétien n'eſt pas appuyée uniquement ſur les miracles.*

Au contraire, il ſignifie très-exactement que *la foi de quiconque s'appuie ſur les miracles eſt peu ſolide.* Ce ſens ſe rapporte fort bien au paſſage de ſaint Jean qu'il commente, & qui dit de Jeſus que pluſieurs crurent en lui voyant ſes miracles, mais qu'il ne leur confioit point pour cela ſa perſonne, *parce qu'il les connoiſſoit bien.* Penſez-vous qu'il auroit aujourd'hui plus de confiance en ceux qui font tant de bruit de la même foi?

Ne croiroit-on pas entendre M. Rouſſeau dire dans ſa lettre à l'Archevêque de Paris, qu'on devroit lui dreſſer des ſtatues pour ſon Émile? Notez que cela ſe dit au moment où, preſſé par la com-

(93) La preuve que M. le Profeſſeur entend le Latin, c'eſt qu'après avoir très-bien traduit de François en Latin cet adage nouveau, *d'autres temps, d'autres mœurs*, il le traduit, non moins correctement, de Latin en François pour l'intelligence de ſes Lecteurs. Voulant donner un trait d'érudition dans ſes lettres, pouvoit-il plus heureuſement choiſir?

paraiſon d'Émile & des lettres de la Montagne, M. de M. ne ſait comment s'échapper. Il ſe tire d'affaire par une gambade.

S'IL falloit ſuivre pied à pied ſes écarts, s'il falloit examiner le poids de ſes affirmations, & analyſer les ſinguliers raiſonnemens dont il nous paie, on ne finiroit pas, & il faut finir. Au bout de tout cela, fier de s'être nommé il s'en vante. Je ne vois pas trop là de quoi ſe vanter. Quand une fois on a pris ſon parti ſur certaines choſes, on a peu de mérite à ſe nommer.

POUR vous, Monſieur, qui gardiez par ménagement pour lui l'anonyme qu'il vous reproche, nommez-vous puiſqu'il le veut. Acceptez des honnêtes gens l'éloge qui vous eſt dû : montrez-leur le digne Avocat de la cauſe juſte, l'hiſtorien de la vérité, l'apologiſte des droits de l'opprimé, de ceux du Prince, de l'État & des peuples, tous attaqués par lui dans ma perſonne : mes défenſeurs, mes protecteurs ſont connus ; qu'il montre à ſon tour ſon anonyme & ſes partiſans dans cette affaire : il en a déja nommé deux ; qu'il acheve. Il m'a fait bien du mal, il vouloit m'en faire bien davantage ; que tout le monde connoiſſe ſes amis & les miens. Je ne veux point d'autre vengeance.

RECEVEZ, Monſieur, mes tendres ſalutations.

Signé J. J. ROUSSEAU.

Fin du Tome ſecond.

TABLE.

DISCOURS sur les Sciences & les Arts, Page 5
Reponſe au Diſcours précédent, 31
Obſervations de J. J. Rouſſeau de Genève, ſur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours, 43
Réfutation d'un Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année, 1750, &c. 67
*Lettre de J. J. Rouſſeau de Genève, à M***. ſur la Réfutation précédente*, 85
Diſcours ſur les avantages des Sciences & des Arts, 97
Réponſe de J. J. Rouſſeau au Diſcours précédent, 121
Lettre de J. J. Rouſſeau ſur la nouvelle Réfutation de ſon Diſcours par un Académicien de Dijon, 149
Déſaveu de l'Académie de Dijon, &c. 157
Lettre ſur la Muſique Françoiſe, 163
Extrait d'une Lettre de M. Rouſſeau à M.... ſur les Ouvrages de M. Rameau, 205
Le Devin du Village, intermède, 215
Fragment d'une Lettre de M. Rouſſeau, 259
Préface de Narciſſe, 265
Narciſſe ou l'Amant de lui-même, comédie, 285
Lettre de J. J. Rouſſeau à M. de Voltaire, 329
L'Allée de Silvie, 347
Imitation libre d'une Chanſon Italienne de Métaſtaſe, 353
Guiſeppe Farſetti Patrizio Veneto a Gio Gia eó mo Rouſſeau Cittadino Genevrino. Sermone, 357
Lettre de M. Rouſſeau à l'auteur du Mercure, 361
Lettres de M. le Comte de Treſſan à M. Rouſſeau, 365
Réponſe de M. J. J. Rouſſeau, 366
Lettre II de M. le Comte de Treſſan, 367
Réponſe de M. J. J. Rouſſeau, 368
Lettre III du Comte de Treſſan, 369
Réponſe de M. J. J. Rouſſeau, 370

Avis à un anonyme, par J. J. Rouſſeau, Page 371
Lettre d'un Bourgeois de Bordeaux à l'auteur du Mercure, 373
Réponſe de M. Rouſſeau à M. de Boiſſy, 377
Lettre de J. J. Rouſſeau à M. le Profeſſeur de Félice, 380
Diſcours ſur l'Économie politique, 381
Projet de Paix perpétuelle, 427
Lettre de J. J. Rouſſeau à M. de Gingins de Moiry, 457
Lettre de J. J. Rouſſeau à M. Favre, 458
Réponſe de M. Rouſſeau à une Lettre d'un de ſes concitoyens, 459
Lettre de M. Rouſſeau contenant une déclaration de ſes ſentimens en matière de foi, &c. 462
Notice d'un Ouvrage intitulé, Repréſentations des citoyens & Bourgeois de Genève, &c. 464
Réponſes aux Lettres populaires, 465
Lettre de M. J. J. Rouſſeau, 466

Fin de la Table

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart